

René Collinot

# FANTASQUES



Fictions  
Le Témoin gaulois

[Le témoin gaulois](#) - Fantasques

Tout accès payant à ce livre disponible sur le site gratuit  
[Le Témoin gaulois](#)  
relève de l'escroquerie.

# PARISIENNES

# La petite Nicole

Des habitants du quartier où s'est déroulée mon enfance puis, après quelques années d'éloignement, la plus grande partie de ma vie, il ne reste plus qu'une figure falote que je dois bien être le seul à remarquer lorsque je la rencontre de temps à autre. Bien qu'elle ait soufflé ses quatre-vingts bougies depuis longtemps, elle paraît au moins de dix ans plus jeune. C'est une petite bonne femme alerte et gaie à qui les ans ne paraissent pas peser et qui parcourt le quartier d'un air toujours affairé. Ma mère l'appelait « la petite Nicole » pour la distinguer d'une autre de ses clientes, « la grande Nicole », et la traitait un peu comme une camarade, malgré les douze années qui, pour le moins, les séparaient.

Adolescent, je livrais du vin pour mes parents, avenue Niel, à une belle jeune femme grande et blonde d'environ vingt-cinq ans qui vivait seule et tenait près de chez elle un commerce de luxe. J'avoue que ce travail n'était pas pour moi une corvée, et que même il était de ceux dont j'attendais avec impatience le retour périodique. Pourtant la belle, que je regardais d'ailleurs comme trop vieille pour être attirante, gardait ses distances et me souriait, croyais-je, d'un air ironique, m'expédiant rapidement mais toujours avec un bon pourboire. Un jour, elle m'ouvrit avec une expression d'impatience, vêtue seulement d'un peignoir de soie : « Faites vite, me dit-elle en ouvrant le placard, je suis pressée ! » ; à ce moment, à ma grande surprise et à notre grande confusion, la petite Nicole, qui ne m'avait pas entendu, fit son entrée toute rondelette et rose et à demi-nue, poussa un cri en m'apercevant et disparut aussitôt. Je n'étais pas assez libre avec mes parents pour leur raconter la scène, mais je leur demandai si leurs deux clientes se connaissaient, car Nicole appartenait à un milieu social beaucoup plus modeste que son amie. Ma mère rougit et prit cet air mécontent que je connaissais bien, tandis que mon père riait :

## Le témoin gaulois - Fantasques

« Bien sûr, bêta, autant que les demoiselles Mars ! » Le message était clair. C'étaient deux autres clientes que je livrais également. Elles habitaient en face de chez nous un petit logement bourré de bibelots et d'autant plus étouffant qu'y régnait en permanence un lourd parfum de cigarettes orientales. L'une, hommasse, la cinquantaine grisonnante, portait toujours un pantalon au pli impeccable et me saluait jovialement de sa grosse voix. L'autre était sa cadette de vingt ans au moins ; très féminine, elle m'abordait, me semblait-il, en rougissant.

Bien entendu, nous n'avons jamais parlé de cette rencontre. La belle amie blonde s'est suicidée peu après. Les suicides n'étaient pas rares dans ce milieu, qui devait supporter une pression sociale intolérable. Vers la même époque, nous perdîmes de la même façon un autre bon client que nous appelions « M. André » et que je trouvais très sympathique ; mais ma sœur aînée m'avait révélé qu'il était « pédéraste » !

Nicole s'est mariée, n'a pas eu d'enfants, est devenue veuve depuis longtemps et vit des petits revenus que lui a laissés son époux sans que jamais, apparemment, il lui soit rien arrivé d'autre.

# Adèle

*« Attendre quelque temps pour avoir un Époux,  
Riche, bien fait, galant et doux,  
La chose est assez naturelle,  
Mais l'attendre cent ans, et toujours en dormant,  
On ne trouve plus de femelle  
Qui dormît si tranquillement.  
La Fable semble encor vouloir nous faire entendre  
Que souvent de l'Hymen les agréables nœuds,  
Pour être différés, n'en sont pas moins heureux,  
Et qu'on ne perd rien pour attendre ;  
Mais le sexe avec tant d'ardeur,  
Aspire à la foi conjugale,  
Que je n'ai pas la force ni le cœur,  
De lui prêcher cette morale. »*

Perrault (*La Belle au Bois dormant*)

Adèle s'apprêtait à fêter ses trente-cinq ans. C'était une jeune femme mince et blonde, dont le visage aurait évoqué celui des jeunes filles de Renoir, si je ne sais quel masque puritain ne s'y était collé. Ses yeux bleus glissaient avec froideur sur les êtres et les choses et ses lèvres charnues, qui ne souriaient jamais, restaient pincées et ne s'entrouvraient que pour laisser passage à quelques ordres murmurés d'une voix sèche. Ses parents, de riches bourgeois qui avaient eu sur le tard cette fille unique, lui avaient donné une éducation très rigide en la confiant à des pensionnats, d'où ils l'avaient extraite afin qu'elle accompagne leur vieillesse et, par suite d'un accident, l'avaient brusquement laissée orpheline à vingt-cinq ans. Depuis, elle vivait seule dans leur grand appartement de la rue Pierre Demours, servie par une vieille bonne qui continuait comme par le passé à prendre ses

## Le témoin gaulois - Fantasques

repas dans la cuisine et à dormir sous les toits, bien qu'Adèle disposât de cinq chambres où personne n'entraît jamais. Sa vie s'était confinée dans trois ou quatre pièces. Dans le grand salon aux meubles recouverts de housses qu'on ne retirait qu'à cette occasion, elle recevait parfois quelques vieux oncles et cousins qui rejoignaient ses parents dans la tombe les uns après les autres. Chaque mois, son comptable, se présentait dans le petit salon où un étroit secrétaire d'acajou lui servait de bureau : elle y travaillait quotidiennement trois à quatre heures à la gestion de ses immeubles et de son portefeuille. Elle prenait toujours seule ses repas dans la salle à manger. Le soir, dans sa chambre, elle relisait inlassablement les romans de sa jeunesse, Gyp, Henri Bordeaux, René Bazin, et pour les modernes, Delly et Pierre Benoît dont elle avait fait relier en cuir gravé d'or repoussé les collections complètes. Chaque dimanche, elle assistait à la grand-messe de dix heures et achetait une religieuse au chocolat dans l'une des trois grandes pâtisseries qui se trouvaient sur son chemin. Non qu'elle fût pieuse ou gourmande, mais c'était un de ces rites bourgeois qui avaient toujours rythmé sa vie. De même donnait-elle toujours une pièce à un mendiant à la sortie, sur le parvis de l'église. Malheureusement, les Trente Glorieuses avaient commencé sans crier gare, et le retour au plein emploi raréfiait ce genre de clientèle. L'après-midi, elle se rendait aux vêpres et ne pensait plus ni à Dieu ni au Diable le restant de la semaine.

Pour cet anniversaire que personne, sinon sa vieille bonne, ne songerait à lui souhaiter, elle avait décidé de frapper un grand coup en introduisant une première innovation dans ce logis qui n'en avait connu aucune depuis dix ans. Elle avait remarqué, au coin de la rue, dans la boutique de T.S.F. dont le vieux marchand alimentait naguère tout le quartier en antennes destinées à neutraliser le brouillage de Radio Londres par Vichy, de grandes transformations, ce commerce ayant changé de mains. Elle avait en particulier admiré dans la vitrine un grand poste de radio

## Le témoin gaulois - Fantasques

dernier cri qui en était la vedette : c'était une longue boîte de palissandre munie de sept touches, d'un grand cadran lumineux où étaient inscrites toutes les grandes capitales du monde et bien d'autres noms mystérieux – Helsinki, Ljubljana, mais aussi Kalundborg, Hilversum, Huizen, Sottens... – et enfin d'un non moins mystérieux « œil magique », le haut parleur étant dissimulé par un grand rectangle d'une belle étoffe de couleur grège agrémentée de minuscules points jaunes et rouges...

Elle était donc entrée dans la boutique où un jeune homme brun – il n'avait pas beaucoup plus de vingt ans, petit mais râblé, et dont elle nota immédiatement avec dédain le visage gras et lisse et les manières vulgaires – quitta immédiatement l'établi où il travaillait à quelque réparation pour l'accueillir avec son plus beau sourire commercial. Elle lui expliqua qu'elle souhaitait disposer dans sa chambre d'un poste de T.S.F. moderne, s'enquit pour la forme du prix de celui qu'elle avait déjà choisi, eut à en subir un vibrant éloge et demanda s'il pouvait le lui livrer tout de suite.

« Tout de suite, non, je ne peux pas quitter mon magasin dans la journée ! (le mot boutique était alors dévalorisé, et aucun commerçant ne l'eût employé en présence d'un client)

– Alors ce soir, dès la fermeture ?

– Je ferme à huit heures, mais j'ai déjà une livraison à faire, disons neuf heures ?

– Bon, mais pas plus tard ! »

De fait, le commerçant se présenta cinq minutes avant l'heure prévue, portant dans ses bras un grand carton qu'il tint à déballer dans le vestibule. Puis il la suivit dans sa chambre, posa le poste sur l'une des deux tables de nuit, à gauche, le brancha et appuya sur une touche. Il commença à en expliquer le fonctionnement tandis qu'assise sur le lit, elle était obligée d'approcher sa tête de la sienne pour suivre sur le cadran ses indications ; cette présence masculine toute proche la troublait. Soudain, elle sentit sa main sur sa croupe. Si un homme de son milieu s'était permis pareille

## Le témoin gaulois - Fantasques

privauté, elle l'aurait vertement remis à sa place, mais le geste imprévu de ce rustre la surprenait, la laissait sans défense. Tandis qu'il lui expliquait les secrets de l'œil magique en la caressant prudemment, elle se sentait, inexplicablement, gagnée par son excitation. Quand il la prit dans ses bras et chercha ses lèvres, elle se laissa aller, toute molle. Mais quand elle sentit sa langue qui cherchait à pénétrer dans sa bouche, elle éprouva une telle répulsion qu'elle se leva d'un bond, le repoussa de toutes ses forces, fit trois pas, et tomba en larmes sur une chaise. Le jeune homme se jeta à ses genoux, implorant son pardon, avec des gestes doux : c'était plus fort que lui, il la désirait mais n'aurait jamais voulu lui manquer de respect. Ses grands yeux marron semblables à ceux d'un chien triste lui rappelèrent qu'elle avait songé à prendre un animal de compagnie pour peupler sa solitude, et tandis qu'elle se rassurait, les mains de l'homme dégrafaient doucement son corsage. Quand il la porta sur le grand lit, elle s'entendit murmurer avec ferveur « Faites-moi tout ce que vous voulez ! » et ferma les yeux en s'abandonnant.

Ce fut le début d'une longue union que seule la mort devait dissoudre. Ayant fait son éducation sentimentale dans les bordels des quartiers de Clichy et de la rue Saint-Denis, et doué de beaucoup d'ardeur et d'imagination, il l'initia à des jeux qui eussent bien surpris et encore plus choqué sa mère, mais dans lesquels elle se laissait entraîner avec délices, et la conscience tragique d'avoir beaucoup de temps à rattraper. Il y mettait d'ailleurs toujours beaucoup de douceur et lui témoignait le plus grand respect. Au début, leur liaison fut strictement clandestine, puis, dans des moments d'impatience, elle prit l'habitude de le rejoindre dans sa boutique. Elle s'asseyait dans un coin, silencieuse, le regardant monter et démonter ses machines ou l'écoutant faire l'article à un client ou discuter avec des amis, sans jamais se mêler à la conversation et sans qu'il vînt à l'idée de son amant de la présenter. Le soir, il la rejoignait dans sa chambre,

## Le témoin gaulois - Fantasques

mais rentrait toujours dormir chez lui, où elle ne voulut jamais le suivre.

Quand la vieille bonne mourut, elle ne reprit qu'une femme de ménage afin de se sentir plus libre, et proposa à son ami de venir habiter chez elle. Pour lui, elle avait fait repeindre tout l'appartement en blanc, vendu ou donné le vieux mobilier pour le remplacer par des meubles plus gais, en tous cas plus conformes au goût du jour, et refait, suivant ses conseils, tout l'éclairage. Mais il était fier et désintéressé, ne voulait pas jouer les gigolos. Il s'était attaché à cette femme si riche et élégante bien qu'un peu défraîchie, et se contentait de jouir de cette liaison qui flattait son orgueil. Bientôt, elle s'afficha résolument avec lui : n'ayant plus de longue date aucune relation dans son propre milieu, elle n'avait aucune réputation à perdre. Longtemps, Adèle et son amant, main dans la main, furent des figures familières du quartier, et elle maintint encore pendant des années après sa mort son souvenir, promenant dans nos rues ses vêtements noirs de veuve inconsolable.

# Les Carnets de Rachel

## (extraits)

### **Vendredi 27 janvier 1950**

Le cow-boy s'est retourné, et son regard a lentement parcouru le saloon de droite à gauche pour découvrir le méchant. Je me suis levée et penchée pour apercevoir plus tôt celui-ci, mais mes copines se sont mises à rire et m'ont fait rasseoir : « Ce qu'elle est bête ! » disaient-elles. Pourtant j'étais très bonne en classe, surtout en français : j'avais une excellente orthographe et j'écrivais bien. La maîtresse disait seulement que je manquais un peu d'imagination. Et puis, à seize ans, je gagne ma vie aussi bien qu'elles comme dactylo dans le quartier du Temple, et le patron m'a dit que si j'étais gentille, je passerais bientôt secrétaire ; comme je n'ai jamais voulu de mal à personne, je ne demande pas mieux, et elles seront bien épatées ! Au fond, je crois qu'elles me jalourent parce que je suis belle : pas très grande, mais le corps mince et souple, des jambes et des seins qui font se retourner les garçons, un visage ovale encadré de longs cheveux noirs, et de grands yeux verts...

### **Dimanche 29 janvier 1950**

Ces petites connes ont fait rire toute la bande hier soir, au bal, en racontant cette histoire. Pourtant, elles n'ont pas su m'expliquer pourquoi, debout et en me penchant, je n'en voyais pas plus qu'elles qui étaient restées assises. Elles ont des têtes de moineaux et des cœurs de midinettes, toutes pucelles, tandis que moi, je n'ai plus rien à apprendre de la vie. C'est François, un petit goy de notre vieil immeuble de la rue de Tourtille, qui m'a dessalée il y a deux ans. Il a mon âge, pas très beau mais très gentil, il savait m'écouter et me comprendre quand je lui parlais de mes chagrins, des amants de ma mère, de mon père que je n'ai pas revu depuis

## Le témoin gaulois - Fantasques

sept ans... Ils disent qu'il est mort en déportation. Mais je sais qu'il reviendra. Enfin je crois, ça serait trop moche. Bref, on s'est embrassés deux ou trois fois sous un porche, et il est venu chez moi un jeudi, vers dix heures. Comme je profitais de l'absence de Maman, qui était au travail, pour faire la grasse matinée, il s'est assis sur le lit, etc. À vrai dire il n'était pas très adroit, j'étais sa première fille : il me l'a dit, mais ce n'était pas la peine, ça se voyait, il n'y serait jamais arrivé sans mon aide ! ça a duré plus d'un an, et puis je l'ai laissé tomber en lui racontant que j'en aimais un autre, enfin, n'importe quoi. Au fond, ça ne m'amusait pas tellement, les gars qui tournent autour de moi sont idiots, je veux me garder pour celui que je rencontrerai un jour. Ce sera un grand type très beau et viril, avec une belle bagnole, et il n'aura rien sans m'épouser.

### **Mardi 9 février**

J'ai beau avoir beaucoup d'expérience, je ne m'attendais vraiment pas à celle-là ! Mon patron m'a fait appeler pour me dicter une lettre. Il a poussé le verrou, et m'a demandé de m'asseoir sur ses genoux. Moi, bonne fille, je voulais bien, mais je lui ai fait remarquer que j'aurais été plus à l'aise assise sur une chaise pour prendre des notes. Mais, pas folle la guêpe, j'ai vite compris où il voulait en venir ! Personne n'aurait imaginé ça de la part de ce vieux chauve, avec ses moustaches blanches jaunies par le tabac et son gros ventre ! Je me suis débattue et l'ai menacé d'appeler au secours, alors il m'a lâchée et mise à la porte ! C'est donc ça qu'il appelait être gentille ?

### **Mercredi 15 mars 1950**

Il ne s'est rien passé depuis plus d'un mois, sauf qu'en sortant de cette sale boîte, j'ai acheté le journal pour les petites annonces. Il y en avait six pour moi ce jour-là, sans changer de quartier, et la première a été la bonne. Le patron s'appelle Victor et est vieux, mais moins que l'autre, dans les trente ans. À part ça, je n'en revenais pas, c'est tout à fait le genre dont je rêvais : grand, brun,

## Le témoin gaulois - Fantasques

athlétique (il fait de la gonflette avec son copain Jacques), de belles moustaches, des cheveux bouclés et des yeux de braise, comme on dit dans les romans-photos. Si celui-là me demandait d'être gentille, j'aurais bien du mal à lui refuser, mais il ne fait pas attention à moi. Du moins pas de cette façon-là. Il est toujours très patient, très poli, parle d'une voix douce, ne me fait jamais de reproches si je commets une erreur, et comme c'est rare, il me complimente souvent pour mon travail. Ce soir, comme je partais, il m'a retenue pour me dire que la secrétaire, Mlle Rebecca, cette chipie (c'est moi qui le dit), quittait la maison pour suivre son fiancé en Argentine, et me demander de prendre sa place. Ma foi, le lui souhaite bon voyage, à cette teigne, et bien sûr, j'ai dit oui à M. Victor.

### **Vendredi 7 avril 1950**

Comme je suis heureuse ! M. Victor (Victor, je devrais dire), s'est déclaré tout d'un coup, alors que je n'espérais plus rien. Il m'a invitée à prendre un café, m'a demandé si je me plaisais dans sa boîte, si j'aimais les enfants (je n'ai rien contre) puis m'a pris la main et m'a dit que ses parents, qui se faisaient vieux, voulaient qu'il se marie pour transmettre leur nom à des petits-enfants (je me marre, ils s'appellent Lévi, et même sans mon aide, leur nom n'est pas près de disparaître !) Il m'a demandé alors si je voulais bien leur être présentée, et l'épouser. Je n'ai pas pu m'empêcher d'en pleurer de joie. Le lendemain, ils m'ont invitée pour la soirée de shabbat. Ils habitent un grand appartement très froid et très triste, à l'image de la mère, qui m'a fait passer un véritable examen, mais j'ai tout de suite mis dans ma poche le père, qui m'a embrassée en me disant qu'il serait heureux d'avoir une si belle fille (une si belle-fille, ah ! ah !). La vieille Vicky m'a dit, comme nous étions dans la cuisine pour changer les assiettes, qu'elle espérait que je me rendais compte de la chance que j'avais, moi, petite ouvrière (ce sont ses propres mots), d'entrer dans une

## Le témoin gaulois - Fantasques

famille aussi riche. Je suis restée comme une gourde, sans savoir quoi lui répondre.

### **Mercredi 12 juillet 1950**

Je mène la vie que j'ai toujours rêvée : une belle voiture de sport, un petit bijou de 4CV pour moi toute seule quand on est à Paris, une villa à Deauville, un grand appartement dans le XVI<sup>e</sup>, assez d'argent pour ne jamais avoir à compter, un mari beau et sportif qui m'adore. C'est-à-dire qu'il me comble de cadeaux, ne me refuse jamais rien, ne se fâche jamais si je fais un caprice (je n'ai aucune raison d'en faire, mais j'ai essayé, juste pour voir), et cherche à me faire plaisir de toutes les façons.

Pourtant, quelque chose ne va pas, je le sens avec mon intuition habituelle, sans en démêler la cause. Victor travaille beaucoup, c'est vrai, mais est-il normal qu'un jeune marié (après tout, il n'est pas si vieux) ne rende à sa femme les honneurs qui lui sont dus qu'une fois par semaine ? Ce n'est pas que cela me manque vraiment, je n'y ai jamais attaché une grande importance, mais tout de même ! Quand je lui demande si quelque chose lui déplaît en moi, il m'embrasse tendrement en me disant : « Tu es parfaite ! » mais je n'en suis plus tellement sûre. Et puis, de la façon dont il s'y prend la plupart du temps, je crois que cette garce de Vicky et le vieux Samuel attendront longtemps leurs petits-enfants, mais je lui passe tous ses caprices et, en homme expérimenté, il s'y prend beaucoup mieux que le pauvre François, à qui je l'avais accordé une fois, pour voir, et qui m'avait fait très mal. Victor, lui, prend de la vaseline.

Heureusement, son ami Jacques nous tient compagnie, souvent le soir et tous les weekends, et il a toujours un tas d'histoires pour nous faire rire et d'idées de sorties. Sa mère a dit à Victor, devant moi, qu'il n'est pas très prudent, de sa part, d'introduire en permanence un parasite dans son foyer et, en me regardant, qu'il ne fallait pas tenter le Diable. Je me suis fâchée toute rouge : Jacques n'est pas un parasite, il travaille et ne demande rien à

## Le témoin gaulois - Fantasques

personne ; et il n'a jamais eu envers moi un mot ou un geste déplacés, ni même une pensée, j'en jurerais, les femmes sentent cela. Le bon Samuel s'est efforcé de ramener la paix, mais nous étions, mon mari et moi, justement vexés, et la soirée s'est terminée très froidement et très tôt.

### **Mardi 15 août 1950**

Au cours d'une soirée, Victor m'a présenté le marquis de\*\*\*, avec qui il est en affaires. C'est, m'a-t-il glissé à l'oreille en me conduisant vers lui, un Grand d'Espagne, et j'ai failli pouffer de rire parce que c'est un tout petit homme fluët et très basané, qu'on dirait sorti d'un album de *Bécassine* ! Il m'a baisé la main (on s'y habitue), et a fait à Victor de grands compliments sur sa très jeune femme (j'y suis habituée). Plus tard, au moment de se quitter, il nous a invités avec Jacques à passer quelques jours à partir du 12 août en Corse, où il possède une petite villa, ajoutant qu'il nous rejoindrait avec quelques amis, le 20. C'était dit avec tant de bonne grâce que nous ne pouvions faire autrement que d'accepter.

Suivant ses conseils, nous avons loué une jeep pour nous rendre de l'aéroport à la villa qui est située dans le golfe de Saint-Florent, dans le désert des Agriates, à dix kilomètres de toute habitation, et nous avons vite compris pourquoi il jugeait la limousine, que j'aurais préférée, tout à fait inappropriée ! On quitte la route au bout de dix kilomètres et l'on tourne à droite dans un chemin qui prend bientôt l'allure d'un escalier naturel, c'est-à-dire très irrégulier et très abrupt, et cela dure encore pendant cinq kilomètres ! Un vrai tape-cul, mais quelle récompense : la « petite villa » est une grande maison en verre sans étage ni vestibule. La cuisine et l'office sont au centre, et le reste se compose d'un immense salon et d'une dizaine de chambres, chacune avec sa salle de bain, le tout disposé en étoile. Les murs du salon sont parfaitement transparents, si bien que de petits oiseaux, qui ne les ont pas vus, viennent s'y fracasser. Une grande pelouse rejoint la

## Le témoin gaulois - Fantasques

mer où le marquis dispose en permanence d'un hors-bord dont le garde nous a fait les honneurs. Cet homme vit avec sa femme, qui fait le ménage et la cuisine, dans une petite fermette dissimulée dans un repli du maquis, à un kilomètre environ. La maison est adossée à une forêt de pins et fait face à un décor d'îles et de rochers qui me rappelle les gravures des *Voyages extraordinaires* de Jules Verne (François les lisait et m'en a prêté, mais seules les images m'intéressaient). Nous avons pris une chambre près du salon, du côté de la mer, et Jacques s'est installé à l'opposé, côté forêt, par discrétion, malgré nos protestations. Notre programme de vacances est tout simple : baignades, bronzettes, balades en hors-bord, et peut-être une excursion, en attendant l'arrivée de nos hôtes.

### **Samedi 19 août 1950**

Me voici de retour à Paris, plus tôt que prévu, et plutôt déboussolée, et il y a de quoi, jugez-en ! Hier, comme chaque après-midi depuis notre arrivée, je me suis retirée après déjeuner dans ma chambre pour faire une sieste d'une heure, laissant les deux hommes au salon. Eux préféraient m'attendre en faisant une partie de cartes, qu'ils abandonnaient d'ailleurs très galamment dès mon retour. N'ayant pas vraiment sommeil, je me suis réveillée plus tôt que d'habitude ; surprise de ne les trouver ni au salon ni sur la pelouse, j'ai fait le tour de la maison et me suis arrêtée devant la porte de la chambre de Jacques, étonnée d'entendre un souffle rauque et des gémissements. J'ai cru que l'un d'eux était malade et suis entrée en coup de vent. Quelle horreur, et comment le raconter ? Jacques était allongé sur le ventre, sur le grand lit, et Victor chevauchait avec ardeur ce grand corps musculeux ! J'ai poussé un cri, j'ai pris mon sac et la jeep et me suis enfuie, lui faisant dégringoler sans précaution les marches du chemin en escalier, au risque de rompre un ressort ; mais bon, le matériel a résisté. Je suis arrivée très secouée mais sans rien de cassé à l'aéroport. Par chance, un avion partait pour Paris dans la

## Le témoin gaulois - Fantasques

demi-heure suivante, et je suis rentrée comme ça, en robe d'été et sans bagage.

Victor vient enfin de me téléphoner pour me demander de revenir avant l'arrivée du marquis et de ses amis. Je lui ai répondu qu'il n'en était pas question, que je verrais un avocat dès lundi et demanderais le divorce. Il m'a suppliée de revenir et de faire comme si rien ne s'était passé afin de « sauver la face », me jurant qu'il accepterait un divorce à son tort et me verserait une pension convenable. Comme j'avais eu le temps d'y songer j'ai fixé un prix un peu cher, et il a accepté tout de suite sans broncher. Quelle idiote, j'aurais dû demander plus, mais c'était trop tard. Je ne sais pas où j'en suis. J'ai accepté ses conditions, j'ai juste le temps de reprendre l'avion avec mon sac à main pour tout bagage, et d'arriver ce soir, pour accueillir le marquis et sa suite demain. Je réfléchirai à la conduite à tenir pendant le voyage.

### **Samedi 1<sup>er</sup> septembre 1951**

Il s'est passé tant de choses en un an que je n'ai pas trouvé le temps de reprendre mon carnet et d'ailleurs, par superstition, je voulais que ma situation soit redevenue parfaitement claire. Voilà qui est fait.

Mais il faut revenir en arrière. La soirée du samedi et la matinée du dimanche ont été sinistres. Aucun de nous trois ne voulait parler, nous n'osions pas même nous regarder ; j'ai quand même dit à Victor, au moment de nous coucher, d'aller chez son ami ou de prendre une autre chambre, mais il m'a demandé, toujours pour sauver les apparences, de dormir sur un petit canapé, sans un mot d'excuse mais en renouvelant ses promesses.

L'arrivée du marquis, accompagné d'une jeune poule et de cinq couples a détendu l'atmosphère en nous noyant dans la foule. La maison était pleine, mais elle est disposée de telle manière que nous ne nous gênions pas, et nous nous sommes finalement bien amusés pendant toute une semaine.

## Le témoin gaulois - Fantasques

Parfois, je m'isolais pour réfléchir à ma situation, ce qui était facile dans cette grande propriété. Le troisième jour, le marquis est venu me trouver et m'a demandé pourquoi j'avais de ces accès de tristesse. J'ai répondu que je n'étais pas triste, que ce séjour me plaisait beaucoup mais que j'avais besoin, chaque jour, d'un moment de solitude et dans la foulée, bêtement, j'ai éclaté en sanglots. Le marquis a séché mes larmes avec son mouchoir armorié et, discrètement, m'a demandé la permission de se retirer mais de me retrouver là le lendemain. Finalement, nous nous sommes rencontrés ainsi chaque jour et comme il avait tout de suite deviné que je n'étais pas heureuse en ménage, je n'ai pas pu dire le contraire, mais bien sûr je ne lui ai pas dit pourquoi.

Il m'a fourni pour mon divorce un excellent avocat, mais de toutes façons Victor a tenu sa promesse et me verse une pension alimentaire qui ne lui coûtera pas cher. Le marquis m'a demandé ma main il y a huit jours, en assortissant cette demande de deux autres : il ne souhaite pas avoir d'autres enfants que le fils qui lui est né d'un premier mariage, parce qu'il veut lui laisser un patrimoine intact (je m'en fiche), et je dois me convertir au catholicisme pour qu'il puisse continuer à « tenir son rang ». Comme cette conversion sera de pure forme et que je n'ai aucune idée en matière de religion ou de politique, j'ai accepté de m'ennuyer poliment à la messe chaque dimanche. Demain, je serai « Grande d'Espagne » (il faudra que je demande à mon mari si cela se dit).

### **Mardi 25 décembre 1951**

C'est Noël ! Nous avons déjeuné tous deux comme d'habitude en grande cérémonie dans la vaste salle à manger, séparés par toute la longueur de la table, sous le regard paternel du Généralissime Franco, accroché dans son beau cadre doré. Ce soir, grande réception, mais je profite de l'heure de la sieste pour faire le point.

## Le témoin gaulois - Fantasques

Le plus dur, dans le métier de Grande d'Espagne (eh oui, ça se dit !) c'est de recevoir dans son lit, plus souvent qu'à son tour, son Grand... C'est en tous cas le plus fatigant, d'autant qu'il faut faire semblant d'apprécier ses assiduités et de partager son plaisir, mais comme disait Louis XVI en montant à l'échafaud, « Paris vaut bien une messe » !

Une autre chose, au début, m'a beaucoup choquée : les invités aiment bien raconter des histoires juives au dessert. La première fois que j'en ai entendu une, j'ai failli faire un scandale, mais le marquis a habilement calmé le jeu, et m'a ensuite expliqué que les Espagnols, qui sont très catholiques, aiment bien les juifs, que d'ailleurs notre généralissime, que Hitler avait pourtant aidé à anéantir les communistes et les anarchistes, s'est très bien conduit pendant la guerre et est resté neutre pour mieux aider les juifs de France à passer au Portugal, puis en Amérique. Les histoires juives font partie, m'a-t-il affirmé, en Espagne et même en France et dans le monde entier, des traditions de la bonne société, mais il ne faut pas y voir de malice. Je lui ai dit que je pousserais les bonnes manières jusqu'à les écouter sans me fâcher, mais que j'aurais bien du mal à en rire. Finalement, certaines sont drôles et j'ai fini par m'y habituer.

Le marquis a tenu aussi à compléter mon éducation en me faisant donner des cours de danse (j'adore), d'espagnol (j'ai un bon accent et je fais de grands progrès que nos amis admirent : ils ne savent pas que le *ladino* m'aide beaucoup, même s'il m'entraîne parfois à faire quelques fautes qui les surprennent), d'histoire et de géographie (quel ennui !).

En somme, la vie de château, malgré quelques obligations inévitables, est extrêmement agréable : réceptions brillantes, fêtes, parties de chasse, voyages, et le reste du temps coiffeur et tournées dans les magasins chics apportent beaucoup mieux que des compensations. Comme les copines qui me trouvaient bêtes seraient étonnées si elles savaient à quelle grande destinée j'étais

## Le témoin gaulois - Fantasques

appelée, et avec quelle aisance et quelle grâce (je ne me vante pas, c'est mon mari qui me l'a dit) j'ai accédé au premier rang de l'aristocratie européenne !

### **Lundi 21 avril 1952**

Depuis vingt jours, le marquis ne frappe à la porte de ma chambre que deux fois par semaine au lieu de deux fois par jour. Bien que ce répit soit agréable, cela m'a surprise puis inquiétée, mais je ne voyais aucune femme autour de nous qui le recherche. Il est vrai que, physiquement, il n'est pas très séduisant (ce sont ses manières qui m'ont plu) et que son catholicisme farouche rendait, de sa part, l'adultère inconcevable. Finalement, je me suis rassurée en découvrant que cet apaisement a coïncidé avec l'embauche d'un petit mais très beau secrétaire qu'il a ramené d'un court voyage d'affaires à Athènes. La marquise peut dormir tranquille, la petite Rachel (pardon, la *marquesa Raquel*!), instruite par l'expérience, est bien trop futée pour entrer à l'improviste dans la chambre ou le bureau de son Grand, ou pour le surprendre dans le parc : depuis quelques jours il aime dicter son courrier en prenant un peu d'exercice.

# Reflux

*À Delly (on a les références qu'on peut), à qui je dois quelques unes des belles heures de mon enfance, ces tranches de vie moins saignantes que larmoyantes.*

« *De la belle aube au triste soir* »  
(Guillaume Apollinaire)

## Première partie : Louise

### I

Au début du siècle dernier, l'ancienne capitale du Nivernais, fièrement retranchée sur sa colline qui domine la Loire en amont du confluent de l'Allier, est une de ces petites cités endormies de la province française qui n'ont pratiquement pas changé depuis l'époque de Balzac et où, au grand étonnement des rares touristes américains qui s'y aventurent, on passe sans aucune transition de la ville à la campagne.

Nevers, malgré sa liaison par chemin de fer à Paris, Clermont-Ferrand et Dijon, qui a apporté quelques emplois, a dédaigné au XIX<sup>e</sup> siècle les activités industrielles qui ont fait la richesse de petites villes voisines comme Fourchambault, Imphy ou Varennes-Vauzelles, se réservant des activités plus nobles, celles de l'administration laïque et ecclésiastique et, introduite au XVI<sup>e</sup> siècle par le duc de Nevers Louis IV de Gonzague, de la faïence, qui a prospéré jusqu'au lendemain de la Révolution avant d'entrer en déclin, mais qui anime encore, à cette époque, plusieurs ateliers.

## Le témoin gaulois - Fantasques

Le comté de Nivernais est passé successivement aux mains de familles féodales françaises et étrangères – Courtenay, Bourbon, Flandres, Bourgogne, Clèves, Gonzague – et n'a été érigé en duché qu'en 1538 puis acheté par Mazarin en 1659 pour son neveu Mancini. Mais depuis longtemps, Nevers avait cédé à l'attraction de Paris. De cette longue histoire subsistent bien des témoins, souvent imposants : vestiges des remparts comme la Porte du Croux (XIV<sup>e</sup> siècle) et la Tour Goguin (XII<sup>e</sup>), église romane de Saint-Étienne, cathédrale gothique de Saint-Cyr, Sainte-Julitte avec son chœur roman et, bien sûr, le Palais Ducal, commencé à l'époque de la Renaissance, qui se targue d'être le premier château de la Loire et qui abrite depuis 1850 le Palais de Justice.

Seuls défraient la chronique les échos lointains des drames parisiens comme l'affaire Dreyfus (*La Semaine religieuse de Nevers* de mars 1895 dénonce l'infiltration des juifs dans tous les rouages de l'État), des faits divers locaux comme l'exécution le 11 juillet 1914 de Robert Fabre, cambrioleur spécialiste de l'évasion qui a égorgé son gardien lors de sa dernière tentative ; la main experte du bourreau Anatole Deibler s'en est chargée, après quoi « *Deibler et ses aides ont occupé leurs loisirs à visiter la ville* », raconte le journal *Paris-Centre*. Mais on parle surtout de Bernadette Soubirous. Le corps de cette petite paysanne bigourdaine qui, après avoir inventé Lourdes, a été admise par protection (car elle n'avait pas la dot requise) dans la *congrégation des Sœurs de la Charité* pour y mourir en 1879, est périodiquement exhumé afin de s'assurer qu'il n'est pas atteint par la corruption des cadavres vulgaires, ce dont les Dr. Talon et Comte, chargés de l'examen du corps après 1923, témoigneront : « *le corps de la vénérable Bernadette est intact, le squelette complet, les muscles atrophiés mais bien conservés ; la peau parcheminée paraît seule avoir subi l'humidité du cercueil [aussi noircira-t-elle un peu plus tard]. Elle a pris une teinte grisâtre et est recouverte de quelques moisissures et d'une certaine quantité de cristaux de sels calcaires* ».

## Le témoin gaulois - Fantasques

On sait que l'incorruptibilité est signe de sainteté : déposé en 1925, lors de la béatification de Bernadette, dans une châsse de la chapelle du couvent de Saint-Gildard et soigneusement entretenu, ce corps sera l'une des curiosités de la ville et un but de pèlerinages, surtout à partir de 1933, date de sa canonisation. Mais on n'en est pas encore là, et si les milieux dévots sont fort agités par cette affaire, les radicaux et autres anticléricaux de tout poil ne font que se gausser, car à Nevers comme ailleurs, la foi de nos pères est hélas en recul !

À deux petites lieues de là, ces rumeurs n'arrivent qu'assourdies à Saint-Germain, gros bourg de huit-cents âmes dont les maisons sont groupées autour de la vieille église du XIII<sup>e</sup> siècle bâtie sur une terrasse qui domine la Loire. Dans un paysage vallonné, le bocage où paissent les grandes vaches blanches de race charolaise alterne avec les forêts de feuillus.

Les habitants de Saint-Germain ont largement bénéficié de l'amélioration du sort de la paysannerie française tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, qui résulte de l'exode rural encore limité, mais on est déjà moins nombreux à se partager le même terroir, et de la demande croissante des villes. Comme les paysans cachent leur argent et le réservent à des achats de terre destinés à arrondir leur domaine, guettant parfois toute une vie le lopin dont ils rêvent, les fermes n'ont guère encore changé, avec leurs toits de chaume, leurs fenêtres étroites pour échapper à l'impôt, leur tas de fumier odorant où s'ébattent les poules devant la porte de chaque maison, avec sa mare de purin. Mais l'enrichissement se manifeste surtout dans le domaine public.

Le cimetière qui, de toute éternité, entourait l'église afin que les morts soient plus près des vivants et du Bon Dieu, a été déplacé hors du village pour des raisons d'hygiène et sous prétexte de respecter les défunts : les enfants ne joueront plus parmi les tombes, et l'on ne s'assoira plus dessus les jours de foire pour conclure un marché. Autour, on a souvent reconstruit l'église

## Le témoin gaulois - Fantasques

en style pseudo-roman, ce dont Saint-Germain a pu se dispenser, mais le presbytère est désormais l'une des plus belles maisons, bien qu'on n'en aperçoive guère que le toit d'ardoises, car on l'a entouré d'un grand jardin protégé par un haut mur. Deux autres bâtiments publics attestent aussi la prospérité du bourg : la mairie, installée dans une ancienne maison bourgeoise rénovée et aménagée, et surtout la maison d'école, de construction récente, qui abrite l'appartement moderne du directeur et de la directrice et derrière, après leur jardin, de chaque côté de la cour, les deux classes de l'école des filles et les deux classes de l'école des garçons, que complètent au fond un hangar flanqué des sanitaires et baptisé « préau », où les enfants se réfugient par mauvais temps pendant les récréations et où l'on serre le bois de chauffage. La commune paie également le loyer des deux institutrices qui habitent aussi dans le village. Symboliquement, église et maison d'école se font face sur la grand place comme dans la vie publique : le curé et les instituteurs (qui envoient pourtant leurs enfants au catéchisme et leur font faire leur première communion) s'évitent, car ils se disputent les âmes de leurs concitoyens en une guerre sournoise mais implacable.

Comme tous les bourgs de France et de Navarre, Saint-Germain est le siège d'une intense activité qui ne tourne ici qu'autour de la vie rurale. On y dénombre un boulanger et deux épiciers, un boucher, un cordonnier et deux sabotiers, sept ou huit cafés (si l'on compte la maison des Petithumbert qui travaillent sans licence) dont un bureau de tabac, un charron et un maréchal-ferrant dont la forge ne désemplit pas, enfin un bureau de poste. Trois rues, partant de la place, deviennent bientôt des routes qui conduisent vers d'autres bourgs plus ou moins éloignés et desservent les rares maisons isolées de la commune, qui ne compte aucun hameau. L'autre, qui part de la maison d'école, aboutit à la route de Nevers. Comme la ville est à moins de deux heures de marche, on s'y rend généralement à pied. Les carrioles

## Le témoin gaulois - Fantasques

sont réservées aux vieux, ou utilisées quand on transporte des marchandises à l'aller ou au retour. On chercherait en vain « un automobile », mais quelques privilégiés, comme les instituteurs et deux ou trois jeunes fermiers parmi les plus riches ont des bicyclettes. Quand Mlle Louise, la fille de M. Martin, le directeur d'école, rejoint son pensionnat ou en revient, elle utilise bravement cet engin, sauf par très mauvais temps : alors, elle monte dans la voiture de l'épicier qui en profite pour se réassortir en ville.

Avant l'ère de la télévision, toutes les émissions – informations, concerts, variétés et même fictions policières et dramatiques – passaient par la radio. L'une d'elles, à la fin des années 1940, racontait un petit drame tiré d'une de ces chansonnettes naïves et bavardes qui étaient alors à la mode, comme *Papa pique et Maman coud*. Elle s'intitulait *Mon Village au clair de lune*, du nom d'une chanson de Jean Sablon de 1939. Au post-générique, on entendait un train siffler dans la nuit (suffisamment suggérée par le titre) puis une voix de femme demandait :

« Oh, regarde ce joli village, comment s'appelle-t-il ?

– Je n'en sais rien, répondait négligemment l'homme, c'est un petit village où il ne s'est jamais rien passé... »

## II

De la maison d'école, on entend déjà les premières mesures du bal qui se donne sur la place du bourg de Saint-Germain, sur le parquet que l'on a monté ce matin en face des manèges et à côté du tir, pour la fête patronale. Louise, qui est revenue du lycée de Nevers chez ses parents, les instituteurs, pour les vacances de Pâques, piaffe d'impatience : que fait donc son amie Alice qu'elle attend depuis une heure ? Il ne lui a pas fallu si longtemps pour troquer sa tenue de pensionnaire – robe grise et chapeau assorti – pour cette robe à volants qui lui va si bien, ayant obtenu de son père, et malgré les réticences de sa mère qui ne veut pas l'accompagner comme le font tant d'autres, parce qu'elle déteste cette ambiance vulgaire, de se rendre à son premier bal : n'a-t-elle pas seize ans ? N'a-t-elle pas été toujours une fille très sage et appliquée ? Ne rapporte-t-elle pas un brillant livret ?

Enfin voici Alice. Elle a vingt ans et toute la confiance des parents qui l'ont connue toute petite, l'ont eue pour élève et considèrent qu'elle saura très bien faire office de chaperon. Son père est arrivé en retard, il a voulu terminer une pièce à l'atelier, et on a dû l'attendre pour dîner : elle aurait bien sauté un repas, mais sa mère ne l'aurait jamais laissée sortir le ventre vide ! Louise embrasse ses parents, mais sa mère la retient :

« Tu ne vas pas sortir en cheveux ? Mets ton chapeau neuf, ce n'est pas convenable !

– Mon chapeau neuf ? Mais c'est un modèle pour grande fillette ! Je n'ai plus l'âge !

– Comment, je l'ai fait venir de Paris, et tu ne l'as porté qu'une fois !

– Vois donc le catalogue, lui dit son père, c'est une jeune fille qui le porte, et plus vieille que toi ! »

Mais le chapeau neuf est dans un grand carton rond, sur l'armoire de sa chambre où la famille se rend en cortège. Son

## Le témoin gaulois - Fantasques

père doit monter sur une chaise pour le récupérer, puis arrache le ruban en l'extrayant, c'est une vraie catastrophe ! Louise pousse des cris aigus, mais Alice la raisonne tandis que sa mère entreprend de rafistoler le couvre-chef. Voilà, tout est prêt, les deux filles sortent en riant et en promettant de rentrer du bal avant minuit, comme dans les contes de fées.

Le parquet est une grande baraque de toile et de bois rectangulaire qui occupe une bonne partie de la place de l'église. Des fenêtres ouvertes malgré la fraîcheur de ce soir de printemps s'échappent des flots de musique. Les filles, impressionnées, se présentent timidement à l'entrée, où veille un bellâtre à l'air avantageux : « Quoi ! Deux belles filles sans cavalier ? Justement on en manque, entrez, c'est gratuit pour vous ! ». Le bruit et la musique les étourdissent d'abord, puis elles aperçoivent sur les bancs alignés contre les murs des mères et quelques filles qui font tapisserie tandis qu'en face, sur l'estrade, un orchestre qui réunit un violon, un accordéon et quelques cuivres s'en donne à cœur joie ; des lampions multicolores et des guirlandes de papier crépon complètent le décor. Elles saluent de loin quelques figures de connaissance, mais déjà deux garçons inconnus s'avancent et les invitent. Le plus grand entraîne Louise sur la piste avant qu'elle ait pu répondre et elle souffle, un peu effrayée « C'est mon premier bal, je ne sais pas bien danser !

– Eh bien tant mieux, dit le garçon, je vous apprendrai, laissez-vous faire, vous n'avez qu'à me suivre ! »

Elle commence tout juste à prendre le rythme quand l'orchestre s'arrête. Le garçon rit de voir son air dépité : « N'ayez pas peur, il faut bien que les musiciens reprennent leur souffle, et je vous garde pour la prochaine valse ! »

C'est un jeune homme qui a un peu plus de vingt ans, avec des yeux bleus, une épaisse chevelure blonde tirant sur le roux, de larges épaules et de grandes mains carrées qui la serrent avec force quand la danse reprend. Il la regarde dans les yeux en

## Le témoin gaulois - Fantasques

souriant gaiement, et elle s'abandonne, heureuse, au rythme des flonflons. La danse terminée, ils entament la suivante sans avoir eu besoin de se consulter, et encore une autre. Louise est comme grisée par la musique, l'éclat des lumières et le tournoiement des couples qu'elle entrevoit autour d'elle comme des masses indistinctes, les yeux dans les yeux de Robert qui la conduit et lui parle avec douceur. Même l'odeur de tabac gris de sa veste lui paraît contribuer à la fête. À la pause, Alice et Marcel, son cavalier, les rejoignent :

« Il faut, changer de cavalier dit-elle, les gens nous regardent et ce ne serait pas convenable de continuer avec le même. »

Louise accepte sans enthousiasme, mais profite de cette occasion pour se renseigner :

« Vous vous connaissez depuis longtemps ? demande-t-elle ?

– Ma fois, depuis l'école, on est venus de Nevers pour travailler au chantier du pont, on est tous deux maçons mais Robert a de l'instruction ; il a son certificat et dans un an, quand on saura bien le métier, on se mettra à notre compte, associés, quoi ! »

Après deux autres danses, les deux couples se rejoignent et les garçons invitent les filles à boire un verre. Alice hésite, mais se laisse entraîner par Louise, qui a très soif. On entre dans le cabaret bruyant et enfumé où elles n'ont jamais pénétré, et l'on commande quatre limonades.

« C'est une belle fête, dit Robert avec conviction

– Vous en voyez de plus belles en ville, répond Louise

– Peut-être, mais on s'amuse mieux dans les villages, réplique Marcel.

– Et les filles sont plus belles ici ! », ajoute galamment Robert.

Ce compliment fait rougir les deux filles, et Alice se lève et parle de rentrer. Tout le monde proteste, il n'est que onze heures. Ils se dirigent donc vers l'entrée du parquet, Alice et son compagnon marchant devant s'élancent sur la piste. Robert, au lieu d'entrer, retient la main de Louise et l'attire dans un coin d'ombre :

Le témoin gaulois - Fantasques

« Je pourrai vous revoir ?

– Je voudrais bien, mais ce n'est pas possible avant le prochain bal !

– Attendre un an ? Mais je ne pourrais pas !

– Moi non plus, mais comment faire ?

– Où habitez-vous ?

– À la maison d'école, mes parents sont les instituteurs d'ici.

– Vous avez une chambre à vous ?

– Oui, sur le côté gauche de la maison, elle donne sur le jardin.

– Et vos parents ?

– Mes parents ont leur chambre en face, au bout du couloir, du côté droit.

– Alors je pourrais venir quand tout le monde dort, je toquerai à la fenêtre, et si tout est tranquille, vous pourrez l'ouvrir ?

– Mais vous êtes fou, ce ne serait pas convenable, je n'oserai jamais !

– Mais il n'y a pas de mal à ça, ce serait juste pour se parler, je resterai dans le jardin, caché de la rue par le mur, et vous dans votre chambre, c'est juste pour causer ?

– Laissez-moi seulement réfléchir, il faut rentrer danser, on remarquerait notre absence ! »

Quand vient la dernière danse, qu'elle réserve à Robert, elle est tout étourdie et a le cœur gros à l'idée de ne pas le revoir, aussi, quand il lui repose la question, elle lui dit qu'elle veut bien mais qu'il devra être très prudent et ne pas venir avant demain onze heures du soir, ce qu'il promet. On se sépare à la sortie du bal, et les deux amies regagnent en silence la zone d'ombre où se cache l'école, à l'autre bout de la place. La mère de Louise veille seule, elle remercie Alice et lui demande si elles se sont bien amusées. Alice répond oui, avec enthousiasme, mais Louise, qui se sent rougir, dit qu'elle est très fatiguée, embrasse sa mère et son chaperon, et se réfugie dans sa chambre où le sommeil sera long à venir...

### III

Ce matin, Louise arrive avec un quart d'heure de retard dans la cuisine où les Martin prennent invariablement leur petit-déjeuner à six heures et demie, jeudis, dimanches, jours de fête et de vacances compris. La cuisine donne sur la cour de l'école, comme les deux chambres actuellement inoccupées et se trouve en face de la salle à manger qui donne sur la place. La chambre des parents fait face à celle de Louise, c'est une pièce d'angle dont la fenêtre donne sur la rue. Autrefois, la fillette occupait la chambre la plus proche de celle de ses parents, mais en entrant en pension, devenue jeune fille, elle a émigré à l'autre bout du couloir pour bien marquer qu'elle était sortie de l'enfance.

La cuisine est une pièce assez grande mais qui paraît aussi profonde qu'un puits tant le plafond est élevé. Elle dispose d'un grand évier de pierre surmonté d'une pompe de fonte comme on n'en voit que chez M. le curé et chez deux ou trois commerçants de Saint-Germain. C'est d'ailleurs, avec la pompe de la cour d'école qu'on démonte et qu'on protège du gel l'hiver en entourant son corps de paille, le seul point d'eau de la maison : chacun vient le soir y remplir son grand broc de porcelaine assorti à la cuvette dans laquelle il prend place, sur la table de toilette de sa chambre. On n'a droit à l'eau chaude que le dimanche, où Mme Martin dispose au milieu du carrelage rouge de la cuisine un *tub*, luxe ignoré des paysans et de bien des citadins (pourtant, les manuels de *Leçons de choses* en montrent au chapitre *Hygiène*) : c'est une sorte de grande cuvette métallique plate dans laquelle on se place tout nu pour se frictionner le corps entièrement avec une éponge et du savon ; les autres jours, la toilette est beaucoup plus sommaire, mais M. et Mme Martin inspectent sévèrement chaque matin les oreilles, le cou et les mains de leurs élèves – l'école de la République ne badine pas avec la propreté et ils ont habitué leur fille à se brosser les dents

## Le témoin gaulois - Fantasques

chaque matin. À côté de l'évier est placé un énorme fourneau de fonte noire comme on n'en trouve encore que chez les paysans cossus : la Commune, qui sait l'importance de leur fonction pour l'avenir de ses enfants, gâte les maîtres d'école qu'elle a charge de loger. Une table ronde sur laquelle on prend presque tous les repas occupe le milieu de la pièce, entourée de quatre chaises de paille comme on en trouve dans les fermes. Les casseroles de cuivre brillent sous l'étagère où sont posées une lampe à pétrole de même métal et des boîtes rondes en faïence blanche qui annoncent leur contenu au moyen d'une inscription en bleu : Riz, Farine, Sucre, Café... Un grand placard à gauche complète le mobilier. En fait, la cuisine est la vraie salle à vivre.

Les parents de Louise ont presque fini leur café au lait (on y trouve autant de chicorée que de café, c'est moins cher et avec le lait, cela donne meilleur goût), et Mme Martin gronde sa fille qui a mauvaise mine, et son mari qui l'a autorisée malgré son avis défavorable, à traîner dans ce bal jusqu'à une heure indue : « Tu vois cette mine ? Voilà le résultat, elle est trop jeune pour veiller ! » Mais son mari hausse les épaules et adresse un sourire complice à sa fille, qui n'ose pas protester.

La journée lui a paru interminable. Il a fallu d'abord se préparer et rendre visite à des collègues de Nevers, à huit kilomètres de Saint-Germain, qui tirent quelque vanité d'habiter en ville et d'avoir un fils inscrit à l'université de Dijon, car Charles sera professeur. Comme il paraît niais à Louise, qui n'a jamais éprouvé d'attrance pour ce grand échalas qui se donne des airs d'étudiant mais ose à peine lever les yeux sur elle, et qu'elle compare aujourd'hui à Robert, qui a le même âge. Après le repas trop riche – elle n'a guère d'appétit, mais sa mère la gronde sévèrement, on doit faire honneur à ses hôtes – il y a eu la sempiternelle promenade jusqu'au bord de la Loire. Au retour, peu avant six heures, elle a enfin pu se retirer dans sa chambre et prendre quelque repos en attendant l'heure du dîner, qui est fixée

## Le témoin gaulois - Fantasques

invariablement à huit heures, et elle s'est endormie plus d'une heure. À neuf heures trente, la vaisselle faite, on se retire dans les chambres, pour un peu de lecture. Une heure plus tard, Mme Martin vient embrasser sa fille et éteindre la lumière. Avant onze heures, tout le monde est censé dormir.

Louise a passé une robe de chambre par-dessus sa longue chemise de nuit après le départ de sa mère. Elle a entrouvert tout doucement sa porte un quart d'heure plus tard, vérifié qu'aucun rai de lumière ne filtre sous celle de ses parents et, tendant l'oreille, a souri en entendant leurs ronflements énergiques, témoins d'une conscience pure. La voici assise sur son lit, les pieds dans ses pantoufles et le cœur battant dans l'attente de son amoureux. Pour être sûre de l'entendre et de ne pas faire trop de bruit, elle a ouvert sa fenêtre et guette les volets de bois clos, dont le clair de lune indique confusément le cadre. Elle a pensé à lui toute la journée, mais se souvient-il seulement d'elle ?

Enfin trois coups sont discrètement frappés sur un volet. Elle ouvre doucement, pour ne pas faire de bruit. La silhouette de Robert s'encadre dans la fenêtre, dont l'appui est si bas par rapport au sol qu'il pourrait l'enjamber sans difficulté, mais il se tient respectueusement debout dans le jardin. Comme il lui paraît grand et fort !

« Je n'aurais jamais dû accepter que tu viennes, s'entend-elle dire sans l'avoir prémédité, que vas-tu penser de moi ?

– Mais, Louise, je t'aime depuis que je t'ai vue, et mes intentions sont honnêtes : je demanderai ta main à ton père dès que tu me le permettras, mais il faut bien qu'on se parle avant et, dans un village, ce n'est pas facile, surtout que dans dix jours le chantier du pont sera terminé et que je retournerai à Nevers !

– J'y serai avant toi, dit Louise, mais ce sera encore plus difficile de se rencontrer, c'est une toute petite ville, et je suis enfermée au pensionnat.

– Tu n'as jamais le droit d'en sortir ?

Le témoin gaulois - Fantasques

– Seulement le jeudi, mais je dois me rendre directement chez les correspondants de mes parents et, bien sûr, le samedi à quatre heures et demie, où un commerçant du village, qui vient faire des achats ce jour-là, me reconduit à la maison.

– Tu comptes y rester longtemps ?

– Mes parents, qui veulent que je fasse leur métier, vont demander une bourse pour l'école normale : je passerai le brevet supérieur dans deux ans et j'aurai encore une année de formation professionnelle. À dix-neuf ans, j'aurai ma première affectation et on pourra se marier !

– Tu n'y pense pas ? Attendre trois ans ? D'abord, ma femme n'aura pas besoin de travailler : un oncle m'a laissé un petit héritage, suffisant pour me mettre à mon compte, ce sera fait dans un an, quand j'aurai bien appris le métier, car je ne veux pas m'embarquer à l'étourdie. Comme tu es instruite, tu tiendras mes livres de comptes, tu pourras recevoir les clients, on travaillera ensemble ! Tu tiens vraiment à faire l'école ?

– Pas vraiment (et la perspective même de retourner en classe lui paraît décourageante, après ce qu'il vient de lui faire miroiter), mais il faut que mes parents acceptent. Va-t-en maintenant, il est tard !

– Pas avant que tu m'aies donné un baiser !

Le garçon, qui s'est rapproché en parlant, n'a qu'à se baisser pour le cueillir sur sa bouche, du bout des lèvres. Surprise, elle proteste faiblement mais il la serre dans ses bras encore une fois, et lui glisse à l'oreille :

« À demain, même heure ! »

Et il disparaît dans la nuit, sans lui laisser le temps de répondre.

Louise est tout étourdie par ce brusque changement de tous ses projets, et inquiète à l'idée que ses parents pourraient s'y opposer, ou même leur demander d'attendre avant de s'engager car, pour la première fois, elle est troublée dans sa chair.

## IV

Trois jours passent. Chaque soir, les amoureux se retrouvent de la même manière ; leurs projets se précisent, ils brodent inlassablement sur l'avenir, et Robert dit à Louise bien des choses douces qui alimentent son émoi, mais elle reste sage, et lui-même tient à suivre les principes admis par tous : on doit respecter celle qu'on veut épouser.

Ce soir Louise est désolée : la journée a été bien triste, il pleut sans discontinuer depuis ce matin, Robert ne pourra pas venir avec un temps pareil. Pourtant elle ne peut s'empêcher de rester au aguets, derrière ses volets. Est-ce possible ? Voici qu'elle entend les trois coups sur le bois mouillé. Doucement, elle ouvre, et le vent et la pluie lui fouettent le visage.

« Tu es donc venu, malgré la pluie ? »

– Que crois-tu, je ne suis pas en sucre, et il en faudrait bien plus pour m'empêcher de venir te voir !

Il se penche pour l'embrasser, et la voilà aussi toute mouillée ! Elle rit, et lui souffle d'entrer, mais sans bruit. Le jeune homme ne se fait évidemment pas prier.

« Pose ton caoutchouc sur la chaise, qu'il sèche un peu ! »

Elle se laisse entraîner doucement vers le lit, car il n'y a pas d'autre siège, et ils s'y assoient. Pour la première fois depuis le bal ils sont l'un contre l'autre, rien ne semble plus les séparer, ni l'appui de la fenêtre, ni le regard d'autrui. Ils se sont allongés pour mieux s'embrasser. Robert lui caresse lentement la joue et les cheveux, et au bout d'un long moment, voici que sa main descend vers l'échancrure de sa chemise de nuit. Elle se redresse indignée, le repousse et lui jette en pleurant :

« Pour qui me prends-tu ? »

Le voici à genoux devant elle, à lui demander pardon, à promettre qu'il ne recommencera plus, mais elle est inconsolable. Alors, tout triste, il reprend son caoutchouc et la quitte comme il

## Le témoin gaulois - Fantasques

est venu, sans oser ajouter un mot. Déjà, elle regrette sa présence, que deviendra-t-elle s'il ne revient pas ? Quelle idiote ! Pourquoi lui avoir refusé, est-ce qu'elle ne veut pas être sa femme ? Elle se retourne sans fin dans son lit, et le sommeil la terrasse quand même.

Mme Martin frappe à sa porte : on voit, à travers les interstices des volets, que le soleil est déjà haut.

« Que t'arrive-t-il, il est neuf heures, tu es bien paresseuse en ce moment ! »

Elle ouvre les volets et pousse un cri :

« Mais qu'est-ce qui s'est passé ici, le carrelage est tout mouillé ! »

Louise gémit, elle est en vacances, pourquoi la réveiller ? Comme elle avait chaud hier soir, elle a ouvert la fenêtre pour un instant mais s'est endormie et ne s'est réveillée que plus tard, alors elle s'est relevée pour fermer les volets, mais il était trop tard, la pluie était entrée ! Elle n'a pas voulu réveiller ses parents en allant chercher la bassine et la serpillière dans la cuisine, et voilà !

Sa mère grogne :

« Mais qu'est-ce que tu as donc, cette année ? Tu fais des nuits de douze heures, tu rêvasses toute la journée, je ne te vois avancer ni dans ta broderie, ni dans ta lecture, tu manges du bout des dents et voici que tu fais des sottises ! Couverais-tu quelque chose ?

– Mais non, maman, je t'assure, je me sens très bien !

– Alors, c'est l'âge bête qui te vient sur le tard ! »

La journée s'est traînée, Louise a fait des efforts pour se surveiller, sinon ses parents se douteront de quelque chose, mais elle a eu bien du mal pour cacher son impatience, pendant le dîner. Comme le temps s'est levé, elle a bon espoir de revoir Robert, et en effet il se présente à l'heure habituelle :

« Tu ne m'en veux pas ?

– Pourquoi donc ? Entre, on sera mieux, mais sois sage ! »

Il enjambe l'appui de la fenêtre, l'embrasse, et les voilà de nouveau sur le lit. Malgré lui, ses mains s'enhardissent, mais elle

## Le témoin gaulois - Fantasques

ne proteste plus, attentive à ce qui se passe en elle, à ces sensations si nouvelles qui la parcourent. Au fil des nuits, ils passeront bientôt des heures à se caresser et à découvrir leurs corps – celui de Robert étonne son amie, qui en est aux premières découvertes, celui de Louise émerveille Robert qui n'a connu que deux ou trois robustes Margotons – mais jamais ils ne vont plus loin. D'abord, cela rassure Louise, puis, secrètement, elle s'en impatienter mais n'ose le dire ni même se l'avouer.

Ces vacances s'écoulaient trop vite. Le moment est venu de se quitter, elle repart demain. Ils ont beaucoup discuté à propos de cette séparation, ont cherché toutes sortes de façons de se retrouver à Nevers, mais ils ont conclu que ce serait imprudent de se voir même à l'occasion de sa sortie hebdomadaire, on les remarquerait, elle est trop bien gardée. Alors il a pris bravement sa décision, comme elle l'espérait :

« Samedi prochain, je parlerai à tes parents, à ton retour. Essaie de les préparer. »

Mais elle est repartie sans trouver le moyen d'aborder le sujet. Encore une semaine interminable qui s'écoule. Ses professeurs sont étonnés de son manque d'application, que lui arrive-t-il ? Pour la première fois, la fille Martin ne fait pas honneur à ses parents, elle bâcle ses devoirs, apprend mal ses leçons, si cela continue, dit Mlle Miguet, le prof de maths, il faudra prévenir ses parents, elle risque de ne pas réussir l'entrée à l'école normale ! En entendant ces reproches, elle a un mouvement secret de joie : la voilà, son entrée en matières !

Retour à Saint-Germain. Comme d'habitude, les instituteurs attendent leur héritière sur le pas de la porte, ils guettaient l'arrivée de la bicyclette, qui fait événement dans ce bourg calme et à cette heure. Le père de Louise prend sa petite valise, sa mère son sac de linge sale qu'elle va changer (cela évite des frais de lessive au pensionnat) et après les effusions d'usage, on escorte la jeune fille jusqu'à la cuisine, où le dîner est prêt. On s'assoit. Mme

Le témoin gaulois - Fantasques

Martin demande comme à l'accoutumée si elle a bien travaillé, et tombe de haut quand sa fille, prenant son courage à deux mains, avoue que non, elle n'a collectionné que de mauvaises notes. Mme Martin, bien que laïque convaincue, et athée de surcroît, joint les mains :

« Mon Dieu, mais qu'est-ce qui lui arrive, à cette enfant ?

– Elle est peut-être tout simplement amoureuse dit son mari, avec un sourire indulgent.

– À son âge ? Mais c'est une enfant ! Je trouve ta plaisanterie de mauvais goût !

– Pourtant, dit timidement Louise, c'est vrai, j'ai rencontré un garçon, et elle ajoute tout à trac : il voudrait vous en parler tout à l'heure si vous voulez bien le recevoir.

– Mais qui est-ce ? Vous vous connaissez depuis longtemps ? Comment l'as-tu rencontré ?

– Au bal, il y a trois semaines.

– Et vous vous êtes revus ? (elle fait signe que oui) Quand ? Comment, Où ?

Alors elle parle en cherchant ses mots de leur désir de se revoir, de leurs rendez-vous à sa fenêtre, dont son récit ne lui fait pas franchir la barre d'appui, mais sa mère se lève et crie :

« Tu es enceinte ? »

Louise bondit et lui tient tête avec indignation : « Qu'est-ce que tu crois, c'est honteux ! »

« Bon, dit le père, reprenons notre sang-froid. Asseyez-vous et calmez-vous. Je suis sûr que ma petite fille, même si elle a perdu la tête, n'a pas fait de bêtise ! (sa fille rougit comme une qui aurait honte, ce que sa mère, rassurée, met sur le compte de la pudeur)

À quelle heure doit venir ce garçon ? Dans une demi-heure ? Je vais aérer la salle à manger et y faire une flambée pour le recevoir. Louise, tu le feras entrer, et tu te retireras dans la cuisine jusqu'à ce qu'on t'appelle. »

Le témoin gaulois - Fantasques

Les deux femmes se hâtent de ranger les restes du repas auquel on a à peine touché, et de mettre de l'ordre dans la cuisine. Puis l'institutrice rejoint son mari dans la salle à manger, tandis que sa fille se dirige vers la porte.

## V

La salle à manger est une pièce d'apparat, réservée aux grands jours. Du côté de la fenêtre, près de la petite cheminée de marbre rose où déjà flambe un bon feu se tiennent les parents, assis bien droits (les dames qui se respectent ne se laissent jamais aller à s'appuyer au dossier) sur des chaises en faux Henri II fort à la mode depuis vingt ans chez les petits bourgeois, qu'ils ont tirées de sous la grande table carrée à rallonges de même style. De l'autre côté de la table, on voit un grand buffet de chêne sombre sculpté à dressoir avec, dans un angle, une grande horloge de campagne qu'on a oublié de remonter et qui marque quatre heures un quart. Aux murs sont accrochés deux chromos représentant la mer et la montagne : l'école normale ne cultive pas le goût artistique de ses élèves, ni d'ailleurs leur goût littéraire : il suffit qu'ils sachent répandre l'instruction obligatoire. On frappe timidement à la porte : c'est Louise qui introduit Robert et s'éclipse discrètement en fermant bien la porte, comme pour lui couper toute retraite. Le jeune homme qui a mis son meilleur costume, celui qu'il portait au bal, ne paraît guère étonné par le décor qui lui est familier (c'est un bon point, se dit M. Martin), mais on le sent intimidé par les personnages importants qui l'occupent (au moins, se dit l'institutrice, il ne paraît pas effronté !). Il fait trois pas en leur direction, s'incline puis se fige en une sorte de garde-à-vous, et commence d'une voix qui tremble un peu puis s'affermir le discours qu'il a longuement préparé :

« Je m'appelle Robert Guyot, natif de Varzy. À neuf ans, j'avais perdu mes deux parents, qui étaient de petits propriétaires, et j'ai été recueilli par mon oncle, qui m'a élevé. J'ai passé à onze ans mon certificat d'études avec succès (premier du canton) et je suis entré en apprentissage chez mon oncle, qui avait une petite entreprise de maçonnerie. À seize ans, j'ai entrepris mon tour de

## Le témoin gaulois - Fantasques

France, j'ai devancé l'appel pour me libérer du service militaire, mais dans l'intervalle mon oncle est mort, me laissant son héritier. Avant de reprendre l'affaire, j'ai voulu me remettre dans le bain et me suis embauché aux chantiers du Nivernais, à Nevers, et inscrit en cours du soir pour apprendre les bases de la comptabilité. J'ai vingt-trois ans. Dans un an, je serai prêt à reprendre les rênes des mains de notre vieux contremaître, mais j'ai déjà largement les moyens de pourvoir aux besoins d'une famille et... je vous demande la main de Mademoiselle Louise, votre fille. »

Un silence un peu embarrassé suit cet exposé, dont le ton et le contenu ont surpris plutôt agréablement ses destinataires. Enfin M. Martin répond :

« Prenez une chaise, c'est une affaire grave, et il nous faut en discuter.

– Vous êtes de Varzy, demande l'institutrice. Vous avez passé votre certificat, c'est bien, mais vous étiez à deux pas de l'école normale de la Nièvre, il ne vous est pas venu à l'esprit d'y entrer ?

– Mon instituteur, M. Lucas, le souhaitait vivement, et c'est le plus beau des métiers, dit-il habilement en y mettant une conviction qui va droit au cœur des parents. Mais ça m'impressionnait, et puis j'aime le travail manuel et le plein air, et mon oncle m'offrait un chemin tout tracé.

– Dommage...

– Que voulez-vous, c'est aussi un métier honnête et utile, répond-il fièrement, et je gagne bien ma vie, je suis en état de fonder une famille, nous ne serions pas dans le besoin.

– Nous ne rejetons pas votre demande, si Louise donne son consentement, mais avant de le lui demander, il nous faut prendre quelques renseignements. Je ne doute pas de votre parole, mais vous devez comprendre que nous ne pouvons donner notre fille unique...

– Pour qui nous rêvions d'un autre avenir, soupire sa femme

Le témoin gaulois - Fantasques

– À un parfait inconnu...

– Qui aurait dû commencer par faire cette démarche au lieu de donner des rendez-vous, le soir, à une gamine ! l'interrompt encore Mme Martin.

Robert accuse le coup :

« Je vous demande pardon, mais cela s'est fait comme dans un rêve, sans penser à mal, en tout bien tout honneur !

– Nous n'en doutons pas, dit M. Martin, conciliant, et nous avons toute confiance en notre fille, sinon nous n'aurions pas consenti à vous recevoir ! Je connais bien Lucas, qui est un camarade de promotion et que je consulterai à votre sujet. D'autre part, vous êtes tous deux bien jeunes, surtout Louise, rien ne presse, et nous avons besoin, au minimum, de deux ans de mise à l'épreuve. Quoi qu'il arrive, Louise doit d'abord obtenir le brevet supérieur. De nos jours, une femme doit avoir un métier !

– Deux ans ! Mais elle n'aura pas besoin de diplômes, je pourvoirai à tout et elle m'aidera à gérer notre affaire, à recevoir les clients...

– ça, vous en déciderez ensemble le moment venu... s'il vient, dit le père, mais nous n'avons pas d'autre fortune à lui laisser que la petite maison que nous achèterons pour notre retraite, ni d'autre dot à lui donner que son trousseau et notre métier : c'est le plus beau, mais il n'enrichit pas, et nous voulons qu'en cas de malheur elle puisse mener une vie indépendante !

– Je n'ai jamais cherché de dot, et elle ne connaîtra pas le besoin tant que je serai là...

– Tant que vous serez là, mais vos parents sont morts bien jeunes ! fait observer assez aigrement Mme Martin.

– Ils sont morts dans le déraillement du Paris-Nevers, dit le jeune homme. Me laisserez-vous au moins un espoir ?

## Le témoin gaulois - Fantasques

– Je vous donnerai ma réponse avant quinze jours, dit M. Martin. Si c'est oui, vous pourrez commencer à faire votre cour à Louise...

– Mais seulement en notre présence ! » conclut sévèrement la maîtresse de maison.

Comme il n'y a plus rien à ajouter, M. Martin reconduit le prétendant jusqu'à la porte qu'il referme soigneusement pour la nuit, et passe à la cuisine où il dit à Louise qui se morfond qu'elle peut les rejoindre dans la salle à manger.

Louise s'assoit sur le siège que Robert vient de quitter, et comme à l'entrée de celui-ci, il y a un moment d'embarras, auquel le père se décide à mettre fin.

« Tu as bien réfléchi, tu souhaites vraiment épouser cet homme ? Louise rougit, comme il convient à une jeune fille quand on aborde un tel sujet, et répond :

– Mais papa, je ne vous l'aurais pas présenté si je ne l'aimais pas !

– Tout de même, dit sa mère, un maçon ! Je suis pour l'Égalité et ne méprise pas les travailleurs manuels, mais c'est un métier dur, avec de grands risques d'accidents, et on y vieillit vite !

– Robert dirigera une entreprise, ce n'est pas pareil, bientôt il inspectera ses chantiers, au lieu de peiner sur ceux des autres !

– Mais tu aurais pu faire un mariage mieux assorti, avec un de nos jeunes collègues...

– Ou un jeune professeur, comme ce nigaud de Charles !

– Ton Robert ne nous déplaît pas, sous réserve d'inventaire, tranche M. Martin. Mais même si les renseignements que nous prendrons sur sa famille et sur lui-même confirment cette impression, nous exigeons une mise à l'épreuve de deux ans, le temps de mieux vous connaître et de bien nous assurer tous de vos sentiments, car vous êtes bien jeunes ! Après tout, ce n'est que le premier garçon que tu as rencontré à ton premier bal, et tu ne connais pas encore bien ton cœur, tu peux bientôt te lasser de lui !

Le témoin gaulois - Fantasques

– Jamais, je le jure !

– Ne jure pas, et remets-toi sérieusement au travail. Vous n'aurez notre autorisation que quand tu auras réussi ton brevet supérieur, si toutefois vous songez encore au mariage ! Promets-moi aussi de ne jamais plus donner à personne de rendez-vous secret. »

Louise saute au cou de son père : « Oh, je te promets tout ce que tu veux ! »

## VI

Le dixième jour, les Martin reçoivent une lettre de Varzy : c'est la réponse de Lucas, que le mari lit à sa femme dans la cuisine, à la pause de midi.

*« Cher camarade et collègue,*

*Ta demande de renseignements au sujet du jeune Robert Guyot m'a bien surpris : comme le monde est petit ! En même temps, j'ai été très heureux d'avoir de tes nouvelles à cette occasion. Ici tout va bien, mais comme le temps passe ! Déjà une fille à marier ! Dieu merci, je n'ai que deux garçons qui marchent droit, c'est moins de soucis.*

*Pour en venir au sujet principal de ma lettre, je dois avouer qu'en me parlant de ce Robert, tu m'as rappelé un des échecs les plus cuisants de ma carrière. (Mme Martin pousse un petit cri mais son mari poursuit imperturbablement sa lecture)*

*Rassure-toi, je plaisante ! Je l'ai eu en effet comme élève pendant les trois années de la grande classe. Ses parents, propriétaires, exploitaient un petit domaine aux portes de la ville. C'étaient des gens travailleurs, honnêtes et sans problèmes, appartenant à des familles installées ici depuis la préhistoire, mais ils sont malheureusement morts dans l'accident de chemin de fer du Paris-Nevers. Leur gamin, qui était de loin le plus brillant élève que j'aie jamais eu, aussi fort en arithmétique qu'en orthographe et en rédaction, avec une belle écriture, s'intéressait également à l'histoire et à la géographie comme aux leçons de choses. Ses résultats n'ont fléchi que pendant un mois, à la mort de ses parents : il avait alors neuf ans. Inutile de dire qu'il collectionnait tous les prix, y compris le prix de camaraderie. J'ajoute qu'il excellait aussi en gymnastique, en particulier à la course. Bref, il pouvait prétendre entreprendre n'importe quelles études, et comme c'était mon devoir, je le poussais à embrasser notre profession, assurant son oncle devenu son tuteur (il n'avait pas d'autre famille), un vieux garçon qui avait monté de toutes pièces une entreprise de maçonnerie qui occupe à plein temps un contremaître et cinq ouvriers, mais qui ne demande qu'à se développer, que je me faisais fort de lui procurer une bourse. Mais ce vieil original me répondit*

## Le témoin gaulois - Fantasques

*qu'il était assez riche pour ne pas mendier auprès de l'État, ce qui était vrai, d'autant que l'orphelin avait hérité du petit bien de ses parents qui avait été vendu, le produit de cette vente étant placé en rentes de l'État, si bien qu'il ne partirait pas démuné dans la vie. Robert a passé très brillamment son certificat d'études à onze ans, premier du canton, comme je m'y attendais, mais quand je lui ai dit que la carrière de l'enseignement lui était ouverte, il m'a répondu qu'il n'était qu'un fils de paysans, qu'il n'oserait jamais exercer mes fonctions, qu'il ne pourrait d'ailleurs passer sa vie enfermé dans un bureau ou une salle de classe, qu'il avait besoin du grand air et aimait plus que tout le travail manuel. Bref, il me répéta ce que son oncle lui avait mis dans la tête, mais avec tant de modestie et de conviction que je ne trouvai rien à lui répondre. Il est aussitôt entré en apprentissage d'abord dans une ville voisine, car son oncle voulait lui faire parcourir tous les échelons sans rien lui épargner pour qu'il ne se prenne pas pour un Monsieur, puis il a travaillé quelque temps chez lui, à Varzy, et est parti faire son tour de France avant de devancer le service militaire : son oncle était malade et voulait le voir prêt à prendre sa succession dès qu'il mourrait, ce qui s'est produit l'an dernier, en février. Mais Robert s'était aperçu pendant son tour de France qu'il aurait intérêt à acquérir quelques notions de dessin industriel et de comptabilité. Il vint me consulter, et comme il n'y avait rien à lui proposer dans ce domaine à Varzy, je lui ai conseillé de suivre les cours du soir à Nevers, où il s'est embauché comme contre-maître, laissant au sien, pour un an à ce qu'on dit, la direction de son affaire, mais je crois qu'il veut racheter celle où il travaille.*

*En résumé, je crois que ta fille, qui doit être jolie, car Robert a du goût, et a sans doute bien d'autres qualités, car son jugement est droit, a bien de la chance de l'avoir rencontré. À ta place, je la lui donnerais sans hésiter. Au revoir, et en attendant ce mariage, transmets mes hommages à Madame ton épouse.*

*Bien amicalement*

*Signé : Lucas »*

« Je crois qu'il a oublié les règles de style qu'on nous a apprises à l'école normale, observe sévèrement Mme Martin : faire des

## Le témoin gaulois - Fantasques

phrases courtes avec un seul sujet, le verbe et un complément ! Les siennes n'en finissent pas, on a oublié le début quand on arrive à la fin !

– Voilà pour le style, dit l'instituteur en remettant la lettre à sa femme. Sur le fond, on ne pouvait espérer mieux, et cela confirme ma première impression.

– C'est trop beau pour être vrai, dit-elle, voilà un garçon sans défaut, le plus intelligent qu'on ait connu à Varzy de mémoire d'homme, riche avant d'avoir travaillé...

– Tu exagères, il travaille depuis l'âge de onze ans !

– Mais Lucas n'a rien dit de sa moralité ?

– Il suffit qu'il soit devenu un honnête travailleur et un bon citoyen : or il a fait son service. Puis on ne demande pas aux garçons la sorte de vertu qu'on exige des filles ; au contraire, il vaut mieux qu'ils fassent quelques expériences avant de se marier !

– Mais ne trouves-tu pas un peu bizarre qu'il ait préféré ce métier au nôtre ? N'y aurait-il pas dans cette famille quelque tare cachée ? Aurait-il hérité de l'originalité de son oncle ?

– On dit de tous les célibataires que ce sont des originaux, et ils est vrai que les vieux garçons, comme les vieilles filles, deviennent un peu maniaques : rappelle-toi, c'était le cas de ta tante Hortense, et il n'y avait aucune tare chez vous ! Et puis, si nous nous faisons tant de mauvais sang, c'est justement parce qu'il a une conduite des plus normales, est amoureux à vingt ans et veut se marier !

– Avec notre fille unique ! Cela mérite réflexion !

– Nous avons pris toutes les informations nécessaires, ce garçon a une excellente réputation, je dirais même qu'il nous est recommandé par Lucas, qui le connaît bien et a de l'expérience. Enfin il a de bonnes manières, est sympathique et, s'ils se marient, il offrira à Louise une aisance que nous n'aurions pas espéré lui donner. Nous ne pouvons pas réfléchir davantage, c'est

## Le témoin gaulois - Fantasques

aux tourtereaux de le faire (remarque qu'il s'est vite rendu à nos raisons, malgré son impatience, ce qui plaide en sa faveur), et le délai que nous leur avons imposé est une bonne garantie : je crois ta fille vraiment éprise, et si elle ne change pas d'idée en deux ans, ni lui, on pourra dire qu'ils partent sur des bases solides ! Aussi ma décision est prise, j'invite M. Guyot dimanche pour la journée.

– Tu es le chef de famille, dit Mme Martin avec d'autant plus de respect qu'elle manœuvre son mari à sa guise quand elle veut, et sans qu'il s'en doute, et je reconnais que tu as raison. »

Le samedi suivant, quand Louise descend de bicyclette, elle paraît un peu plus pâle et amaigrie que la semaine dernière. Elle demande tout de suite après avoir embrassé ses parents s'il n'y a rien de nouveau.

« À quel sujet ? demande malicieusement son père.

– De M. Lucas, dit Louise en rougissant – elle n'ose prononcer le nom de Robert.

– Pas encore, mais il n'y a pas de quoi s'alarmer, Lucas est méticuleux, il doit mener son enquête avec le plus grand soin et sa lettre sera sans aucun doute pour lundi ou mardi. Mais tu parais lasse. Tu es en bonne santé ?

– Et tes résultats ? ajoute sa mère.

– Je me porte bien, j'ai d'excellents résultats, mes professeurs sont contents, mes parents peuvent l'être aussi, il n'y a que moi qui ne le suis pas !

Voyant leur fillette en sanglots après cet éclat, les parents se demandent s'ils font bien d'attendre l'arrivée de Robert pour lui en faire la surprise, comme ils sont convenus, mais Mme Martin est un peu agacée et même choquée par cette revendication de bonheur qui lui paraît par trop indécente, et son mari se dit que dans la vie, l'on ne reçoit pas tout sur un plateau, et qu'un peu de chagrin ce soir ne fera que rehausser le plaisir qui l'attend pour le

[Le témoin gaulois](#) - Fantasques

lendemain. Pourtant le dîner est triste, et l'on va se coucher plus tôt que d'habitude.

## VII

Il n'est pas dix heures, et voici que Robert arrive déjà sur sa bicyclette. Comme il n'y a pas de sonnette, il pousse la petite grille et entre, pose sa bicyclette contre le petit mur, dans l'étroit jardinet qui sépare la maison de la rue, monte les trois marches et sonne, mais personne ne répond. Alors, reprenant son vélo, il contourne la maison par la gauche, en passant sous la fenêtre de Louise où il a passé de si belles heures, et entre dans le jardin. L'instituteur, vêtu d'un vieux pantalon et d'une chemise usée, penché sur ses plates-bandes, se redresse en entendant le bruit léger du vélo que le voyageur appuie contre le grillage, et souhaite la bienvenue au cycliste :

« ...mais vous êtes bien en avance !

– Excusez-moi, je ne voulais pas vous déranger, mais j'ai mal calculé le temps qu'il fallait pour venir de Nevers !

– Vous ne dérangez personne et n'avez pas à vous excuser, je voulais seulement dire que je ne suis pas très présentable et que ces dames ne sont pas encore revenues du marché.

– Je peux aller au-devant d'elles ?

– C'est inutile, donnez-moi plutôt un coup de main : vous m'aidez à déplacer le cordeau, pour que mes sillons soient bien droits ! Ce n'est pas salissant, et il faut que je finisse de planter mes poireaux.

– Mais volontiers, j'adore le jardinage ! »

Bientôt le travail est terminé. À ce moment, Louise sort de la maison par la porte de derrière, suivie de sa mère. Elle s'arrête, interdite, pousse un cri et se jette dans les bras de Robert qui pose un baiser sur son front et salue Mme Martin, qui ne sait comment réagir à cette scène. Puis il prend sur son porte-bagages deux beaux bouquets, offre le premier à Mme Martin qui le reçoit avec un plaisir visible, et le second à sa fille.

## Le témoin gaulois - Fantasques

« Mon mari vous a embauché ? Il n'en fait jamais d'autre ! Louise, conduit Monsieur à la pompe, qu'il se lave les mains ! Pendant que M. Martin s'habille, je sers l'apéritif que ces messieurs prendront ici, le temps que nous préparions le repas. En déjeunant de bonne heure, nous pourrons faire la grande promenade de l'étang ! »

Les deux jeunes gens font un peu durer la cérémonie du lavage des mains, tout à leur plaisir d'être réunis, mais M. Martin revient bientôt tout endimanché, et les deux hommes s'assoient à la table de jardin tandis que Louise rejoint sa mère. On parle encore de jardinage, échangeant quelques bons tuyaux. M. Martin n'est pas satisfait de ses arbres fruitiers, Robert lui conseille de planter des espaliers le long du mur qui est exposé à l'ouest, il lui montrera comment faire. On aborde aussi la politique, tous deux tombent d'accord sans difficulté, Robert se sent proche du parti radical auquel adhère l'instituteur : il faut encore consolider la République et se montrer vigilants, car la réaction est toujours menaçante. En revanche, on se méfie des socialistes, la propriété est sacrée, et d'ailleurs inscrite dans la *Déclaration des Droits de l'Homme*, fait remarquer l'hôte.

Puis on passe dans la salle à manger, et l'on s'installe autour de la table de manière à mettre en vis-à-vis les parents, d'une part, et les jeunes gens, de l'autre. Ces deux derniers auront bien du mal à se quitter des yeux, mais Robert montre qu'il a de l'éducation en participant de manière active à la conversation de ses hôtes. Le repas est simple mais copieux et, déclare-t-il, excellent : crudités et charcuterie en entrée, gigot et haricots, fromage et pour terminer, une tarte légèrement brûlée, confectionnée par Louise qui reçoit néanmoins sa part de compliments : « ça ne lui est jamais arrivé ! » proteste sa mère.

Après le café, pendant que les hommes fument au jardin un cigare (que Robert a songé à offrir), ces dames desservent la table et font la vaisselle. Puis on entreprend la fameuse promenade du

## Le témoin gaulois - Fantasques

tour de l'étang : le jeune couple ouvre la marche, suivi de près par les parents.

La campagne nivernaise est superbe, en cette belle journée. De gras pâturages alternent avec de petits bois. On suit la route communale sur un kilomètre, puis on prend à gauche un sentier qui serpente entre deux collines. Tout au bout, derrière un bosquet, se cache un petit étang couvert de nénuphars. On s'assoit côte à côte sur un tronc d'arbre couché, couvert de mousse. Louise pointe le doigt droit devant elle :

« Regardez, on dirait une barque ?

– Non, dit Robert, cela ressemble plutôt à un radeau. Il est couvert de fleurs !

– Je crois qu'il y a trois jeunes gens à bord, ils se dirigent vers nous ! »

Bientôt l'embarcation grossit, et au bout de dix minutes, elle accoste. Les trois garçons la tirent dans l'herbe. L'instituteur, qui a reconnu d'anciens élèves, les gronde : s'embarquer sur un esquif aussi précaire est imprudent ! Et sa femme ajoute qu'ils auraient pu se noyer, et qu'elle a du mal à se remettre de sa frayeur. Pour se faire pardonner les gars lui offrent une brassée de nénuphars, ils réservent le reste à M. le curé. Apaisée par cet hommage et cette reconnaissance de l'importance sociale de l'école qui prélève ainsi sa dîme sur l'église, Mme Martin donne le signal du retour. On regagne à regret la maison, où l'on prend un sirop de groseilles. Comme d'habitude, M. Martin accompagnera à bicyclette sa fille jusqu'au pensionnat. Robert les escorte jusqu'à l'entrée de Nevers et prend congé en leur serrant la main et en remerciant son hôte de cette belle journée.

« Ma foi, revenez dimanche, même heure, si cela vous fait plaisir : il me reste à planter mes chicorées ! dit le bonhomme

– Sûrement, rien ne pourrait me plaire davantage ! » répond l'amoureux en regardant Louise qui sourit.

## Le témoin gaulois - Fantasques

Puis, appuyé à sa bicyclette, il les voit s'éloigner en direction du pensionnat dans le soir qui tombe et prend le chemin à droite pour se rendre chez sa logeuse.

Ce beau dimanche se répète à peu de choses près pendant près de deux mois. Robert arrive de bonne heure, aide son futur beau-père au jardin, et l'on fait, après déjeuner, de belles promenades à pied ou en vélo dans la campagne environnante, avant d'escorter Louise jusqu'à Nevers. Les journées plus chaudes de juin introduisent bientôt une variante : Ces dames préparent un pique-nique dans des paniers d'osier que l'on fixe aux porte-bagages avec des courroies de cuir souple. Arrivés à destination, on met les bouteilles à rafraîchir dans un petit ruisseau qui court sous l'herbe en chantant, on jette une nappe blanche sur le sol et on y met le couvert. Robert a gagné la confiance des Martin, qui relâchent un peu les rênes. Il leur arrive de rester à l'ombre, après déjeuner, à prendre un repos d'une demi-heure au plus pour sommeiller ou lire, et les amoureux sont autorisés à faire une courte promenade pendant ce temps-là. Ils en profitent pour s'embrasser, bien sûr, mais leurs relations restent aussi chastes que peuvent le souhaiter les parents, quoi qu'il en coûte à Robert. Louise, pour sa part, s'épanouit d'être aimée et d'aimer, elle a trouvé un nouvel équilibre avec la certitude de voir se réaliser son rêve, et ses sens, à peine éveillés un court instant, semblent s'être rendormis.

Le dimanche 28 juin, alors qu'elles font leur marché, elles rencontrent Alice qui se jette au cou de Louise et la félicite de ses fiançailles.

« Quelles fiançailles ? demande Mme Martin

– Excusez-moi, mais on ne parle que de ça dans le village !

– Alors, les commères sont mieux renseignées que nous ! »

Alice, confuse, s'excuse et s'enfuit. À table, l'institutrice raconte l'incident et conclut :

« Nous aurions dû prévoir ces commérages.

Le témoin gaulois - Fantasques

– Pourquoi ne pas y couper court en annonçant nos fiançailles ? demande Robert

– Il est bien tôt encore !

– Alors fixons une date pas trop proche, tranche M. Martin, disons le dimanche 27 septembre, juste avant la rentrée d’octobre. »

Par-dessus la table, les futurs fiancés se sourient. Ils ne savent pas qu’il y a moins d’une heure, à Sarajevo, l’assassinat d’un archiduc va bouleverser leurs destins.

## VIII

La semaine suivante, Robert se présente vers neuf heures, comme à l'ordinaire. M. Martin, qui remarque son air soucieux, lui demande s'il a un problème.

« Personnellement aucun, mais ces bruits de bottes m'inquiètent, le jeu des alliances peut à chaque instant déclencher la guerre. Je suis très loin des socialistes mais il me semble que sur ce point, seul Jaurès n'a pas perdu la tête...

– Comment pouvez-vous dire ça, s'exclame l'instituteur, il faudra bien que cette guerre éclate tôt ou tard, nous avons une revanche à prendre sur l'Allemagne, et vous ne voudriez tout de même pas qu'on leur laisse l'Alsace et la Lorraine ?

– Sans doute, concède le jeune homme qui ne veut à aucun prix contrarier son futur beau-père, mais disons que si la guerre éclate, ce ne sera pas au meilleur moment pour nous !

– Croyez-vous que les pères de famille qui seront peut-être bientôt appelés seront moins à plaindre que vous ? Nos sentiments personnels doivent s'effacer quand la Patrie nous appelle !

– Vous avez raison, mais il est humain d'éprouver quelques regrets... N'en parlons plus, voici ces dames et je ne voudrais pas leur gâcher cette journée ! »

De fait, Louise est radieuse, en ce début d'été. Les femmes s'intéressent rarement à la politique, et surtout les jeunes filles, en particulier dans son milieu. Après tout elles n'ont pas le droit de vote, c'est une affaire d'hommes, et les jeunes institutrices sont éduquées en vue d'être de bonnes ménagères et de bonnes mères, capables de se tenir à leur place et de donner le bon exemple aux filles qui leur seront confiées. Quant à sa mère, elle apprécie davantage de jour en jour les qualités de son futur gendre, et tandis que les jeunes gens font des projets, les parents imaginent l'avenir radieux de leur lignée. M. Martin, qui a

## Le témoin gaulois - Fantasques

quelques vagues notions de darwinisme, fait observer qu'avec des parents également doués, reçus tous deux, et de loin, premiers de leur canton au certificat d'études, leurs petits-enfants, nés dans l'aisance, pourront prétendre aux plus hautes charges de l'État. Sa femme, qui voit bien qu'il ne pense qu'à la fonction publique, renchérit : s'il veut s'engager en politique, Robert sera sans peine conseiller municipal, puis maire, et peut-être député !

Le samedi 1<sup>er</sup> août, vers seize heures, comme la famille prend le frais dans le jardin, les cloches de l'église se mettent à sonner le tocsin et un tumulte inhabituel éclate dans la rue. Tous trois courent à la grille ; des gamins passent en marchant au pas et en scandant joyeusement : « C'est la guerre, c'est la guerre ! » L'institutrice interpelle le plus grand :

« Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui vous prend ?

– C'est la guerre, M'dame ! L'avis de mobilisation vient d'être affiché à la mairie ! Tous les hommes partent demain matin »

Louise a poussé un cri, les deux femmes tombent en larmes dans les bras l'une de l'autre, tandis que le chef de famille, qui est rentré prendre son chapeau, leur lance qu'il va aux informations et reviendra bientôt.

Une bonne heure a passé, et au moment où il va pousser la grille de sa maison, il est rattrapé par un cycliste. C'est Robert, qui s'excuse d'être venu sans être invité, mais vu les circonstances... M. Martin, visiblement gai et très excité, lui dit qu'il a bien fait et le fait entrer dans le jardin où sa femme se tient seule dans son fauteuil, songeuse et les yeux rougis.

« Comme vous avez chaud, dit-elle en embrassant pour la première fois son futur gendre, je vais vous chercher un rafraîchissement.

– Que fait donc Louise, grogne son père

– Elle s'est sauvée dans sa chambre pour pleurer. Je vais l'appeler.

– Elle sera vite consolée : Robert, allez donc l'appeler par sa fenêtre, je crois que vous connaissez le chemin ? »

## Le témoin gaulois - Fantasques

Robert revient bientôt, tenant la jeune fille par la main. Elle n'est sûrement pas consolée, mais heureuse quand même qu'il soit accouru, elle s'efforce de sourire.

« Quand partez-vous ? demande M. Martin.

– Le 3, c'est-à-dire lundi. Je suis affecté au 79<sup>ème</sup> R.I., mais j'ignore où je serai envoyé.

– Parfait, rien n'est donc changé pour demain, vous passerez la journée avec nous, comme d'habitude ? En attendant, restez dîner, à la fortune du pot !

– Excusez-moi, mais je ne peux pas m'attarder plus d'une heure : il me faut mettre ce soir mes affaires en ordre et envoyer mes instructions à Vincent, mon vieux contremaître...

– Déjà ! proteste Louise

– Il le faut, mais il nous reste toute la journée de demain ! »

En ce dimanche, quand les jeunes gens rentrent d'une promenade dans le village en même temps que M. Martin qui est allé aux nouvelles, Mme Martin propose qu'on passe à table. Pour une fois, ils déjeuneront sans façon dans la cuisine. Comme les jeunes gens ne mangent qu'à contre-cœur, et comme un lourd silence s'est établi, l'instituteur les exhorte :

« Ne faites pas cette tête d'enterrement, toute la France se réjouit ! J'ai longuement discuté ce matin avec le maire et les gens les mieux informés de Saint-Germain : tous sont du même avis, cette campagne sera une promenade militaire. Vous partez demain ? Quand vous arriverez à la frontière, notre avant-garde sera déjà à Berlin, cette guerre ne durera pas deux mois et vos fiançailles n'en seront même pas retardées !

– Mais les Allemands vont se défendre ? hasarde sa femme

– Peut-être, mais n'oublie pas qu'en quarante ans, nous avons forgé des générations d'excellents soldats républicains ! Ce Kaiser emplumé sera vite balayé ! »

Louise a servi le café. Sa mère déclare que toutes ces émotions l'ont bouleversée, elle n'en peut plus, elle a besoin de repos ; M.

Le témoin gaulois - Fantasques

Martin se chargera d'accompagner les enfants dans leur promenade. Louise propose alors de prendre les bicyclettes.

Le trio file sur la route blanche, et s'arrête en un endroit tranquille, d'où l'on a une belle vue sur la vallée de la Loire. L'instituteur sent que les jeunes ont bien des choses à se dire, il leur annonce qu'il va rester faire une petite sieste dans l'herbe, et leur propose de continuer seuls :

« Mais attention, caporal, c'est une permission d'une demi-heure seulement ! »

Les deux jeunes gens roulent encore quelques minutes, puis sans avoir échangé un mot, s'arrêtent devant un petit bois touffu, dissimulent leurs bicyclettes derrière une haie. Robert prend la main de Louise et l'entraîne. Au bout de cent mètres, les arbres cèdent la place à des buissons épais. Louise s'étend sur la mousse, attirant le jeune homme. Elle pleure contre son épaule :

« Robert, je veux être ta femme. Comment ferons-nous pour attendre si longtemps ?

– Il faudra bien, et puis l'attente ne sera pas si longue : dans moins de deux ans...

– Moins de deux ans ? Deux ans de guerre ? Et qui sait ce qui peut arriver d'ici là ! J'ai si peur, je suis si malheureuse, et toi tu ne m'aimes pas !

– Voyons, Louise...

– Alors, prends-moi, tout de suite ! »

M. Martin est un homme sobre, mais ce matin on a bu plusieurs tournées à la victoire, et il dort d'un sommeil de plomb. Au réveil, il tire sa montre de son gousset. Il a dormi près de quarante-cinq minutes, et les jeunes ne sont pas revenus ! Il se lève pour surveiller la route, rien à l'horizon ! Près d'une heure passe encore, il songe à partir à leur recherche, mais ils n'ont pas dit dans quelle direction ils allaient ! Pourvu qu'ils n'aient pas eu un accident ! Enfin, il reconnaît le timbre du vélo de sa fille, les

Le témoin gaulois - Fantasques

jeunes gens apparaissent au tournant de la route et bientôt mettent pied à terre.

« Qu'est-il arrivé, vous m'avez fait faire du mauvais sang !

– Rien de grave, papa, Robert a crevé et il a fallu trouver un ruisseau pour faire la réparation » dit Louise, étonnée de débiter le mensonge qu'elle a improvisé au retour avec tant d'aisance et de naturel.

## IX

Hier, Robert a dîné à la maison et les a quittés très tard, mais Louise a obtenu sans peine de son père qu'il la conduise à la gare où le départ est fixé à dix heures du matin, pour lui faire ses adieux. À vrai dire, M. et Mme Martin trouvent excessives les démonstrations de chagrin et de tendresse de leur fille, mais l'instituteur se fait une joie d'entrer vivant dans une nouvelle page (glorieuse) de l'Histoire de France en participant au départ des soldats.

On arrive avec près d'une heure d'avance à la gare. Robert, qui est déjà là, se précipite à leur rencontre, serre la main du père et prend dans ses bras la fille : aujourd'hui, personne ne saurait le lui reprocher. Il y a sur le quai une animation inhabituelle, les familles ont accompagné les appelés. Les hommes mariés, souvent pères de famille, ont l'air farouche de gens qui ne peuvent pas se permettre de pleurer, et font leurs dernières recommandations à leur femme et à leurs parents, une dernière caresse aux enfants. Les familles sont visiblement anxieuses. Seuls les plus jeunes parmi les appelés sont contents : pour eux, c'est le grand jeu de la guerre qu'ils ont tant pratiqué dans leur enfance encore toute proche qui recommence, une occasion extraordinaire de s'arracher au labeur sans espoir des faïenceries et des petites usines métallurgiques d'alentour ou aux travaux monotones des champs, de découvrir de nouveaux pays, aussi prennent-ils des airs farauds, comme le jour de la conscription, se regroupant pour trinquer à ces vacances inespérées et brailler des chants patriotiques. M. Martin s'est éclipsé sous le prétexte de boire une bière, cet exercice matinal lui ayant donné soif, en fait pour laisser encore un moment d'intimité toute relative, dans cette foule, aux deux jeunes gens. Il revient comme le train entre en gare. Les appelés, sur un ordre, s'y précipitent. Les plus forts ou les plus habiles sont aux fenêtres, Robert est du nombre ; ils

## Le témoin gaulois - Fantasques

agitent les bras en direction de ceux qu'ils laissent. Enfin le convoi s'ébranle lentement et prend peu à peu de la vitesse. On entend, comme il disparaît, une *Marseillaise* qui est comme le dernier adieu de ceux qui sen vont...

Six jours ont passé, et le facteur apporte la première lettre de Robert, datée de Paris. C'est bien entendu M. Martin qui l'ouvre et la lit à haute voix aux deux femmes, avant de la remettre à sa fille à qui elle est destinée. Le « poilu » décrit avec humour la caserne ignoble où on les a entassés, le beau costume de fantassin – tunique bleue et pantalon rouge – dont on l'a revêtu, le reste de la soirée passée dans l'attente : ce soir, on embarque pour une destination inconnue... Beaucoup d'autres lettres, puis plus souvent des cartes, viendront : de Nancy où son régiment est stationné jusqu'au 15 et où il surveille, comme caporal, les soldats employés aux travaux de renforcement des défenses; puis de divers lieux de Lorraine : Haboudange, Saffais, Deuxville, Anthelupt... Il donne peu de détails, affirme toujours qu'il est à l'arrière, pour instruire les jeunes recrues, dans un coin tranquille. Louise lui répond par d'interminables lettres, et son père lui adresse de temps en temps des encouragements patriotiques.

Le 27 septembre, qui aurait dû voir leur fiançailles, est triste. On a perdu tout espoir d'une guerre vite gagnée. Les femmes remplacent les hommes aux champs et dans les usines. Les familles attendent les nouvelles avec anxiété. Certains soldats, comme Robert, se disent loin du front, ou dans des secteurs calmes. D'autres décrivent avec leurs pauvres mots la fatigue, la peur, mais évoquent à peine l'horreur des combats : la censure veille. Parfois, un jeune gendarme frappe à une porte du village, entre, fait le salut militaire, remet à la famille une enveloppe et quelquefois un petit paquet enveloppé de papier gris, salue, fait un demi-tour réglementaire et sort sans un mot, selon la consigne. L'enveloppe contient un avis de décès sans commentaire ni condoléances ni offre de secours, le paquet

## Le témoin gaulois - Fantasques

contient une médaille de la Sainte-Vierge, une chaîne, une bague, parfois une dernière lettre inachevée. Certains gendarmes, au risque de se retrouver mutés en première ligne pour cette infraction au règlement, préviennent d'abord des voisins qui vont trouver la famille sous un prétexte quelconque, afin d'entourer une mère ou une veuve au moment de cette annonce brutale. L'instituteur et sa femme osent à peine, ce jour-là, élever la voix. Pourtant leur fille est inexplicablement calme. Enfin Mme Martin lui fait remarquer que la rentrée approche, qu'il faudra dès demain préparer son trousseau pour le pensionnat. Alors Louise dit d'un air détaché une chose inouïe :

« Ce n'est pas la peine, j'attends un enfant.

– Comment ? s'écrie sa mère, et dire que je faisais confiance à ce Robert !

– Tu n'as rien à lui reprocher, il voulait attendre, c'est moi qui l'ai voulu !

– Mon Dieu, tu es devenue folle, mais qu'est-ce que les gens vont dire ?

– Je me moque bien de ces lâches qui ont laissé partir leurs enfants à cette boucherie, et de ces salauds qui les y ont envoyés de bon cœur ! Moi, je saurai protéger mon fils ! »

Le père, suffoqué, réagit vivement à ce blasphème :

– Il ne suffit pas que tu aies perdu toute pudeur, tu renies ta Patrie ! Qui t'a fourré dans la tête ces idées anarchistes ? Et maintenant, qu'allons-nous devenir, qu'allons-nous faire de tout ce gâchis ?

– C'est tout simple : je vais annoncer la nouvelle à Robert, je suis sûre qu'il m'épousera à sa prochaine permission !

– Parce que tu t'imagines qu'ayant obtenu ce qu'il voulait, il voudra encore d'une fille déshonorée ?

– J'en suis certaine, ce n'est pas un petit bourgeois mesquin, lui !

– Va dans ta chambre, je ne veux plus te voir ! »

## Le témoin gaulois - Fantasques

Louise sort, son père s'effondre sur sa chaise et cache sa figure dans ses mains pour pleurer, autant de honte que du chagrin d'avoir perdu sa fille bien-aimée. Cependant la mère, qui a repris ses esprits et analysé d'un trait la situation, lui fait observer que le mariage, s'il ne tardait pas trop, arrangerait tout.

« Pour l'opinion publique, oui, mais ça ne me rendra pas ma fille ! »

Une visite médicale (on s'est rendues à Nevers, pour plus de discrétion) confirme le lendemain l'état de Louise, à qui on laisse le soin de l'annoncer à l'autre coupable.

Robert, qui leur signale qu'il vient de passer en Picardie, mais se trouve toujours dans un secteur calme, a répondu par une longue lettre délirante de joie :

« Ce sera un garçon j'en suis sûr ! Ô, comme nous l'aimerons ! Je suis si heureux que je vais en perdre le sommeil ! J'en ai parlé à mon commandant. Il m'a félicité en riant d'avoir donné un enfant à la Patrie, m'a fait observer qu'on n'attendait pas de relève pour l'instant, mais m'a promis, à cause de ma bonne conduite, de m'accorder dix jours de permission dès que je recevrai le consentement de tes parents, juste le temps de nous marier. Je leur demande pardon de n'avoir pas su attendre davantage, mais s'ils savaient comme les convenances paraissent étranges et désuètes dans le monde où nous sommes plongés ! Et puis ils ne nous en voudront plus en voyant notre bonheur ! »

Les relations sont, depuis l'annonce de son crime, presque inexistante entre la fille et le père, tandis que la mère, peut-être mue par une solidarité de femmes, lui a déjà pardonné et la soutient. Cette lettre va calmer le juste courroux de l'instituteur et le réconcilier avec Louise :

« Ma foi, le gremlin ne nous laisse pas le choix, je lui expédie immédiatement un savon et notre consentement ! » dit M. Martin soulagé.

[Le témoin gaulois](#) - Fantasques

Une nouvelle lettre arrive du front : Robert confirme qu'il quittera probablement son cantonnement le 13 ou le 14 octobre, et sera donc à Saint-Germain avant le 20 au plus tard. Pourtant, étant donné les circonstances, il pourrait avoir, par suite d'un événement imprévu, un retard de quelques jours : dans ce cas, il demande à Louise de prendre patience : « Il faut rester calme, ne pas te faire de mauvais sang, notre fils a besoin d'une maman heureuse et en bonne santé ! »

## X

Le 17 octobre, à la pause de midi, alors que Louise et Alice sont parties faire des courses à Nevers, on frappe à la porte. L'instituteur, plein d'espoir, se précipite pour ouvrir : sur le seuil se tient un ouvrier d'une soixantaine d'années, prématurément vieilli par le travail. Il a revêtu son costume du dimanche et porte une sorte de petit sac de voyage en tapisserie.

« M. Martin ? Je suis Vincent, l'homme de confiance de M. Guyot. »

Ils entrent dans la cuisine ; Mme Martin, après les présentations, le fait asseoir et sert un canon aux deux hommes qui trinquent. L'instituteur lui demande aimablement ce qui leur vaut le plaisir de cette visite. Silencieusement, le vieux sort d'une enveloppe puisée dans son sac un papier qu'il tend au mari. Celui-ci lit à haute voix, d'abord sans comprendre :

*« L'administration de la guerre porte à ma connaissance que le lieutenant Robert Eugène Guyot a été tué d'une balle de fusil au cours des combats qui se sont déroulés le 13 octobre 1914 à Carnoy. »*

L'institutrice pousse un grand cri et s'effondre sur une chaise. Pendant que son mari, incrédule, relit le message officiel, Vincent, pour faire diversion, extrait de son sac une petite boîte, l'ouvre et la pose sur la table. M. Martin y puise une croix de guerre :

« Il avait reçu cette décoration ?

– Oui, voici plus de huit semaines : Il ne vous en avait rien dit ?

– Et ce grade de lieutenant, ce n'est pas une erreur ? Il était caporal ?

– Non, il a très vite monté en grade. Lieutenant, ça remonte à la mi-septembre.

– Il ne nous a jamais dit qu'il était dans une unité combattante, il ne voulait pas nous inquiéter, gémit l'institutrice

## Le témoin gaulois - Fantasques

– C’est bien possible, voyez-vous, c’était quelqu’un de délicat, et qui avait beaucoup d’amitié pour votre fille ! Si vous voulez bien, je vous laisse la lettre et la boîte, il n’y a pas grand chose d’autre, à part sa chevalière. Comme il n’a pas de famille et que ses biens reviennent à l’État, j’ai voulu sauver au moins ça.

– Merci, mon pauvre ami, et qu’allez-vous devenir vous-même ?

– Oh, ça n’a plus d’importance à présent, j’aurais mieux aimé être mort qu’apprendre ça, je vais administrer encore quelques semaines l’entreprise de M. Robert – sur cinq, ils ne m’ont laissé que deux ouvriers, un vieux comme moi et un jeune de vingt-cinq ans qui a eu la chance de tomber d’un échafaudage il y a deux ans ; depuis il a une patte raide ; au moins lui, il verra peut-être la fin de cette maudite guerre ! Après il ne me reste qu’un an avant la retraite, alors... Bon, adieu, m’sieur-dame, il faut que je rentre ce soir. »

Le couple l’accompagne jusqu’à la grille, puis rentre, accablé.

« Comment l’annoncer à Louise ?

– Et qu’allons-nous faire, maintenant ? »

Louise s’est évanouie en apprenant la mort de celui qu’elle considérait déjà, dans ses pensées, comme son mari, il a fallu la coucher avec une forte fièvre et sa mère l’a veillée toute la nuit.

Puis elle s’est relevée, le surlendemain, les yeux secs, ayant fait le point :

« Cet enfant est tout ce qui me reste, je ne veux plus penser qu’à lui. Sa mère ne peut plus être heureuse comme le voulait Robert, mais je me suis juré de ne plus pleurer, d’être calme et forte pour lui. »

Ses parents sont frappés par sa transformation. Elle se tient devant eux très pâle, très droite, avec, plaqué sur son visage qui avait hier encore gardé quelque chose d’enfantin, une sorte de masque rigide et dur qui, ils le sentent, ne la quittera plus jamais tout à fait.

Le témoin gaulois - Fantasques

« Ma petite fille, dit Mme Martin, que comptes-tu faire à présent ?

– Je veux d’abord vous éviter un scandale, je vais partir à Paris, les femmes ne manquent pas de travail en ce moment, je trouverai sans peine de l’ouvrage. J’accoucherai à l’hôpital, et je m’arrêterai huit jours pour me reposer ! Auparavant, j’aurai économisé un peu et trouvé une nourrice pour garder à la journée le petit Robert, ce sera son nom.

– Mais ce n’est pas possible, dit sa mère, quel genre de nourrice pourras-tu payer ? Et si cet enfant tombe malade, qui le soignera ? La seule solution est que tu nous le confies, nous l’élèverons avec toute l’affection dont un enfant a besoin et tu viendras le voir chaque fois que tu voudras, ou bien nous te l’amènerons, Nevers n’est pas si loin de Paris !

– Et que vont dire les gens ? Vous n’oserez jamais affronter leur jugement ?

– Leur jugement ? Il ferait beau voir, dit son père, le petit Robert est le fils d’un héros, j’en suis fier et je le crierai sur les toits s’il le faut !

– Voilà un point de réglé. Maintenant, nous avons réfléchi de notre côté. Je vais écrire à ta tante Lucie ; tu ne la connais pas parce qu’elle mène une vie dissolue – elle est à la colle depuis vingt ans avec un homme marié – mais nous n’avons jamais cessé de nous écrire, et maintenant, hélas, tu sais tout de la vie. Elle a de la bonté, comme souvent les femmes de mauvaise vie, et prendra soin de toi à ton arrivée, te trouvera une chambre, te conduira à l’hôpital le moment venu, et en attendant tu prendras du repos : tu supporteras mal, au début, la vie dure qui t’attend, et nous te donnerons les moyens de vivre modestement pendant six mois...

– Après quoi, dit l’instituteur, nous viendrons chercher la mère et l’enfant, et tu te reposeras ici quelques semaines ! »

Le témoin gaulois - Fantasques

Trois semaines ont passé. La tante Lucie a répondu avec empressement, elle attend sa nièce avec impatience. Une confirmation administrative du décès a été transmise par M. Vincent :

« **Guyot Robert Eugène.**

*Né à Varsy le 8 avril 1891.*

*Soldat au 79<sup>e</sup> d'infanterie, 3<sup>e</sup> bataillon  
matricule \*\*\*\*.*

*Mort pour la France devant l'ennemi à Carnoy, Picardie, le 13 octobre 1914.*

*Le capitaine chef du bureau de l'état civil au 79<sup>e</sup> d'infanterie.*

*Signature illisible »*

Un plan sommaire avec une croix au crayon qui marque l'endroit où il a été provisoirement enseveli accompagne ce document.

Avant de partir, Louise a confié sa situation à son amie Alice et l'a chargée de l'ébruiter discrètement. Les villageois, accablés par le malheur des temps, ne songent pas à jeter la pierre à la pécheresse comme ils l'auraient fait naguère. On aimait sa gentillesse et sa simplicité, on la plaint, et deux ou trois vieilles gardiennes des vertus ont vite été réduites au silence.

L'accueil de tante Lucie et de son compagnon a été chaleureux. Elle tient un atelier de couture, il est serrurier, et tous deux vivent, à la grande surprise de Louise, comme de sages petits bourgeois, dans un trois pièces (avec salle de bain !) du XVII<sup>ème</sup> arrondissement, entre rue et cour : elle dormira provisoirement dans le petit salon. Elle a aidé sa tante de son mieux dans ses travaux d'aiguille, et ils lui ont fait visiter Paris, sans qu'elle parvienne à s'y intéresser.

Le plus dur a été l'accouchement, non qu'il ait posé problème, mais à cause des infirmières, des sœurs de charité qui ont traité aussi méchamment que possible cette « fille-mère » que le Bon Dieu soumettait à des tourments bien mérités, puis de l'immense déception de Louise quand on lui a dit que l'enfant était une fille.

Le témoin gaulois - Fantasques

C'était comme si Robert l'abandonnait une seconde fois. Elle a repoussé l'enfant et pour la première fois depuis longtemps, elle a beaucoup pleuré.

En revanche les grands-parents, aussitôt accourus, se sont extasiés sur cette petite chose rouge et vagissante, ils sont persuadés qu'elle ressemble à sa mère ! Les Martin ont dû faire connaissance avec le serrurier, et ont été surpris de le trouver si convenable. Au bout de huit jours, ils ont ramené discrètement la mère et l'enfant à Saint-Germain.

## Deuxième partie : Berthe

### I

De la maison d'école, Berthe ne gardera que de faux souvenirs. Elle y a d'abord occupé l'ancienne chambre d'enfant de sa mère, contiguë à celle des grands-parents, tandis que Louise, pendant ses relevailles puis ses brèves mais fréquentes visites, dormait dans la chambre d'amis, de l'autre côté de la cuisine, sous prétexte de se rapprocher de la petite mais en vérité parce que sa chambre de jeune fille lui rappelait trop de beaux et de mauvais jours, dont l'évocation lui était maintenant tout aussi douloureuse. C'est que, son grand-père ayant atteint en 1917 ses cinquante-cinq ans, c'est-à-dire, pour les instituteurs, l'âge de la retraite, les Martin ont dû l'abandonner fin juin, cédant la place à une nouvelle génération de normaliens pleins d'espoir.

Elle raconte volontiers que, « longtemps », elle a été habillée en garçon. Et il est vrai que Louise et sa mère avaient cru Robert sur parole et avaient persuadé Alice (qui fut sa marraine) et même tante Lucie, d'autant mieux que Louise eut beaucoup de nausées au début de sa grossesse et porta l'enfant « en avant », signes qui ne trompent pas, qu'elle ne pouvait donner naissance qu'à un garçon. Aussi, Berthe passa ses deux premières années dans un monde tout bleu de layette et de couvertures. La chambre d'enfant elle-même, les doubles rideaux et le berceau offraient diverses nuances de cette couleur. Puis, quand on put la débarrasser de ses langes, Louise lui apporta de Paris un ravissant costume – bleu – composé d'une sorte de chemisette de soie et d'une culotte de garçon en velours. Sa mère et Alice n'eurent pas le cœur de la contrarier et flattèrent cette manie : ce déguisement, d'ailleurs, les amusait. Ce n'est que lorsque elle eut trois ans révolus que M. Martin, qui n'avait jamais approuvé ce jeu, d'autant qu'il préférait les petites filles, lut un article de

## Le témoin gaulois - Fantasques

vulgarisation sur le freudisme, s'épouvanta à l'idée de ce qu'il pourrait advenir du dernier rejeton de sa race, et fit une telle colère que la gent féminine dut plier, renoncer à cette fantaisie dont il lui révéla les dangers et se soumettre enfin aux normes sociales de ce temps qui ignorait la mode unisexe : Berthe, échappant à son univers monochrome, put sous la direction de ses aînées parcourir toutes les teintes de l'arc-en-ciel et revêtir jupes et robes.

Ses vrais souvenirs la ramènent à « la maison de Saint-Germain », un ou deux ans après cet épisode que les grands-parents lui ont souvent raconté, de même qu'ils se sont plu à décrire maintes fois la maison des instituteurs où ils ont passé les plus belles années de leur vie : elle fréquentera l'école où ils ont enseigné, mais n'entrera jamais, après leur déménagement, chez les nouveaux maîtres.

La maison qu'ils ont achetée, à la sortie du village, est toute simple. Construite vers 1880 et enclavée dans les bâtiments d'une grosse ferme, elle est située « entre cour et jardin » comme dit en plaisantant le nouveau propriétaire. La cour, sur laquelle elle ouvre par derrière, est vaste et délimitée par les bâtiments de deux fermes. Le jardin, séparé de la rue par un mur surmonté d'une grille, paraît immense aux yeux de la petite fille. Plus tard, Berthe en évaluera la superficie à près de mille mètres carrés. La partie centrale, entre la porte de la maison et la grille, est parcourue par une large allée bordée de fleurs. De part et d'autre, cachés par des haies basses de buis, s'étendent deux potagers qui apportent une contribution non négligeable aux ressources des deux retraités et occupe une moitié de leur temps.

L'habitation elle-même ne comporte, comme la maison d'école, qu'un rez-de-chaussée coiffé d'un toit à deux pentes d'ardoises grises, flanqué d'une grange qui sera plus tard transformée en garage et d'un petit bâtiment qui sert à la fois de buanderie, d'atelier, et de remise pour les outils de jardinage ; on y logera

## Le témoin gaulois - Fantasques

aussi dans les années soixante la chaudière du chauffage central. Le couloir central réunit cour et jardin et dessert à droite une grande salle de séjour où l'on a transporté la vieille salle à manger Henri II et installé un grand canapé. Une table basse complètera l'ameublement quand la télévision deviendra indispensable, à la fin des années cinquante. Puis vient la cuisine, aussi sommairement meublée que celle de la maison d'école mais qui n'est pas, comme celle-ci, le principal lieu de vie : on n'y prend que le petit déjeuner. À gauche, s'ouvrent la porte de la grande chambre et celle de l'étroite salle d'eau. Au fond, du côté de la cour, le couloir fait un coude, à gauche, pour desservir la petite chambre et à droite les toilettes. Cuisine et chambres sont meublées de façon spartiate, sans rien de superflu, et carrelées de rouge. Mais le carrelage de la salle de séjour est un damier blanc et noir, les murs sont recouverts d'un papier à fleurs et une grande suspension de cuivre éclaire la pièce. Tous les plafonds sont garnis de solides poutres de chêne qui, avec les murs de pierre épais, donnent à cette demeure un air indestructible.

Les jours s'écoulaient lentement et paisiblement. On se lève à sept heures, on prend un café au lait dans des écuelles de terre où l'on trempe des tartines de pain et de confitures. La matinée est consacrée aux travaux : ménage (que Mme Martin assurera toujours toute seule), lessive, jardinage... On déjeune à midi précise comme au temps de l'école, Jules s'octroie une courte sieste sur le canapé pendant que Claudine fait la vaisselle : la petite fille n'appellera jamais ses grands-parents que par leurs prénoms et elle les tutoie, ce qui est très original en ce temps-là et en ce lieu et, devenue adulte, elle se fera un plaisir d'étonner ses amies en leur racontant et en leur jurant qu'elle n'a jamais reçu une claque. Puis on fait quelques courses au village, précédées d'une promenade chaque fois que le temps le permet. La fin de l'après-midi est consacrée à la lecture et à la musique, car Jules a ressorti de son étui le violon de sa jeunesse. On dîne à sept

## Le témoin gaulois - Fantasques

heures et demie, et Berthe doit se mettre au lit à neuf heures, puis les grands-parents font une partie de dames ou de canasta jusqu'à dix heures. De rares événements viennent parfois apporter une diversion dans cette vie monacale.

D'abord les visites de Maman, une jeune dame toujours élégante qui pose un baiser sur les deux joues de Berthe, du bout des lèvres, mais lui apporte à chaque fois un petit cadeau, livre ou vêtement. La petite fille rêvera longtemps d'une poupée, mais n'ose pas en parler, et n'aura jamais le moindre jouet : personne n'y pense autour d'elle, et quand elle ne participe pas aux jeux de ses petites voisines, elle s'amuse silencieusement, dans un coin du jardin ou de la salle de séjour, à des jeux mystérieux qu'elle invente avec quelques chiffons, cailloux et bouts de bois.

Ensuite, à Pâques et au mois d'août, tante Lucie et l'oncle Jacques viennent passer huit jours de vacances. Ils occupent alors la chambre de Berthe, qui dort sur un petit divan dans la chambre de Jules et de Claudine, qui ronflent si fort que quelquefois ils lui font peur. Mais elle leur fait volontiers ce sacrifice, parce que tante Lucie est toujours très gaie et bavarde, tandis que l'oncle Jacques, qui est presque chauve, la porte sur ses fortes épaules à travers la campagne et chante après dîner de sa belle voix grave, accompagné au violon par Jules. Souvent aussi, tante Lucie organise un bal : Jules fait l'orchestre, et Berthe danse à tour de rôle avec chaque adulte. Ces soirs-là seulement, il arrive que la fillette soit autorisée à se coucher à dix heures, et la soirée des grands se termine à onze par de mystérieuses conversations. Il arrive aussi que Maman vienne avec eux, mais elle repart deux jours plus tard. Elle dort alors sur le canapé de la salle de séjour au lieu de partager le grand lit de Berthe. Pourtant, elle est plus gaie quand ils sont là.

Alice, sa marraine, est à peu près la seule autre convive. Elle est receveuse du petit bureau de poste du bourg. Berthe lui a demandé un jour pourquoi elle n'avait pas d'enfants, et elle a

Le témoin gaulois - Fantasques

rougi, elle a embrassé très fort sa filleule et lui a dit qu'elle n'en avait pas besoin puisqu'elle l'avait, elle, mais Berthe a senti ses larmes lui mouiller les joues. Depuis, elle a entendu les grandes personnes dire qu'Alice resterait sans doute vieille fille, comme beaucoup d'autres, parce que tant de jeunes gens, comme son papa, ont été tués à la guerre ou blessés affreusement, comme ces « gueules cassées » qu'on rencontre parfois à Nevers, avec des plaques de métal ou de cuir qui remplacent leur nez ou une autre partie de leur visage.

## II

À cinq ans, Berthe a appris presque toute seule à lire dans les beaux livres d'images que Maman lui avait achetés et que Jules et Claudine lui lisaient à tour de rôle pour l'endormir. On l'a inscrite à l'école des filles, dans la première division de la petite classe où elle a fait d'abord des bâtons avant d'apprendre à écrire. Bientôt, elle a rapporté à la maison des devoirs et des leçons : ses grands-parents ne l'aident que quand elle le demande, mais vérifient son travail et lui font réciter ses leçons. Tout cela se fait sans drame, parce qu'elle a une bonne mémoire, beaucoup de bonne volonté et se plaît à l'école : l'institutrice dit que c'est une élève modèle et ses grands-parents peuvent reporter sur elle de grands espoirs. Un jour, Claudine l'a emmenée au grenier qui est très vaste et encombré de vieux meubles cassés, de valises où achèvent de se faner des vêtements d'un autre âge, de cartons de photos poussiéreux, de châssis de fenêtres déglingués, de tringles à rideaux sans affectation... D'un coin sombre, elle a tiré une grande malle qu'elle a ouverte, et en a extrait les vieux livres de Maman et les manuels scolaires qu'elle utilisait au pensionnat. Désormais, Berthe passe, le jeudi et le dimanche, de longues heures au jardin ou au grenier, selon le temps, à les lire et relire. Elle préfère entre tous les manuels de lecture, remplis d'histoires édifiantes ou patriotiques, ceux d'Histoire de France avec leurs personnages hauts en couleurs. Vercingétorix se rend à Jules César en sautant de son cheval blanc et en jetant ses armes à ses pieds, Charlemagne sépare les bons élèves (pauvres) des mauvais (riches) et promet aux premiers les plus hauts emplois, comme un bon instituteur de la Troisième République, Roland à Roncevaux souffle dans son olifant, vaincu par les Maures, supérieurs en nombre et renseignés par le traître Ganelon, Philippe Auguste ramène de Bouvines le comte Ferrand ferré, Saint-Louis rend la justice sous son chêne, du Guesclin libère la

## Le témoin gaulois - Fantasques

France des Grandes Compagnies en les conduisant en Espagne, Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, bloque à lui seul deux cents Espagnols sur le pont du Garigliano, Bernard Palissy brûle ses meubles sous les yeux épouvantés de sa femme, Christophe Colomb scrute l'horizon à bord de sa caravelle, Henri IV joue à quatre pattes avec ses enfants devant l'ambassadeur d'Espagne médusé, Richelieu, rouge et botté, consulte un plan au siège de La Rochelle, le Roi Soleil rayonne à Versailles au milieu de ses dames, Montcalm défend pied à pied le Canada, la silhouette maigre de la guillotine se dresse à l'horizon d'une foule hideuse et déchaînée, Bonaparte entraîne ses soldats sur le pont d'Arcole et Napoléon contemple la retraite de Russie, les quatre sergents de la Rochelle font bravement face au tribunal, Louis-Philippe, roi des Français, a une tête de poire, les villageois plantent les arbres de la liberté, Napoléon III pose avec sa barbichette, les Parisiens mangent des rats pendant que Gambetta s'envole en ballon, l'Exposition universelle de 1889 témoigne de notre grandeur retrouvée, Pasteur guérit de la rage un petit Alsacien qui deviendra son concierge, Savorgnan de Brazza étend sans coup férir notre empire colonial en persuadant les rois nègres de se soumettre ! Il n'y manque que l'épopée de la Grande Guerre pour achever l'assomption glorieuse de la France éternelle au ciel du Progrès. Cette légende dorée amuse l'imagination de Berthe, au même titre que l'enseignement du catéchisme – elle est baptisée, fera sa communion, se mariera à l'église – sans lui inculquer la moindre conviction : son horizon, comme celui de sa mère, se limitera toujours à sa famille et à ceux qu'elle côtoie et à qui elle ne marchand pas sa sympathie ; la politique et la religion appartiennent à une autre sphère. Les manuels de géographie ne la font pas rêver de voyages lointains, et elle n'en fera jamais, même lorsque, un demi-siècle plus tard, ils seront devenus un passage presque obligé du troisième âge : ce qu'elle voudrait, c'est se promener au printemps dans des alpages

## Le témoin gaulois - Fantasques

fleuris, l'hiver en traîneau dans un paysage de neige et nager dans la mer...

Peu après son dixième anniversaire, Jules rentre un matin du jardin, se tenant la poitrine où une douleur lancinante a brusquement éclaté. Il s'allonge sur le canapé tandis que Claudine, visiblement effrayée, envoie Berthe chercher d'urgence le docteur, qui par bonheur est chez lui et vient de terminer une consultation. Il s'excuse auprès des deux personnes qui patientent encore dans la salle d'attente, prend sa serviette et se rend en toute hâte au chevet du malade. La douleur s'est apaisée et déjà Jules proteste contre le fait qu'on ait dérangé le médecin pour si peu, mais celui-ci insiste pour l'examiner. Le diagnostic tombe comme un verdict : c'est un infarctus. Le médecin lui prescrit du repos et un régime, mais Jules refuse de manger sans sel, de renoncer à ses cigarettes et aux plats gras qu'il affectionne : vivre si mal, dit-il, serait pire que la mort. Après une seconde attaque, il passe une plus grande partie de son temps sur le canapé, à sommeiller ou à lire son journal, renonce aux cigarettes et s'astreint à suivre le régime prescrit, cédant aux supplications de Claudine. À plusieurs reprises, il parle à Berthe de son papa, qui était un héros, mais il conclut toujours, avec un soupir : « Maudite soit la guerre ! Elle emporte les meilleurs et ne sert qu'à briser des vies ! » À la troisième attaque, il est mort. C'est à la fin d'une chaude matinée d'été. Le lendemain, Alice et Maman, tante Lucie et l'oncle Jacques sont arrivés. Ils ont conduit Berthe dans la chambre. Jules était étendu sur son lit dans son plus beau costume, les mains jointes sur un crucifix, le menton serré par une bande, comme s'il avait mal aux dents. Le lit était entouré de six grands cierges. On s'est mis de chaque côté, et on a longtemps regardé le mort sans rien dire ; seule Alice s'est mise à genoux pour prier. Le visage et les mains du mort paraissaient de pierre, et pourtant Berthe s'attendait à chaque instant à le voir bouger. Puis Claudine et Maman ont

## Le témoin gaulois - Fantasques

éclaté en sanglots. Berthe aussi a beaucoup pleuré, et c'est comme si on avait ôté un grand poids de sa poitrine.

Le jour suivant, quatre hommes en noir sont venus mettre le corps en bière, et tous ceux de ses anciens élèves restés au village, souvent accompagnés de leur femme, c'est-à-dire presque toute la population, ont défilé devant le cercueil ouvert. Puis les croque-morts ont vissé le couvercle en présence de toute la famille ; ils ont chargé le cercueil dans le joli corbillard de la commune : c'est une longue voiture noire ouverte, dont le toit est orné aux quatre coins de plumets noirs, et qui est tirée – lentement – par un cheval de même couleur. Tout le monde a suivi, la famille en tête, et Berthe a encore beaucoup pleuré. Le cortège a pris directement le chemin du cimetière sans passer par l'église, suivant les dernières volontés de Jules, dont le maire radical a fait un bref éloge funèbre, puis on a jeté chacun un peu de terre sur le cercueil qu'on avait glissé dans la fosse au moyen de deux cordes. Plusieurs personnes ont profité de la cérémonie pour rendre ensuite une petite visite à leurs morts, les autres se sont dispersés. Une voisine avait préparé un grand repas à la maison pour la famille, le maire et quelques amis. Il a commencé en silence, puis on s'est mis à parler, on a évoqué le bon vieux temps, et on s'est séparés fort gaiement. Tout le monde est reparti, sauf Alice qui a passé la soirée avec Berthe et Claudine. Le dîner a été triste, personne n'avait faim ni envie de parler, et Berthe s'est couchée plus tôt que d'habitude, vers huit heures trente. Elle s'est endormie aussitôt d'un sommeil sans rêves et ne s'est éveillée qu'à neuf heures, quand Claudine est entrée dans sa chambre pour voir si elle n'était pas malade. Elle a déjeuné avec beaucoup d'appétit, fait un brin de toilette et a couru dans le jardin : comme il faisait beau ! Elle est rentrée chercher un livre, en chantonnant :

*« Il faut te marier,  
Papillon couleur de neige,*

Le témoin gaulois - Fantasques

*Il faut te marier,  
Par-dessus le grand mûrier ! »*

Claudine lui a dit, sur un ton de grave reproche, qu'on ne chante pas quand on est en deuil. Berthe s'est excusée et a demandé la permission de faire un tour à bicyclette. C'était une si belle journée !

Maman vient maintenant chaque semaine. Elle paraît inquiète, parle beaucoup avec Berthe, qu'elle emmène faire de longues promenades. Elle a aussi de longues conversations avec Alice qui en sort souvent très triste ; Berthe le voit bien, quoiqu'elle essaie de le cacher.

### III

Louise s'était séparée sans trop de regrets du bébé, qu'elle avait laissé en de bonnes mains : les grands parents le choieraient et sauraient mieux l'élever qu'elle-même, qui n'avait pas su lui garder un père et se retrouvait seule, sans métier et obligée pourtant de gagner sa vie. En rentrant à Paris, elle songeait surtout avec quelque appréhension à la vie qui l'y attendait.

On en avait plusieurs fois discuté avec Lucie et Jacques, au cours des derniers mois. Jacques lui avait demandé ce qu'elle voulait faire :

« Je crois qu'on emploie beaucoup de femmes dans les usines ; elles remplacent les hommes qui sont mobilisés. En allant au Bois de Boulogne, vous m'avez montré des ateliers de construction d'autos, Porte Maillot, je pourrais peut-être voir de ce côté-là ? »

Mais Lucie s'était fâchée de manière inattendue :

« Tu ne sais donc pas que toutes les usines participent à l'effort de guerre ? Tu veux la prolonger en fabriquant des armes, tu trouves qu'on ne s'est pas encore assez massacré ? Ou bien tu admires les héros, comme ton père, et tu veux venger le tien ? »

Louise avait fondu en larmes : elle n'avait jamais songé à ça, ne s'intéressait pas à la politique, et détestait la guerre qui lui avait pris Robert. Lucie lui avait demandé pardon, l'avait embrassée mais avait ajouté : « Ma pauvre petite, il faudrait ouvrir les yeux sur le monde, nous essaierons de t'y aider ! »

C'est Louise qui est revenue sur ce sujet, huit jours plus tard. Depuis cinq mois, elle aidait Lucie à son atelier, la couture ne lui déplaisait pas, peut-être pourrait-elle l'embaucher comme petite main ? Mais Lucie a souri et secoué la tête :

« Comme tu le sais, je n'ai que trois ouvrières, toutes trois expérimentées, et je n'ai pas les moyens d'en former une. Pourtant, j'y ai songé parce que j'aurais aimé te laisser mon affaire plus tard et je t'ai bien observée : tu as beaucoup de bonne

## Le témoin gaulois - Fantasques

volonté et de courage, mais tu ne passeras jamais première main, tu feras toute ta vie du travail en série, sans intérêt et mal payé : encore l'atelier, quoi ! Et tu n'as pas été élevée pour ça. Mais j'ai peut-être une meilleure idée. Réfléchis encore de ton côté, je t'en parlerai quand la chose sera mûre. »

Deux jours plus tard, elle lui a demandé si elle n'accepterait pas, en attendant mieux, d'être dame de compagnie d'une de ses vieilles clientes.

« N'importe quoi si je peux gagner ma vie, a-t-elle répondu, mais est-ce que j'en serai capable ?

– Ne t'inquiète pas, ce ne sera ni difficile ni désagréable, je crois, car c'est une vieille dame charmante, et puis elle te prendra à l'essai, vous aurez un mois pour prendre une décision. »

Puis elle lui a expliqué qu'il s'agissait de la marquise de Rancion, une ancienne cocotte de soixante-quinze ans retirée des affaires depuis au moins dix ans et apparemment fort riche, avec bonne, femme de chambre et chauffeur. Elle s'appelle en réalité Gertrude Bonnet, Rancion est un « nom de guerre ». Comme elle lui disait qu'elle s'ennuyait, Lucie lui a soufflé cette idée, et elle en a été enchantée.

« Je te conduirai chez elle cet après-midi pour te présenter.

– Aujourd'hui ? Dans ma situation ?

– Ne crains rien, elle est au courant de tout, et après la vie qu'elle a menée, elle n'a aucun préjugé. À ce propos, sois prudente et ne te laisse pas contaminer par son exemple »

Le ton est digne de Claudine, et Louise s'empresse de la rassurer. Mme de Rancion habite dans un immense appartement, avenue Niel, dont elle occupe seulement trois pièces ; chambre à coucher, boudoir et salon où elle prend aussi ses repas sont aujourd'hui en service. C'est la vieille bonne qui vient leur ouvrir et les conduit au salon. Mme de Rancion est assise à contre-jour dans son fauteuil, près d'une grande fenêtre, et leur dit, sans se lever pour les accueillir, de s'asseoir sur le petit divan qui lui fait

Le témoin gaulois - Fantasques

face. Louise rougit en se sentant examiner en silence. La vieille dame parle enfin, d'une voix pleine de gaieté et de malice :

« Mais c'est qu'elle est jolie, cette enfant ! Et toute jeune ! Par exemple, je n'aime pas le noir, il faudra quitter ce grand deuil quand vous entrerez à mon service. Vous êtes fille d'instituteurs, je suppose que vous savez bien lire ? »

Et elle lui tend un roman broché d'un auteur que Louise ne connaît pas, Delly. À sa demande, elle l'ouvre à la page marquée d'un signet et commence la lecture d'*Esclave... ou reine*. Au bout d'une page, Mme de Rancion l'arrête :

« Elle lit admirablement, et la voix aussi est belle. Ce sera votre principal travail : j'aime lire, mais mes yeux fatiguent. Il vous faudra aussi subir mon bavardage, et m'accompagner dans mes promenades, mes courses et au spectacle. Aimez-vous le théâtre ? – Je n'y suis jamais allée, Madame. »

– Mais c'est une perle ! Quel plaisir de lui faire découvrir le monde ! Bon, ce sera tout pour aujourd'hui, Marguerite vous donnera le choix entre deux ou trois chambres, car vous logerez ici, je tiens à vous avoir sous la main, mais rassurez-vous, vous aurez pas mal de temps libre, et une permission de quarante-huit heures chaque mois pour voir votre enfant. »

Comme dans les romans de Delly, elle tire sur un cordon de soie, et ajoute :

« Pour vos gages, nous nous sommes entendues avec votre tante, cela vous convient ?

– Sûrement, Madame, je vous remercie !

– Vous me remercerez quand vous aurez subi ma compagnie pendant un mois, si nous nous supportons l'une et l'autre ! »

La vieille bonne, sans un mot, leur fait visiter trois chambres peu éloignées de celle de Mme de Rancion. Deux donnent sur une étroite et sombre cour parisienne semblable à un puits – on est à l'étage noble, le premier – et il y fait très sombre. Les deux femmes optent pour la troisième, qui donne sur l'avenue. Elle est

## Le témoin gaulois - Fantasques

très grande et claire, avec un grand lit de cuivre et de beaux meubles anciens, des murs tendus de toile de Jouy, le tout un peu fané. Marguerite s'excuse, le ménage n'y a pas été fait depuis des années, mais ce sera propre quand... Mlle reviendra. Louise proteste et lui dit qu'elle ne veut lui donner aucun surcroît de travail et se chargera de son ménage. Elle ajoute gentiment : « Comme vous le voyez, je ne suis ni Madame ni Mademoiselle, appelez-moi Louise, comme tout le monde. ». Pour la première fois, Marguerite sourit : elle s'est fait une amie.

M. et Mme Martin, prévenus, ont approuvé, ne voyant pas de meilleure solution. Comme on s'est bien gardé de leur parler de la carrière de Gertrude Bonnet, ils sont d'ailleurs, bien que républicains à toute épreuve, impressionnés par la particule et le titre. Dans le train qui les ramène en compagnie de leur fille et du bébé, M. Martin s'inquiète pourtant :

« J'ai fait quelques recherches à la Bibliothèque Nationale, et n'ai pas trouvé trace d'un marquisat de Rancion. Cette dame a-t-elle vraiment droit à ce titre ?

– Si tu avais cherché le marquisat de Sévigné, tu ne l'aurais pas non plus trouvé, M. de Sévigné n'était qu'un gentilhomme banneret, c'est-à-dire ayant droit de lever des troupes. M. et Mme de Sévigné n'étaient pas plus marquis et marquise que toi et maman : c'est ce qu'on appelle un *titre de courtoisie*. »

Jules, fort étonné, se contentera de l'explication, mais se promet secrètement de vérifier quand même pour le marquisat de Sévigné quand il reviendra à Paris.

La tâche de Louise s'avère plus agréable qu'elle n'appréhendait. Elle s'est présentée vêtue d'une robe blanche apportée de Nevers, que Mme de Rancion a trouvé trop provinciale, aussi l'a-t-elle conduite le jour même dans les grands magasins pour l'habiller de pied en cap, puis elle l'a entraînée dans un salon de thé et elles sont rentrées fourbues. Après une heure de lecture, elle a libéré Louise pour la soirée. Mme de Rancion se lève très

Le témoin gaulois - Fantasques

tard, aussi le service de Louise ne commence-t-il que vers dix heures trente et dure dix à douze heures, sauf si elles vont au théâtre.

#### IV

Dès le premier matin, Louise, levée à sept heures, a déjeuné à la cuisine avec Marguerite qui l'a présentée à M. Louis, le vieux chauffeur ; rasé de près, il se donne des airs importants et parle aux autres domestiques avec condescendance. Comme elle s'est présentée comme dame de compagnie, il a souri et lui a répondu :

« Savez-vous que Gertrude (c'est ainsi qu'ils nomment entre eux Mme de Rancion) vous sonnera à dix heures et demie pour l'aider à sa toilette et à s'habiller ?

– Non, mais pourquoi pas ?

– C'est une tâche qui revient, dans les bonnes maisons, à la femme de chambre, mais Gertrude a renvoyé la sienne pour vous embaucher, et a réparti son service entre vous et Marguerite : à elle le ménage, à vous le soin de sa personne.

– J'en suis désolée pour celle qui a été renvoyée et pour Marguerite, dit Louise ; pour moi, ça ne me paraît pas un très gros travail !

– Hélas, dit Louis en regardant Marie-Louise, rien n'est plus comme avant ! Quelle décadence ! » puis il se lève et quitte la cuisine d'un pas majestueux.

– Ne faites pas attention, ma pauvre Louise, lui même a dû accepter depuis longtemps d'être le factotum : il répare l'électricité, la robinetterie et les meubles cassés, mais si vous le surprenez dans l'une de ces tâches, il vous dira qu'il adore bricoler ! »

C'est dans le cercle étroit de la maison de Mme de Rancion dont les quelques commensaux se font de plus en plus rares, de Lucie et de Jacques qui n'ont que quelques amis de leur âge, et de ses parents, que s'écoulent lentement pour Louise les années de guerre. La joie qui éclate dans les rues, le 11 novembre 1918, ne fait que raviver son chagrin, qu'elle s'efforçait de refouler. Quand

## Le témoin gaulois - Fantasques

Louis et Marguerite prennent leur retraite et regagnent leurs provinces respectives, Mme de Rancion, qui n'a rien fait pour les retenir – on est en 1919, et l'inflation commence à ruiner les rentiers – en profite pour liquider sa superbe de Dion-Bouton modèle 1910 qui a d'abord impressionné Louise mais commence à faire figure de pièce de musée – elle sort moins et se contentera désormais de taxis – et pour demander à Louise d'assurer contre une petite augmentation de ses gages les tâches de Marguerite – un peu de cuisine et de ménage – et celle-ci, qui se laisse gagner sans regret par une sorte de torpeur à ce rythme de vie monacal, accepte sans discuter, malgré les protestations de Louise et de Jacques. Mais d'un commun accord, on cache cette inexorable dégradation de sa situation à ses parents.

Un matin de 1920, comme elle rentre du marché, Louise a la surprise de voir Joseph venir à sa rencontre ; il la salue et lui demande la permission de porter ses provisions et de l'accompagner, Mme de Rancion lui ayant demandé de faire chez elle de menues réparations. Elle connaît Joseph depuis quelques mois : il est devenu le chauffeur de taxi attitré de Mme de Rancion, elle apprécie sa conduite calme, ses bonnes manières et sa bonne humeur, n'en veut désormais pas d'autres et le retient toujours la veille de ses déplacements. C'est un grand garçon plutôt maigre d'une trentaine d'années à qui Berthe n'a jamais prêté plus d'attention qu'aux autres hommes. Le prétexte étant vraisemblable, elle n'a aucune raison de refuser. La semaine suivante, il fait admettre à Mme de Rancion qu'il pourrait rafraîchir à peu de frais la partie habitée de son appartement et a désormais en permanence ses entrées. Il ne peut travailler chez elle qu'à temps perdu, lorsque celle-ci est levée, mais trouve toujours l'occasion de bavarder un peu avec Louise, qu'il apprivoise peu à peu. Un jour, il lui propose de l'emmener danser, mais elle refuse net, secrètement blessée. Peu après, il lui suggère d'aller ensemble au cinéma un jour de congé, cette fois

## Le témoin gaulois - Fantasques

elle accepte. Le soir de cette sortie, ils sont amants. C'est le début d'une longue liaison qu'elle s'obstine à maintenir secrète, bien qu'il lui ait offert tout de suite de l'épouser et de reconnaître sa petite fille.

Après la mort de son père, elle s'inquiète pour Claudine, de plus en plus silencieuse et abattue dans ses vêtements de deuil. Elle a maigri, se voûte, traîne ses savates. Berthe l'aide de son mieux, l'embrasse pour la reconforter. Un jour, elle lui a dit : « Ma pauvre petite, que vas-tu devenir quand je ne serai plus là ? » Un soir, alors que Louise s'apprête à rejoindre Berthe dans le lit qu'elles partagent lors de ses visites, elle regarde l'enfant endormie qui sourit dans son sommeil, et son cœur se serre à la même pensée. C'est vrai, qu'elle lui ressemble ! Elle a eu, comme elle, et grâce à ses parents, une enfance heureuse, mais quel sort l'attend ? Si elle doit la prendre auprès d'elle, à Paris, saura-t-elle s'en occuper, la protéger, la guider dans la vie ? À Saint-Germain, sa famille est honorablement connue, tout le monde accepte sa situation, mais que diront les petites camarades de sa nouvelle école : pourquoi t'appelles-tu comme ta mère ? Qui est ton père ? Est-elle destinée comme elle-même à n'aimer qu'une fois, connaîtra-t-elle l'horreur de la séparation ? Après une nuit d'insomnie où toutes ces questions tournent en désordre dans sa tête – elle ne s'est endormie qu'au lever du soleil – sa décision est prise : si Louise l'approuve, elle épousera Joseph, donnant ainsi un nom et un père à la petite. Mais pas tant que sa mère vivra. Claudine s'imagine encore que Louise peut retrouver un statut petit bourgeois en rencontrant « un Monsieur bien sous tout rapport », comme disent les petites annonces. Elle ne veut à aucun prix lui infliger une déception supplémentaire.

Joseph, présenté à Lucie et à Louis leur plaît, et ils approuvent le projet de Louise, qui n'en a rien dit à son compagnon. À Saint-Germain, elle prépare Alice à cette éventualité et se rend soudain compte que sa décision anéantit tous les espoirs de son amie :

## Le témoin gaulois - Fantasques

« Mais enfin, lui dit-elle à chaque visite, je suis la marraine de Berthe, et si sa grand-mère ne pouvait plus s'en occuper, je pourrais le faire ! J'ai déjà une chambre toute prête pour elle, tu sais combien j'aime ta petite fille, elle sera en de bonnes mains, au bon air, et n'aura pas à s'arracher à son milieu, à quitter son école et ses camarades ! Et après le certificat, elle ira étudier comme toi à Nevers (il y a maintenant un car qui assure la liaison matin et soir), elle aime apprendre, elle sera institutrice comme ta mère, je me charge de tous les frais ! »

D'instinct, Louise se raidit : elle aussi s'est attachée à son enfant, depuis peu il est vrai, mais justement elle doit rattraper le temps perdu, elle ne se laissera pas séparer encore une fois du seul souvenir que lui ait laissé Robert ! Et elle sent combien serait étouffante la tutelle de sa pauvre amie solitaire. Elle refuse net.

Mme Martin meurt au début de l'été, moins d'un an après son mari. Berthe en ressent un chagrin plus profond et durable que pour son grand-père, car elles étaient très proches. Mais elle est aussitôt prise comme dans un tourbillon. Après les obsèques, on ferme la maison, et elle part avec sa mère, sa tante et Louis qui l'hébergeront quelque temps, pour la capitale. C'est la découverte de ce quartier calme de Paris, avec ses hautes maisons de pierre blanche semblables à des falaises, et de la vie que l'on mène dans un tout petit appartement. Bientôt, elle fait la connaissance de Joseph, qui vient dîner plusieurs fois avec Maman : c'est un ami, il est très gentil, connaît plein d'histoires qu'il lui raconte pour l'endormir, comme faisait Claudine avant la mort de Jules, et sait faire plein de tours de magie. Un jour où Maman est venue seule pour la première fois depuis longtemps, lui semble-t-il, elle la prend à part et lui demande si elle aimerait avoir un papa ?

« J'ai un papa, dit Berthe étonnée, mais il est au ciel !

– Mais tu pourrais avoir un autre papa, sur terre, qui vivrait avec nous !

Le témoin gaulois - Fantasques

– C'est possible ? demande la petite, songeuse. Je ne sais pas, peut-être, s'il était gentil ?

– Quelqu'un comme Joseph ?

– Ah oui, je crois, j'aime bien Joseph, ce serait amusant ! »

Depuis plusieurs années, Joseph loue un petit appartement assez semblable à celui de Louise, mais dont les pièces donnent sur deux cours de dimension moyenne, dans l'espoir d'y vivre un jour pour de bon avec Louise et sa fillette. Il refait la chambre de celle-ci pendant la publication des bans, déclare à la mairie qu'il est le père de l'enfant et c'est l'occasion d'une petite fête chez Louise, qui sera renouvelée peu après, avec deux témoins supplémentaires, à l'occasion du mariage.

V

Mme de Rancion, en femme expérimentée, s'est beaucoup amusée en observant les travaux d'approche de Joseph et les progrès du siège, tout en laissant croire aux deux jeunes gens qu'elle était dupe de leurs précautions, car elle sait, pour lui avoir souvent conté sa vie aventureuse, que Louise est plutôt prude et secrète – jamais elle ne lui a fait la moindre confidence – et pour l'avoir quelquefois engagée à s'offrir une amourette, qu'elle est fort ombrageuse. Elle a d'abord cru à une aventure, puis, quand elle s'est aperçue qu'il s'agissait d'une liaison appelée à durer, elle s'en est réjouie, parce qu'elle assurait la stabilité des deux seules personnes qui lui étaient indispensables. En revanche, elle a assez mal pris l'annonce de leur mariage : Louise allait vivre avec Joseph, elle les a boudés toute une journée quand il est venu prendre ses affaires car, bien qu'ils l'aient assurée qu'ils continueraient à la servir comme par le passé, elle qui avait toujours été si entourée se voyait contrainte, pour la première fois de son existence, à vivre seule. Désormais, Louise prend son service à huit heures et la quitte le soir à six heures, et la vieille dame n'a plus les moyens de payer les services d'une autre personne. Quant à vendre son appartement, témoin de ses anciennes splendeurs, où elle vit comme un mollusque ratatiné au fond d'un coquillage devenu beaucoup trop grand, il ne saurait en être question. Cet arrangement, d'ailleurs, ne durera que quelques mois. Un matin, Louise la trouve recroquevillée sur le tapis, devant son lit : elle a fait une mauvaise chute en voulant se lever au milieu de la nuit et a dû l'attendre dans cette position, sans pouvoir se relever. Transportée à l'hôpital où l'on diagnostique une rupture du col du fémur – accident fréquent chez les octogénaires, qui n'en réchappent pas – elle meurt en effet un peu moins de trois semaines après cet accident, dans de grandes souffrances.

## Le témoin gaulois - Fantasques

Louise, qui a perdu son emploi, pourrait se contenter de tenir sa maison : avoir une femme au foyer est une marque de réussite pour un petit artisan, et cela ne déplairait pas à Joseph, qui est travailleur et peut assurer leur subsistance. Mais la jeune femme a toujours été active, et est trop fière pour laisser la charge de leur fille et d'elle-même à son mari. C'est Lucie qui trouve la solution, en lui procurant de petits travaux de couture et de raccommodage auprès de ses clientes. Certaines préfèrent qu'elle les fasse à leur domicile, et il leur arrive aussi de lui proposer des heures de ménage, qu'elle accepte toujours. Ainsi, la famille vit dans une aisance relative : plusieurs fois par an, Joseph, que Berthe appelle par son prénom, mais qu'elle nomme « mon père » quand elle en parle à sa marraine ou à des étrangers, les emmène dans son taxi pour quelques jours, quelquefois avec Louise et Jacques, à Saint-Germain où il a entrepris de faire lui-même, à petites journées et à petits frais, des travaux d'embellissement et d'entretien de la maison familiale. Comme Berthe et plus que Louise, il adore cette demeure, la première qui lui ait appartenu ! La petite passe aussi ses vacances chez Alice qui la gâte, et qui vit dans le seul espoir de ces séjours, pleurant à chaque nouvelle séparation. Jacques et Louise achèteront en 1928, en viager libre, une belle villa de meulière entourée d'un grand jardin à Brunoy. Les vieux, ruinés par l'inflation comme naguère Mme de Racion, l'ont cédée pour une bouchée de pain, en cette année de crise économique. Ce sera aussi l'occasion de fréquents et beaux week-ends pour Berthe et sa famille.

La fillette s'est bien adaptée à sa nouvelle vie et se plaît à Paris, dans cette rue Faraday que traverse le marché le plus actif du quartier, et dans la compagnie de ses parents et de ses oncle et tante. Mais, de façon inattendue, parce que sans être brillante elle avait toujours été une bonne élève, elle ne s'est jamais habituée à l'école de filles du boulevard Pereire, toute proche, où on l'a inscrite dès la rentrée de septembre 1927. Les dimensions de

## Le témoin gaulois - Fantasques

cette école publique de deux étages l'ont d'abord impressionnée, puis son accent nivernais, qu'elle perdra bientôt, lui a valu les moqueries de ses nouvelles camarades, d'autant que le premier jour elle s'est trompée, déclarant à la maîtresse, qui ne la trouvait pas sur sa liste, qu'elle s'appelait Berthe Martin. Enfin, dans son école de campagne, elle n'a jamais appris à dessiner ni à chanter, autre sujet d'humiliation : c'est le seul motif qu'elle donnera à ses parents et même, beaucoup plus tard, à n'importe quel interlocuteur pour expliquer son refus de continuer ses études après le certificat. Pourtant elle a obtenu ce diplôme, qui garde encore quelque prestige, sinon brillamment, comme le fit jadis sa mère, du moins sans problème, en juin.

Donc un beau soir Berthe déclare à ses parents que les études, décidément, ne l'intéressent pas, et qu'elle veut quitter tout de suite le cours complémentaire du boulevard Pereire et entrer en apprentissage. C'est en effet possible, puisque elle a plus de onze ans et qu'elle a obtenu le certificat d'études en juin dernier, ce qui la dispense de traîner sur les bancs de l'école jusqu'à la fin de la scolarité obligatoire fixée à l'âge de treize ans. Louise se récrie, elle a rêvé pour sa fille la vie que les circonstances ne lui ont pas permis de mener, et Joseph s'efforce de la raisonner : elle pourrait bien regretter plus tard cette décision, la vie des apprenties est plus dure qu'elle ne croit, elle a tout le temps devant elle pour réfléchir et devrait au moins attendre le mois de juin. Mais ce délai est tout ce que la fillette accepte, et au premier jour des grandes vacances, elle réitère sa demande. On a consulté entre temps Lucie, qui ne désapprouve pas sa nièce et pense qu'elle pourrait la faire entrer comme apprentie dans un grand atelier de couture – elle adore ce travail et s'y exerce depuis plusieurs mois chez sa tante, qui pense qu'elle est bien douée. De guerre lasse, Louise finit par se résigner : sa fille entrera en apprentissage, si elle y tient encore, après les grandes vacances.

## Le témoin gaulois - Fantasques

À la rentrée d'octobre, Berthe a donc pris, toute heureuse, le chemin de l'atelier de la rue de Rivoli. Chaque jour elle prend le métro à l'Étoile et descend à la station Palais Royal. La voici au milieu de gamines de son âge qui pour la plupart n'ont pas eu d'autre choix et qui n'ont pas les prétentions des filles de la petite bourgeoisie des Ternes. Gaie, travailleuse et de caractère ouvert, elle se fait vite des amies et est appréciée par le chef d'atelier, une vieille fille sèche et autoritaire. Mais ici, le travail est beaucoup moins amusant que chez tante Lucie : il ne s'agit pas de s'initier et de s'exercer à toutes les techniques et finesses du métier, mais de produire en quantité : jour après jour, elle reçoit les mêmes pièces à couper et à coudre.

Pendant un an, la nouveauté de cette vie a suffi à la lui faire supporter, mais elle comprend bientôt qu'on ne lui offrira pas d'autre tâche avant plusieurs années, et ce n'est que par fierté qu'elle tient deux années entières, puis elle avoue s'être trompée de voie ; elle aime la couture, mais non ce travail à la chaîne qui lui est imposé. Lucie, à nouveau consultée, suggère un nouvel essai d'apprentissage, cette fois chez une modiste. Mais Louise s'y oppose absolument, sans vouloir en donner la raison. C'est qu'elle se souvient des confidences de Mme de Rancion : la petite Gertrude Bonnet, déniaisée à quatorze ans par le hobereau chez qui l'assistance publique l'avait placée, avait en 1855 fui à Paris pour y accoucher en cachette et abandonner son enfant puis était entrée en apprentissage, sur sa bonne mine, chez une modiste dont l'arrière boutique était, selon les mœurs de l'époque, un lieu de rencontre entre couples irréguliers. C'est là qu'elle avait été remarquée par un bourgeois dont le gros ventre garantissait la richesse, ce qui l'avait conduite à la carrière où elle s'était glorieusement illustrée. Louise sait que les temps ont changé, mais ne peut surmonter sa répulsion. Finalement, elle préfère garder sa fille auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle se marie : elle l'aidera dans ses travaux de raccommodage et y gagnera mieux sa vie que

### Le témoin gaulois - Fantasques

comme apprentie, l'ouvrage ne manque pas. Berthe, qui s'entend parfaitement avec sa mère, sauf à propos de son orientation, l'embrasse avec effusion : l'affaire est conclue, bien que Lucie désapprouve...

Deux années passent ainsi sans qu'on s'en aperçoive. Les parents de Berthe n'ont pas à s'en plaindre ; elle est toute heureuse de faire des tâches très variées : reprises, raccommodage et même quelques travaux de couture. Comme à sa mère, il lui arrive de travailler à domicile chez des bourgeoises qui profitent ainsi de sa compagnie, et elle ne refuse pas non plus, à l'occasion, quelques heures de ménage.

## VI

À seize ans et demi, Berthe est une brunette vigoureuse aux grands yeux rieurs, heureuse de vivre et satisfaite de son apparence même si elle plaisante elle-même sur ses jambes qui sont, dit-elle, comme des poteaux. Elle a fait la connaissance du cousin d'une amie, Odette, une petite couturière qu'elle a connue lors de son apprentissage écourté. Il s'appelle Ernest. Il est grand, très fort et la soulève comme une plume, sait la faire rire et lui témoigne beaucoup de tendresse. Il exerce un métier qui ne manque pas alors de prestige dans les milieux populaires. Les chauffeurs de poids lourds sont très bien payés et pour eux se développe un véritable réseau de petits restaurants bon marché où l'on mange si bien que beaucoup de bourgeois se mettront bientôt à les fréquenter, surtout quand, à partir de 1934, sera créé un label qui donne droit au panonceau « *Les Routiers* ». Ce sont les seigneurs de la route, sur laquelle roulent d'ailleurs beaucoup plus de gros camions que de voitures particulières, et bien des jeunes pompistes qui les servent rêvent d'entrer dans cette belle carrière. Enfin, il flotte autour d'eux un parfum d'aventure qui fait rêver les filles. Elle en tombe immédiatement amoureuse.

Berthe connaît l'histoire de sa mère et sait à quoi s'exposent celles qui ne savent pas garder leur vertu. De toutes façons, à cette époque et sauf circonstances exceptionnelles, presque toutes les jeunes filles de son âge ne songent qu'au mariage, d'autant que rien dans leur environnement culturel ne les incite à d'autres conduites et que la religion, la famille et l'école conjuguent leurs forces pour réprimer sévèrement, chez les filles, toute expression d'une sensualité naissante, qu'elles sont censées ne découvrir que dans le lit conjugal. Et puis Ernest l'aime vraiment, et lui a très vite demandé de l'épouser, après quelques rendez-vous secrets, très excitants, et quelques baisers très chastes d'abord dérobés au cinéma, puis généreusement accordés dans

## Le témoin gaulois - Fantasques

L'ombre propice des porches qui en ces temps confiants sont pour la plupart ouverts en permanence à tous les vents et à tous les amoureux, si bien que c'est un jeu très apprécié des écoliers de tirer la sonnette et de s'enfuir avant que la concierge ne jaillisse, dans les rares immeubles dont la porte est fermée.

Berthe, pressée par son soupirant, se résigne à mettre un terme à ces délicieux préliminaires en avouant à ses parents cette amourette et en leur demandant de recevoir le garçon qui veut l'épouser. On commence par la raisonner : « Voyons, tu es bien trop jeune, amuse-toi et profite de ta liberté (!), ce garçon a sans doute de bonnes intentions mais toi, tu n'es pas en âge de juger s'il peut te rendre heureuse », etc. Comme elle s'entête et commence à crier et à pleurer, Joseph la console et Louise la soumet à un interrogatoire en règle : depuis quand le connaît-elle ? comment l'a-t-elle rencontré ? quel âge a-t-il ? quel est son métier ?... Comme il ne semble y avoir rien à redire de ce côté-là, Louise, qui se souvient de ses seize ans se laisse attendrir et dit qu'il leur faut d'abord quelques jours pour réfléchir, qu'elle leur donnera une réponse avant dimanche et Berthe ne peut refuser ce délai. En réalité, ses parents, sans s'être consultés, souhaitent demander conseil à Jacques et à Lucie, dont ils apprécient la sagesse. Lucie, après avoir demandé à sa nièce ce qu'elle souhaite, au fond, mais elle ne souhaite que le bonheur de sa fille, lui remontre qu'on ne peut pas accorder la main de Berthe à un parfait inconnu. Comme on ne peut pas se renseigner sur sa famille, qu'on ne connaît pas, le mieux est de l'inviter à dîner avec sa cousine, l'amie de Berthe qui est une familière de la maison : cela n'engage à rien et on pourra l'observer à loisir et le faire parler. Louise explique donc à sa fille que son Ernest peut venir dîner en copain, en compagnie d'Odette et du fiancé de celle-ci pour faire connaissance, mais à condition qu'il ne soit pas question ce soir-là de leurs projets.

## Le témoin gaulois - Fantasques

Après ce dîner, qui a eu lieu à sept heures pour permettre à Berthe et aux invités de finir la soirée au cinéma de quartier tout proche, *Le Demours*, les jeunes étant partis sur le coup de neuf heures moins le quart, les anciens tiennent un conseil de famille. Ernest, fort peu intimidé par cette épreuve, a fait bonne impression sur ces messieurs, il est poli (il a offert un beau bouquet à Louise) et aimable ; il est visiblement costaud, a une bonne situation et des idées raisonnables. Les femmes en conviennent, mais font des réserves : il a trop d'assurance, dit Louise, et il y a en lui quelque chose de dur, ajoute Lucie. « Cela fait partie des qualités requises ! » plaisante Jacques et sa compagne, fâchée, rétorque : « Je veux dire, quelque chose de brutal ! » Finalement, on convient d'imposer l'épreuve, d'ailleurs courante, de huit à dix mois de fiançailles : on est fin octobre, et si les amoureux ne se fâchent pas d'ici là, si l'on n'a rien à reprocher à Ernest, ils pourront se marier en juin ou juillet. Comme on est un dimanche et que le lendemain est jour ouvré on se sépare à dix heures, et Joseph ronfle légèrement déjà quand Louise, qui surveille toujours le retour de sa fille, l'entend rentrer ponctuellement sur le coup de onze heures. Bientôt, tout le monde dort.

Berthe a été prévenue qu'en raison de son âge les Anciens, dans leur sagesse, exigent cette mise à l'épreuve : après tout, elle n'aura que dix-sept ans quand elle pourra convoler ! En fille obéissante, elle remercie ses parents et leur demande quel jour Ernest pourra faire sa demande. Au fond, elle ne demande pas mieux que d'attendre un peu parce que, sans le dire, elle apprécie cette période romantique où elle peut conduire ce grand garçon à sa guise, comme un toutou : elle sait bien que le meilleur des maris n'est pas aussi complaisant, et que de nouvelles tâches lui incomberont quand elle sera mariée.

Ernest s'est un peu fâché quand elle lui a transmis le message, il l'a accusée de ne pas l'aimer, sinon elle aurait insisté pour avancer

## Le témoin gaulois - Fantasques

la date de leur mariage ; elle a protesté et pleuré et il l'a consolée. La demande en mariage a été faite dans les règles, Jacques a signifié au jeune homme leur décision, et les fiançailles ont été célébrées dans l'intimité, avec les mêmes invités qu'à la présentation d'Ernest. Dans l'intervalle, Ernest a expliqué que sa mère est morte il y a cinq ans et qu'il s'est brouillé « pour toujours » avec son père parce qu'il s'était aussitôt remarié. Jacques lui a fait observer qu'à quarante ans, le cas n'était pas pendable, et Lucie l'a engagé à se réconcilier : le mariage serait une excellente occasion ! Mais il est resté buté, dit Lucie. Berthe et sa mère ont secrètement apprécié cette fermeté. La seule différence dans le statut des fiancés est qu'ils peuvent sortir sans chaperon – mais Berthe doit toujours être rentrée à onze heures du soir – et qu'ils ont le droit de s'embrasser en présence des parents quand Ernest vient la chercher et quand il les quitte.

Au fur et à mesure que le temps passe, les fiancés apprennent à mieux se connaître. Un jour, dans le métro, Ernest a interpellé un monsieur bien mis d'une trentaine d'années qui, selon lui, regardait « sa femme » avec trop d'insistance, et l'a menacé de lui « casser la gueule ». L'autre, interloqué, a ouvert la bouche pour répondre, mais heureusement le métro arrivait à une station et les portes du wagon se sont ouvertes. Berthe a couru aussitôt sur le quai, et Ernest a dû la suivre, toujours furieux. Elle a tenté de l'apaiser : « Je crois que tu te fais des idées, je ne l'avais même pas remarqué ! » mais il a encore grondé « Moi, j'ai vu son manège, je n'accepterai jamais qu'on te manque de respect ! » et depuis cet incident, il manifeste de plus en plus ouvertement sa jalousie, fusillant du regard les hommes qu'ils croisent et reprochant même à Berthe de leur prêter attention, si bien qu'elle prend l'habitude de regarder les vitrines ou de marcher les yeux baissés en sa compagnie. Il se montre également très autoritaire quand ils sont seuls : c'est lui qui décide sans lui demander son avis quel film il vont voir ou le but de leur promenade, il va même jusqu'à

### Le témoin gaulois - Fantasques

commander ses consommations au café, et à choisir pour elle sur la carte, au restaurant. Une fois, même, il a voulu la forcer à manger du poisson, qu'elle déteste, comme s'il s'adressait à un enfant en bas âge, ce que ses parents n'ont jamais fait ! Au début, quand il se conduisait ainsi, elle en était si surprise et peinée que les larmes lui montaient aux yeux. Mais si Berthe l'aime, ce n'est pas une chiffre molle et souvent, elle se rebiffe. Dans les deux cas il lui demande pardon : « Que veux-tu, je t'aime tant ! » et un baiser scelle leur réconciliation. Berthe ne parle à personne de ces incidents, c'est, pense-t-elle, ce qu'on appelle des « querelles d'amoureux » que le mariage fera passer, et elle est bien trop fière pour envisager même la possibilité de s'être trompée.

## VII

Malgré ces petits problèmes, le temps passe vite, d'autant qu'Ernest est la plupart du temps sur les routes, et souvent absent pour plusieurs jours. Alors, Berthe ne pense plus qu'à ses yeux, à ses bras si forts, à son rire et à l'amour qu'il lui témoigne, et chaque retour est pour tous deux une fête trop longtemps attendue.

En avril, Ernest a loué à Clichy, non loin de l'entrepôt où il gare son camion quand il est à Paris, un petit appartement où ils éliront domicile. Ils se rendent ensemble, en prenant deux autobus, dans la rue calme mais un peu triste où il est situé. L'immeuble, d'allure très modeste, avec ses murs gris et ses volets de bois peints en blanc, ressemble un peu à celui de la rue Faraday. Il lui montre leurs deux fenêtres, au quatrième étage.

« C'est un peu loin de chez mes parents, et surtout pas commode d'accès, fait-elle observer.

– Oui, mais c'est tout près de mon travail, je pourrai te quitter plus tard et rentrer plus vite auprès de toi ! Et puis l'intérieur est très bien distribué, viens voir, entrons !

– Je n'y entrerai qu'en robe blanche, et ce jour-là, mon mari me portera dans ses bras, comme dans les films américains ! rit-elle.

– Mais il faut bien que tu choisisses les papiers peints et les rideaux, et la disposition des meubles ? Et j'aurai tout juste le temps, pendant mes congés, de tout préparer !

– Alors, j'ai une meilleure idée ! Mon père et mon oncle se feront un plaisir de te donner un coup de main pour ces travaux. Je viendrai faire connaissance avec l'appartement avec eux, et j'accompagnerai mon père de temps en temps pour inspecter les travaux ! »

Comme chaque fois qu'elle se montre ferme, Ernest ne trouve rien à répliquer, et met fin à la discussion par un baiser.

## Le témoin gaulois - Fantasques

C'est une période très amusante pour Berthe qui fait avec sa mère et sa tante des courses de toutes sortes pour monter son ménage et achever de préparer son trousseau, d'ailleurs très modeste, mais il faut bien ourler les serviettes, les six paires de draps blancs, le linge de maison et de table, et y broder en rouge leurs deux initiales, et acheter un maillot de bain neuf et quelques robes légères, ainsi qu'une petite valise pour le voyage de noces. Lucie lui offre la robe et le voile faits sur mesure, ainsi que les bas et les chaussures blanches, et ses parents ne lésinent pas sur les frais pour leur fille unique. Pour l'appartement, qui comporte une petite entrée, deux pièces – chambre et salle à manger – d'environ seize mètres carrés chacune, une étroite cuisine et des toilettes, elle a choisi des couleurs claires, motifs géométriques jaunes et marron sur fond beige pour la salle à manger, fleurs sur fond rose pour la chambre, des double-rideaux assortis et des meubles à la mode de chez Lévitán.

Les formalités du mariage civil sont expédiées rapidement entre deux voyages d'Ernest. C'est le lundi suivant qu'est célébrée la cérémonie religieuse : aucun des participants n'est pratiquant ou même croyant, mais personne à l'exception de Jacques et de Lucie n'admettrait que le passage à la mairie suffise à faire des époux, et puis c'est tellement joli ! Les jeunes mariés ont donc dit deux fois « Oui ! » avec enthousiasme, et Ernest a tenu à prendre à sa charge tous les frais du repas qui a lieu dans un restaurant de l'avenue des Ternes, et qui réunit toujours les mêmes convives, plus quelques couples amis. Au dessert, les mariés réussissent à s'éclipser discrètement, suivis par Joseph qui les conduit à Clichy avec son taxi et embrasse la mariée avant de s'en retourner. Ernest, qui se souvient de leur conversation, prend la jeune fille dans ses bras et la porte comme une plume jusqu'au quatrième étage, pour ne la déposer que sur le grand lit. Pendant qu'il retourne fermer la porte, elle s'aperçoit qu'il a accroché au mur un tableau qui représente une femme nue. Elle n'a aucune

## Le témoin gaulois - Fantasques

éducation artistique et son goût n'est ni raffiné ni même exigeant, mais elle fait la grimace devant cette croûte qui lui paraît de très mauvais goût. Ernest, qui est revenu, sourit en la voyant :

« Qu'est-ce que c'est que cette horreur ?

—<sup>o</sup>Mais voyons, ça se fait, on met toujours un nu dans une chambre à coucher ! »

Il efface sa moue d'un baiser, et entreprend de la déshabiller lui-même. Mais il est si impatient qu'il fait sauter deux boutons de sa robe et déchire sa combinaison.

Quand le réveil sonne, ils se préparent en hâte pour prendre le train de huit heures à la gare de Lyon. C'est encore Joseph qui les y conduit. Berthe a pris souvent le train de Nevers, mais toujours en troisième classe, c'est la première fois qu'elle prend des secondes, et leur confort l'éblouit. Joseph attend le départ du train, et emporte dans sa mémoire l'image radieuse de ce jeune couple heureux qui lui sourit...

Les voici assis côte à côte dans le beau compartiment qui les emporte à Cannes. Berthe, qui ressent pour la première fois un peu de fatigue depuis leur réveil est songeuse : c'est drôle, pense-t-elle, de se dire qu'on appartient à un homme, et pour toujours ! Mais elle n'ose le dire à Ernest, pose la tête sur son épaule et s'endort. Doucement, il la réveille : « Il est une heure, c'est le dernier service, il faut aller déjeuner ! » Le wagon-restaurant l'étonne : comme c'est amusant de déjeuner en regardant filer le paysage, sur lequel un coup de vent rabat parfois le panache de fumée de la locomotive ! Ernest est gai et prévenant, heureux de la voir manger avec tant d'appétit. Comme ils ont devant eux six heures de voyage, ils font durer le plaisir, prennent un café, et Ernest, qui a bu comme à son habitude un litre de vin (comme tous les travailleurs de force, lui a-t-il expliqué) commande un cognac et un cigare. Berthe, pour sa part, refuse de prendre une liqueur, mais lui réclame un canard. Puis l'on regagne le compartiment de seconde et le voyage continue, un peu

## Le témoin gaulois - Fantasques

monotone malgré la diversité des paysages parcourus et la présence d'autres voyageurs qui montent ou descendent d'une gare à l'autre et dont Ernest maudit la présence, bien qu'ils ne soient jamais plus de deux ou trois. De temps en temps, on fait un somme, bercé par le bruit monotone que font les roues sur les jointures des rails : « tagada da, tagada da... » dont on se réveille un peu courbatu malgré le confort des sièges couverts de coussins ; alors, on fait quelques pas dans le couloir, puis on revient s'asseoir.

Ernest a retenu, tout près de la gare, un petit hôtel tout blanc et très propre, qu'entoure un jardinet planté de deux palmiers. Ils n'ont faim ni l'un ni l'autre, Ernest fait seulement monter dans leur chambre une bouteille de champagne, malgré les protestations de Berthe, qui trouve qu'il dépense trop. La pièce est grande, claire et toute simple, la fenêtre est précédée d'un étroit balcon et, comme les immeubles de la petite place n'ont pas plus de deux étages, on voit un grand morceau de ciel noir semé d'étoiles. Comme son mari s'impatiente, elle rentre et se met en devoir de défaire ses valises, mais il se jette sur elle ; tous deux roulent en riant sur le grand lit.

Le lendemain, elle s'éveille la première. Elle se répète comme une formule magique : « Je suis sur la Côte d'Azur ! La Côte d'Azur ! » Sans bruit, elle entrouvre les persiennes : comme il fait beau ! Des plantes bizarres du jardin montent des senteurs inconnues et étourdissantes. Elle dit à Ernest, qui s'est levé sans bruit et vient de la surprendre d'un baiser sur le cou :

« On va se baigner ? »

– Cet après-midi seulement, il fera plus chaud ! D'abord, on descend déjeuner, ensuite je te fais visiter le port et le bord de mer ! »

Ernest conduit sa femme sur la Croisette, qu'ils parcourent dans toute sa longueur. Émerveillée par le bleu intense du ciel et de la mer, qu'elle n'a jamais vue, par cette lumière si différente de celles

Le témoin gaulois - Fantasques

d'Île-de-France ou du Nivernais, les seules qu'elle connaisse, par l'aspect étrange des grands palmiers, des arbres moitié oiseaux, moitié éléphants, se dit-elle, par les fleurs qui lui paraissent plus brillantes que toutes celles qu'elle a contemplées, elle se pend tendrement au bras de son mari. Plus loin s'étendent de petites plages de sable, et un groupe de baigneurs les dépassent, dont elle observe avec curiosité les corps dénudés et bronzés : comme je vais avoir l'air ridicule en maillot, toute blanche ! À ce moment elle sent que le bras d'Ernest se raidit. Il l'entraîne d'un pas rapide vers l'hôtel.

## VIII

Ils entrent dans leur chambre, et Ernest pousse le verrou. Puis il l'enlève dans ses bras, la pose sur le lit et, se jetant sur elle, sans un mot ni une caresse, la prend brutalement. Effrayée par la méchanceté de son regard – c'est une expression qu'elle ne lui a jamais vue – elle proteste d'abord faiblement, puis subit l'assaut en silence. L'homme se répand en elle plusieurs fois, et ne se retire qu'épuisé. Enfin il se tourne vers le mur, elle ne voit plus que son dos massif. Elle se lève avec précaution, passe dans le minuscule cabinet de toilette et se lave le visage dont les larmes ont brouillé le léger maquillage : elle est affreuse ! Est-ce donc ça, le mariage ? Tous les hommes sont-ils comme Ernest ? Finalement, elle repasse dans la chambre et retrouve son mari dans la même position, il dort profondément. Elle s'allonge et s'endort aussitôt, comme assommée.

Quand elle se réveille, il est déjà trois heures. Heureusement, on est dans les jours les plus longs, et il fait chaud. Elle se lève sans bruit, ouvre l'armoire et entreprend de passer son maillot de bain d'une pièce, tout neuf. Elle est occupée à en ajuster les bretelles quand elle entend la voix d'Ernest gronder :

« Qu'est-ce que tu fabriques ?

– Je m'habille pour la plage, dépêchons-nous, il est plus de trois heures !

– Parce que tu crois que je vais te laisser faire la pute sur la plage ? Tu t'imagines que je ne t'ai pas vue, ce matin, quand tu détaillais ces mecs ?

– Mais qu'est-ce que tu vas chercher ! Je n'ai rien détaillé du tout, et tu sais bien que tu es le seul que j'aie aimé !

– Ta gueule !

– Bon, alors qu'est-ce qu'on fait ? On n'a même pas déjeuné, j'ai faim, moi !

## Le témoin gaulois - Fantasques

– Moi aussi, bouge pas, je vais voir ce qu'on peut nous offrir à cette heure-ci !

Il sort et elle entend la clé tourner dans la serrure, de l'autre côté de la porte. Il revient dix minutes après, avec un litre sous le bras et un sac de papier d'où il sort des sandwiches :

– C'est tout ce que j'ai trouvé, mange, tu te rattraperas ce soir, j'ai demandé qu'on nous monte un plateau à huit heures.

Elle mâche péniblement quelques bouchées, refuse le vin qu'il boit au goulot et se fait couler un verre d'eau dans son verre à dents. Quand elle rentre dans la chambre, elle voit la porte se fermer et entend de nouveau le bruit de la clé dans la serrure. Il est sorti, la laissant prisonnière !

Il fait très chaud. Elle ouvre les persiennes, et regarde ce ciel toujours bleu qui, soudain, lui paraît hostile. La petite place, écrasée de chaleur, est vide et silencieuse (comme une cour de prison, se dit-elle). Elle a pris un livre et s'est assise devant la fenêtre, mais elle est incapable de lire ou de penser, elle a la tête vide. Enfin le soleil se cache derrière les maisons d'en face. Elle se lève et se penche, guettant le retour d'Ernest. Enfin le voici ; elle l'appelle ; il lève la tête, ne répond pas, mais presse le pas. Devant l'armoire à glace, elle arrange sa coiffure pour le recevoir. Il entre et lui dit, furieux :

« Qu'est-ce que tu fous là, devant la fenêtre ? Je t'interdis d'ouvrir les persiennes ! » et il passe devant elle pour fermer la croisée.

– Mais tu es fou ? Je ne vais pas rester huit jours enfermée ?

– Ta gueule ! hurle-t-il en lui donnant deux claques !

Elle chancelle sous leur violence ; il attrape son poignet, le tord ; elle tombe à genoux.

Comme convenu, Louise et Joseph sont venus les attendre sur le quai de la gare de Lyon. De loin, ils aperçoivent Ernest qui a déjà ouvert la portière. Il tend les deux valises à Joseph, puis aide sa femme à descendre. Louise embrasse sa fille :

« Ma pauvre petite, tu en as une mine ! Tu es malade ?

Le témoin gaulois - Fantasques

– Non, seulement un peu fatiguée... » souffle Berthe.

Joseph, goguenard, apostrophe son gendre :

« Dis donc, tu prends ma petite fille pour un poids lourd ? Une femme, ça se conduit doucement, il y faut un peu de douceur, de délicatesse ! »

– Rentrons vite, dit Louise, je vous ai préparé un bon dîner, je sais ce que vous aimez, Ernest, devinez ? mais Ernest grogne :

– S’il vous plaît, conduisez nous directement à Clichy, Berthe est trop fatiguée, et moi je reprends le boulot demain matin, départ à six heures ! »

Avant de la quitter, Ernest lui a dit, moitié plaisantant, moitié menaçant, comme s’il s’adressait à une petite fille :

« Attends-moi, je rentre vendredi soir, et sois sage, sinon mon petit doigt me le dira ! »

Il l’a embrassée, est parti en hâte. Elle est restée longtemps debout, hébétée, devant la porte. Puis elle a rangé ses valises, mis de l’ordre dans le petit logis, et pris l’autobus pour Paris.

Elle a fondu en larmes dans les bras de sa mère et lui a tout raconté : la promenade sur la Croisette – c’est tout ce qu’elle a vu de Cannes – la jalousie insensée d’Ernest, son ivrognerie, cet enfermement interminable de six jours dans leur chambre transformée en cachot. Bien sûr, elle n’a rien dit des coups, ni de ces viols répétés qui lui laissent un grand dégoût de son corps : il y a des choses qui ne peuvent être avouées.

Louise, émue, lui conseille de prendre patience : une femme peut avoir beaucoup d’influence sur son mari, il l’aime vraiment puisqu’il en est si jaloux, elle pourra lui faire perdre cette nouvelle habitude de boire si elle ne donne aucune prise à ses soupçons. En attendant, elle va bien la soigner, la requinquer, elles ont du travail, alors pourquoi retourner maintenant à Clichy, puisque personne ne l’y attend ? Elle passera avec eux cette semaine et rentrera vendredi matin pour se préparer à l’accueillir.

## Le témoin gaulois - Fantasques

Berthe reprend des forces et un peu d'espoir auprès de ses parents, pourtant elle rentre dormir chez elle chaque soir à partir du mercredi, de peur d'un retour inopiné de son mari. Le vendredi, à l'heure dite, il frappe à la porte et elle s'approche timidement pour l'embrasser. Mais il ferme la porte d'un coup de pied et la gifle :

« Salope, je t'avais prévenue, je sais tout ! Tu as découché deux fois, et tu as passé toutes tes journées dehors, à traîner je ne sais où !

– Mais j'étais chez ma mère, c'est vrai que j'y ai dormi deux nuits, j'étais si fatiguée !

– Et les autres jours ?

– J'ai repris mon travail auprès d'elle ! Que voulais-tu que je fasse toute seule ici ?

– Le travail, c'est une affaire d'homme, je gagne assez bien ma vie pour que ma femme reste à la maison, c'est sa place ! Je te défends de retourner chez ta mère sans moi ! »

Alors commence une période interminable : Ernest se montre souvent gai et gentil, Joseph lui a fait la morale, mais s'il boit, il est capable de grandes colères : il la bat rarement, mais jette son assiette par terre si la soupe est trop chaude ou trop tiède et elle doit se mettre à genoux pour ramasser les morceaux de l'assiette et essuyer le parquet, ou bien s'il se cogne, il donne des coups de pied dans la porte ou le meuble coupable et abreuve sa femme d'insultes. Dans tous les cas, cela se termine sur le lit où, serrant les dents de dégoût, elle se laisse faire, inerte.

Heureusement, il est sur la route la plupart du temps. Après son départ, elle fait un grand ménage, puis une toilette soigneuse, comme pour se purifier. Comme elle n'a le droit de sortir qu'une heure par jour pour prendre l'air et faire les courses indispensables, elle sort à onze heures, quand il y a du monde dans les boutiques, pour voir quelques visages humains. Si elle est seule, un peu de lait et de pain lui suffisent. Puis elle court à la

Le témoin gaulois - Fantasques

poste, où elle parle longuement avec sa mère, de la cabine téléphonique, et rentre à midi. Elle a compris que Mme Ducasse, la concierge aux longues dents, est payée pour l'espionner ; ou peut-être le fait-elle bénévolement, pour le plaisir ? Le raccommodage et la lecture de magazines ou de romans sentimentaux sont ses seules occupations jusqu'à la nuit. Elle se demande en s'endormant si elle pourra jamais s'échapper de cette cage où elle tourne en rond comme un écureuil.

## IX

Un matin de février 1932, en lui servant le café, elle avoue à Ernest, toute tremblante :

« Je suis enceinte.

– Sûr ?

– Absolument, j'ai préféré consulter le médecin avant de t'ennuyer pour rien.

– M'ennuyer ? Il se lève, la prend tendrement dans ses bras comme autrefois, et la couvre de baisers. C'est formidable, il faut que tu prennes bien soin de toi, comme je suis heureux ! Cette fois, tu es bien à moi ! Allons vite chez tes parents pour leur annoncer... et puis il faut acheter un berceau, des vêtements, des langes, mais tout est fermé aujourd'hui, je serai parti toute la semaine, il faudra attendre vendredi soir pour commencer !

– Tu sais, dit Berthe soulagée par cette réaction qu'elle n'avait pas prévue, c'est dans sept bons mois, alors nous avons le temps ! »

La période de la grossesse donne à la jeune femme un répit inespéré. Ernest, sûr qu'elle est toute occupée de l'enfant, ne la soupçonne plus de lui faire des infidélités et a cessé de boire : du moins sait-il s'arrêter à temps, avant d'être ivre. Il se montre aussi attentif et prévenant qu'avant son mariage, veille à son bien-être et lui permet d'aller voir ses parents en son absence. Joseph et Louise se réjouissent, le voilà guéri ! Berthe en est moins sûre, et ce dont elle est certaine mais qu'elle ne dira à personne, c'est qu'elle ne pourra plus jamais aimer cette brute imprévisible. Le charme des premiers jours est définitivement brisé, elle n'éprouvera plus jamais, en pensant à lui, que de la honte et du dégoût. Au moins l'arrivée de cet enfant, qu'elle n'a pas désiré mais qu'elle accepte et sur lequel elle reporte déjà tout son besoin d'affection et tous ses espoirs, aura marqué un tournant dans sa vie saccagée. En attendant, Ernest accepte même qu'elle passe les

## Le témoin gaulois - Fantasques

dernières semaines chez sa mère, chez qui elle accouchera, assistée selon l'usage par une sage-femme.

La grossesse a été facile, mais l'accouchement est pour Berthe un véritable calvaire. Pour toute préparation, elle n'a reçu que les confidences effrayantes des matrones, et les premières douleurs, qui la prennent vers dix heures du matin, la plongent dans l'épouvante. Elle a heureusement à ses côtés sa mère, qui tente sans grand succès de la calmer, mais la seule aide que lui apporte la sage-femme est le conseil de hurler autant qu'elle pourra quand les douleurs la reprendront : c'est cependant une femme expérimentée, et qui a une excellente réputation dans le quartier. Pourtant, comme Berthe est très jeune, tout se passe bien en moins de deux heures. Et pourtant le bébé, un garçon qu'elle appellera Claude, est très gros, il pèse neuf livres. Son mari, qu'on a prévenu dès les premiers symptômes, et qui attend depuis une grande heure dans la pièce voisine, est finalement admis par la sage-femme à entrer, selon l'usage, quand la maman lui ayant remis le bébé, elle l'a couché dans le berceau. Ernest se penche sur l'enfant, très ému, et s'émerveille. Puis il s'approche du lit de sa femme, qui reste impassible, et dépose un baiser sur son front. Berthe est à présent rentrée chez elle avec l'enfant. Elle aurait voulu placer le berceau dans leur chambre, près de leur lit, mais Ernest s'y est absolument opposé, il ne veut pas être dérangé par ses cris, et exige qu'il dorme dans un coin de la salle à manger, près de leur porte. Heureusement, le bébé est calme et vigoureux, et fait de bonnes nuits, mais sa mère ne dort plus que d'un œil, guettant dans son sommeil le moindre gémissement, prête à se lever silencieusement pour passer dans la salle voisine, prendre l'enfant dans ses bras et le bercer jusqu'à ce qu'il se rendorme, pour ne pas déranger son père. Celui-ci s'intéresse d'ailleurs beaucoup au bébé, il lui est même arrivé une fois, pour rire, de lui donner le biberon. Au fur et à mesure qu'il grandit, il s'en occupe davantage et, quand son travail lui permet de passer une journée

## Le témoin gaulois - Fantasques

chez lui, il accompagne fièrement sa femme dans la promenade quotidienne de Claude. Vis-à-vis d'elle, il se montre plus libéral, lui permet de sortir (avec l'enfant) autant qu'elle le juge nécessaire, et comme il ne boit plus, elle ne souffre plus que de ses assiduités.

Le bébé n'a pas atteint l'âge de six mois quand elle se rend compte qu'elle est de nouveau enceinte. Jeune fille, elle rêvait d'une famille de trois ou quatre enfants ; aujourd'hui, elle aime le sien et apprécie l'autonomie relative que lui a valu sa naissance, mais envisager déjà une nouvelle grossesse, et du fait d'une pareille union ? Et lui faudra-t-il, comme d'autres femmes du quartier, se retrouver enceinte tous les quinze mois, élever une douzaine d'enfants et vieillir avant l'âge ? Pourtant, l'idée ne lui vient pas un instant de chercher à interrompre cette grossesse. Dans son milieu, cela ne se fait que dans des cas désespérés, et par des moyens à faire frémir : les rares médecins qui risquent leur carrière et leur honneur à ce jeu sont réservés aux riches, les autres femmes doivent affronter les aiguilles à tricoter des « faiseuses d'anges » qui opèrent dans de telles conditions d'hygiène et d'ignorance que beaucoup de leurs patientes meurent ensuite d'hémorragie ou d'infection. Au contraire, elle pense immédiatement aux dispositions à prendre, aux sacrifices à faire pour accueillir le mieux possible le nouveau bébé : elle espère que ce sera une fille, cette fois. Et puis il faut prévenir Ernest, comment prendra-t-il la nouvelle ?

En fait, les choses ne se passent pas trop mal, et elle pense même avoir marqué un point dans le combat qu'elle mène pour se libérer. Ernest se montre moins exubérant que la première fois : « Déjà un nouveau loupiau ? Ma foi, on n'y peut rien, mais deux gosses, ça fera une famille suffisante. Quand il sera né, faudra faire attention à ne pas en remettre un en chantier !

– ça ne dépend que de toi !

– Ne me dis pas que tu n'y prends pas de plaisir ?

Le témoin gaulois - Fantasques

– Si tu t'étais posé la question, ou si tu te souciais de moi, tu saurais que je souhaite seulement que tu me laisses tranquille ! »

La querelle s'est arrêtée là, parce que son mari, qui ne peut imaginer qu'elle dise vrai, l'a prise par les épaules et lui a imposé, moqueur, un baiser de plus.

Pourtant, un autre sujet de conflit surgit bientôt. Berthe, qui a choisi son moment, suggère qu'ils devraient s'agrandir et prendre un trois pièces, pour que les enfants aient leur chambre.

« Déménager ? Tu n'y songes pas ! Je connais beaucoup de familles de deux et même trois enfants qui se contentent d'une seule pièce moins grande que ta salle à manger ! Je ne veux pas élever mes enfants comme des princes, pour qu'ensuite ils me méprisent ! Et puis cela coûterait bon !

– Mais non, tu as un bon travail, le flatte-t-elle, on ne manque de rien et on peut donc réduire un peu nos dépenses, aller moins souvent au cinéma ou au café, par exemple ? Et puis, si tu voulais, je pourrais reprendre un peu de travail à domicile ?

– Premièrement, tu ne travailleras pas tant que je serai capable de nourrir ma femme et mes enfants, c'est une question d'honneur, il n'y a que les pauvres types ou les macs qui vivent du travail de leur femme ! Par contre, un homme qui fait face à droit à un peu de bon temps, on n'a qu'une vie, et il n'est pas question de me priver de rien !

– Alors, il faudra qu'on dorme dans la salle à manger, on ne peut pas y mettre un autre berceau, il faut laisser la chambre aux enfants ?

– Pas question, il me faut un vrai lit pour récupérer et un couple a besoin de sa tranquillité ! »

La discussion s'est arrêtée là, et tout ce que Berthe a pu obtenir par la suite est la promesse très vague de chercher un trois pièces le jour où son mari sera augmenté.

Le second accouchement s'est passé dans les mêmes conditions que le premier, mais Berthe, désormais aguerrie, a gardé son

Le témoin gaulois - Fantasques

sang-froid. Bien qu'un peu déçue de s'entendre annoncer encore un garçon – il s'appellera Christian – elle a ressenti le même flot de tendresse l'envahir quand on le lui a mis dans les bras, et Ernest, qui voit dans cet engendrement de deux mâles une preuve éclatante de sa virilité, s'est montré également très satisfait.

La vie commune a repris. Ernest importune rarement sa femme, devoir se retirer ou mettre une capote lui gâche le plaisir, et puis il trouve des compensations sur la route...

## X

Autour de Berthe, personne ne s'intéresse à la politique, à part Jacques et Lucie, qui ont pris leur retraite et se sont retirés dans leur maison de Brunoy en 1934, peu après la naissance de Christian. Ernest a bien participé à diverses actions et manifestations des routiers, mais seulement par camaraderie, parce qu'il ne veut à aucun prix passer auprès des copains pour « un jaune ». Le triomphe du fascisme en Italie, la montée du nazisme en Allemagne, la domination de l'Europe par des dictateurs grotesques, mus par une semblable folie sanguinaire, l'apparition en France de ligues d'extrême droite les ont laissés indifférents : en fait de journaux il ne lit que l'*Auto* et elle, depuis 1937, *Marie-Claire*, n'ont pas de poste de radio (c'est encore un luxe), et leur horizon s'arrête au cercle étroit de leur travail et de leur famille.

Ce n'est qu'à partir de septembre 1938 qu'Ernest a commencé à s'inquiéter des bruits de guerre qui se font entendre jusque dans son entourage. Comme presque tout le monde, il a été soulagé par les accords de Munich qui abandonnent la Tchécoslovaquie aux nazis, croyant qu'Hitler se contentera de cet os à ronger. La perspective d'être mobilisé l'affole : comme la plupart de ses concitoyens, il redoute la guerre, les souvenirs de 14-18 sont encore très présents, vingt ans après. S'y ajoute dans son cas cette jalousie malade qui s'est assoupie depuis la naissance des enfants, mais que l'idée d'une longue séparation où Berthe échapperait à toute surveillance réveille. Il recommence à boire et, quand il a bu, à battre et à désirer sa femme, au risque de lui laisser un troisième enfant alors qu'il serait sous les drapeaux. Pourtant il lui faut partir après l'ordre de mobilisation du 2 septembre 1939. Pendant la « drôle de guerre », il bénéficie encore de deux courtes permissions, qui laisseront un souvenir particulièrement pénible à Berthe.

## Le témoin gaulois - Fantasques

La guerre sera pour elle, en dépit de l'exode, des privations et des bombardements qui n'épargnent pas les banlieues voisines dont les ponts sont particulièrement visés, une longue période de convalescence. Dès le 8 mai 1940 ses parents, craignant que Paris ne subisse comme en 1870 un long siège, ont décidé de chercher refuge à Saint-Germain, plutôt que de se replier chez Jacques et Lucie qui s'estiment en sécurité et les ont invités à Brunoy. Le taxi, qui offre sept places dont deux strapontins n'est donc pas surchargé, puisqu'ils n'emmènent que Berthe et ses deux fils, et qu'ils se rendent dans une maison prête à les accueillir. De plus, ils devancent le grand flot de l'exode, si bien que ce court voyage se passe sans problème, d'autant qu'on est parti de grand matin : il a fallu réveiller les deux gamins, leur laver le museau, leur faire boire à la hâte un chocolat chaud, ce qui les a mis de très méchante humeur, mais ils se sont vite rendormis au fond de la voiture, de chaque côté de leur mère. Le seul signe de guerre qu'on ait rencontré est une colonne de chars qui, dans le petit matin, a surgi dans les champs à leur gauche : il a fallu s'arrêter pendant qu'ils traversaient la route pour continuer leur chemin à travers champs, à droite. Le mois suivant, on a assisté dans un silence hostile au passage lent du cortège des envahisseurs, où alternaient autochenilles et cavaliers, fantassins et cantines datant de 1914 et tirées par des chevaux. Les « Boches » se sont installés dans la maison d'école qui leur a servi de *kommandantur* et dans quelques prés où ils ont planté leurs tentes, puis ils ont disparu au bout de quelques jours, mais ils resteront présents tout près, à Nevers, jusqu'à ce que la Résistance les en déloge, en septembre 1944.

En septembre, on a repris la route de Paris et Berthe a tenu à regagner son domicile avec ses enfants. C'est en partie parce qu'elle craint toujours les rapports que Mme Ducasse, la concierge, ne manquera pas de faire au retour de son mari : elle croit que depuis l'armistice la guerre est finie et pense que les

## Le témoin gaulois - Fantasques

soldats ne tarderont pas à rentrer, déjà tous ceux qui ont déserté, suivant l'exemple de leurs officiers, sont chez eux. D'autre part, il lui est possible de s'embaucher pendant qu'elle est libre dans un atelier : personne ne peut y trouver à redire, puisqu'elle doit subvenir à ses besoins et à ceux des enfants en attendant le retour de son seigneur et maître, toutes les femmes dans son cas en font autant.

Pour commencer, elle confie la garde des petits à Rose, une voisine plus âgée et sans enfants dont le mari n'a pas été mobilisé. Ce sera bientôt une amie. En fait, rien ne se passe comme elle l'a prévu. Elle reçoit au bout de trois mois une lettre de son mari, prisonnier dans un stalag de Poméranie : elle ne cherchera même pas ce pays sur une carte, il lui suffit de savoir qu'Ernest est loin d'elle. Embauchée chez Alsthom, elle y est employée à la fabrication en série de pièces de transformateurs. Mais, n'étant pas issue du monde ouvrier, elle vit mal cet emploi et souffre en particulier des avances grossières des petits chefs et du machisme ambiant. Le gouvernement de Vichy étant hostile au travail des femmes, il lui est difficile de trouver un autre emploi, et bientôt elle revient aux travaux domestiques d'aiguille et de ménage, qu'elle retourne exercer chez sa mère ou dans le quartier de celle-ci, où ces tâches sont toujours très demandées. Avec la misérable indemnité allouée aux femmes de prisonniers et l'aide discrète de ses parents, elle s'en tire plutôt mieux qu'avec ce que son mari voulait bien lui reverser de son salaire, bien qu'il ne l'ait jamais laissée manquer du nécessaire. Joseph, qui a équipé son taxi en gazogène et rentre du travail imprégné de charbon de bois, fait souvent par le train le voyage de Saint-Germain, où il connaît tous les paysans : il en rapporte à chaque fois un lourd chargement de victuailles qui permet à toute la famille de compléter les maigres rations officielles que mesurent les tickets de rationnement, sans passer par le marché noir qu'on n'a pas les moyens d'aborder. Aussi Claude et Christian ne souffriront-ils

## Le témoin gaulois - Fantasques

pas des restrictions comme tant d'autres enfants de la guerre, et seront grands et forts comme leur père. Tout au plus rêvent-ils parfois de fruits exotiques – oranges et bananes – et de vrai chocolat qu'ils ont eu le temps de connaître dans leur première enfance. Enfin, Mme Ducasse sera tuée dans un de ces bombardements que subit Saint-Ouen en 1944. « À quelque chose malheur est bon ! » dira Berthe, en guise d'oraison funèbre. Ces années d'occupation ont été, pour ceux qui les ont vécues, les plus longues de leur vie, et Berthe ne fait pas exception à cette règle. Si la subsistance est assurée par son travail – elle est heureusement vigoureuse et optimiste et n'envisagera jamais ce que deviendraient ses fils si elle venait à leur manquer, d'autant que la liberté retrouvée et les responsabilités stimulent son énergie – elle ne peut s'empêcher, à mesure qu'elle guérit, d'envier ces femmes qui ont auprès d'elles un homme, un homme normal ! D'ailleurs celles-ci regardent avec méfiance et presque de l'hostilité cette belle jeune femme qu'elles soupçonnent, du fait qu'elle est seule, de songer à séduire le mari des autres ! Comme les nuits, prolongées par le couvre-feu, lui paraissent longues ! Et puis il y a les tâches et les soucis liés aux enfants et qu'elle doit affronter avec la seule aide de sa voisine et celle, plus lointaine, de ses parents. Elle doit encore se priver pour envoyer quelque nourriture à Ernest, qui n'aime pas écrire mais lui adresse pourtant de courtes missives pour se plaindre du régime du stalag, la remercier du précédent colis et lui en demander un autre, demander des nouvelles des enfants et l'embrasser. Elle lui répond encore plus brièvement, pour lui annoncer le prochain envoi et dire que les garçons vont bien, et termine simplement par la formule « À bientôt », avant de signer de son prénom. Enfin, à mesure que la guerre avance, les alertes suivies ou nom de bombardements plus ou moins proches se multiplient. Quand retentissent les sirènes, il faut habiller les enfants en toute hâte, et descendre aux abris aménagés dans les

[Le témoin gaulois](#) - Fantasques

caves. En 1944, quand les bombes commencent à tomber près de Clichy, elle se replie avec ses enfants chez ses parents, dont le quartier résidentiel n'offre a priori aucune cible à l'aviation alliée, maîtresse du ciel, désormais.

Enfin Paris est libéré. Le 26 août, elle monte à l'Étoile pour acclamer les chars de Leclerc. Elle est en compagnie d'Odette dont le mari, qui n'a pas été fait prisonnier en 1940, a rejoint les maquis du Morvan pour échapper au S.T.O., et les deux jeunes femmes, bras dessus, bras dessous, sont folles de joie.

## XI

En octobre 1944, tandis que la guerre s'éloigne vers l'est, le mari d'Odette revient après avoir libéré Nevers, et tous deux, qui ont fêté l'événement chez Berthe, lui proposent de l'aider à rénover son appartement où rien n'a été fait depuis douze ans. Depuis longtemps, le nu de la chambre à coucher a disparu, et les garçons y dorment dans le grand lit, tandis qu'elle se contente d'un divan acheté d'occasion, dans la salle à manger. On arrache le vieux papier des murs, on repeint tout en blanc, c'est la mode, les vieux meubles sont bradés et avec l'aide de ses parents, de Lucie et de Jacques, Berthe a acheté deux lits jumeaux, une grande commode et une armoire pour les garçons. Un divan étroit pour elle-même, avec une table basse et des meubles moins encombrants modifient complètement l'aspect de la salle à manger. Elle ne croit plus au retour d'Ernest, qui n'a pas donné de nouvelles depuis des mois.

Fin décembre, en rentrant des grands magasins où elle a acheté les cadeaux de Noël des enfants, elle monte dans un wagon du métro où il ne reste plus de place assise. Un jeune homme se lève aussitôt et lui cède sa place ; elle le remercie d'un grand sourire. Place Clichy, des places se libèrent et le jeune homme s'assoit en face d'elle. Il est grand, d'allure sportive, brun, avec un air timide et de beaux yeux noirs très doux et un peu tristes, une expression de bonté qui la touche. C'est elle qui engage la conversation en le remerciant encore, il y a si peu d'hommes qui aient encore la politesse de céder leur place aux dames ! Il lui dit qu'elle lui a paru fatiguée, lui demande quel est son métier. Malheureusement, on arrive porte de Clichy, et ils se quittent. En montant dans l'autobus qui doit la conduire à la mairie de Clichy, elle a la surprise de le retrouver :

« Vous allez aussi à Clichy ? demande-t-il

– Bien sûr, j'habite dans le quartier de la mairie ! »

## Le témoin gaulois - Fantasques

Renseignements pris, ils habitent à deux pâtés de maison l'un de l'autre.

« C'est drôle, dit-elle, qu'on ne se soit jamais rencontrés !

– C'est que je suis absent depuis plus de quatre ans, j'avais vingt ans en 1940 et j'ai rejoint les forces de la France libre, à Londres. J'ai servi comme mitrailleur à bord d'un bombardier et je suis en permission libérable, j'ai donné ma démission sans attendre l'écrasement complet des nazis... j'aurais eu intérêt à rester dans l'armée, mais je n'ai pas la vocation. »

Avant de se séparer, ils ont échangé leurs noms et se sont donné rendez-vous dans un café de la porte de Clichy pour le lendemain soir. Après quelques rencontres, ils savent à peu près tout de leur situation : il est orphelin, n'a aucune famille, veut suivre à sa libération une formation d'aide-comptable et pousser ses études aussi loin que possible en cours du soir dès qu'il aura trouvé du travail. Elle lui a dit son mariage malheureux, son mari dont elle est depuis longtemps sans nouvelles, ses deux garçons qui entreront bientôt dans un centre d'apprentissage. Un mois plus tard, il lui propose de poursuivre leurs conversations chez lui, on y sera plus à l'aise ; elle sourit de la maladresse de sa proposition, mais accepte ce rendez-vous. Pour la première fois depuis ses dix-sept ans, elle se sent femme et se croit aimée. Elle lui a fait remarquer qu'elle est plus vieille que lui, ils ont plus de cinq ans de différence et si cela ne se voit pas encore, quand elle aura cinquante ans, il la quittera pour une plus jeune, mais il a protesté si tendrement qu'elle a su qu'elle pouvait lui faire confiance. Elle a conclu : « Alors, tu seras mon bâton de vieillesse ! » En attendant, il la presse de venir s'installer chez lui avec les enfants, mais elle refuse. Elle attend de savoir si Ernest a disparu pour de bon ou s'il reviendra ; dans ce cas elle entend bien s'expliquer avec lui avant de reprendre sa liberté.

Le mardi 17 avril 1945, alors qu'elle vient de coucher les enfants, on sonne à sa porte. Berthe s'empresse d'ouvrir, craignant que

Le témoin gaulois - Fantasques

Claude et Christian, qu'elle a quittés endormis, ne soient réveillés par le bruit. Sur le seuil se tient un homme grand et maigre, un peu voûté : c'est son mari, qui lui paraît bien vieilli. Elle le fait entrer en lui disant :

« Ne fais pas de bruit, les enfants dorment ! Il entre dans la salle à manger et s'arrête, interdit :

– Où les as-tu mis ?

– Dans la chambre, *leur* chambre !

– Et nous, où est-ce qu'on dort ?

– Tu dormiras sur le canapé, moi je dormirai avec eux.

– Je vois, je ne suis plus assez bon pour toi ? Et qu'est-ce que c'est, tous ces changements, où as-tu pris l'argent ?

– J'ai travaillé, je ne bois pas, mes parents et Lucie m'ont aidée, et j'ai refait moi-même les peintures avec l'aide d'Odette et de son mari.

– Tu ne m'as même pas embrassé, on est quand même mari et femme ?

– Désolée, mais c'est fini depuis cinq ans ! Demain je retourne avec les enfants chez ma mère, je te laisserai tout, on divorcera et tu referas ta vie !

– Et toi la tienne ? Mais c'est déjà fait, j'imagine ?

– Si tu veux dire que j'ai couché avec un autre, c'est non ! Tu m'as dégoûté de ça depuis longtemps ! » ment-elle avec sincérité.

L'homme serre les poings, hésite, tourne le dos et sort en claquant la porte.

Il revient vers minuit, complètement ivre. À peine entré, il commence à vomir en courant vers les toilettes. Comme autrefois, Berthe doit l'aider à s'allonger, nettoyer ses traces, mais elle va se coucher entre les lits jumeaux, sur une couverture et un oreiller qu'elle a préparés.

Le lendemain, elle lui présente leurs enfants, qui se laissent embrasser avec répugnance par cet étranger mal rasé qu'ils reconnaissent à peine. Leur mère ne leur en a jamais parlé, jamais

## Le témoin gaulois - Fantasques

non plus ils n'ont demandé de ses nouvelles. Il ne les a jamais battus – Berthe l'aurait aussitôt quitté – mais ils ont peur de cet homme dont ils connaissent la violence.

Rose les emmène à l'école. Ernest annonce à sa femme : « Je vais à ma boîte, je reprends mon travail le plus tôt possible » et sort avant qu'elle ait pu dire un mot. De sa fenêtre, elle le voit s'engager à grands pas sur le chemin de l'entrepôt. Elle griffonne à la hâte une lettre pour Georges : il connaît son adresse et, bien qu'il ne soit jamais venu chez elle, l'idée peut lui en venir s'il ne la voit pas ce soir, elle le prévient donc de son départ et lui dit qu'elle lui écrira plus longuement demain. Puis elle range à la hâte les affaires des enfants, les trois robes bon marché et le peu de lingerie qu'elle possède dans une valise, et sort d'un pas pressé pour porter la lettre au domicile de Georges. En route, elle entre chez l'épicier et téléphone à son père de venir la chercher à onze heures un quart : ils prendront les enfants à la sortie de l'école. Arrivée devant la maison de Georges, elle entre sous le porche, frappe à la porte de la loge et remet à la concierge, qui la connaît de vue, « une lettre pour M. Georges ». En sortant du couloir, elle tombe nez à nez avec Ernest.

« Qu'est-ce que tu fous ici ?

– J'ai porté un mot pour une copine que je devais voir ce soir...

– Une copine ou un copain ? Allez, on rentre, on s'expliquera à la maison ! »

Il l'a prise par le poignet et l'entraîne à toute allure, grimpe les escaliers et claque la porte sur eux, la gifle et la jette à terre, s'acharne sur elle à coups de pieds et à coups de poings. Elle s'est recroquevillée, tâchant instinctivement de protéger sa figure et son ventre, mais pour la première fois, elle pousse des cris perçants. On sonne avec insistance, son mari va ouvrir, Rose et deux voisins sont sur le palier et Rose dit d'un air innocent : « Je rapporte à Berthe les manteaux des enfants. » Berthe a sauté sur

Le témoin gaulois - Fantasques

ses pieds et lui crie : « Entre donc, je te fais un café ? ». Une fois de plus, Ernest sort en claquant rageusement la porte.

Rose fait allonger son amie, lui apporte des compresses :

« Ma pauvre petite, tu vas avoir un œil au beurre noir ! Tu ne peux pas rester avec cette brute ?

– Non, nous nous sommes assez expliqués, ma valise est faite, mon père passe me prendre à onze heures un quart, je rentre chez eux, nous prendrons les enfants au passage. »

– Alors je reste avec toi, je vous accompagnerai jusqu'à l'école. »

## XII

Berthe a donné rendez-vous à Georges dans un café de la place Pereire. Il écoute calmement le récit des derniers événements (son mari est venu hier faire scandale chez ses parents, mais Joseph l'a menacé d'appeler la police), réfléchit un instant et lui dit :

« En somme, te voilà libre !

– Mais il ne veut pas entendre parler de divorce, il me faudra des années pour l'obtenir !

– C'est vrai, mais on peut obtenir tout de suite la séparation de corps, les témoins ne manqueront pas. D'ici là, je donnerai congé pour l'appartement que mon oncle m'a laissé (elle sait qu'il est mort quelques jours avant le retour du neveu qu'il avait élevé et dont il était resté sans nouvelles), je trouverai un logement pas trop loin de chez tes parents, mais dans un autre quartier, pour qu'il ne revienne pas te relancer, et nous y emménagerons avec les enfants ! »

Berthe se jette dans ses bras : il faut d'abord qu'elle prépare les enfants et le présente à ses parents, puis voir si les garçons voudront bien l'accepter.

Les parents, ainsi que Jacques et Lucie, ont approuvé sans réserve cet arrangement. Quand aux gamins, soulagés à l'idée qu'ils ne reverront plus leur père, ils accueillent Georges comme un libérateur. Bientôt, on emménage au bout de la rue Cardinet, du côté du square des Batignolles. Georges se conduit en bon père de famille, à la fois attentif et ferme, et les garçons traverseront l'adolescence sans problèmes majeurs, à part quelques bagarres entre eux. Bien que Georges, qui fera toute sa carrière dans la même entreprise comme c'est alors l'usage, ait rapidement grimpé les échelons et gagne bien sa vie, Berthe continue à travailler, elle a sa dignité et il n'y voit pas d'inconvénient. L'année 1950 a marqué un tournant dans cette vie désormais heureuse :

## Le témoin gaulois - Fantasques

Berthe obtient son divorce et peut enfin épouser Georges, mais deux mois après elle lui annonce en pleurant qu'elle ne lui donnera jamais la fille dont ils rêvaient tous deux : elle a un fibrome, comme on dit alors par euphémisme, et on doit « lui faire la totale ». Georges la serre doucement dans ses bras et lui dit : « ça ne fait rien, tu m'as déjà donné deux fils, on fera avec ! » Depuis près de cinq ans, Berthe travaille à plein temps chez des commerçants de la rue Pierre Demours qui ont acheté l'ancien appartement de Jacques et de Lucie. Comme ils ont quatre enfants, la salle de bain a été transformée en chambre à coucher, ce qui leur fait quatre pièces.

Berthe s'attache surtout aux deux plus jeunes, Françoise, née en 1940, qui sera un peu sa fille, et Jean, le petit dernier, qu'elle a vu naître en 1946. Elle les emmène tous deux en vacances à Saint-Germain, car elle est devenue au fil des ans l'amie de sa patronne, mange maintenant à la table de famille et non à la cuisine comme celles qui l'ont précédée et comme c'est la règle. Sa situation matérielle s'est d'ailleurs beaucoup améliorée : Georges a acheté une voiture, puis ils se sont réinstallés à Clichy, mais plus loin, dans le quartier du Lendit, dans une rue calme où ils ont acheté un appartement tout neuf, à deux pas du dispensaire des enfants. Les fenêtres donnent sur une grande cour, avec quelques emplacements réservés aux autos. Avec le temps, elle sera entièrement transformée en parking.

En 1960, Joseph est hospitalisé pour une opération sans gravité, et Berthe lui rend visite tous les jours. Un matin, elle arrive tout émue à son travail, et dit :

« Devinez ce qui arrive ? Mon père a une double vie ! »

En arrivant, hier soir, à la porte de sa chambre, elle a vu qu'il était en compagnie d'une dame de son âge, une inconnue avec qui il paraissait au mieux. Elle s'est retirée sans bruit, par discrétion, et son père lui a demandé ce matin pourquoi elle n'est pas venue la

## Le témoin gaulois - Fantasques

veille. Elle a rougi et lui a répondu que, voyant qu'il avait de la compagnie, elle n'a pas voulu les déranger et est repartie.

« Mais il fallait entrer ! Cécile est une amie de jeunesse que j'ai rencontrée par hasard dans la rue, il y a deux ans. Elle s'est mariée de son côté, a une fille et elle est veuve depuis peu. J'aime toujours ta mère, mais tu sais, elle n'est pas toujours drôle, alors on a repris notre ancienne liaison, ça ne fait de mal à personne puisque Louise n'en sait rien ! »

Berthe ne saura jamais si sa mère s'est doutée de quelque chose, ou si elle est toujours restée dans l'ignorance. Du reste, elle pense que, si elle avait connu ces infidélités, elles lui auraient été indifférentes. Elle n'éprouve sans doute pour Joseph que de la reconnaissance : il a donné son nom à sa fille et a été un excellent père ; c'était un homme travailleur et sobre qui a été un bon compagnon et sans doute, pense Berthe, un bon partenaire ; mais, comme il le lui a dit, elle a exigé de faire chambre à part depuis plus de deux ans...

En 1961, Berthe, bien que jeune encore, a cessé de travailler parce que ses patrons prenaient leur retraite. Bientôt ses fils, tous deux techniciens, se sont mariés, une petite-fille, Gisèle, est d'abord née, que sa mère a abandonnée à Claude en le quittant. Puis d'autres petits-enfants sont nés, Claude et Christian ayant tous deux divorcé et s'étant remariés. Les grands-parents se sont chargés d'élever Gisèle, qui est pour Georges la fille qu'il aurait aimé avoir et restera sa préférée même quand, devenue grande, elle prendra le parti de sa mère qui prétend que ses grands-parents la lui ont enlevée de force. Tous deux souffriront beaucoup de cette trahison.

1970 a été pour eux une année noire, comme il advient parfois dans les familles. Louise est morte la première, puis Lucie, peu après. Jacques, qui n'a pas supporté son veuvage, s'est pendu dans sa grande maison de Brunoy, un soir de décembre.

## Le témoin gaulois - Fantasques

Pourtant, la vie continue. Georges et Berthe se rendent souvent à Saint-Germain, pour les vacances comme en week-end, et ils ont acheté un chalet dans les Alpes où ils vont avec les enfants l'hiver et au printemps, réalisant un vieux rêve de Berthe, qui n'a jamais voulu, en revanche, revoir la mer. À Saint-Germain, ils invitent souvent Joseph et Cécile. À la mort de celle-ci, Joseph la fait inhumer non loin du caveau où Louise l'attend. Il la rejoindra en 1978.

Georges a pris sa retraite à soixante ans, en 1980, et ils ont connu encore de belles années, assombries seulement par la brouille avec Gisèle qui les a reniés. Puis Georges, soigné depuis cinq ans pour une maladie de cœur, est mort chez lui, un matin de février 1990, alors qu'il dormait paisiblement près de Berthe.

Quelques mois après, Berthe a eu la mauvaise surprise de voir Ernest frapper à sa porte. Bien sûr, elle ne lui offre pas d'entrer et lui demande ce qui l'amène. Il a appris qu'elle était veuve, lui-même vit seul depuis plusieurs années, il a eu des ennuis de santé et est devenu sobre :

« On s'est aimés, pourquoi vieillir chacun de son côté, on pourrait se remettre ensemble ? Non, ne réponds pas tout de suite, réfléchis d'abord, je reviendrai dans trois jours ! »

Justement, Claude et Christian se sont donné rendez-vous chez elle : c'est rare depuis son veuvage, ils se relaient chaque jour avec ses petits-enfants pour lui rendre visite, si bien qu'elle ne passe jamais seule une journée entière. Mais demain, chacun part en vacances de son côté, avec sa famille ; c'est Claude qui cette année l'emmènera à Saint-Germain où elle passera les trois mois d'été. Eux ne resteront que trois semaines, le temps de leurs congés.

Berthe leur raconte l'étrange démarche de leur père :

« Si tu acceptes de te remettre avec ce type, dit Claude, tu ne me reverras jamais ! »

– N'ayez crainte, dit-elle, je ne le voudrais pour rien au monde ! »

Le témoin gaulois - Fantasques

Aussi, quand Ernest se présente ce soir-là, elle lui dit, simplement :

« Ce n'était pas la peine de revenir. Notre histoire est si loin que je te pardonne, bien que tu m'aies fait beaucoup de mal. Je n'ai été heureuse qu'après t'avoir quitté, et aujourd'hui, il me reste le souvenir de Georges, mes fils, et leurs enfants : assez pour remplir ma vie. Maintenant, va te faire pendre ailleurs ! »

Quatorze ans ont encore passé. Ernest est mort à son tour, elle l'a su par une voisine. Berthe est toujours aussi entourée par sa famille et ses voisins. Ce soir elle se réjouit : Christian la conduit demain à Saint-Germain où elle passera encore tout l'été avec ses deux fils et leurs femmes. Elle aime leur compagnie, bien qu'à quatre-vingt neuf ans elle se sente toujours parfaitement valide.

### XIII

Coincé entre deux immeubles récents et pourvu seulement d'une grande cour gazonnée qu'on appelle « le parc », c'est un ancien dispensaire construit dans les années cinquante et d'apparence si discrète que si vous interrogez les rares passants de cette paisible rue de banlieue, personne ne pourra vous dire où se trouve *La Grange bleue* ni s'il existe une maison de retraite dans le voisinage. L'œuvre catholique qui l'avait créé a changé son affectation quand le nombre des vieux a excédé celui des enfants. La maison offre un hall d'accueil triste situé en contrebas de la rue, avec un grand comptoir où vous accueillent, selon l'heure et le jour, une secrétaire surmenée ou un concierge indifférent. Quelques chaises de plastique bon marché sont alignées en face à l'intention des visiteurs, le long d'une haute fenêtre orientée plein nord qui dispense un jour gris. À gauche part un long et large couloir éclairé d'une lumière jaunâtre qui fait des coudes et est bordé de chaque côté d'une rampe de bois sur laquelle s'appuient les rares pensionnaires en état de marcher. On passe devant une « salle d'animation » et le bureau de la psychologue (aujourd'hui fermés), une salle de gymnastique et la grande salle à manger avec ses dressoirs de bois aggloméré et ses tables de formica. Elle sert aussi de salon en dehors des heures des repas.

À l'origine, le personnel était deux fois plus nombreux et stable : infirmières, aides soignantes et femmes de ménage connaissaient personnellement chaque pensionnaire, et pouvaient consacrer quelque minutes à chacun pour « bavarder », ce qui revenait en général à écouter leurs plaintes, leurs petites médisances au sujet de leurs compagnons d'infortune ou leurs souvenirs. Mais un fonds de pensions a racheté trois ans auparavant tout le réseau et entrepris de le gérer de manière à réaliser des bénéfices substantiels sans augmenter excessivement les pensions qui étaient déjà fort élevées : celle de Berthe absorbe presque

## Le témoin gaulois - Fantasques

entièrement sa retraite, pourtant bien supérieure à la moyenne. On a donc remercié l'animateur qui maintenant les vieilles gens en éveil et retardait de son mieux le gâtisme en leur proposant des jeux toujours renouvelés, la psychologue et la moitié du personnel soignant et administratif, mais on dit encore chaque jour la messe : cela ne coûte rien. Enfin on s'est gardé de faire les travaux d'entretien les plus élémentaires : la peinture tourne au gris sale et s'écaille par endroit, les ascenseurs sentent l'urine et les vieux ont dû se passer d'eau chaude pendant trois mois par suite d'une panne.

La chambre de Berthe est située au premier étage et donne sur le parc, qui depuis quelques jours offre une animation inhabituelle. C'est que l'on construit sur cet étroit terrain une annexe qui offrira des chambres toutes neuves et nettement plus étroites que celles du vieux bâtiment, trop grandes au goût de la nouvelle administration et biscornues, mais qu'il ne serait pas rentable à court terme de redessiner. Les quelques arbres et les carrés de gazon, cet *ersatz* de nature qui lui permettait de suivre la marche des saisons ont déjà disparu, engloutis dans un grand trou de glaise. Bientôt elle aura pour vis-à-vis les fenêtres du nouveau mouoir.

Depuis plusieurs jours, elle a renoncé à descendre déjeuner ou dîner dans la grande salle à manger du rez-de-chaussée : une crise de rhumatismes l'avait privée de l'usage de ses mains, et elle ne pouvait plus déplacer sa chaise roulante, où ses jambes énormes la clouent, sans l'aide d'une aide-soignante. Elle n'a pas voulu déranger l'une de ces jeunes filles si gaies et si braves, mais surchargées de travail, et qui souvent ne restent pas plus de quelques jours dans cette maison de retraite où ses fils l'ont conduite.

Comme la plupart des pensionnaires, elle laisse sa porte entrouverte pour jouir du spectacle du couloir : allers et venues du personnel pressé, hébété de fatigue, de quelques autres vieux

## Le témoin gaulois - Fantasques

qui traînent leurs savates et des rares visiteurs. Parfois une voisine vient se planter dans l'encadrement de la porte et observe avec curiosité le visiteur qui ne sait quelle attitude prendre : faut-il se lever et la saluer ? l'inviter à entrer et à s'asseoir ? ou au contraire refermer doucement la porte ?

« Ne t'inquiète pas, dit Berthe qui, amusée, observe la scène : elle vient souvent comme ça écouter ce qu'on dit, ça lui fait passer le temps ! En plus, elle n'est pas tout à fait idiote, l'autre jour elle a dit à l'infirmière qu'elle me connaissait bien, que Claude lui a donné un bracelet, et c'est vrai ! »

Puis elle reprend sa plainte. Quand ses fils l'ont amenée ici au sortir de l'hôpital, dans cet ancien dispensaire où elle-même les avait bien souvent conduits jadis pour des vaccins ou de petits bobos (« les garçons, c'est toujours plaies et bosses »), elle pensait que ce n'était que pour quelques semaines de convalescence et qu'elle retournerait bientôt chez elle : après tout, à quatre-vingt-neuf ans, elle avait encore toute sa tête, de bons voisins qui lui faisaient quelques courses et prenaient chaque jour de ses nouvelles, et ses fils, qui habitaient dans le voisinage et venaient plusieurs fois par semaine lui faire un peu de ménage et de cuisine quand ils travaillaient n'avaient jamais cessé de lui rendre ces devoirs depuis qu'ils étaient en retraite. Mais ils ne pouvaient accepter l'idée qu'elle puisse faire une nouvelle chute et rester à souffrir pendant douze ou quinze heures ; il devenait difficile, à cause de ses mauvaises jambes, de la transporter même chez le docteur ; ici au contraire elle serait bien soignée et entourée. Ils lui avaient apporté quelques affaires – surtout ses photos – et deux petits meubles auxquels elle tenait, puis lui avaient expliqué qu'ils avaient dû se porter garants pour le paiement de sa pension et que son trois pièces faisait des frais inutiles et qu'il fallait le vendre, à un prix qui d'ailleurs la stupéfia, tant l'immobilier avait pris de valeur.

## Le témoin gaulois - Fantasques

Pendant un an elle avait bien pleuré, puis elle avait fini par s'y faire. Tout de suite elle s'était tournée vers les autres pensionnaires, souvent plus handicapés et malheureux qu'elle, et s'était efforcée d'alléger leur peine, mais c'était souvent une nouvelle source de chagrin : plusieurs étaient morts après quelques semaines ou quelques mois d'amitié. Aujourd'hui, elle s'occupe d'un monsieur très distingué mais qui perd un peu la tête : « Si vous voulez du fromage, il faut en demander, sinon personne ne vous en servira ! » et elle s'est fait deux ou trois amies avec qui elle a de longues conversations, ressassant inlassablement les mêmes souvenirs. Surtout, elle est fière d'être « la meilleure » des pensionnaires, toujours prête, ne réclamant jamais rien, et sa bonne volonté et sa gentillesse lui valent parmi le personnel soignant des amitiés fidèles : plusieurs infirmières qui ont quitté cette maison lui écrivent encore chaque mois. Et puis on l'a opérée de la cataracte et elle peut de nouveau lire et pleurer comme la midinette qu'elle fut sur les malheurs des héroïnes de papier, ce qui vaut mieux que s'apitoyer sur son propre sort.

Se rend-elle compte de la dégradation de son environnement ? Elle raconte en plaisantant les pannes et les ouvriers toujours promis mais qui ne viennent jamais, et la réparation qui consiste à remplacer un lavabo cassé par un vieux lavabo de récupération : « Ils m'ont dit qu'il leur avait fallu du temps pour trouver le même modèle, comme si je ne savais pas ! » Les travaux d'en face ne la dérangent pas, peut-être parce qu'elle entend moins bien : « Ils ne commencent qu'à huit heures, et ici, on nous réveille à sept pour nous servir le café une heure plus tard ! » Peut-être l'habitude lui cache-t-elle l'encrassement et le délabrement de sa chambre ? Elle se plaint seulement du *turn-over* du personnel : « La semaine dernière, une petite débutante très mignonne nous a quittés au bout de trois jours. Elle m'a dit que le métier ne ressemblait pas du tout à ce qu'elle avait espéré. Elle croyait

Le témoin gaulois - Fantasques

qu'elle pourrait avoir des contacts avec les pensionnaires, consacrer un peu de temps à chacun, bavarder avec eux... Mais ce temps-là est bien fini ! »

Le visiteur est parti au bout d'une heure et demie, mais c'est un jour faste : Christian viendra dans une heure. C'est un heureux grand-père : son fils et sa belle-fille sont ingénieurs, leur fille est très douée et suivra leurs traces... Elle se penche pour atteindre, sur la table de nuit, son roman larmoyant, et se replonge dans sa lecture.

# La Disparition

*J'ai voulu rendre hommage à un auteur pour qui j'ai beaucoup d'estime. Puis je me suis aperçu que cette réponse lourdaude à sa question était un peu comme le pavé de l'ours : elle prétend éclaircir un mystère qui contribuait au pouvoir enchanteur du roman.*

« [...] je voudrais juste poser une question : franchement, comment se fait-il qu'on n'ait pas retrouvé le corps ? »

Vincent Delecroix (*La Chaussure sur le toit*, Gallimard, 2007)

Déjà la nuit tombait. Dionysos jeta un coup d'œil à son voisin qui, le volant confortablement appuyé sur son ventre, manœuvrait prudemment. Le vieux camion délabré sortait d'un entrepôt proche de la gare du Nord, où ils avaient livré la cargaison de draps rapportés de la banlieue de Lille.

« Tu n'as pas faim, fiston ? »

- Si, bien sûr, mais il nous reste encore à livrer la came, et on ne peut pas la perdre de vue...

- Les choses sérieuses d'abord ! Je connais tout près d'ici un bistrot épatant, avec des spécialités de chez nous et une cour fermée où on pourra garer en sûreté ce tas de ferraille. Ce sera son dernier voyage, et demain l'entreprise Silène et Cie pourra s'en offrir un tout neuf ! Ça s'arrose, non ? »

Deux heures plus tard, le patron du petit restaurant rouvrait la porte cochère avec l'aide du jeune homme qui sauta lestement sur le siège du chauffeur, tandis que le gros Silène grimpait lourdement de l'autre côté. Il abaissa la vitre pour faire un signe d'adieu à son hôte puis, renonçant à attacher sa ceinture qu'il se contenta de retenir de la main gauche, il se rencogna en donnant l'ordre à son compagnon de conduire avec prudence :

« C'est pas le moment de s'offrir un contrôle ! »

## Le témoin gaulois - Fantasques

Bientôt, son voisin entendit un faible ronflement, qui enfla bientôt jusqu'à faire trembler les vitres.

Le vieux ne rouvrit les yeux, quelque part dans une zone industrielle de la banlieue sud, que lorsque le véhicule s'arrêta devant la porte d'un vaste hangar sur laquelle les phares mis en code dessinaient deux cercles lumineux. Il s'ébroua, fit jouer la télécommande et, quand le camion se fut garé sous le gros luminaire carré qui n'éclairait que le centre du garage, laissant dans l'ombre de vastes zones, il descendit pesamment et, tendant une lampe torche au garçon, lui dit de récupérer la came, tandis qu'il allait relever les messages sur le téléphone du petit bureau vitré qui occupait un angle, tout au fond du bâtiment. Il n'avait pas pris l'écouteur qu'il vit arriver, tout pâle, son second :

« Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as peur du noir ? Où est la came ?

- Il est juste dessus, j'ai pas osé la prendre !

- Qui donc ?

- Mais j'en sais rien !

- Ah ça ! Ce garçon est fou ! »

Inquiet, Silène sortit du bureau, contourna le camion et soulevant la bâche qui en fermait l'arrière, lança un juron : l'intérieur était violemment éclairé, en plein centre, par la lumière du plafonnier tombant à pic, à travers la bâche déchirée. Sous cet éclairage théâtral, on distinguait une forme noire. Les deux hommes abaissèrent le hayon et montèrent sur le plateau pour mieux la voir : c'était le corps disloqué d'un vieil homme mal rasé, baignant dans une mare de sang. Bizarrement, l'un de ses pieds ne portait pas de chaussure.

« D'où vient ce type ? Personne n'a pu approcher de camion ! On ne l'a jamais perdu de vue !

« Sauf pendant le dîner... Le mec a peut-être sauté d'un toit ou d'une fenêtre ?

- À moins qu'on l'ait poussé... Ça ne pouvait pas tomber plus mal, en tous cas ! Y a pas de quoi rire ! Bon, passe-moi les deux

## Le témoin gaulois - Fantasques

couvertures qui sont dans le coin, on va le rouler dedans et l'emmener faire une petite promenade, mais commence par me nettoyer cette saloperie, il ne faut pas laisser de traces, et *fissa*, on nous attend.

La grosse mercedes les attendait, stationnée près du garage. Ils la poussèrent à l'intérieur pour faire moins de bruit, et déposèrent le paquet dans le coffre. Dionysos, qui avait récupéré la came dissimulée sous le plateau, tendit le colis au patron qui le mit entre les dossiers des sièges avant et la banquette et prit place aux côtés du jeune homme. La camionnette, tous feux éteints, partit lentement dans la nuit.

« Bon, nous voilà en retard, on fait d'abord la livraison, puis on se débarrassera de cette cloche : la Seine n'est pas loin ! »

Ils s'arrêtèrent devant un gros pavillon d'allure prétentieuse, dans une rue paisible. Les deux hommes descendirent, Silène serrant contre sa poitrine son précieux paquet, gravirent les trois marches, et Dionysos sonna : un coup long, deux coups rapides, puis un long. Ils sentirent qu'on les observait à travers le judas, et un vieil homme enveloppé dans une robe de chambre en soie les fit entrer sans mot dire, le visage renfrogné, et les conduisit au salon.

« Vous avez une heure de retard, je n'aime pas ça !

- C'est que...

- Bon, passe-moi la camelote ! »

Il ouvrit rapidement le colis et après en avoir inspecté le contenu, sortit d'un coffre une petite valise qu'il ouvrit :

« Tiens, vérifie !

- C'est bon, on a confiance ! »

L'hôte leur offrit une cigarette, et sortit une bouteille de gnôle.

« Une cigarette et un petit verre, ça me rappelle quelque chose, dit Silène, mais ma foi, c'est pas de refus, la journée a été longue... »

## Le témoin gaulois - Fantasques

Sans plus de commentaires, l'homme les reconduisit à la porte qu'il referma derrière eux.

Comme ils s'approchaient de la mercedes, la portière arrière s'ouvrit, et un grand type en jaillit, pointant sur eux un revolver :  
« Police, posez le bagage, levez les bras, trois pas en arrière, et restez bien sages ! »

Un autre homme qui occupait la place du chauffeur sortit à son tour, prit la mallette qu'il remit à son collègue, puis leur passa dans le dos des menottes et se mit en devoir de les fouiller minutieusement.

« C'est bon, montez à l'arrière ! »

La voiture démarra lentement dans la nuit. Les deux compères étaient encadrés par deux solides gaillards et un quatrième était assis à côté du chauffeur. Bientôt on quitta la nationale pour prendre une route secondaire, qui s'enfonçait dans les bois.

« Vous nous conduisez où ? S'inquiéta soudain le gros Silène ;

- Juste une promenade du côté de la Seine, d'ailleurs on arrive... »

La voiture obliqua brutalement à gauche et pila tout au bord de la berge du fleuve qui coulait à deux mètres en contrebas. Tout le monde descendit, on mit un bâillon aux deux prisonniers et Silène reprit la place du chauffeur.

« Toi, le petit gars, dit un de leurs gardiens, tu prends la place du mort, et tu n'oublies pas d'attacher ta ceinture. »

Des rires gras accueillirent cette fine plaisanterie, tandis que son auteur se penchait devant Dionysos pour desserrer le frein à main. Puis il claqua doucement la portière, et tous quatre poussèrent vigoureusement la voiture. Elle glissa dans le fleuve, s'enfonça lentement et finit par disparaître.

Quand le faible tourbillon qu'elle avait provoqué se fut effacé, le chef dit simplement :

« La bagnole nous attend à cinq cents mètres d'ici, il est temps d'aller dormir ! »

Le témoin gaulois - Fantasques

Et ils s'en allèrent sagement en file indienne, sur le bas-côté droit de la route. L'aube commençait à poindre.

## Bibi

« *Eh bien, Jacques, l'histoire de tes amours ?* »

Diderot (*Jacques le fataliste*)

Parmi mes camarades de Propédeutique figurait une petite provinciale de dix-sept ans, au minois rose, couronnée de cheveux blonds frisés et dotée d'un joli corps et d'une énorme poitrine dont elle paraissait ne savoir que faire. Elle rougissait comme une pivoine quand un garçon lui adressait la parole. Comme je militais encore, je lui demandai si elle était tala. Il fallut lui expliquer le mot, et elle répondit, en rougissant bien sûr, mais à la fois amusée et contrite, que non. Elle n'était pas communiste non plus, s'appelait Marie-France, et pour je ne sais quelle raison nous l'avons rebaptisée Bibi, nom auquel elle répondit toujours avec empressement.

J'avais bien d'autres chiens à fouetter, et n'y prêtais plus guère attention. Deux ans plus tard, je dînais la plupart du temps dans un restaurant universitaire installé bizarrement dans un hôtel particulier situé sur le boulevard de Courcelles, au bout du Parc Monceau. On y mangeait plutôt mieux qu'ailleurs et la dimension des salles de réception du rez-de-chaussée qui servaient de réfectoire, jointe à la hauteur prodigieuse des plafonds, rendaient supportable l'odeur tenace des frites. Un soir, en posant au hasard mon plateau, je me trouvai face à Bibi, qui achevait son repas. Nous étions tout heureux de nous revoir, comme si nous avions été de vieux amis. Elle avait pris de l'aisance et de l'assurance. Elle m'expliqua plus tard qu'elle avait rencontré un médecin habile qui l'avait déniaisée et, pressé de s'occuper d'autres jeunes patientes, l'avait bientôt laissée tomber. Elle s'était remise de son premier chagrin d'amour en devenant collectionneuse et, dotée d'une belle santé, n'avait guère chômé

## Le témoin gaulois - Fantasques

depuis. Ce soir-là elle me dit seulement qu'elle ne fréquentait plus guère la Sorbonne, et nous nous donnâmes rendez-vous pour le dimanche suivant, à midi précises.

Attaché aux bonnes manières, je vins avec cinq minutes d'avance. Mais, ayant traversé le boulevard devant la grande entrée du Parc Monceau, je l'aperçus de loin qui faisait les cent pas. Elle portait une robe extravagante, largement décolletée et d'un rouge éclatant. Je lui en fis compliment, elle me fit remarquer que moi aussi, je m'étais fait très beau, et nous éclatâmes de rire. L'un comme l'autre, nous avions une garde-robe bien pauvre, n'ayant aucun souci d'élégance. À vrai dire, nous mettions n'importe quoi. Mais nous étions également désireux de plaire ce jour-là. Le repas expédié, nous sommes allés au Parc Monceau. C'était une superbe et chaude journée de printemps. À cette heure-là le parc était presque désert. Nous avons pris une petite allée, derrière la colonnade de l'étang aux canards, et nous nous sommes assis sur un banc pour flirter. Elle me pressait à m'étouffer sur sa vaste poitrine qui menaçait de faire sauter les coutures de sa belle robe, et sa bouche avait un goût salé que je n'avais jamais connu et n'ai jamais retrouvé. Elle devait émettre des phéromones puissantes car en dépit de l'inconfort de notre posture

Et l'odeur de son corps, et le goût de sa bouche,  
M'excitaient follement.

Eh oui, en d'autres temps j'eusse écrit ces anecdotes en alexandrins...

Brusquement, elle se dégagea et se leva, en disant : « Allons-y ! », et partit à pas pressés. Je la suivais gauchement car sa décision avait été si subite que je n'avais pas eu le temps de reprendre mes esprits, et mon large pantalon de flanelle était tendu comme un grand foc par mon émoi. Dans l'étroite allée venait à notre rencontre, comme dans la chanson de Brassens, une famille bourgeoise :

« Le père, la mère, le fils, la fille, le Saint-Esprit. »

Le témoin gaulois - Fantasques

Les parents, très crispés, nous toisaient avec indignation. Les autres, qui suivaient en file indienne, l'air triste, regardaient heureusement ailleurs...

# Poison

On habitait rue Lechieur, côté Mariscal Phoque, les beaux quartiers, quoi ! La rue mérite bien son nom, un fameux docteur y exerçait ses talents dans un bel autel particulier d'où s'élevaient les fumées grasses de ses holocaustes à Mammon, mais c'était bien avant ma naissance et à l'autre bout de la rue. Le Mariscal, m'a dit mon père, c'était une espèce de connétable de la Troisième République, l'avait pas l'air marrant, le Phoque, j'ai vu ses faux taux à moustaches !

Mon père, il est tellement vieux que, la première fois qu'elle l'a rencontré, ma copine Marie m'a dit : « Il est sympa, ton grand-père ! » Ça m'a pas étonné, c'était pas la première fois qu'on s'y trompait. J'y ai dit que c'était mon père, et j'ai ajouté que c'est pas le mauvais type, mais que c'est tout de même un sacré couillon : à soixante ans il est tombé amoureux d'une femme de trente-cinq piges qu'en avait marre de rouler sa bosse. C'était une petite avocate qu'il avait d'abord chargée du contentieux de ce qu'il appelait son « étude » et qui n'était qu'une très grosse agence immobilière héritée de ses parents. Elle a tout de suite flairé une bonne affaire, et il a divorcé après trente-cinq ans de mariage et deux gosses ! « Que veux-tu, pour moi, à cette époque, Laura, c'était la jeunesse ! » qu'il m'a dit un jour. J'en suis tombé sur le cul parce que, tout de même, une nana de trente-cinq piges, c'est pas de la première fraîcheur ! Enfin, bon, sa première femme est retournée dans sa province, ses enfants qu'étaient grands sont restés à Paris pour finir leurs études et il les a fait passer d'un beau quartier à un bobo quartier, il leur a acheté un deux pièces dans le XV<sup>ème</sup>, si bien qu'on a gardé l'appartement où il était né et où il avait toujours vécu.

« On », c'est une façon de parler, parce que, à l'époque, j'étais pas né, ni Bonbon, bien sûr, puisque c'est mon jumeau, ni même

## Le témoin gaulois - Fantasques

notre sœur Océane, qu'à un ans de plus que moi ! Faut dire qu'à quarante huit piges, notre mère a jugé qu'il était temps pour elle d'avoir un enfant. Le vieux n'était pas chaud, d'abord parce qu'à soixante-treize ans ça commençait à le fatiguer (enfin, je crois) et puis il avait lu dans le *Figaro* qu'à son âge les spermatozoïdes n'étaient plus franchement de première qualité. Il aurait pu ajouter que sa femme avait aussi passé l'âge, mais il était d'autant plus galant qu'il n'en menait pas large devant elle, alors il l'a fermée. Et puis il y tenait, à sa bonne femme, il pouvait rien lui refuser. Enfin bref, ils ont fait beaucoup d'efforts et les toubibs aussi, ça leur a coûté une fortune, et c'est comme ça qu'est née Océane, le jour du cinquantième anniversaire de sa mère.

Voilà donc de jeunes parents comblés, jusqu'au jour où on s'aperçoit que le bébé a écopé d'une maladie orpheline, le « *syndrome de Trucmuche* », me demandez pas qui, j'en ai rien à cirer, et puis cette saleté-là est à l'origine de tous mes malheurs, le premier a été de naître, et je veux rien en savoir. On commençait, en France, à autoriser les bébés médicaments, alors les vieux se sont remis au boulot, enfin c'est une façon de parler parce que tout s'est passé par prélèvements, contrôle dans des éprouvettes et transplantation. À ma naissance, une infirmière s'est emparée de mon cordon ombilical pour en tirer les cellules salvatrices, et j'aurais aussi bien pu retourner au néant d'où je venais, ayant accompli ma mission en ce monde. Mais comme on était des gens civilisés, on m'a pas jeté, j'ai même eu droit à une photo avec Océane, tous deux sur les genoux de notre vieille mère, le géniteur, âgé mais portant beau encore, penché sur nous pour compléter cette scène touchante.

Hélas, ce tableau idyllique n'a pas duré beaucoup plus que le temps de pose : mes cellules souches étaient pourries, enfin pour une raison ou pour une autre elles n'ont rien arrangé dans l'état d'Océane, qui s'est payé des difficultés respiratoires en plus de ses autres symptômes. Ma mère m'a surnommé « Poison », et

## Le témoin gaulois - Fantasques

comme on ne pouvait pas en rester là, étant en si bon chemin, on a mis en chantier un second bébé médicament, en faisant appel cette fois à une mère porteuse. Dix mois après ma naissance, le nouveau médicament a été administré avec succès, cette fois, à la pauvre Océane, et mon frère a reçu le surnom de « Bonbon ». Le plus marrant est que, tandis qu'Océane est devenue une grosse fille blondasse (comme sa mère) et molle (comme le caractère de notre père), Bonbon, qui est donc mon cadet, a poussé un peu plus vite que moi, et me ressemble si bien que tout le monde nous prend pour des jumeaux, et qu'on a fini par y croire nous-mêmes. Pour moi, cette ressemblance a été une chance, car ma mère, qui ne pouvait pas voir Poison en peinture, avait des trésors d'indulgence pour Bonbon, et si elle punissait cruellement mes sottises quand elle me prenait sur le fait, les rapports d'étrangers tels que femme de ménage, professeur (on s'est retrouvés dans la même classe à mon premier redoublement, pour ne plus se quitter) ou voisins étant peu fiables, elle n'en tenait aucun compte, de crainte de punir son préféré.

À quatorze ans, on était plutôt perturbés, avec nos très vieux parents. Laura ne s'intéressait plus qu'à ses problèmes de santé et prenait une quinzaine de pilules et d'ampoules à chaque repas. Notre père, âgé de quatre-vingt-dix ans, était atteint des maladies de Parkinson et d'Alzheimer et passait ses journées à baver, assis dans un fauteuil roulant et confié aux bons soins d'une infirmière jeune et jolie qui nous a causé bien des émois, avec son décolleté et sa minijupe au ras du mystère : aussi, en bons fils, passions-nous à cette époque beaucoup de temps auprès de notre très vieux papa ; à dix-huit heures, elle était relayée pour la nuit par une vieille collègue moustachue, et nous retournions à nos chères études et à nos fantasmes. Laura ne pouvait plus souffrir son mari, mais comme elle tenait à avoir sa part dans la succession et qu'au temps où il lui restait le peu de raison qu'il ait jamais eue, il l'avait informée qu'une clause de son testament ne laissait à ses

## Le témoin gaulois - Fantasques

héritiers que la réserve et lui destinait la quotité disponible, à condition qu'il ne soit jamais placé dans une maison de retraite et finisse ses jours chez lui, elle était obligée, par avarice, de le garder à domicile. Heureusement, l'appart comptait douze pièces, et elle était pas forcée de le voir, mais elle se plaignait de pas pouvoir « refaire sa vie ».

Pour ma part, j'avais encore à supporter ses vanes, mais elle m'évitait, je crois bien que je commençais à lui faire peur. Mais la décrépitude de mon père me privait d'une affection qui m'avait longtemps réconforté, bien qu'il ait été trop froussard pour me la témoigner en public et m'apporter le moindre soutien : je la devinais à quelques mots de consolation, à des confidences désabusées au sujet de sa seconde femme. Et puis, j'en avais assez de ce faux jumeau devenu le chouchou de Laura depuis qu'elle avait compris qu'Océane était encore plus nulle que nous, qu'elle se laissait flotter comme une méduse et ne songeait qu'à s'empiffrer. Pour Bonbon, c'était encore plus grave, parce qu'il sentait bien que je m'étais complètement détaché de lui, que sa présence et notre foutue ressemblance me pesaient, et que sa mère ne l'avait jamais aimé pour lui-même mais d'abord parce qu'il avait rendu le service qu'on attendait de lui, puis qu'elle s'était rabattue sur lui parce que sa fille était vraiment trop décevante. Elle ne l'appelait jamais autrement que « Bonbon », et il ne supportait plus son surnom.

Pourtant, si la stabilité est un gage de bonheur, on peut dire que notre sainte famille a coulé des jours heureux : Laura attendait que son vieux mari crève et la laisse libre avec un bel héritage bien mérité. On a cessé d'être jumeaux dès que Bonbon s'est laissé pousser la barbe, ce qui nous a rapprochés : on s'est toujours bien entendus, passé l'âge bête. Océane bouffait moins depuis qu'elle baisait. Cette situation semblait devoir se prolonger jusqu'à la mort de notre père qui changerait forcément la donne. Mais le destin, parfois, est farce, et tout ça s'est dénoué d'une

## Le témoin gaulois - Fantasques

manière inattendue. Un soir, en rentrant de l'Institut International Floridor, une coûteuse boîte à bac où nous végétons en seconde depuis deux ans, comme nous avons besoin de fric pour acheter un bouquin que le prof de français prétendait nous faire lire, c'est Bonbon qui est allé à la recherche de Laura, comme toujours dans ces cas-là. Il est revenu presque aussitôt, tout pâle : « Viens, y'a un problème ! » Je l'ai suivi dans la chambre, plein d'espoir, et n'ai pas été déçu : Laura était par terre, au pied de l'escabeau placé sous une lampe qu'elle avait sans doute voulu changer, dans une drôle de position, désarticulée comme la poupée d'Océane que j'avais esquinée jadis avec mon frère, chacun tirant de son côté, ce qui m'avait valu une formidable raclée. Dans sa chute, elle s'était cognée au coin de sa commode, et avait saigné comme un bœuf. J'ai regardé mon frangin, et on a été pris d'un fou-rire. Il a fini par dire : « On appelle le toubib ? » et j'ai répondu : « Bien sûr, mais c'est pas pressé, au point où elle en est ! » et j'ai piqué la moitié du fric dans son sac à main qu'elle avait laissé ouvert sur un fauteuil, puis on a fait le numéro du médecin et on a laissé le soin de le recevoir à l'infirmière. Hélas, c'était plus la même depuis quatre ans, la première était partie, lassée et peut-être inquiète de nos assiduités. Enfin, on a fait nos achats, et on s'est offert une petite bouffe un peu arrosée.

Sans attendre l'enterrement, qui pourtant n'a pas traîné, on a vu le notaire : à notre grande surprise, notre vieux était resté actionnaire très majoritaire de « l'étude » familiale. On a fait le point : à vingt et dix-neuf ans, on n'avait ni diplômes ni aucun goût pour aucun métier, alors on s'est dit qu'on ferait d'excellents agents immobiliers à notre tour, en maintenant la tradition familiale. On a donc racheté les parts des enfants du premier lit en échange de quelques immeubles. L'associé de notre père avait un fils plutôt sympa, mais sérieux et bûcheur. Trop pour faire un copain, mais juste ce qu'il fallait pour faire un homme de paille,

## Le témoin gaulois - Fantasques

alors on a poussé le père à lui laisser sa place ; il avait les diplômes requis et resterait directeur en titre, à condition qu'il épouse la brave Océane, qui ne demandait pas mieux pourvu qu'on lui fiche la paix ensuite. Notre propre père, lui, paraissait indestructible, alors on l'a placé dans une maison de retraite médicalisée de grand standing mais pas trop chère, il suffisait de l'éloigner un peu de la région parisienne. Lui, il s'en foutait, il n'a même pas dû s'en apercevoir.

Je fêterai bientôt mon cinquante-cinquième anniversaire. Bonbon et moi, on est des pères de famille comblés. Le vieux, sans le vouloir vraiment, nous a rendu trois grands services : notre naissance, un avenir assuré, et surtout son exemple qui nous a évité certaines conneries : quand une jeune collaboratrice se montre entreprenante, on en rigole bien, et on l'appelle Laura.

Relu hier *Poil de Carotte*. Quand je l'ai découvert, étant gosse, j'y reconnaissais mon histoire. Maintenant je ne le vois plus du même œil : je m'aperçois que ce n'est ni le procédé de fabrication, ni l'âge des parents, ni comment se goupille la famille qui font le malheur des mômes, mais la vacherie des uns et la trouille des autres.

# MORVANDELLES

## Le Sort

*Voici l'histoire très véridique d'un de mes ancêtres Laumain, qui m'a été racontée par ma cousine Ernestine. Pour donner plus de consistance au récit, j'ai prêté les noms des grands-parents de mon père aux protagonistes, sans être sûr que l'aventure ne soit pas arrivée à l'arrière-grand-père, et j'ai imaginé le décor, les comparses, les dialogues et quelques circonstances, mais je suis resté très fidèle à la trame.*

Le Jean Laumain tenait conseil dans la grand salle, autour de la haute cheminée où mijotaient doucement dans un vaste chaudron de fonte noire les pommes de terre du dîner. La demi-douzaine de jambons qui pendaient aux poutres noircies et l'horloge qui égrenait les heures entre le lit et la grande armoire de noyer attestaient l'aisance acquise durement par plusieurs générations de « propriétaires » : ailleurs, on aurait parlé de « laboureurs ». L'image barbue et pourtant féminine de Jésus montrant son Sacré-Cœur ainsi qu'un crucifix orné d'un rameau de buis bénit placé au-dessus de chacun des deux lits disaient leur pitié.

Le Jean était un homme de haute taille, un peu voûté par le travail mais encore robuste malgré ses cinquante-trois ans, le nez grand et busqué, le menton en galoche. Ce visage taillé à coups de serpe aurait pu paraître comique, mais le regard gris et fanatique et la bouche impérieuse inspiraient le respect.

À sa gauche se tenaient le Jacques, son valet, et le Pierre de l'Auguste, venu en voisin. À sa droite la Joséphine, comme on appelait sa femme, et la vieille Hortense, une veuve très pauvre qui l'aidait à l'occasion, ainsi que quelques autres « maîtresses », ce qui lui permettait de survivre tant bien que mal. Sur le sol de terre battue, entre l'âtre et les deux bancs, jouaient sans bruit avec quelques chiffons les petites Génie et Henriette, gamines très

## Le témoin gaulois - Fantasques

sages de douze et dix ans, tandis que leur grand frère Étienne apprenait ses leçons. Les deux aînées, déjà mariées, avaient quitté la maison.

Le sujet de la discussion était très sérieux : pour la troisième fois en trois semaines une vache avait le ventre enflé ; si l'on ne trouvait pas rapidement un remède, elle crèverait bientôt comme les deux autres. Pourtant on avait tout essayé : sur les conseils du curé qui en avait vu d'autres, on avait soigneusement nettoyé l'écurie, les bêtes avaient changé de pâturage et, en désespoir de cause, on avait brûlé un cierge à la Sainte Vierge et beaucoup prié. Aussi l'Hortense fit-elle remarquer que si le Bon Dieu ne voulait pas intervenir, il ne restait d'autre recours que le sorcier.

« Ça va coûter gros ! gémit la Joséphine.

– Voici deux ans, dit le Pierre de l'Auguste, mon frère a eu la même histoire avec ses brebis : il s'est rendu chez le Tienne de Saint-Aubin, qui en sait long ! Pour le prix d'une poule, il l'a tiré d'affaire avec un baume et quelques prières ! À votre place, c'est à lui que je m'adresserais : il est bien vieux, mais il a encore toute sa tête, et on vient le voir de loin !

– Une poule pour des moutons ? Il en faudra bien deux pour nos vaches ! se lamenta la Joséphine

– Ma foi, faut pas compter, prépare-les pendant que j'attelle l'âne. C'est à une lieue, je reviendrai avant la nuit ! »

Il revêtit, comme pour rendre visite au Monsieur, sa plus belle blouse, chaussa ses sabots jaunes et vernis du dimanche, et se coiffa de son meilleur chapeau.

Une heure plus tard, comme le soleil commençait à baisser à l'horizon, le grand Laumain quitta le grand chemin et prit, sur la gauche, le sentier étroit et humide qui conduisait à la chaumière du Tienne. Celui-ci se tenait devant sa porte basse, entouré de deux chats noirs. C'était un vieil homme tout cassé dont les petits yeux rusés et moqueurs se dissimulaient presque dans les rides du visage.

Le témoin gaulois - Fantasques

« Bonsoir, Laumain, te voilà donc en peine avec tes vaches ?

– Eh oui, comment le savez-vous ? dit le Jean en descendant lourdement de sa carriole.

– Si je ne savais pas beaucoup de choses, tu ne serais pas là ! Entre donc, et assieds-toi. »

Le fermier suivit son hôte en se baissant pour passer la porte. La pièce, toute noire, n'était éclairée que par un grand feu qui jetait des ombres inquiétantes sur les murs couverts de suie. D'une petite maie, le vieux sortit deux verres et une bouteille de piquette, pour offrir le canon de rigueur.

Après s'être fait expliquer en détail les circonstances qui amenaient chez lui ce visiteur, il médita longuement, tandis que le grand Laumain l'observait avec angoisse.

« C'est une drôle d'affaire, finit-il par articuler. Un ennemi t'a jeté un sort puissant, et je n'ai ni formule ni potion qui puisse t'en délivrer.

– Alors dites-moi son nom, dit finement le fermier, qui savait comme tout le monde qu'une bonne raclée infligée au *jeteux de sort* suffit à vous en délivrer.

– C'est impossible, il se vengerait !

– Mais alors, je suis ruiné ? Il faut faire quelque chose ! Je vous ai apporté deux poules et j'ajouterai ce qu'il faut !

– Donne-moi en plus un écu, et je te dirai la seule manière de conjurer le sort, mais je ne crois pas que tu seras assez patient pour faire ce qu'il faut ! »

Le grand Laumain pâlit mais sortit sa bourse et en tira à regret une grande pièce d'or, que le sorcier éprouva de la dent et fit sonner sur la table.

« Pour te délivrer du sort, lui dit-il, tu dois rentrer à pied à reculons en tenant ton âne par la bride et en l'obligeant à marcher de même jusqu'à ta maison ! »

Obliger un âne, attelé ou non, à reculer de trois pas n'est pas une mince affaire : cela demande un poignet vigoureux et beaucoup

Le témoin gaulois - Fantasques

de volonté. Pourtant, le grand Jean remercia, repartit à reculons et à force de coups et de jurons parvint à reprendre à l'envers le chemin parcouru.

Quand il arriva chez lui, à l'aube, la Joséphine l'attendait, partagée entre la joie et l'inquiétude. Elle sortit de l'écurie et lui cria : « La Jaunette a dégonflé, elle est guérie ! »

Mais, pour plus de sûreté, son mari, fourbu et les genoux tremblants, parcourut encore à reculons les cent mètres qui le séparaient de leur maison.

# Alexandrine

*En hommage à Marraine, dont j'ai repris ici tout ce que je savais d'elle, en comblant les lacunes de mon information par la fiction et l'empathie.*

*« L'amour s'en va comme cette eau courante*

*L'amour s'en va comme la vie est lente*

*Et comme l'espérance est violente »*

Guillaume Apollinaire (*Alcools, Le Pont Mirabeau*)

Alexandrine soupira : « Merci, mon Dieu ! » Les yeux grands ouverts depuis plusieurs minutes, elle regardait le jour pâle de ce printemps de guerre filtrer par les fentes des persiennes et colorer vaguement les doubles rideaux épais, attendant avec angoisse le retour de cette douleur lancinante qui l'avait maintenue en position fœtale jusqu'au petit matin, puis s'était brusquement calmée tandis qu'elle s'enfonçait, comme une noyée, dans un sommeil sans rêve. Décidément la rémission, comme disaient les docteurs, se prolongeait. Pour peu de temps. Ces répités étaient de plus en plus brefs : elle savait à quoi s'en tenir, car elle revivait la longue maladie qui avait emporté sa tante et sa mère, à dix ans d'intervalle.

Elle parcourut du regard cette chambre parisienne qu'elle avait tant aimée. Deux meubles en avaient disparu au pied de son grand lit, de part et d'autre de la cheminée : à droite, le divan rouge sur lequel dormait son petit et, contre la fenêtre, le lit de bois rose de sa sœur, âgée de deux ans. On savait que le cancer n'est pas contagieux, mais il avait fallu les évacuer dans une autre chambre quand la douleur était devenue si forte qu'elle lui arrachait des gémissements et parfois même des cris, malgré toute sa vaillance. Car la mort était une vieille connaissance, qu'elle avait bien des fois combattue, parfois avec succès. Pendant

## Le témoin gaulois - Fantasques

des semaines, elle avait veillé le garçonnet nuit et jour, le prenant dans son lit pour réchauffer contre elle le petit corps malingre, et tout le monde lui attribuait sa guérison inespérée. Mais elle en avait conçu de l'orgueil, et le Bon Dieu l'avait punie en emportant peu après le petit frère, un garçonnet vigoureux qu'il avait fallu transporter d'urgence à l'hôpital, et qu'elle n'avait plus revu.

Elle-même n'avait pas eu d'enfants, elle n'avait pas même eu la chance de se marier. Pourtant elle avait aimé le grand Hippolyte. La ferme des parents d'Alexandrine se tenait un peu à l'écart du hameau de Gouvault, entourée de boqueteaux, non loin de la maisonnette du garçon. À peine plus âgé qu'elle, il la retrouvait chaque matin dans le chemin creux et tous deux rejoignaient les gamins qui se rendaient par tous les temps à l'école de Brassy, sauf au cœur de l'hiver, quand la neige bloquait tous les chemins. La petite troupe augmentait en passant devant chaque maison. À l'aller, on dévalait une forte pente de trois kilomètres et on entraît dans le bourg en passant devant le petit abattoir, où l'on avait souvent l'occasion de s'arrêter quelques minutes pour assister aux cérémonies sanglantes qui s'y déroulaient. Au retour, elle restait en arrière de la bande pour tenir compagnie à Hippolyte, qui peinait à suivre leur train. Grande et forte, elle prenait son parti quand un garnement se moquait de son pied bot, et ils s'étaient ainsi attachés l'un à l'autre.

À douze ans, il avait obtenu son Certificat d'Études qui ouvrait aux autres la fonction publique, après le service militaire, dont il serait dispensé, mais aucune administration n'acceptait les infirmes et il était entré en apprentissage chez un sabotier. À quinze ans, il était parti à Paris comme tant d'autres, rejoignant ses frères qui l'y avaient précédé, dans l'espoir d'y gagner mieux sa vie. Après plusieurs essais humiliants, il avait été embauché dans une usine et avait dû s'imposer au prix de quelques pugilats, car les camarades ne demandaient qu'à se venger de la vie qui leur était faite sur plus faible qu'eux.

## Le témoin gaulois - Fantasques

Quand il revenait au pays, il faisait des journées chez les parents d'Alexandrine et, malgré sa patte folle, rendait de grands services au moment de la moisson, car il ne manquait ni de force ni de courage. Un soir de fête patronale, ils avaient profité des réjouissances publiques pour faire une longue promenade main dans la main à travers prés et bois, comme dans leur enfance. À un moment, il l'avait prise par les épaules et, en la regardant bien droit dans les yeux, lui avait demandé si elle voulait être sa femme. Pour toute réponse, elle avait déposé un baiser à bouche close sur ses lèvres, et il lui avait dit qu'il demanderait sa main à son père dès le lendemain. Ils avaient alors pris le chemin du retour, absorbés dans leurs beaux rêves.

Contre toute attente, le Père, qui avait toujours témoigné à l'Hippolyte une bienveillance un peu condescendante, avait très mal pris la chose, et renvoyé le prétendant avec des mots très durs. Alexandrine avait beaucoup pleuré et sa mère, qui avait de l'estime pour le garçon, avait pris le parti des enfants, mais s'était heurtée à un mur : Hippolyte était le dernier d'une famille nombreuse et mal famée ; ses parents, très pauvres, ne possédaient que leur chaumière délabrée et le petit jardin attenant et se louaient, elle comme servante, lui comme journalier, c'était de la *señille* (racaille) et jamais le vieux Paul, un *propriétaire*, ne donnerait sa fille à un *nipien* (un *vaurien*) porteur d'une tare ! Bien sûr, ses quelques champs ne pouvaient nourrir qu'une famille, et son autre fille et ses deux fils (Alexandrine était la cadette) étaient partis chercher fortune à Paris comme domestiques dans de grandes maisons. Mais ils étaient en bonne voie, l'aînée avait pris un commerce avec son mari, et les autres l'avaient imitée dès qu'ils avaient réuni assez d'économies pour se lancer dans l'aventure. En cette année 1900, c'étaient tous d'honorables commerçants ! Mais que pouvait-on attendre d'un infirme qui n'avait pu trouver à la ville aucun métier honorable, d'un ouvrier ?

## Le témoin gaulois - Fantasques

Alexandrine atteignait cette année-là sa majorité. À vingt-et-un ans, elle aurait pu passer outre la volonté de son père, comme Hippolyte l'en conjurait. Mais, très pieuse et d'une nature docile, elle répondit à son amoureux qu'en l'embrassant, elle s'était donnée à lui pour toujours, qu'elle n'appartiendrait jamais à aucun autre, mais qu'elle devait respecter la décision paternelle. Comme c'était une belle fille selon les canons des paysans, robuste et agile avec de larges hanches, gage de fécondité, avec de beaux yeux bleus dans un visage rond, régulier et candide, encadré de longs cheveux châtain, elle eut plusieurs prétendants que les parents eussent volontiers acceptés. Comme elle les éconduisait tous, le Père lui disait durement : « Tu veux donc rester vieille fille ? ».

Les années passèrent. Alexandrine élevait tour à tour et quelquefois ensemble ses neveux et nièces, ces petits Parisiens que leurs parents, trop occupés pour les élever, envoyaient au pays passer leurs premières années, puis reprenaient avec une cruauté inconsciente quand ils étaient débrouillés. À chaque séparation, c'était le même déchirement. Très maternelle, elle ne pouvait s'empêcher de s'attacher passionnément aux petits. Bien sûr, elle les revoyait de temps à autre, mais ils grandissaient loin d'elle, et leur amour naïf se transformait au fil des ans en une affection plus distante, un peu protectrice.

Elle avait trente-cinq ans lorsque sa mère qu'elle avait accompagnée tout au long de sa maladie mourut, épuisée par des souffrances qu'on ne songeait même pas à adoucir et encore moins à abrégier, parce qu'elles contribuaient à la rédemption de la patiente et lui assuraient sa part de Paradis, réduisant même l'attente au Purgatoire. Il lui fallut fermer les yeux de la défunte, procéder avec une voisine expérimentée à la toilette des morts, et préparer de quoi nourrir et abreuver la soixantaine de parents et d'amis qui vinrent à l'enterrement. Après le repas funéraire, commencé dans la tristesse et la gêne, et terminé comme il se doit dans la gaieté des convives qui évoquaient les souvenirs du

## Le témoin gaulois - Fantasques

vieux temps, elle se retrouva pour la veillée seule entre ses frères et sœurs qui s'apprêtaient à repartir dès le lendemain et leur père. On faisait cercle, comme autrefois, autour de la cheminée. Sa sœur, en sa qualité d'aînée, prit la parole : le Père se faisait vieux ; sans sa femme, il ne pourrait plus tenir longtemps l'exploitation, il lui fallait louer ses champs, ne garder qu'une vache, cela lui ferait avec le jardin un petit revenu suffisant pour assurer ses besoins. Le vieux dit qu'il y songeait et que ses enfants se rassurent : il avait sa fierté et ne leur demanderait jamais rien. Le plus vieux des deux frères ajouta qu'Alexandrine pouvait les accompagner à Paris : ils l'hébergeraient en attendant qu'elle travaille. Alexandrine, qui n'avait pas encore eu le temps de penser à elle-même, tressaillit de surprise et de joie. Ainsi, elle reverrait l'Hippolyte ! Après tout, il n'était pas trop tard... Mais le Père tonna : « Elle est trop vieille, qu'est-ce qu'une vieille fille irait faire à Paris ? » Calmement, le fils s'expliqua : ils lui avaient trouvé un emploi dans une bonne maison bourgeoise, elle serait logée et nourrie et gagnerait sa vie honnêtement. Alors le vieux gémit : qu'allait-il devenir, si tout le monde l'abandonnait ? et deux grosses larmes coulèrent de ses yeux. Alexandrine, qui n'avait jamais vu pleurer cet homme, aussi dur pour lui-même que pour les autres, lui prit la main, comme à un enfant, et la serra : « Ne t'inquiète pas, je resterai avec toi... »

Dans les quatorze années qui suivirent, elle continua à tenir le ménage du vieux. Ses neveux avaient grandi, ils ne venaient la voir que bien rarement. Pourtant, cette vie terne et sans joie n'allait pas sans quelques douceurs : chaque dimanche et les jours de fête elle se rendait à l'église à jeun, pour communier ; la beauté des cérémonies religieuses la ravissait, le parfum de l'encens l'étourdissait et lui donnait comme un avant-goût du bonheur éternel. En sortant de la messe elle passait chez Anne, son amie, qui habitait presque à l'ombre du clocher, pour prendre un café accompagné de petits pains à la peau de lait, le grand luxe de la

## Le témoin gaulois - Fantasques

maison, et y puiser la force de reprendre la longue montée et de rentrer chez son père. Surtout, chaque année, l'Hippolyte s'arrangeait pour passer à ses frais quelques jours au pays : les congés payés n'avaient pas encore été arrachés au patronat. À la longue, on s'habitua à leur bonne amitié, personne n'y voyait malice, pas même le Père, et ils faisaient de grandes promenades comme jadis, côte à côte, sans avoir besoin de se parler.

Et puis son père s'éteignit, sa maison et ses quelques terres furent vendues et les enfants se partagèrent sans se disputer, ce qui était rare, ses pauvres dépouilles. Elle se retira dans le bourg, chez Annette, qui lui loua une grande et belle chambre. De caractère très indépendant, cette dernière avait choisi de son plein gré le célibat. C'était alors une vieille fille très pieuse qui, depuis la mort de ses parents, vivait seule dans sa grande maison du revenu de quelques terres, d'un beau jardin et d'une petite épicerie remplie comme un œuf de marchandises hétéroclites qui allaient du savon noir et des balais aux cartes postales, en passant par des bonbons présentés dans d'immenses bocaux qui encadraient la caisse. En ce temps-là, et dans ces campagnes déshéritées, Annette pouvait passer pour riche, et malgré son avarice, elle se contenta d'un loyer très modique, heureuse d'avoir cette compagnie. Alexandrine, toujours vaillante, trouva sans peine du travail dans les maisons voisines, et ses maigres gages suffisaient amplement à sa subsistance.

Mais elle perdit successivement, presque aussitôt, ses deux frères. Les enfants du dernier, mariés depuis peu, décidèrent de reprendre ensemble un commerce qui avait été prospère et qui avait quelque peu souffert de la longue maladie de leur mère et du court veuvage de leur père, qui ne s'était pas remis de son deuil. Ils écrivirent à Alexandrine pour lui demander de venir à leur aide, et comme elle aurait aussi à s'occuper de leurs enfants – le fils avait eu un fils, la fille une fille – elle accourut sans hésiter. Un mois après son arrivée, Hippolyte, qui avait appris le changement

## Le témoin gaulois - Fantasques

survenu dans sa situation, vint la trouver et lui demanda pour la deuxième fois de l'épouser : il était contremaître depuis dix ans, avait fait des économies et loué un petit deux pièces dans le quartier en vue de ce jour-là. Mais elle lui dit que si le Bon Dieu ne l'avait rendue libre que si tard, c'est que leur mariage n'entraîne pas dans Ses desseins, et puis elle avait cinquante ans sonnés, on se moquerait d'eux...

Leur boutique ne pouvant nourrir deux familles appelées à s'agrandir, son neveu s'était retiré à l'amiable de l'affaire pour en reprendre une autre, et Alexandrine était restée chez sa nièce. D'autres enfants étaient nés, que seule la mort pourrait lui enlever. Elle vivait maintenant chez ses neveux comme une grand-mère heureuse, tenant la maison, un petit logis de quatre pièces où s'entassaient de grands meubles – à dire vrai, on avait transformé la salle de bain en chambre – confortable selon les normes de l'époque, c'est-à-dire équipé de l'électricité (c'était déjà la règle), de l'eau courante et, luxe suprême, d'un chauffage central individuel dont la chaudière au charbon était coincée entre la cuisinière électrique et l'évier, dans l'étroite et longue cuisine parisienne, semblable à un couloir.

Elle avait d'ailleurs gardé un contact étroit avec le pays où s'étaient déroulées son enfance heureuse et sa jeunesse frustrée. Elle était retournée chaque année, jusqu'à la guerre, passer les mois d'été chez Annette, qui l'hébergeait avec les enfants dans son ancienne chambre moyennant une petite pension que lui payaient les parents. Elle aimait cette grande maison que la vieille dévote, devenue bigote mais toujours gaie, avait ornée de fleurs et peuplée de deux filles de l'Assistance, Marthe et Marie-Louise, qu'elle avait élevées avant d'en faire ses servantes dévouées, de leur nièce Ginette et de ses frères Jeannot et Marcel. C'était une demeure mi-campagnarde avec sa grande cuisine équipée d'un évier de granit et d'une écrémeuse, sa grande salle où tous les enfants prenaient leur repas, servis par les deux femmes qui

## Le témoin gaulois - Fantasques

mangeaient dans la cuisine, et mi-bourgeoise avec son antichambre qui menait à l'étage où se trouvaient les chambres par un raide escalier sans rampe, sa salle à manger réservée à la maîtresse de céans, à Alexandrine et à Monsieur le curé qui venait souvent, en voisin. C'est là qu'elle avait dû se séparer de son petit-neveu qu'on avait remmené d'urgence à Paris pour l'hospitaliser, et qu'elle n'avait pas revu. C'est là que l'invasion l'avait surprise, et qu'elle avait vu tomber sur la France la grande nuit nazie qui perdurait.

Elle avait épaissi avec l'âge, ses cheveux avaient blanchi, mais elle demeurait alerte. Vêtue sobrement de mauve ou de noir, elle promenait les petits dans tout le quartier dont elle était devenue une figure familière. Dans la rue, les clients de ses neveux la saluaient. Quand Hippolyte eut prit sa retraite, il passait souvent la voir vers cinq heures. Il s'asseyait sur une des chaises à haut dossier, à gauche de la porte de la salle à manger, et la contemplait, assise contre le mur d'en face, penchée sur son ouvrage tandis que les enfants jouaient silencieusement à ses pieds. Parfois, elle leur chantait de vieilles romances mélancoliques où il était question d'amours malheureuses. Ils restaient ainsi pendant une ou deux heures, presque sans parler, goûtant le plaisir d'être enfin réunis dans cette pièce chaleureuse, comme les grands-parents qu'ils auraient pu être. Ses neveux ne trouvaient rien à redire à cette étrange relation, mais n'invitaient jamais Hippolyte à passer la soirée avec eux : ils n'étaient pas du même monde.

Puis la maladie l'avait frappée. Elle avait exigé d'Hippolyte qu'il n'assiste pas à la lente agonie qui, elle le savait, mettrait un terme à leur histoire en moins d'une année. Elle ne voulait pas qu'il vît la lente dégradation de son corps et de ses traits. Il avait promis d'obéir, comme toujours, et ils s'étaient séparés en pleurant. Maintenant, elle attendait la mort comme une délivrance que Dieu, dans Sa bonté, ne tarderait plus à lui accorder. Elle

Le témoin gaulois - Fantasques

rejoindrait alors tous ceux qu'elle avait aimés et qu'Il avait rappelés à Lui tour à tour. Comme ils étaient nombreux, tellement plus que les trente ou quarante personnes qu'elle connaissait encore en ce monde ! Mais bientôt, parmi tous ses morts apaisés, aux côtés de son père réconcilié, elle accueillerait enfin dans Son séjour de lumière celui qu'elle aimait.

Une douleur violente l'assaillit si sauvagement qu'elle ne put retenir un cri. Alexandrine se recroquevilla dans son grand lit, les mâchoires serrées, attendant le coup suivant.

## Une journée de Clémence

« *Comme à sa toile l'araignée*

*Prend les mouches et les frelons... »*

(Charles Cros, *Le Coffret de santal, Triolets fantaisistes*, 1873)

Est-ce le soleil qui perceait à travers les jointures des volets ou le claquement des sabots de mes deux filles qui trottaient déjà dans la cuisine ? Toujours est-il que je me suis éveillée un peu plus tôt que d'habitude, il n'était pas encore six heures. J'ai fait ma prière en organisant mentalement ma journée, que le Bon Dieu me pardonne, mais elle est chargée, et ce réveil matinal tombe bien !

Comme chaque jour, j'ai fait ensuite ma toilette, lavant avec soin ma figure et mes mains à l'eau froide, puis j'ai pris mon dentier dans le verre d'eau où il passe la nuit et me suis habillée et coiffée. J'ai descendu l'escalier plus lentement qu'autrefois, on me dit de l'équiper d'une rampe, mais cela coûterait cher, et je ne peux m'y résigner. Louise et Martine, qui trempaient des restes de pain d'avant-hier dans leur café, se sont levées pour me saluer et me servir mon petit-déjeuner. Pour moi, je m'accorde des tartines du pain le moins rassis, pour épargner les dents qui me restent, et de crème, et une goutte de lait dans mon café : ce sont les privilèges de l'âge. Nous achetons une miche six fois par semaine et, comme tout le monde, ne la mangeons jamais fraîche par économie. En mangeant, j'ai distribué les tâches pour la journée. Comme chaque matin, nous sommes d'abord allées toutes trois traire les vaches : il y en a quatre dans mon écurie, mais une seule me donne en ce moment quelques litres de lait, j'en garde un et vends les autres à des voisins. La Brunette nourrit son veau, et les deux autres demanderont bientôt les bœufs. Ce sont mes filles qui s'occupent des bêtes, l'une les cure pendant que l'autre traite et rapporte le lait à la cuisine, à tour de

## Le témoin gaulois - Fantasques

rôles, mais ma présence est indispensable pour leur éviter le péché de gourmandise. Étant gamines, je les ai surprises un jour en train de boire une partie du lait fraîchement tiré, et j'ai dû les corriger. Aujourd'hui, je ne pense pas qu'elles recommenceraient, mais il ne faut pas tenter le Diable, alors je suis les opérations, note la quantité recueillie et vérifie que la vache est bien traitée. Pendant qu'elles travaillent, je ne me lasse pas, en cette saison, d'observer les hirondelles, toujours les mêmes, qui reviennent chaque année des pays chauds où, dit-on, elles passent l'hiver, pour remettre les nids en état, puis pondre, couvrir et nourrir leurs petits. Comment ces gracieux oiseaux peuvent-ils accomplir des voyages annuels jusqu'à nos colonies d'Afrique, en passant par l'Égypte et la Terre Sainte ? Mais tout est possible, avec la grâce de Dieu.

En retraversant la grande cour, nous sommes passées devant les cabinets et j'ai dit à Louise: « L'hiver est passé, il faut vider le seau sur le tas de fumier chaque matin ! ». Heureusement, j'ai eu la bonne idée de déplacer cette petite guérite de bois noir et le fumier au fond de la cour, à la limite du jardin, loin de la partie habitée. Au Morvan, seules les maisons bourgeoises ont des cabinets, et le tas de fumier est placé tout près de la porte de la maison. Puis nous sommes rentrées faire le ménage. Je tiens à ce que le carrelage de la cuisine et de la grande salle soit lavé chaque jour à grande eau, et que celui des autres pièces le soit chaque semaine. Mes filles s'en chargent, mais je me réserve ma chambre, où personne d'autre n'a le droit d'entrer. Puis nous nous sommes changées pour aller toutes trois entendre la messe basse de huit heures. Comme nous sortions de l'église, Monsieur le Curé est venu comme chaque jour nous saluer et lancer une plaisanterie, car il est d'un naturel moqueur. C'est, à près de soixante-dix ans, un grand gaillard vigoureux et alerte, le plus grand et (du moins à mes yeux) le plus bel homme de la paroisse.

## Le témoin gaulois - Fantasques

Cette fois, c'est Louise qui a écopé :

– « Quelle belle robe jaune, ma fille, tu vas faire des ravages parmi mes paroissiens !

– Mais, Monsieur le Curé, je porte la même pour aller à la messe et chaque dimanche et jour de fête depuis dix ans ! » a-t-elle ri.

Parbleu, je n'ai quand même pas les moyens de leur payer chaque année de nouveaux affûtiaux ! Je suis intervenue à mon tour :

« Si vous êtes libre, Monsieur le Curé, nous vous attendons pour déjeuner

– Mais ce n'est pas votre jour de réception, et le vendredi étant jour de pénitence, il ne nous faut pas pécher par gourmandise !

– C'est que vous aimez les harengs saurs, et l'épicier m'a dit hier soir qu'il en avait reçu...

– Bon, c'est le poisson du pauvre, alors nous réglerons leur compte aux gendarmes, avec l'approbation du Seigneur !

– Alors, à tout-à-l'heure ! »

et nous sommes parties en riant acheter du pain frais et nos trois poissons (un seul me suffit).

En rentrant, et, jusqu'à onze heures et demie, nous sommes retournées au jardin : mes filles devaient faire quelques semis dans le potager. Moi, je me suis pendant ce temps occupée de mes fleurs : c'est la saison des roses, des tulipes, du lilas... Elles occupent aussi un jardinet entre la rue et la cour, mais c'est au grand jardin situé entre la cour et le ruisseau que nous nous sommes rendues. Le premier tiers en est consacré aux fleurs, c'est mon domaine, le reste étant réservé au potager qui fournit tous nos légumes, nos fruits (sauf les pommes qu'on ramasse dans le grand champ face au cimetière) et une partie de nos pommes de terre. Étant chargée de fleurir l'église (mes filles y font pendant ce temps le ménage), j'ai à cœur d'avoir les plus belles de la paroisse.

## Le témoin gaulois - Fantasques

À onze heures et demie, Martine et Louise sont rentrées à la maison pour faire leur lessive. Les enfants sortaient de l'école, et j'ai ouvert juste à temps ma petite boutique aménagée à l'angle de la maison, à droite, pour recevoir les amateurs de bâtons de réglisse, de rouleaux de zan et de bonbons multicolores qui, à l'abri d'immenses boccas, font signe aux gourmands depuis le comptoir. Ils m'achètent aussi, quelquefois, en dépannage, des crayons, des porte-plumes et des plumes sergent-major ou en tête de canard, des ardoises et des cahiers, et ils reviennent à la sortie de seize heures trente. Je n'aime pas les enfants, qui sont sales, bruyants et charpardeurs, mais comme je me montre sévère avec eux, ils me craignent. Bien sûr, ils ne me rapportent pas grand-chose, mais les petits ruisseaux font les grandes rivières... À midi et demie j'ai fermé et je suis passée directement dans la petite salle à manger qui sépare l'arrière-boutique de la grand salle. C'est la pièce de réception, d'ordinaire je mange et me tiens dans la grand salle, même en été avec mes pensionnaires parisiens. Louise achevait de dresser la table pour mon invité et moi, tandis que Martine poursuivait ses préparatifs dans la cuisine. Les deux filles mangent toujours là, debout, comme nos paysannes, pour répondre plus vite à mes appels. À ce moment, on a frappé à grands coups à la porte de la grand salle et nous avons couru toutes trois pour accueillir Monsieur le Curé.

Autrefois, je n'aurais pas pu le recevoir ainsi, seule à seul, cela aurait fait jaser les gens, mais j'ai depuis longtemps dépassé l'âge canonique, et personne n'y voit malice, avec raison. À peine étions-nous assis face-à-face à la table ronde, Louise a fait son entrée, précédée du fumet fort et savoureux des harengs saurs. C'est toujours Louise, plus vive et plus adroite, qui sert à table. Martine les avait artistement entourés de pommes de terre tièdes. Sa sœur a d'abord servi Monsieur le curé et lui a versé un premier verre de ce vin d'Irancy qu'il préfère à tout autre, et s'est retirée. Nous avons d'abord parlé des potins de la paroisse, Monsieur le

## Le témoin gaulois - Fantasques

curé en est friand mais ne dit rien, sauf quelques commentaires indulgents ou amusés et me laisse rapporter les derniers commérages, quitte à me gronder ensuite et à me reprocher d'avoir une langue de vipère, pour clore le sujet. J'ai sonné Louise, qui a apporté un superbe fromage blanc à la crème, dont le saint homme raffole. En le savourant pieusement, il a parlé des dernières nouvelles : certes, le pire avait été évité en France avec la démission de Léon Blum – ce juif avait fait assez de mal avec son Front populaire, quel culot de demander les pleins pouvoirs financiers ! – et les perspectives étaient bonnes en Espagne, où le général Franco rétablirait l'Église dans ses droits, mais l'Anschluss, comme l'avait dit Sa Sainteté Pie XI, était une mauvaise nouvelle et tout faisait craindre que sa réussite n'engage Hitler, ce dément, dans une guerre de revanche. Je l'écoutais sagement, comme jadis mon père et mon frère : ces questions ne peuvent intéresser que les hommes ! Pour finir, je sonnai une dernière fois et Louise fit son entrée, apportant la crème au chocolat et les petits pains à la peau de lait qui sont la spécialité de Martine. Monsieur le curé s'est récréé, c'était beaucoup trop pour un vendredi, je voulais donc l'induire au péché ? J'ai attendu en silence que Louise referme la porte et s'éloigne, et je lui ai dit en posant ma main sur la sienne :

« Tu ne te souviens donc pas que c'est notre anniversaire ? »

Il m'a regardée, l'air surpris : « Seigneur, il y a si longtemps ! Nous avons cessé de vivre dans le péché depuis trois ans, nous nous sommes repentis, il ne faut plus y penser !

– Je ne me suis jamais repentie, et toi non plus, je crois. Rappelle-toi, j'avais déjà quarante ans passés...

– Mais tu étais toujours la plus belle femme de la paroisse !

– Mais vieille fille ! Depuis longtemps, j'avais refusé toutes les avances de nos paysans, mes parents m'avaient élevée comme une demoiselle : ils m'ont envoyé en pensionnat chez les bonnes sœurs de Nevers, j'avais lu quelques romans, et je savais qu'un

Le témoin gaulois - Fantasques

jour...

– Je viendrais ?

– Non, je n’y croyais plus. Et puis quand tu es revenu de cette maudite guerre, malgré cette soutane, je me suis reprise à rêver, alors j’ai résisté, mais tu étais persuasif comme le serpent ! Tu disais que si Dieu nous a fait comme nous sommes, ce n’est pas pour nous interdire de satisfaire les désirs qu’il nous a donnés, et que le célibat des prêtres n’est qu’un point de discipline de notre Sainte Église romaine, qui n’a rien à voir avec la foi et le salut ! J’ai bien retenu la leçon ?

– Bon, tout cela est vrai, mais il est malsain et impur de se complaire dans ces souvenirs. Pour pénitence, tu liras ce soir, devant ta glace, ce petit livre que j’allais oublier de t’offrir, car bien sûr je me suis rappelé cet anniversaire. » ; et Monsieur le curé tira de sa poche un précieux petit livre richement relié du format de mon *Imitation de Jésus-Christ*. Il ajouta, en déplaçant le ruban de soie du marque-page : « Tu commenceras par ce texte ». Sans me laisser le temps de le remercier, il poursuivit en allumant sa pipe :

– Ma chère Clémence, j’ai eu bien des occasions de me réjouir de votre grande charité : le mendiant sait qu’il trouvera toujours une assiette de soupe à votre table, comme chez les meilleurs de mes paroissiens. Mais vous êtes allée plus loin qu’eux tous en prenant en charge l’éducation de Louise et Martine, ces deux pauvres orphelines, alors que vous n’aviez que vingt-sept ans, et en les gardant sous votre toit comme vos propres enfants, en échange de quelques menus services dont elles s’acquittent avec joie, car elles ont compris que vous les tenez à l’abri des misères et des pièges de ce monde. Or il se présente, chère Clémence, une occasion de doubler vos mérites aux yeux du Seigneur...

– Grand Dieu, mon père, j’ai appris que leur ivrogne de frère et sa femme sont morts à trois jours d’intervalle, vous n’allez pas me demander de recueillir leur nièce qui n’a que huit ans et ses deux

## Le témoin gaulois - Fantasques

frères, encore plus jeunes, tous trois si mal élevés ? J'ai passé l'âge, je ne supporte plus les enfants, non, je n'en aurais plus la force !

– Je ne vous demande que d'y réfléchir, il est trop tôt pour me répondre. Leurs tantes, que vous avez élevées dans la vertu et l'obéissance, leur donneront le bon exemple et vous déchargeront des soins que réclament les petits, et vous pourrez les nourrir sur votre superflu. Vos parents vous ont laissé une fortune que vous ne cessez d'augmenter par votre sage administration : votre jardin, votre verger et le champ que cultivent vos filles y pourvoiront, sans que vous ayez à égratigner le produit de vos fermages. Enfin, Notre Seigneur vous en saura gré à l'heure de votre mort. »

Sur ces fortes paroles, Monsieur le curé s'est levé, refusant le petit verre de goutte que je lui offrais : nous étions en un jour de pénitence, me rappela-t-il encore, il voulait se recueillir avant l'heure des vêpres (c'était sa façon de dire qu'il allait faire sa sieste). Il me laissa, bien perplexe au sujet de sa demande.

J'aidai Marie-Louise à débarrasser la table et à ranger la vaisselle que Martine achevait de sécher. Puis toutes trois, nous avons placé le linge dans le grand baquet qu'elles ont chargé sur la brouette, et nous sommes allées le rincer au lavoir que mes parents ont jadis fait installer au fond du jardin, sur le ruisseau qui nous sépare des prairies. Il se compose d'une simple planche inclinée sur la rive, d'un caillebotis pour permettre aux lavandières de ne pas piétiner la terre humide et de poser au sec leurs baquets de linge, enfin de deux garde-genoux, si bien que les deux sœurs peuvent travailler côte à côte. Le linge rincé, il ne reste plus qu'à l'étendre sur les deux rangs de fil de fer tendus derrière le lavoir. Leur bavardage, leurs rires et le bruit de leurs tapous font bientôt une joyeuse musique, tandis que je m'installe dans la petite tonnelle, au milieu de mes fleurs. Je tire de la poche

## Le témoin gaulois - Fantasques

de mon tablier le précieux petit livre de prières que mon directeur de conscience m'a donné à lire en guise de pénitence. Surprise : c'est un recueil de poésies d'un vieil auteur dont je n'ai jamais entendu parler, François Villon ! Je l'ouvre docilement à la page marquée : il s'agit d'un texte en vieux français, mais que j'arrive à déchiffrer sans trop de peine, à quelques mots près. Je me demande d'abord quel rapport il peut y avoir entre moi et cette pauvre fille exploitée par un amant brutal, mais bientôt je comprends et éclate de rire ! Ce n'est que la dernière plaisanterie de ce vieux farceur :

*« Or il est mort, passé trente ans,  
Et je remains vieille et chenuë.  
Quand je pense, lasse ! au bon temps,  
Quelle fus, quelle devenue ;  
Quand me regarde toute nue,  
Et je me voy si très-changée,  
Pauvre, seiche, maigre, menue,  
Je suis presque toute enragée.*

*Ces gentes espauls menues,  
Ces bras longs et ces mains tretisses ;  
Petitz tetins, hanches charnuës,  
Eslevées, propres, faictiss  
A tenir amoureuses lysse ;  
Ces larges reins, ce sadinet,  
Assis sur grosses fermes cuysse,  
Dedans son joly jardinet ?*

*Qu'est devenu ce front poly,  
Ces cheveulx blonds, sourcilz voulyz,  
Grand entr'œil, le regard joly,  
Dont prenoye les plus subtilz ;  
Ce beau nez droit, grand ne petit ;  
Ces petites jointes oreilles,  
Menton fourchu, cler vis traictis,  
Et ces belles lèvres vermeilles ?*

*Le front ridé, les cheveulx gris,  
Les sourcilz cheuz, les yeulx estainctz,  
Qui faisoient regars et ris,  
Dont maintz marchans furent attainctz ;  
Nez courbé, de beaulté loingtains ;  
Oreilles pendans et moussues ;  
Le vis pally, mort et destainct ;  
Menton foncé, lèvres peaussues :*

*C'est d'humaine beauté l'ysues ! »*

Il doit bien rire de ce vilain tour, mais comment ne pas lui pardonner : après tout, c'est une pensée très chrétienne que ce vieux rimailleur exprime sous cette forme inattendue ! Est-ce parce que j'ai eu plus de chance avec mon curé que la belle heulmière avec son « *garson rusé* » ? Ce qui est certain, c'est que je remercie chaque jour le Bon Dieu de me l'avoir envoyé !

Le témoin gaulois - Fantasques

On dit que la nuit porte conseil, aussi Monsieur le curé, après vêpres, m'a demandé de remettre à demain ma réponse. Mais les dés sont jetés, j'ai déjà pris la résolution d'accueillir et d'élever les trois pauvres enfants. Non seulement, ils ne me coûteront pas grand chose, comme l'a dit Monsieur le curé, mais la pension versée par l'Assistance publique me laissera quelques profits. Dieu soit loué, qui dans son immense bonté a voulu concilier l'exercice de la charité et la prospérité des personnes qui la pratiquent !

# Avant le Déluge

*En souvenir de Cadet, mon vieil ami, et en hommage à la comtesse de Ségur.*

*« J'aime l'âne si doux  
Marchant le long des boux »* (Francis James)

L'univers est un chaos obscur où me sont apparus successivement trois points de repères. D'abord j'identifiai ma mère, son odeur chaude, ses mamelles et le goût de son lait. Puis ce fut une sorte de meurtrière par où filtrait, de façon intermittente, un peu de jour pâle. Enfin je repérai un rai de lumière également intermittente, qui s'agrandissait parfois et laissait apercevoir le sol inégal et sale d'une grande cour, jusqu'à un mur aveugle de grosses pierres grises. Par cette porte entraient en silence une vieille femme, grise aussi et toute cassée, qui venait changer notre paille et apporter à manger et à boire à ma mère.

La vieille femme a détaché ma mère. Éblouis par la lumière du jour, nous avons traversé la cour et contourné la maison, puis notre guide a poussé une barrière et nous a laissés seuls dans un joli pré tout vert et bordé de haies. Maman a entrepris un petit jogging, pas trop vite, pour que je puisse la suivre. Nous avons dévalé une pente et sommes arrivés au bord d'un petit ruisseau qui chantait gaiement en sautant sur les pierres. Elle s'en est approchée avec précaution, s'est penchée sur l'eau pour y boire à longs traits, et je l'ai imitée, surpris par son goût et surtout sa fraîcheur, moi qui n'avais jamais bu que du lait ! Puis elle m'a dit : « Allons à la baignoire ! ». C'est une surface de forme oblongue d'où l'herbe a disparu et où affleure le sol. Là elle s'est allongée et a roulé sur le dos, s'agitant comme je l'ai vu faire à de petits chiens. J'ai fait de même, et c'était très amusant.

Non loin du ruisseau, il y a un grand châtaignier au feuillage épais

## Le témoin gaulois - Fantasques

sous lequel nous nous réfugions quand il pleut : Maman et moi détestons être mouillés ! Ce matin, la vieille femme est revenue, tenant par la main une jolie petite fille au visage rond et frais piqueté de petites taches de son. Elle a sauté de joie en me voyant et a dit :

« Oh, le joli petit ânon, tu me le donnes, grand-mère ?

– Bien sûr, il est à toi ! »

Elle s'est approchée de moi, pour me caresser. Inquiet, j'ai regardé Maman, mais elle m'a fait signe que la petite fille n'était pas méchante, et en effet ses caresses étaient très douces et très agréables. Pourtant, j'ai sursauté quand elle a touché mes oreilles, qui sont très sensibles, et elle a eu très peur, mais sa grand-mère l'a rassurée à son tour :

« Il ne te fera aucun mal, mais il ne faut jamais toucher aux oreilles des ânes, ils ne le supportent pas ! »

La petite fille m'a demandé pardon et m'a embrassé, et nous nous sommes promis de nous revoir.

De fait, nous sommes devenus de grands amis, et grandissons ensemble. J'ai bientôt goûté à l'herbe et cessé de têter ma mère. Hier, le père de la fillette est venu m'examiner. Il m'a flatté le col, et a dit à la grand-mère qui l'accompagnait : « Il est fort, maintenant, il est temps de le vendre ! » Puis il s'en sont allés.

La nuit était tombée. Je dormais profondément, solidement calé sur mes quatre jambes, quand la petite fille est venue armée d'un licol semblable à celui de ma mère, mais tout neuf et un peu plus petit. Elle me l'a passé autour du cou et m'a dit : « Viens, ils veulent te vendre, mais tu es à moi et je ne les laisserai pas t'emmener ! » Je l'ai suivie sous le regard inquiet de ma mère, nous sommes sortis du pré et elle a refermé la barrière, puis nous avons pris le chemin par lequel j'étais venu, mais en tournant le dos à la ferme, et après un quart d'heure de marche nous sommes entrés dans une forêt épaisse. La petite fille savait où elle me conduisait, marchant vite et sans hésitation. Au bord d'une

## Le témoin gaulois - Fantasques

petite clairière, nous sommes allés tout droit vers un fourré épais. Elle a écarté deux branches, et j'ai découvert un refuge dont le sol était couvert de mousse et bien caché par les buissons. Elle s'est assise, adossée à un petit chêne et m'a dit : « Tu peux reprendre ton somme, mais surtout ne bouge pas et ne dis rien si on vient te chercher, il ne faut pas qu'ils nous trouvent ! ». Puis on s'est endormis.

Le soleil brillait déjà à travers le feuillage quand nous avons été réveillés par la voix des hommes et les aboiements du chien. C'était une vieille bête stupide et tout à fait dépourvue de flair, d'ailleurs bien incapable de comprendre ce que ses maîtres cherchaient. Dans notre cachette, nous pouffions de rire en le voyant tourner en rond d'un air important en agitant la queue. Finalement, ils sont passés tout près de nous et ont disparu. Comme nous avions faim et soif, nous sommes allés jusqu'au ruisseau pour boire. La petite fille avait emporté du pain dans son tablier ; elle m'en a fait goûter un morceau, et elle en a mangé à son tour en l'accompagnant de petits fruits rouges qu'elle cueillait avec précaution, tandis que je broutais des pousses tendres dont je raffole. Puis de nouveau les voix et les aboiements se sont fait entendre au loin et, comme ils se rapprochaient, nous sommes retournés à notre abri en riant, car nous pouvions tout voir et entendre sans être vus. Mais cette fois, les hommes étaient accompagnés de la grand-mère... et de ma pauvre mère. Je fus si ému de la revoir que je ne pus m'empêcher de braire tendrement, et aussitôt nos poursuivants furent sur nous. La petite fille poussait des cris perçants car son père, pourtant soulagé de la revoir, lui cinglait les jambes avec une petite branche souple de noisetier pour la punir. La grand-mère s'interposa et l'emmena d'une main ferme ; j'entendis qu'elle lui promettait de lui donner l'année prochaine un autre ânon. Pour moi, je poussais des cris déchirants en la voyant s'éloigner avec ma mère, ce qui fit rire les hommes, qui me conduisirent jusqu'à la route où une voiture à

## Le témoin gaulois - Fantasques

claire-voies, tirée par une puissante jument, nous attendait. Mon maître proposa au marchand qui s'apprêtait à m'emmener de repasser à la maison « boire un canon », mais l'autre refusa, disant qu'il était maintenant en retard et devait se rendre en hâte à la foire. On me fit donc monter dans la voiture, ce qui prit un peu de temps car je résistais de mon mieux, mais les coups de bâton – les premiers d'une série qui ne s'arrêtera sans doute qu'avec mon existence – eurent raison de mon courage. Un coup de fouet fit sursauter la pauvre jument qui prit aussitôt le grand trot, et je fus effrayé de voir les arbres qui bordaient la route se précipiter vers nous et défiler à toute allure de chaque côté de la voiture.

Enfin nous sommes arrivés sur la grand place d'un bourg ; c'était la première fois que j'entrais dans un village, et je fus étourdi par la foule et oppressé par le nombre des maisons serrées le long de la rue. On me fit descendre sur la grand place où était regroupé le bétail et on m'attacha à un poteau, près de trois grands chevaux qui me regardaient d'un air méprisant et d'un petit âne d'âge moyen, qui me souhaita la bienvenue.

« C'est la première fois que tu sors de ton pré ? me dit-il d'un ton indulgent, n'aie pas peur, tu vas seulement changer de maître. Pour moi, c'est la troisième fois qu'on me vend : et je peux te dire que tous les hommes se valent, ils sont brutaux et coléreux et ne songent qu'à nous accabler de travail. Mais comme il faut à la terre le temps d'enfanter ses produits, il nous reste heureusement assez de loisirs pour nous reposer, goûter aux plaisirs de la vie et méditer. Sois donc patient dans les mauvaises heures, elles ne durent pas, et réjouis-toi le reste du temps ! »

J'allais lui demander ce que c'était que ce travail pénible dont il me menaçait, mais un jeune paysan vigoureux accompagné de sa femme qui portait un bébé dans ses bras m'entourèrent et, après m'avoir longuement examiné, appelèrent le maquignon. Une longue discussion s'ensuivit pendant laquelle la jeune femme

## Le témoin gaulois - Fantasques

s'éloigna avec son bébé, puis les deux hommes entrèrent dans le cabaret le plus proche et, à leur retour, le maquignon me détacha et remit la chaîne de mon licol au jeune paysan, qui me fit une caresse et m'emmena aussitôt. Le petit âne avait eu le temps de me souffler qu'apparemment, mon nouveau maître n'avait pas l'air d'un méchant homme, et que j'avais de la chance. C'était un bon jour pour nous deux, ajouta-t-il : un vieux curé venait de l'acheter et il n'avait jamais osé rêver une situation plus tranquille ! Mon maître m'emmena directement à sa ferme, qui n'était pas très éloignée du bourg. Un vieux forgeron, son père, et une vieille femme ridée au teint jaune, sa mère, nous attendaient dans la cour avec la jeune femme. La vieille reprocha aussitôt à son fils d'avoir acheté trop cher cet âne trop jeune qui ne serait pas utile avant un an, mais son mari fit observer que je serais très grand et très fort, et que dans un an on m'aurait payé beaucoup plus cher. Là-dessus on me conduisit derrière la maison, on me retira mon licol et on me laissa en paix.

Je fis donc le tour du propriétaire, et j'eus tout lieu d'être satisfait de mon nouveau domaine, qui était beaucoup plus vaste et varié que le pré de mon enfance. Il s'étendait sur les deux versants d'un vallon où coulait un petit ruisseau qui se jetait, dans le pré voisin, dans un autre ruisseau plus important mais entouré d'un sol marécageux où ne poussaient que de mauvaises herbes et où j'enfonçais jusqu'à mi-jambe. J'y fis aussi une mauvaise rencontre, qui devait me marquer à vie. Comme j'approchais d'un buisson, je sentis une morsure affreuse sur ma patte arrière gauche et vis un serpent s'enfuir comme un éclair dans les herbes hautes. Ma patte enfla immédiatement, et je souffris beaucoup pendant trois jours et trois nuits, tremblant de fièvre. Puis je me rétablis rapidement. Mais j'ai gardé de cette aventure une grosse bosse sous l'articulation de ma patte : elle ne me fait ni boiter ni souffrir, mais nuit à ma silhouette... pour les observateurs les plus attentifs.

## Le témoin gaulois - Fantasques

Je devais par la suite éviter ce rivage dangereux, mais le reste du pré et du domaine était parfaitement sain. Je pouvais aller à ma guise dans plusieurs autres prairies bordées de belles haies qui escaladaient l'autre versant du vallon. Tout en haut, un chemin longeait un champ où poussait de l'avoine bien appétissante, malheureusement protégée par des barbelés. En suivant ce chemin, on arrivait à un dernier grand pré enclavé dans la forêt sur laquelle il avait été pris. J'y découvris une source d'eau très pure et abondante et décidai que ce serait ma buvette principale, car l'eau y était fraîche et délicieuse. Un autre âne avait dû me précéder : j'avais en effet découvert deux tas de crottin que j'adoptai à mon tour comme toilettes, et une belle baignoire comme celle qu'utilisait ma mère et dans laquelle je me roulai avec délices, en agitant mes quatre pattes.

Un matin, mon jeune maître vint me chercher, me passa mon licol et m'emmena dans la cour où il m'attacha à un anneau de fer. Son père sortit aussitôt de la forge ; il avait revêtu un grand tablier de cuir épais pour se protéger et portait une boîte à outils où j'aperçus toutes sortes d'instruments d'aspect effrayant : limes, marteaux, tenailles et très longs clous d'acier brillant. Mon jeune maître, s'appuyant lourdement sur moi, me prit la patte (il m'y avait déjà habitué depuis longtemps, comme par jeu, m'offrant une récompense si je la donnais de bonne grâce) me la fit plier et la maintint solidement de manière à présenter le dessous de mon sabot à son père. Effrayé, j'essayais de me débattre, mais sa prise était si forte que je fus obligé de subir calmement le traitement étrange et à vrai dire sans douleur qu'on me faisait subir. Je me souvins heureusement du sage conseil de mon ami de la foire, et me résignai à prendre mon mal en patience. Le vieux commença par apprêter mon sabot à l'aide d'un rogne-pied et d'une râpe, puis il s'en alla et revint avec un fer rouge qu'il appliqua dessus, à ma grande frayeur. La corne se mit à brûler en dégageant une fumée blanche et âcre. Puis il retira le fer, le rectifia sur une

## Le témoin gaulois - Fantasques

enclume à coups de marteau et revint le poser. Enfin, à coups de marteau, il enfonça en biais les longs clous dans mon sabot pour fixer le fer, coupant avec une paire de tenailles spéciale, les tricoises, la pointe qui ressortait de l'ongle. Le maréchal était adroit, et ces opérations effrayantes étaient absolument indolores, mais il fallut les recommencer pour mes trois autres pieds. Enfin on me relâcha, et je m'habituai vite à cet équipement qui protégeait et ornait mes ongles et accompagnait joliment mon trot, sur les routes, d'une musique de castagnettes.

Bientôt commença mon dressage, bien que je fusse encore trop jeune pour être employé aux gros travaux auxquels on me destinait. On commença par me harnacher, puis on m'attela à une carriole légère. Deux opérations m'étaient et me sont restées, en dépit d'une longue habitude, particulièrement désagréables : la pose de la bride, avec le mors de fer que l'on enfonçait au fond de ma bouche et qui me blessait la commissure des lèvres, et le passage de la sous-ventrière qui me chatouillait désagréablement et que mon maître serrait sans pitié. Après quoi on m'attelait à la carriole à deux roues dans laquelle mon maître s'asseyait. Il tirait les rênes et, d'un léger coup de bâton, m'invitait à avancer. J'appris bientôt les quatre commandements des ânes : Hue (avance), Ho (arrête-toi), Dia (tourne à droite), Huo (tourne à gauche). J'étais déjà très fort, malgré mon jeune âge et, le dimanche, j'emmenais sans peine mon maître, sa femme et leur petite fille déjeuner à cinq ou six kilomètres de là chez l'autre grand-mère, qui vivait seule dans une ferme isolée. J'avais sept ou huit heures pour me restaurer et me reposer, et le soir je ramenaient la petite famille à la maison. Malheureusement, il y avait trois fois plus de côtes au retour qu'à l'aller, mais l'idée de retrouver mes pénates me donnait des forces. Une fois par semaine, ma jeune maîtresse montait seule dans la voiture. Nous prenions le même chemin mais tournions à droite bien avant d'arriver chez la grand-mère pour nous engager dans un petit

## Le témoin gaulois - Fantasques

chemin. Nous nous arrêtions devant une maison où ma maîtresse venait apprendre la couture. On dételait et on repartait deux heures plus tard. Cette course m'épargnait deux kilomètres de route et une forte côte, aussi ai-je essayé toute ma vie de prendre ce petit chemin quand nous passions par là, bien que nous ne l'ayons emprunté que pendant moins d'une année.

Puis on m'attela à une lourde charrette et je découvris chaque jour de nouvelles corvées plus pénibles les unes que les autres. Il me fallut tirer de lourdes charges de pommes de terre, de betteraves, on m'attela devant une ou deux paires de vaches pour labourer les champs... Mais le plus dur fut la corvée de bois : à l'aller, deux vaches tiraient un chariot vide mais très lourd, suivies de deux autres et je fermais la marche. Arrivés sur le lieu de la coupe, mes maîtres chargeaient le chariot de troncs d'arbres sciés, et il fallait monter le tout à travers bois, sur un chemin très abrupt et plein d'ornières dans lesquelles les roues enfonçaient. Parfois, malgré tous nos efforts, nous étions complètement bloqués. Et il fallait toute l'autorité du jeune maître et de nouveaux efforts pour tirer le chariot de l'enlèvement.

Puis vint l'hiver. On ne m'attelait plus guère à la charrette, qu'on chargeait parfois cependant de rouleaux de fil de fer barbelé et de piquets pour réparer les clôtures. Les jours de pluie, je m'abritais sous une haie, comme les vaches, où sous un grand châtaignier qui me préservait mieux de la pluie mais beaucoup plus mal du vent. Quand vinrent les premières neiges, je me rapprochai de la maison. Je dormais la nuit debout, suivant la coutume des ânes, dans un renforcement entre deux bâtiments, près de l'escalier en fer du grenier. Quand vinrent les grands froids, on me fit partager l'étable avec les vaches pendant plusieurs semaines. L'endroit, qui me rappelait le lieu de ma naissance, était chaud et confortable mais j'y étouffais et souffrais de cette promiscuité. Puis le cycle des saisons recommença. Je supportais avec patience les plus dures corvées et les intempéries, et jouissais de tout mon

## Le témoin gaulois - Fantasques

être des temps de repos et des belles journées.

Au printemps suivant, je sentis une étrange excitation. Je galopais à travers tout mon domaine, me roulais frénétiquement dans ma baignoire, mais rien ne semblait pouvoir calmer mon ardeur et mon inquiétude. Une nuit, je repoussai la barrière mal attachée derrière la maison et traversai sans bruit la cour. Puis je m'élançai sur la route, puis dans un chemin que je connaissais pour y avoir souvent tiré de lourdes charges, et pris une large inspiration. Des parfums que je n'avais jamais perçus commençaient à me tourner la tête. Quand je fus très loin de la ferme, je lançai un appel puissant, auquel un autre, assez proche, répondit. Je courus dans sa direction et devinai, derrière une haie épaisse, une jeune ânesse. Suivant la haie, chacun de notre côté, nous arrivâmes à la barrière, par-dessus laquelle nous échangeâmes de longs baisers. Puis je poussai la barrière avec ma bouche, et l'ânesse partit au petit trot à travers la prairie. Elle se présentait de flanc chaque fois que je la rejoignais, comme pour se refuser. Enfin elle s'immobilisa, et je connus pour la première fois la plus haute extase qui soit réservée aux ânes, et je la célébrai par un chant de triomphe. Au matin, un paysan furieux vint nous séparer et me ramena sans ménagement chez moi. Mon maître lui dit en riant qu'il fallait mieux garder les jeunes filles, et qu'il n'avait pas à se plaindre, que le marié était beau et robuste, et que dans un an il aurait un superbe petit ânon qui ne lui coûterait pas un sou. Puis il acheva de le consoler en lui offrant un canon. Mais il prit soin de mieux fermer la barrière, la fixant avec un fil de fer entortillé qu'il me fallut deux nuits pour défaire, et repartir vers de nouvelles aventures dont il m'arrivait d'ailleurs de revenir bredouille. Ce fut désormais, et pendant de longues années, un combat acharné entre mon maître qui renforçait la clôture de sa barrière et alla jusqu'à forger une espèce de serrure et moi, qui passais des nuits, sous la fenêtre de mon jeune ami dont je reparlerai bientôt et qui dormait heureusement comme une

## Le témoin gaulois - Fantasques

souche, à déjouer les ruses du vieux. Finalement, rien n'a jamais pu m'arrêter, et je me suis échappé autant que j'ai voulu, et aussi longtemps que le désir m'a conduit, m'éloignant toujours davantage de la ferme et traversant en silence les rues endormies des villages. On me retrouvait le lendemain en compagnie de ma dernière conquête, souvent à cinq ou six kilomètres de là.

En somme, j'étais le plus heureux des ânes quand survint la guerre. J'emmenai mon jeune maître qui portait une musette, toujours par la même route, jusqu'à un village desservi par un autocar. Sa femme revint seule avec moi, pleurant tout le long du chemin : six hivers devaient passer avant qu'il ne revienne. Ce départ fut le signal de bien des misères. Le vieux, qui devait assurer avec les deux femmes tous les travaux de la ferme et, tout seul, ceux de la forge, se vengeait sur nous de ses souffrances et de ses malheurs, nous abreuvant d'injures et de coups, faisant à lui seul plus de bruit que cent diables, en particulier quand il fallait faire exécuter une manœuvre délicate à l'attelage, car ce n'était pas un conducteur très habile. Le transport du bois hors de la forêt, qui avait toujours été pénible, devint un calvaire. Quand le chariot s'embourbait, le vieux ne connaissait pas d'autre remède que les coups de bâton et, pour finir, il nous piquait jusqu'au sang avec la pointe de son aiguillon. Dans un sursaut désespéré, nous enlevions encore une fois notre charge, pour nous enliser un peu plus loin. Je peux dire que nous avons maintes fois connu l'enfer dans ce maudit chemin forestier.

Cependant, les promenades dominicales continuaient, mais je ne conduisais plus que la jeune femme et sa petite fille, qui ne prêtait guère attention à moi. Puis vint, par l'autocar qui avait emmené mon maître, un petit garçon très pâle et très maigre avec de grandes oreilles décollées qui devint bientôt très gros et se prit d'affection pour moi. Il tenait, les jours de travail, à me harnacher lui-même et à m'atteler, et ne manquait jamais de me régaler d'herbes précieuses et de pousses tendres. Comme bien des

## Le témoin gaulois - Fantasques

humains, il s'imaginait que les ânes adorent les chardons et se piqua les mains pour m'en offrir, mais je lui fis aussitôt comprendre que, pas plus que ma mère, je n'appréciais ce mets grossier.

Par une fraîche matinée de printemps, on vint me chercher pour m'atteler à la carriole. Il faisait encore nuit, et on plaça sur le côté de la voiture une lanterne allumée. Ma jeune maîtresse et le petit garçon montèrent et s'enveloppèrent dans une grande couverture, et nous partîmes dans la direction habituelle. Mal réveillé, j'essayai comme toujours de tourner à gauche pour prendre le chemin de la couturière et, plus loin, pour aller chez la grand-mère, mais la conductrice tirait résolument sur la rêne de droite, et il me fallut continuer pour entrer, vingt kilomètres plus loin, dans la première et la plus grande ville que j'aie jamais vue et qui, malgré mon expérience, ne me terrifia pas moins que le premier village où le maquignon m'avait conduit. Les rues étaient si nombreuses que je me demandais comment ma maîtresse retrouverait son chemin, et les maisons avaient une hauteur vertigineuse de deux étages. J'entrevis même une énorme bâtisse qui en avait trois, très hauts, sans compter le grenier ! La matinée se passa à faire des courses et à charger progressivement la carriole de marchandises légères, puis nous fîmes une longue pause à midi chez deux vieilles gens qui possédaient un joli jardin planté d'arbres fruitiers où l'on me donna à manger, et nous repartîmes au soir, si bien qu'il fallut rallumer la lampe, d'autant que le jeune garçon, décidément très gourmand, avait fait une indigestion de poires et qu'il avait fallu attendre longuement pour le laisser vomir au bord de la route avant de repartir. Une autre fois le vieux maître me fit atteler à la charrette par cet enfant, et nous partîmes tous trois, la charrette étant chargée de sacs de nourriture qu'il fallait livrer aux occupants, jusqu'à une ville inconnue un peu moins éloignée que la précédente et qui me parut un peu moins grande. Au retour, le gamin marchait devant

## Le témoin gaulois - Fantasques

moi, le vieux suivait, et je tirais une lourde charge de fer et de charbon. Ces voyages se renouvelèrent souvent et je m'habituai assez aux villes pour prendre les manières d'un parfait citadin. L'été, je suivais naturellement le côté ombragé de la route et, mes maîtres, qui souvent l'acceptaient, s'efforçaient parfois inexplicablement de m'en empêcher, mais je tenais bon contre leurs caprices, car je ne me suis jamais soumis à des ordres injustifiés.

C'est surtout au cours de ces voyages en ville que je fus témoin de la guerre. Parfois, nous passions en silence devant un camion camouflé chargé de soldats lourdement casqués et armés, vêtus de tenues gris-vert. Mes maîtres détournaient la tête, faisant semblant de ne rien voir. Plus souvent, nous rencontrions des civils armés de façon disparate, avec qui mes maîtres échangeaient des signes d'amitié. Parfois nous passions près d'une ferme ou d'un village qui venait de brûler. Un jour même, chez l'autre grand-mère, des objets métalliques que j'avais déjà vus entre les mains des chasseurs qui s'en servent pour tuer et du petit garçon qui jouait avec, vinrent en sifflant à mes oreilles frapper les arbres environnants et j'entendis des explosions épouvantables. Mes maîtres racontaient qu'après être tombés dans une embuscade, les soldats avaient brûlé une grande ferme toute proche, ce que je pus vérifier lors d'un voyage à la grande ville. Puis il arriva qu'il me fallut zigzaguer entre des barricades faites de troncs d'arbres abattus et disposés en chicane sur la route, avant d'entrer dans la ville la plus petite. Une autre fois, un avion bombarda longuement, au loin, un coin de forêt. Puis des escadrilles de bombardiers toujours plus nombreuses traversèrent jour et nuit le ciel avec fracas. Au matin, les enfants s'amusaient à recueillir dans la rosée de mystérieuses bandes de « papier d'argent » que les avions répandaient sur les prés. Mais je ne fus heureusement jamais témoin de ces combats dont les animaux parlaient parfois entre eux, où les hommes déploient les uns

## Le témoin gaulois - Fantasques

envers les autres, dit-on, encore plus de cruauté qu'envers nous ! Comment est-ce possible ?

Puis, après le passage joyeux de convois de camions et un jour mémorable où les cloches de l'église sonnèrent sans discontinuer pendant vingt heures ou davantage, la paix revint. Je regrettai le départ du jeune garçon, que j'avais pris en amitié et dont j'observais discrètement mais avec amusement les jeux avec la petite fille, ponctués de discussions animées, de grands rires et de brèves disputes, et qui faisait tant d'efforts pour adoucir mon travail. Mais il me promit de revenir chaque été, et tint longtemps parole. Il avait soudain grandi et maigri, et travaillait de longues heures aux champs. Puis mon jeune maître rentra : je le reconnus aussitôt bien qu'il ait beaucoup maigri et vieilli (mais il devait bientôt reprendre du poids). Ce retour allait transformer notre vie. D'abord parce que le jeune maître était beaucoup plus doux que son père et nous conduisait avec bien plus d'habileté, sans avoir besoin de crier ou de nous battre ; ensuite parce qu'il apporta progressivement de grands changements. Il acheta successivement une grande jument, personne aussi sotte que belle et fière, qui me battit toujours froid mais me déchargea de beaucoup de corvées, puis une auto qui rendit inutile ma carriole, enfin un tracteur qui acheva de me libérer. Les vaches ne travaillaient plus et je n'étais plus attelé qu'à la charrette, en de rares occasions. Ainsi me trouvai-je bien avant l'âge en pré-retraite, n'ayant plus d'autre occupation que ressasser mes souvenirs, méditer sur l'existence et savourer les plaisirs de la vie, en particulier ceux que procurent la pâture et la compagnie des ânesses.

Après bien des années, c'est ce plaisir qui s'est émoussé le premier et je n'ai plus fait de fugues. Puis la baignoire ne m'a plus tenté, ma vue a baissé, et j'ai ressenti quelques rhumatismes que je supporte avec ma patience habituelle, suivant la sagesse atavique des ânes. Finalement, je n'ai continué à manger et à

## Le témoin gaulois - Fantasques

boire que par habitude, sans jamais retrouver les voluptés que ces activités me procuraient jadis. Hier, mon maître (son père – paix à son âme – est mort depuis longtemps) et sa femme sont venus me voir, car j'avais dû me coucher. Il a dit qu'il ferait venir demain l'équarrisseur, pour m'emmener, il ne pouvait me voir souffrir plus longtemps. Sa femme a pleuré et m'a embrassé tendrement, disant qu'elle ne voulait pas assister à mon départ.

J'ai souvent vu la manière affreuse dont les hommes saignent à mort volailles et cochons, et j'ai même vu pendre un vieux chien. J'ai vu aussi un jour le cadavre d'une vache morte soudain de maladie, et j'ai toujours fui ces tristes spectacles. Mais nul ne sait comment ils mettent fin aux jours des vaches, des ânes et des chevaux. Je souhaite naturellement qu'ils nous réservent une mort moins sanglante et moins douloureuse. Mais je sais que ce n'est que l'affaire d'un instant qui ne pèsera pas lourd en comparaison de tant de jours heureux que la vie m'a apportés. Aussi suis-je prêt à partir sereinement.

# La Seuille

(La Racaille)

L'automne incendiait les feuillages. À travers les labours, le grand Félix et le petit Camille marchaient à pas lourds, le fusil sous le bras, vers la lisière de la forêt.

Ils formaient un couple singulier, que les *moqueux*, reprenant une expression rapportée du régiment par l'un d'eux, nommaient finement Triple-pattes et Patachon. Le grand Félix était un homme haut et large, toujours très droit à l'approche de son septantième hiver, avec des yeux bleus, un nez aquilin surmontant de belles moustaches gauloises. Toute sa personne exprimait l'assurance et l'autorité d'un propriétaire habitué à commander.

Auprès de lui, le Camille faisait piètre figure. C'était un petit homme qui s'appliquait à ne pas perdre un pouce de sa taille, vif et robuste cependant, avec une figure glabre et bonace qui cachait, selon ses anciens camarades d'école, un esprit fourbe et calculateur.

Car il leur avait joué un sacré tour en épousant la fille du Félix, cette grasse et rousse beauté que chacun aurait aimé avoir dans son lit, car elle ajoutait à ses avantages physiques le privilège d'être la plus riche héritière du pays. Les domaines des deux familles se joutaient, ce qui avait été la source d'interminables conflits : l'aïeul de Camille déplaçait insensiblement et sournoisement les bornes des champs, tandis que le père du Félix repoussait discrètement ses haies, si bien qu'on avait vu, sur une vie d'homme, un arbre passer d'un champ à l'autre. Cela avait fini par un procès entre les deux vieux, pendant la guerre, qui avait engraisé experts et gens de justice. À la fin ils avaient renvoyé les plaideurs dos à dos, prescrivant des rectifications de frontières dont la somme était nulle, et les condamnant à se partager les dépens, ce qui avait également mécontenté les deux parties. Puis

## Le témoin gaulois - Fantasques

le Félix et le père de Camille revinrent du front en 1919, et las de cette autre guerre, ils décidèrent d'y mettre un terme par le mariage de leurs terres et de leurs enfants. La Marguerite, jugeant que ce garçon timide et gauche ferait un mari qu'elle pourrait mener à son gré, et sensible aux intérêts en jeu, ne s'était guère fait prier, et le gendre était venu vivre chez sa femme, où le Félix continuait à régner sans partage.

Quand les deux chasseurs eurent atteint la double rangée de fil de fer barbelé qui séparait le champ de la forêt, Camille enjamba cette frêle clôture en abaissant le fil supérieur, pour ne pas accrocher son costume de velours, et le maintint pour Félix qui le suivit précautionneusement.

Par un sentier à peine visible mais qui leur était familier, les deux hommes rejoignirent bientôt un chemin marqué par les ornières profondes que les roues des chariots avaient tracées dans l'humus qu'ils foulaient sans bruit, l'œil aux aguets, attentifs à tout bruit et à tout mouvement qui révélerait une proie. Soudain, un froissement de feuilles dans un buisson les cloua sur place et, avant que le Camille ait pu ouvrir la bouche, le Félix lâcha ses deux coups en jurant : « *Ç'ot pt'êt' ben un foutu san[y]ier !* ». Comme lors de chaque invasion, l'absence des jeunes hommes mobilisés avait en effet permis au gros gibier de se multiplier, et les sangliers, s'enhardissant de jour en jour, n'hésitaient plus, la nuit, à ravager les champs de pommes de terre, au grand dam des paysans qui pensaient qu'ils avaient fui les Ardennes devant les Boches, pour chercher refuge au Morvan.

Cependant, le feuillage s'étant immobilisé, le Camille contourna prudemment le buisson, écarta les branches du canon de son arme et bientôt réapparut, tout pâle : « *Ç'ot point un san[y]ier, vingt dieux, ç'ot in bonme !* » Et le Félix, qui l'avait rejoint, vit un long corps maigre misérablement vêtu et chaussé de vieilles bottes de caoutchouc, allongé la face contre terre. Les jambes coupées, il se laissa choir près du corps en gémissant : « *Pas possib', ce salaud de*

## Le témoin gaulois - Fantasques

*Jacques des Varnes !*»

Le Jacques était l'homme le plus pauvre de la commune, un fainéant bon seulement à engrosser sa *femme* une fois l'an. Ils en étaient au douzième marmot, cette mauvaise graine poussait au hasard, les plus grands prenant soin des plus petits. Ils habitaient une mesure humide près des *varnes*, à l'écart, que le Félix leur louait pour une bouchée de pain, content quand même de tirer quelques sous de cette bicoque branlante et insalubre, que le réseau électrique, tout neuf, n'avait jamais approchée. Cela lui valait d'ailleurs la réputation d'un homme généreux, prêt à secourir tout le monde, même ceux de ses semblables qui le méritaient le moins ; seuls ses ennemis murmuraient que c'était un vieux grippe-sous, et qu'il rendait un bien mauvais service à ses voisins en permettant à ces vauriens, ces chapardeurs, de se maintenir près de chez eux. Pourtant cette misérable tribu faisait peu de bruit, et les gamins se contentaient de ramasser des pissenlits pour leurs lapins au bord des fossés, où ils menaient pâturer leurs deux chèvres. On voyait aussi ces morveux dont pas un ne fréquentait l'école (et le maire préférait fermer les yeux, en dépit des rappels périodiques de l'instituteur) glaner dans les champs, ramassant soigneusement les rares épis que les moissonneurs y avaient laissés ; à l'automne on les rencontrait, couverts de guenilles, dans les chemins creux, où ils faisaient provision de mûres et de noisettes pour l'hiver. On les soupçonnait aussi fortement de cueillir, à la nuit tombée, les fruits des arbres trop isolés et éloignés des maisons pour que leurs possesseurs prennent la peine de les récolter : entre propriétaires, on ne se privait pas de semblables larcins, c'était considéré comme de bonne guerre, mais cela paraissait intolérable de la part de ces gens-là, d'autant qu'on ne les avait jamais pris sur le fait. Le reste de leurs revenus provenait du grand jardin attenant à la maison, dont l'entretien incombait aux femmes, comme il se doit, de rares journées de travail du Jacques

## Le témoin gaulois - Fantasques

qu'on n'embauchait qu'à regret, en cas de grande presse, pour sauver une récolte, et surtout de ses talents avérés de braconnier, dans l'exercice desquels la mort l'avait surpris.

Le grand Félix, la tête dans les mains, continuait de gémir, sous l'œil sévère de son gendre qui réfléchissait vite : l'honneur de la famille était en jeu, un procès coûterait cher, et puis l'occasion était bonne de prendre la place enviée du *mâtre*, qu'il servait docilement mais avec impatience, guettant son premier moment de faiblesse pour s'emparer du pouvoir, d'autant que sa *fonne* s'impatientait d'une sujétion qu'elle jugeait trop longue. L'occasion était belle, en somme, et le Camille vint au secours du beau-père : « *Aga, ç'ot point un grand malheur, des gens coume çai, ç'ot de la seüille, à présent que l'mal ot fait, faut s'en débarrasser !* » et il exposa son plan : on allait tirer le corps dans ce creux et le Félix le recouvrirait de branches et de feuilles mortes, le temps que lui, le Camille, aille chercher une bêche, sous prétexte de recreuser la fontaine du champ qu'ils venaient de traverser et qu'on avait complètement négligée depuis deux ans, au risque de la laisser se *pardre*. Là-dessus, il posa son fusil et tourna les talons.

Trente mortelles minutes s'étaient écoulées quand le pauvre Félix vit revenir son gendre : non, il n'avait rencontré personne et n'avait même pas eu à s'expliquer avec les *fonnes*, parties à cette heure au lavoir. Heureusement, l'accident s'était produit sur leurs terres, il suffisait de choisir un endroit à l'écart du chemin, pas trop près des grands arbres qu'on abattrait dans les vingt ans à venir, et où la terre meuble serait assez profonde, la nature ferait le reste ! Le vieux avait eu le temps d'y penser et le Camille ratifia généreusement son choix. Puis les deux hommes se mirent à tour de rôle à la tâche, ne s'arrêtant que pour se passer la bêche, celui qui la recevait crachant dans ses mains avant de saisir le manche, tandis que l'autre faisait la sentinelle, de crainte d'être surpris. Ils creusèrent rapidement une fosse étroite et profonde de six pieds, y portèrent sans trop de peine le long et maigre cadavre, le

## Le témoin gaulois - Fantasques

recouvrirent de la terre qu'ils avaient extraite, dispersant de droite et de gauche le surplus, et terminèrent par un camouflage soigneux, en égalisant le terrain et en le recouvrant de brindilles et de feuilles mortes : ce *nipien* pouvait dormir en paix, personne ne s'aviserait jamais de venir le trouver ! En repartant, le Félix, très choqué, fit machinalement un signe de croix, et le Camille cacha la bêche dans l'herbe haute en passant près de la fontaine : on la récupérerait plus tard !

Bien que ce ne fût qu'un homme de peu, la disparition du Jacques finit par faire jaser : quand trois jours se furent écoulés, sa femme, sur le conseil du curé, avait averti le maire et celui-ci avait temporisé, considérant qu'un homme comme le Jacques des Varnes était bien capable d'avoir planté là son encombrante famille. Mais enfin au bout de huit jours, comme on commençait à accuser un paysan qui avait eu des mots avec le Jacques et pour calmer les esprits, il fallut faire appel aux gendarmes. Ceux-ci vérifièrent l'alibi de celui que la rumeur publique désignait, mais que personne n'accusait, et firent une rapide enquête de voisinage. Seule la famille du disparu l'avait vu partir de grand matin – sa femme, n'ayant plus rien à perdre, reconnut sans difficulté qu'il était parti relever des collets – et personne depuis, ne l'avait rencontré. La baraque des Varnes fut soigneusement fouillée, mais en vain, une grande battue sur les lieux que le braconnier hantait fut organisée et ne donna rien non plus ! Comme l'employée d'un boucher de Lormes à qui le Jacques des Varnes vendait une bonne partie de son gibier était partie peu de temps avant sans laisser d'adresse, on supposa que le braconnier, las des charmes fanés de son épouse, avait suivi cette rose jeunesse avec qui on l'avait vu plaisanter. Bientôt l'affaire fut classée et le silence recouvrit cette énigme.

À deux mois de l'accident, la *fonne* du Jacques se présenta chez son propriétaire. Elle comprit bien, en entrant et voyant les deux hommes attablés en attendant la soupe de dix heures, la

## Le témoin gaulois - Fantasques

Marguerite préparant la soupe tandis que sa mère finissait d'user ses yeux à reprendre, dans un coin, comme une servante, que beaucoup de choses avaient changé là aussi. Félix, qui était resté alité sept semaines à la suite d'une grosse fièvre, avait bien vieilli de dix ans, si amaigri et courbé qu'il en était à peine reconnaissable, tandis que le Camille se donnait des airs de *mâtre*. Pourtant, emportée par l'habitude, c'est au vieux qu'elle s'adressa : elle n'avait aucune nouvelle de son mari qui l'avait laissée sans ressources ; elle peinait à nourrir ses gamins en faisant quelques journées, mais était incapable de payer son terme, pour la première fois en près de quinze ans, et elle le suppliait de ne pas la chasser ! Le Félix l'écoula, tête baissée, son gendre à ses côtés ; une larme coulait sur son nez crochu. Il réfléchit et murmura : « Peut-être que vous pourriez travailler ici, ma femme aussi se fait vieille, on a besoin d'une servante, ça paierait votre loyer ? »

– Ah, Monsieur Félix, vous êtes bon comme le Bon Dieu, je l'ai toujours dit, mais j'ai à m'occuper de tous les gamins que ce méchant homme m'a laissés, et qui fera le jardin ? »

Alors le Camille, comme toujours, trouva la solution :

« Comment s'appelle donc votre plus grande gamine ? Elle va bien sur ses treize ans ? Elle les a ? Au lieu de fainéanter, puisqu'elle ne va pas à l'école, elle pourrait travailler honnêtement ? On lui fournirait le manger, des nippes et des sabots ! Et puis, ajouta-t-il, si on est content d'elle, dans un an, elle aura une petite paye, pour l'encourager et vous aider. »

Et comme la bonne femme se confondait en remerciements, il lui dit qu'il fallait bien s'entraider. Quand elle fut partie, le vieux Félix, tout émerveillé que dans ce combat de générosité, son gendre qu'il croyait près de ses sous l'ait emporté, et pour la première fois depuis longtemps il en avait chaud au cœur, lui tapa sur l'épaule : « *T'ai ben fait, mon gars, l'Bon Djeu te l'rendrai !* ». Le Camille songeait à ce moment à cette gamine un peu trop maigre à son goût, mais que la table de la Marguerite ferait bientôt

Le témoin gaulois - Fantasques

embellir, et puis ça le changerait des chairs flasques de son épouse. Tiré de sa rêverie, il sursauta et, d'un air modeste, dit simplement : « *C'ot de lai seüille, pour sûr, mais on peut point laisser des gens dans ç'te misère !* » ajoutant à part soi que, pardi, il se paierait sur la bête.

# Clémence

Encore deux gros baisers sonores qui claquèrent sur ses joues, encore une poignée de main accompagnée d'un murmure confus. La longue cérémonie des condoléances était enfin terminée. La Clémence jeta un coup d'œil au ciel : c'était une de ces belles journées de septembre qu'il aimait tant et où, de toutes façons, elle ne l'aurait guère vu ! Puis elle fit un pas vers la fosse ouverte où elle le rejoindrait bientôt et demeura à la contempler, sans penser à rien, quand elle sentit deux mains qui prenaient les siennes : son neveu et sa nièce lui rappelaient qu'il fallait rentrer à l'hôtel pour précéder le flot des invités. Elle rabaissa son voile noir, et ils gagnèrent l'auto.

À leur arrivée, les plus pressés les attendaient déjà devant la façade basse. Par respect, ils interrompirent aussitôt les conversations animées qui s'étaient déjà engagées entre eux, contents de se retrouver. Clémence descendit sans attendre que son neveu lui ouvre la portière, gagna la porte du restaurant, prit la grosse clé cachée suivant l'usage sous le volet bleu de la fenêtre la plus proche, et ayant ouvert la porte, cria « Entrez donc ! » et passa la première. Elle avait préparé la salle avant de partir avec sa serveuse et sa nièce, s'étant levée de bon matin pour achever les apprêts du repas de deuil, qui devait faire honneur au défunt, aussi passa-t-elle directement à la cuisine, laissant les convives s'installer à leur guise.

Quand elle revint, elle se laissa choir sur une chaise, dans un coin, soudain très lasse, mais satisfaite du spectacle : le plafond bas écrasait cette salle, blanchie à la chaux comme toutes les pièces de l'établissement. Le restaurant pouvait contenir à l'aise une cinquantaine de convives, à une époque où l'on ne songeait pas à serrer les tables pour augmenter le chiffre d'affaire. Mais en cette occasion, il avait fallu se serrer et rapporter des chambres des

## Le témoin gaulois - Fantasques

chaises pour accueillir la vingtaine de parents proches de Théo et tous ses amis. Par les fenêtres, qui toutes donnaient sur la route, le soleil d'hiver entrait à flot. Entre les tables s'affairaient sa servante assistée de sa nièce et d'une voisine obligeante, veillant à ce que rien ne manque. Le festin suivait le cours ordinaire de ce genre de cérémonie : on avait d'abord parlé à voix presque basse, l'air contrit, échangeant quelques nouvelles, puis le premier verre de vin pour faire glisser la première tranche de pâté avait mis fin à cette retenue, le volume des voix avait enflé, et maintenant on s'interpellaient d'un bout de la salle à l'autre, on célébrait la vie héroïque et les hauts faits du Théo, et de grands éclats de rire accueillait le récit des tours qu'il avait joués aux garde-chasse. Bientôt, elle le savait, on évoquerait plus discrètement, par égard pour elle, ses conquêtes féminines et ses frasques, et elle le comprendrait aux rires gras et aux regards furtifs qui suivraient l'anecdote racontée à voix presque basse.

Pourtant, ils n'y comprendraient jamais rien. Elle se revit, jeune fille, alors qu'elle aidait ses parents qui avaient ouvert aux alentours de 1900, avec leurs économies amassées en quinze années de domesticité, un petit restaurant ouvrier, rue Quincampoix, à Paris. Ils comptaient se retirer des affaires dans une dizaine d'années, quand elle serait mariée, et ayant déjà acheté un grand terrain au pays, dans un coin pittoresque, ils rêvaient déjà au plan de la maison qu'ils s'y feraient construire, quand la guerre survint. Le père était trop vieux pour être placé en première ligne, mais trop jeune pour échapper à la mobilisation. Pendant qu'il faisait la popote à l'arrière, les deux femmes essayaient de maintenir à flot la petite entreprise, qui périclitait, la plupart des clients prenant maintenant leurs repas dans les tranchées.

Parfois l'un d'eux réapparaissait quelques jours, à la faveur d'une permission ou de ce genre de bonne blessure qui n'aura pas de suites graves mais qui vous tient loin du front pendant des

## Le témoin gaulois - Fantasques

semaines. D'autre n'avaient pas cette chance, et revenaient tristement, ayant laissé un bras ou une jambe en Champagne. Mais ceux-là avaient en avaient encore beaucoup à côté de ceux qui revenaient sans visage, avec une espèce de masque cachant un spectacle qu'eux-mêmes n'osaient pas regarder. On les appelait « les gueules cassées », et la mère de Clémence se lamentait devant ce massacre des hommes les plus beaux et les plus forts de toute une génération, qui condamnerait tant de filles au célibat. Clémence savait comme elle qu'elle avait peu d'atouts : courtaud et trapue, son visage évoquait vaguement celui d'un brave bouledogue. Elle n'avait de beau que ses yeux qui n'avaient jamais été rieurs et qui n'exprimaient rien d'autre qu'une grande bonté.

Pourtant, les craintes maternelles étaient vaines : le beau-frère de Clémence amena, au cours d'une permission, un camarade qu'il présenta comme un « pays ». Il s'appelait Théophile, appartenait à une famille bien connue des parents de Clémence, faisait merveille comme tireur d'élite et venait de recevoir la croix de guerre : il aurait déjà été nommé caporal, voire sergent, s'il avait eu un peu plus d'instruction. C'était un jeune homme robuste et souple comme un chat, avec de magnifiques moustaches gauloises, et qui lui parut beau comme un dieu. Il lui avait demandé d'être sa marraine de guerre, ce qui ne se refusait pas, bien que la patronne n'ait pas vu d'un bon œil que ce garçon sans avenir emmène sa fille au bal et poursuive avec elle une correspondance assidue, bien qu'elle fût la première à lire ses lettres, écrites sous sa dictée par un camarade lettré ; elles étaient fort respectueuses et il n'y parlait guère que de la vie des tranchées et de son désir de la revoir. Émerveillée de se sentir aimée par ce beau gaillard, Clémence se laissait aller à des rêveries qui avaient le don d'exaspérer sa mère. Nul doute que les parents se seraient opposés de toutes leurs forces à un mariage que, fiers de leur réussite, ils jugeaient mal assorti, mais cette peine leur fut

## Le témoin gaulois - Fantasques

épargnée : après l'armistice, le père avait à peine regagné ses foyers quand sa femme fut emportée par la grippe espagnole, et il ne lui survécut que de six mois. Fin 1919, Théophile, maintenu sous les drapeaux pour assurer l'occupation de la Rhénanie, comme beaucoup de jeunes sans responsabilités familiales, fut enfin libéré. Il fit aussitôt sa demande qui fut bien accueillie par ce qui restait de la famille, et Clémence connut une première année de bonheur, travaillant comme une bête au maintien de l'affaire familiale qui avait repris des couleurs, et aidée à la salle par son mari, dont la bonne humeur plaisait à la clientèle.

Cependant, cette situation n'avait pas duré : d'une part, elle voyait bien que son Théo souffrait d'être confiné dans cette grande ville où il respirait mal, lui qui avait toujours connu les grands espaces ; d'autre part, rien n'avait été réglé entre les héritières, et quelle que fût la patience de sa sœur aînée et leur parfaite entente, Clémence se rendait bien compte qu'il fallait trouver un arrangement. Théo, qui n'avait pas un sou vaillant, lui expliqua qu'il leur faudrait procéder au partage, à moins de s'endetter pour racheter l'autre part, ce dont elle ne voulait pas entendre parler ; il finit par la persuader d'inclure dans sa part le terrain du Morvan, où rien n'avait été entrepris et qui n'avait pas grande valeur : Clémence prendrait les premières vacances de sa vie (elle ne devait jamais en connaître d'autres) pour surveiller la construction d'un bâtiment léger sans étage mais d'apparence agréable, qui comporterait, faisant suite aux deux pièces dont ils se contenteraient d'abord pour se loger, une cuisine séparée par un couloir d'une grande salle de restaurant de cinquante couverts. Avec l'aide de son mari et ses talents de cuisinière, elle était assurée de réussir dans un pays où l'on mangeait bien chez soi, mais où les bons restaurants se comptaient sur les doigts d'une main. Il lui montra les plans qu'il avait maladroitement esquissés et qui la firent rire, et il s'amusèrent beaucoup à les perfectionner. Bref, elle avait tout de suite cédé à son caprice, bien qu'elle

## Le témoin gaulois - Fantasques

redoutât de quitter sa maison et sa ville pour aller s'enterrer dans une province qu'elle n'avait qu'entr'aperçue au cours de deux brefs voyages entrepris par ses parents pour préparer un avenir qui n'était pas advenu.

L'affaire avait été rondement conduite, et Clémence avait beaucoup pleuré pendant le voyage, et encore un peu le soir, quand après la soupe ils s'étaient retirés dans la pauvre chambre rustique où des cousins les hébergeraient le temps nécessaire. Mais Théo s'était montré patient et tendre, et sa joie était si grande, quand il la conduisit le lendemain sur le terrain de leurs futurs exploits, qu'elle ne regretta plus leur décision. Ils se mirent tout de suite à l'ouvrage, ayant passé marché avec un maçon de l'endroit qui n'avait que deux aides. Le lendemain, Théo entreprenait le défrichage du terrain avec deux copains, tandis qu'elle préparait sur catalogue la commande de tout ce qu'il leur faudrait pour débiter. À midi, on déjeuna sur l'herbe et on but deux chopines de la piquette en honneur dans le pays, dont l'acidité la surprit, puis on se remit au travail jusqu'au soir, et on s'endormit d'un sommeil de plomb.

Trois jours après, le maçon et son équipe, augmentée de l'infatigable Théo, entreprirent les fondations, qui seraient peu profondes : il s'agissait de construire à peu de frais un bâtiment provisoire qu'on reconstruirait progressivement en dur, au fur et à mesure des rentrées. Bientôt ils emménagèrent dans leur appartement, et les cousins hospitaliers furent invités avec les deux copains qui étaient revenus quelquefois mettre la main à la pâte. Ils goûtèrent à la cuisine de Clémence, qui avait fait merveille avec une installation très sommaire, et les quatre convives furent les premiers à entamer une campagne publicitaire flatteuse. Début juillet, le petit restaurant ouvrait ses portes. Le succès fut immédiat, et ne devait plus se démentir. Bientôt, ils embauchèrent une servante qui secondait Clémence à la cuisine et dans la salle où Théo s'affairait également.

## Le témoin gaulois - Fantasques

Si la saison d'été avait été active, l'hiver leur permit de souffler. Par les longues semaines de neige, on ne voyait de la journée que deux ou trois habitués qui venaient en voisins boire un canon et s'absorber dans d'interminables parties de cartes. Dès la fin de l'automne, Théo avait repris son vieux fusil et ses habitudes de braconnier. Il partait pour de longues et mystérieuses expéditions, évitant les routes et les chemins fréquentés. Il revenait toujours avec quelques belles pièces dont il faisait trois parts : il vendait la première à des commerçants des alentours, offrait la seconde à des copains ou à des cousins, la troisième venant enrichir leur menu. Clémence, qui savait les dangers de ce métier, tremblait pour son homme pendant ses longues absences. Ce fut bien autre chose au printemps, quand des commères bien intentionnées lui apprirent qu'il ne passait pas toutes ses nuits dans les bois, mais trouvait des lits accueillants dans les villages alentour. Elle pleura beaucoup, mais cacha fièrement sa peine, et ne demanda aucune explication à l'infidèle. Il était, pensait-elle, trop bel homme pour elle, et elle avait eu bien de la chance de l'avoir rencontré. Quand on lui faisait remarquer qu'elle avait les yeux rouges, elle prétendait que c'était à cause de l'air trop vif, ou de la fumée de la cuisine, ne connaissant pas le mot « allergie » qui venait seulement d'entrer dans le dictionnaire. D'ailleurs le Théo finissait avec elle toutes ses nuits et la traitait toujours avec gentillesse.

Maintenant, il se levait tard, prenait son café à l'heure de l'apéritif et, soit un peu avant soit aussitôt après le déjeuner, repartait en maraude, non sans avoir embrassé sa femme qui lui remettait, avec une musette contenant des casse-croûte et une gourde de vin, l'argent de poche de la journée. Il faut reconnaître qu'il n'avait jamais été exigeant sur ce chapitre, ne faisant pas d'autre dépense que son tabac, l'entretien de son matériel de chasse et de pêche et, quelquefois, une tournée générale dans quelque troquet pour fêter une belle prise.

## Le témoin gaulois - Fantasques

Ils ne parlèrent plus jamais de reconstruire leur bâtisse, qu'ils entretenaient avec soin et qui se maintenait mieux que prévu. Ils ne firent pas fortune, Clémence travaillant honnêtement et à petit prix pour une clientèle populaire qui devait exploser avec les congés payés, et pour laquelle on ajouta au restaurant quatre chambres de même style, sans confort ni eau courante, mais qui plaisaient par leur propreté et leur simplicité à cette clientèle bon enfant, qui n'hésitait pas, quand il faisait beau, à suivre un sentier de chèvre pour faire sa toilette au gros ruisseau glacial qui coulait au fond de la vallée, à cinq-cents mètres de là. Théo conseilla à Clémence, qui était la patronne, de prendre pour la belle saison une fille qui l'aiderait à faire face à ce surcroît de travail, et comme toujours elle fit ce qu'il suggérait, car il était de bon conseil. Chaque été, ils recevaient pendant deux ou trois semaines sa sœur, qui fut sa seule confidente, et la famille de celle-ci, et d'année en année Clémence s'attacha davantage à son neveu, le petit Paul, qui lui rendait son affection et lui tint lieu de l'enfant qu'elle n'avait pas eu.

Avec les années, sans que rien ne change dans l'organisation de ses journées, le Théo s'ensauvageait. De plus en plus avare de paroles, il évitait discrètement les clients, sans jamais se montrer désagréable, et ne prêtait plus vraiment attention aux paroles de Clémence, qui avait gardé l'habitude de le tenir au courant de ses affaires, de lui parler des problèmes de la maison et éventuellement de le consulter au sujet de quelque achat ou de quelque amélioration. Il se contentait maintenant de l'écouter d'une oreille en fumant songeusement sa pipe et poussait de temps à autre un grognement d'approbation. Puis la sœur de Clémence mourut avec son mari, dans un accident peu de temps après le mariage de Paul, qui était désormais sa seule famille. Depuis un an, le Théo ne faisait guère plus d'une apparition par semaine chez lui : tout le monde savait qu'il vivait à la colle avec une veuve d'un village voisin. Samedi dernier, un gamin était venu

## Le témoin gaulois - Fantasques

lui remettre un mot : son mari était mort chez cette femme, et elle la priaît d'enlever le corps à la nuit, le plus discrètement possible...

Clémence fut tirée de sa rêverie par un couple de cousins de Théo qui venaient l'embrasser avant de partir. Le bruit des conversations qui s'était transformé en tumulte s'atténuait, les ripailles touchaient à leur fin, d'autres convives se levaient de table, tout alourdis, et venaient la remercier. Quand tous furent partis, et qu'ils eurent tout rangé, Paul et sa femme offrirent à leur tante de fermer son commerce pour un mois, et de venir se reposer chez eux, puis elle pourrait revenir mettre en ordre ses affaires, vendre l'hôtel, prendre une retraite bien méritée ? Mais elle refusa fermement : elle ne voulait pas les gêner, elle était trop habituée à vivre indépendante et à travailler, sa vie était ici où Théo l'avait conduite, d'ailleurs il fallait qu'elle lui rende visite au cimetière tous les jours ! Ils durent s'incliner. En repartant le lendemain matin, ils lui dirent que leur offre tenait toujours et lui recommandèrent de prendre bien soin d'elle.

Elle suivit le programme qu'elle s'était fixé. En apparence, rien n'avait changé, sinon qu'elle allait désormais chaque jour sur la tombe de son mari, au lieu de le recevoir de temps à autre. Mais quelque chose était cassé en elle, elle n'avait plus goût à son travail et laissait tout aller. Par un matin de mars, la servante trouva porte close en arrivant. Elle prit sa clé et trouva sa patronne à terre, recroquevillée sur le carreau de la cuisine, grelottant et à demi-paralysée. On l'hospitalisa aussitôt et on prévint son neveu, qui arriva le lendemain. Une infirmière le conduisit vers un bâtiment bas, le plus vétuste de l'établissement, qui abritait une immense salle commune qui servait de mouiroir. Il gagnèrent le fond entre deux rangées de vieilles femmes parvenues au dernier degré de décrépitude. Les unes, étendues, râlaient ou dormaient en ronflant bruyamment, les plus agitées étaient attachées et hurlaient, les autres, calées sur leur oreiller, regardaient droit

Le témoin gaulois - Fantasques

devant elles avec des yeux vides ou interpellaient sauvagement le visiteur en lui faisant d'affreuses grimaces.

Enfin, l'infirmière lui désigna le lit de Clémence et le planta là. Elle était allongée et paraissait endormie, étrangement calme. Son neveu s'inclina pour déposer un baiser sur son vieux front. Alors elle ouvrit les yeux, le fixa longuement avec surprise, puis son visage s'éclaira et elle lui dit : « C'est donc vous, M. le Maire, c'est bien gentil à vous d'être venu me voir ! »

Ce furent ses dernières paroles.

## Les Grenouilles

La vieille était furieuse et secouait le gamin : « *Vas-tu me dire où tu l'ai caché ?* » Depuis quelques temps, elle perdait un peu la tête, devenait de plus en plus méfiante, persuadée qu'on la volait. Aussi cachait-elle maintenant si bien son argent – naguère, comme tout le monde, elle le dissimulait dans sa grande armoire, au milieu d'une pile de draps blancs soigneusement pliés – qu'elle n'arrivait plus à le retrouver. Elle soupçonnait toujours la dernière personne qui était entrée chez elle : le facteur qui lui avait apporté le mandat mensuel de sa pension de veuve, une vacancière venue lui acheter une douzaine d'œufs, une voisine qui lui avait emprunté du tabac à priser, le vieux Jacques qui avait remplacé l'ampoule de 50 watts suspendue par un fil à la grosse poutre... Elle n'osait pas les accuser en face, mais se confiait au Marcel. Jusqu'à ce jour, elle avait toujours fini par retrouver l'objet du délit, mais n'en tirait jamais la leçon.

Cette fois, personne n'était entré depuis la veille, où elle était certaine d'avoir caché son petit magot entre les deux matelas de son lit ; personne, sauf le pauvre Marcel. C'était un gamin d'aspect chétif, qui pouvait avoir neuf ans, pâle, le crâne rasé, portant encore la blouse grise de l'école. Ces deux-là n'avaient pas été gâtés par la vie. La vieille Annette, était une grande femme à forte charpente, aujourd'hui toute jaune et ridée. Elle avait perdu trois enfants en bas âge, deux fils dans la bataille de la Somme, puis son mari, le vieux Glaude, mort d'avoir trop fumé, enfin l'aînée de ses filles, qui n'avait pas eu d'enfant. Depuis longtemps, il ne lui restait plus que son petit-fils dont la mère, qui était la cadette, avait mal tourné et qu'on lui avait confié. Peu démonstrative, elle s'était attachée secrètement au gamin, mais ne le montrait pas et ne le savait peut-être pas, aussi l'élevait-elle comme elle avait élevé ses propres enfants et comme ses parents

## Le témoin gaulois - Fantasques

l'avaient élevée, veillant à ce qu'il ne sorte jamais, le matin, sans avoir mangé du pain et surtout bu un café chaud, à ce qu'il ne prenne jamais froid et à ce qu'il ne se rafraîchisse pas trop vite quand il transpirait, et le gâtant le dimanche en lui faisant un *crapiau* ou une *râpée* dans sa tourtière. L'enfant, d'un caractère facile, ne rechignait jamais quand il fallait l'aider : chercher de l'eau au puits, de l'herbe pour les lapins, mettre le couvert, essuyer la vaisselle, apporter du bois de la remise, glaner avec elle dans les champs des autres, nettoyer l'écurie, garder la vache ou les canards, tous ces petits travaux qu'on demande à tous les enfants quand ils ne sont pas à l'école. Mais elle savait se montrer sévère, punissant fermement le Marcel pour toute étourderie et tout manquement ; s'il était désormais trop grand pour qu'elle lui fouette les *zarrets* avec une poignée d'orties, il était devenu parfaitement capable de comprendre un reproche ou une privation de dessert, et filait doux.

Cette fois pourtant il se rebiffait, criait plus fort qu'elle qu'il n'était pas un *voleux* et que c'était elle qui perdait chaque jour des choses, accusait tout le monde, et finissait par tout retrouver ! De guerre lasse, et peut-être ébranlée par ce discours, la vieille se pencha sur le gamin et lui dit : « *J'espère ben qu'tu n'es pas un voleux, i n'tai point élevé coumme çè ! Mais rappelles-touè : "Qui vole un œuf vole un bœuf !"* » et elle lui lâcha enfin le bras. Il sortit en courant et en pleurant, attrapant ses sabots et son bâton au passage, sur le seuil. Maintenant il galopait sur la route blanche, droit devant lui, après avoir lancé au passage un coup de pied au chien qui était accouru en l'apercevant pour le consoler, sans rien voir de cette radieuse journée de la mi-juin où l'été semblait arrivé. Essoufflé, il ralentit le pas, décapitant à coups de bâton, d'un geste rageur, les fleurs qui, au bord du chemin herbeux où il s'était engagé, tendaient vers lui leur corolle. Le sentier descendait rapidement en faisant un coude. Brusquement, le gamin ralentit, tendant l'oreille : peut-être allait-il surprendre les *arnouilles* dans leurs ébats ? Il s'arrêta

## Le témoin gaulois - Fantasques

quand le *cram* fut en vue : c'était une petite pièce d'eau carrée qui servait de lavoir, proche du ruisseau, cimentée et dont les larges bords plats et gris, également cimentés, permettaient aux *fonnes* d'y étendre leur linge pour le savonner, le brosser à la brosse de chiendent et le taper vigoureusement avec un battoir de bois, le *tapou*, pour en exprimer l'eau. Chaque semaine, Marcel, poussant la brouette, accompagnait sa grand-mère et en attendant qu'elle ait fini sa tâche, pêchait des écrevisses qui ne manquaient pas dans le ruisseau, puis ils reprenaient la brouette alourdie par le linge humide et rentraient à la maison.

Cette fois, il était seul, et l'endroit était désert, seules de grosses grenouilles vertes prenaient béatement le soleil sur les bords cimentés. Parfois l'une d'elles plongeait tout-à-coup, puis réapparaissait et reprenait sa place. Comme tous les petits campagnards, Marcel était cruel avec les animaux, suivant l'exemple des adultes : il prenait plaisir, par exemple, à clouer sur la glèbe, avec les dents de sa fourche, les petits rats des champs dodus qui fuyaient leur trou, chassés par la roue de la moissonneuse ; mais il n'était pas sadique, comme le gros Thomas qu'il avait surpris l'an dernier, s'amusant à torturer une pauvre taupe ; il s'était jeté dessus pour le rosser ; l'autre était plus fort que lui, mais l'indignation et la surprise lui avaient donné l'avantage, et son adversaire s'était ensauvé en couinant comme un petit chiot. Mais l'instinct de la chasse s'éveilla en lui. Il ramassa quelques cailloux bien tranchants, et en lança un. Une grenouille qu'il pensait avoir touchée glissa dans l'eau noire, mais les autres ne parurent pas s'être aperçues de l'incident. Alors, enragé, le gamin lança encore deux cailloux, à toute vitesse. Cette fois la tribu exécuta un plongeon général, sauf deux qui étaient restées étendues sur le ciment. Avec un sentiment de triomphe, le gamin, après avoir ramassé son bâton, s'approcha à pas de loup, craignant à la fois que ses « ennemies » glissent dans l'eau et qu'elles lui sautent à la figure. Quand il fut tout près, il vit,

### Le témoin gaulois - Fantasques

horrifié, que l'une d'elles avait la tête écrasée mais bougeait encore. L'autre était allongée sur le dos, les pattes écartées, son ventre blanc ouvert où battaient des choses innommables. Elle aussi respirait encore, et il eut le sentiment épouvantable qu'elle le regardait avec reproche de ses yeux globuleux. Alors, il poussa les deux petits corps dans l'eau pour ne plus les voir, du bout de son bâton, qu'il jeta au loin dans un fourré, et s'enfuit en courant vers la maison.

La porte était restée grande ouverte, et il escalada les cinq marches de granit en deux bonds, puis s'arrêta un instant, hésitant. Alors deux grandes mains jaillies de l'ombre s'emparèrent de lui : « *Vins-donc, mon petit, j'ai retrouvé mes sous, aussi, j'y croyais pas, t'es un bon gamin, je savais ben que tu ne pouvais pas faire le mal !* » Et en serrant l'enfant tout tremblant contre son corps décharné, la vieille se demanda avec inquiétude quelle méchante fièvre il avait attrapée.

## Un début dans la vie

*Ce qui suit est une histoire vraie, à peine romancée, dont on reconnaîtra sans peine le schéma et les acteurs, si l'on a lu mes pages sur le Morvan : je ne me suis même pas donné la peine de changer les noms. Morvandelle ou Parisienne ? C'est le récit de l'une de ces migrations qui ont créé le désert français. Comme tous les émigrés, son héros, Morvandiau à Paris et Parisien aux yeux de sa famille restée au pays, a connu un problème d'identité, mais l'a vu se résoudre par ses enfants. C'est la grâce que je souhaite aux émigrés d'aujourd'hui, venus de plus loin, et qui ont bien davantage à souffrir de la bêtise et de l'ingratitude.*

Lucien, serrant contre son cœur le gros livre de prix à couverture de toile rouge gravée d'or et à tranches dorées, reprit le chemin de la maison, faisant claquer gaiement ses sabots vernis du dimanche. Il sortait de la mairie où le Grand Écrivain avait remis leur diplôme aux lauréats du Certificat d'Études.

Sur la place, M. Dumas, l'instituteur avait regroupé ses champions : il jouissait de son importance, car le gamin était le premier du canton, et tous ses collègues l'enviaient. Du seuil de la salle des fêtes déjà pleine de monde, Lucien avait distingué, entre les chapeaux des femmes et des hommes endimanchés, tout au fond de la salle, une estrade pavoisée de drapeaux tricolores, avec des chaises et une petite table faisant office de tribune. Enfin après s'être mis en rangs par deux, on entra pour gagner les bancs réservés aux élèves, au pied de la tribune. Intimidés, ils restaient silencieux, tandis que la salle résonnait des conversations et des appels des paysans.

Brusquement, le silence se fit : la rangée des lampes électriques les plus proches de l'estrade venait de s'éclairer, annonçant l'entrée des Personnalités qui donneraient toute sa solennité à cette importante cérémonie. Aussitôt, les élèves se levèrent.

## Le témoin gaulois - Fantasques

Lucien vit s'avancer, en tête, un Monsieur à l'air important dont il se souvint aussitôt : c'était Monsieur l'Inspecteur de l'Instruction publique, qui avait fait une longue visite à son école l'an passé ; il avait assisté toute une demi-journée à la classe de leur jeune instituteur, qui s'épongeait souvent le front et recevait avec déférence ses observations, passant dans l'allée centrale pour ramasser des cahiers, interrogeant quelques élèves, distribuant éloges et blâmes, et leur adressant avant de partir un petit discours moral et patriotique. Derrière l'inspecteur venait un gros homme ceint de l'écharpe rouge : c'était l'hôte, Monsieur le Maire, accompagné de messieurs en costume noir. L'instituteur se pencha vers son meilleur élève, qu'il avait placé à sa droite, et lui souffla : « Ce sont Messieurs les Délégués cantonaux, Jules Renard est parmi eux. » Lucien tenta de l'identifier, et opta pour un grand homme roux fort imposant, à favoris, grosses moustaches et gros ventre.

Pendant que ces Messieurs s'asseyaient, le maire s'avança vers le pupitre, un papier à la main, et s'éclaircit la gorge. Il salua d'abord les personnalités qui avaient bien voulu honorer cette cérémonie de leur présence, à savoir M. l'Inspecteur de l'Instruction publique et MM. les Délégués cantonaux (tous inclinèrent poliment la tête avec un sourire), et dit sa joie et sa fierté d'accueillir le Grand Écrivain, pilier de la République et gloire du canton, qui avait daigné laisser un moment ses Travaux pour remettre de ses propres mains le diplôme à chacun des lauréats. Ce disant, il se retourna vers les délégués et fit une courbette. À la grande déception de Lucien, le gros homme roux ne bougea pas, et c'est un petit bonhomme à barbichette qu'il n'avait même pas remarqué tant il était banal qui répondit par un sourire. M. le maire termina en saluant l'assemblée et cette belle jeunesse que la République venait aujourd'hui récompenser de ses efforts. Il donna ensuite la parole à M. l'Inspecteur de l'Instruction publique, dont le discours était une variante de celui que Lucien

## Le témoin gaulois - Fantasques

avait entendu lors de l'inspection, avec en plus des félicitations aux lauréats, qu'il engageait à persévérer dans la voie du travail et l'amour de la République qui leur avait permis d'accéder à l'instruction. Le discours du Grand Écrivain développa les mêmes thèmes, plus brièvement et avec des mots qui firent rire discrètement les personnalités, rires que la salle amplifia poliment, bien que Lucien et beaucoup d'autres participants n'y aient rien compris. Enfin avait commencé l'appel des lauréats, et Lucien, très ému, était monté le premier sur l'estrade pour recevoir des mains de Jules Renard son diplôme, accompagné d'un livre magnifique qu'il lui offrait personnellement.

Il se voyait déjà en train de raconter à la maison cette grande journée chargée d'émotions. Bien sûr, la piètre apparence de l'auteur de *Poil de Carotte* l'avait beaucoup déçu, mais il se sentait tout de même très fier d'avoir reçu son diplôme et son prix de ses propres mains. La semaine dernière, l'instituteur avait fait venir sa grand-mère, lui avait dit que son petit-fils faisait honneur à l'école, et qu'il fallait qu'il passe maintenant son Brevet, afin de devenir instituteur à son tour. La grand-mère avait répondu :

« Vous savez, on n'est que de pauvres gens, et après avoir élevé mes cinq enfants, j'ai pris deux gamins de l'Assistance pour arriver à nourrir celui-ci et son frère, que leur mère m'a confiés. Les gens comme nous sont obligés de travailler de bonne heure : mes filles ont fait deux ans d'école, mes fils trois, ce petit est le premier à avoir étudié jusqu'à douze ans, il a déjà bien de la chance !

– Mais je me charge de lui obtenir une bourse, il sera en pension, ses études ne vous coûteront rien, et il pourra encore travailler pendant les vacances scolaires pour son entretien !

– Alors, je ne dis pas non, mais ça ne dépend pas de moi, mais de sa *mée*... je vais lui écrire.

– C'est cela, ne tardez pas, je fais le nécessaire de mon côté ! »

En rentrant, la vieille Françoise en avait parlé au grand-père, qui

## Le témoin gaulois - Fantasques

commençait à souffrir de son cancer et qui ne parlait presque plus ; il lui avait tout de même répondu, sans autre commentaire, d'écrire à leur bru, mais qu'elle était bien trop *près de ses sous* pour accepter. Aussitôt, la vieille avait essuyé la toile cirée grasse et couverte de mouches avec la *lavette*, un vieux chiffon gris et humide, et avait dit au gamin de prendre de quoi écrire. Par économie, il avait fait avec elle le brouillon sur son ardoise d'écolier, puis l'avait recopié très soigneusement de sa plus belle écriture. La grand-mère avait signé, et il avait aussitôt couru jusqu'au bourg mettre la lettre à la poste.

Aujourd'hui la grand-mère l'attendait sur le seuil, une lettre cachetée à la main : elle venait de Paris, le facteur l'avait apportée ce matin, et on attendait Lucien pour qu'il la déchiffre. Les grands-parents, leur fille et leur gendre, et les deux petits frères de lait l'entouraient. Il soupesa l'enveloppe, qui lui paraissait épaisse et, le cœur battant, l'ouvrit avec son canif. Il en sortit un mandat et une lettre qu'il lut à haute voix :

*« Mes chers beaux-parents,*

*Bien recue votre lettre, et je suis étonner que vous ayez écouter les promesse de l'instituteur. Vous savez pour temps que la vie a Paris est très dur, mon marri ne me donne qu'une partie de se qu'il gagne et je m'use les yeux a coudre du matin au soir pour élevé le petit Jean. Lucien est en age de travailler, sa paye ne sera pas de trop.*

*Je vous envoi par la présente un mandat pour payer son voyage : qu'il prenne le train de midi vendredi a Corbigny, je l'attendrai a la garre, pour le présenter a son patron samedi.*

*Votre belle fille qui vous embrasse respectueusement.*

*Eugénie »*

Lucien, les yeux humides, replaça lettre et mandat dans l'enveloppe qu'il remit à sa grand-mère ; celle-ci l'embrassa pour le consoler :

« Que veux-tu, fallait s'y attendre ! C'est vrai qu'elle a bien du mal à y arriver !

## Le témoin gaulois - Fantasques

– En tous cas, ce sont pas les gamins qui lui coûtent beaucoup, c'est nous qu'avons élevé les deux premiers ! » gronda le vieux.

Lucien aurait voulu répliquer « Et je ne l'oublierai jamais », mais une pudeur l'en empêcha ; alors il embrassa sa grand-mère, qui le repoussa en riant :

« Arrête donc, les caresses de *cien*, ça *doune* des puces !

– Bon, dit sa tante, on est mercredi. J'ai juste le temps d'aller chercher le mandat et de préparer tes affaires. »

Cette dernière tâche consista à rechercher au grenier une petite valise en carton qui avait contenu, dix ans plus tôt, tous les biens de l'oncle qui n'avait rien d'autre à apporter à sa belle-famille que sa force de travail, son habileté et son courage, et à y mettre après lavage et repassage quelques hardes, le diplôme tout neuf et le livre de Jules Renard. Lucien voyagerait avec son costume et ses sabots du dimanche : il n'avait jamais porté de souliers. À l'aube du vendredi fatidique, il attela l'âne et partit avec sa tante après avoir embrassé tout le monde, le cœur gros, pour Corbigny, à dix-sept kilomètres ; la gare de Montreuilon n'était qu'à huit, mais tout le monde avait compris que sa *mée* économisait ainsi quelques centimes et on l'avait approuvée. Sur le quai, il embrassa sa tante, qui lui remit une pièce de deux francs avec mille recommandations, et le train l'emporta.

C'était son premier voyage hors du Morvan, et la première fois qu'il faisait l'expérience du chemin de fer, aussi mille impressions nouvelles l'assaillirent, bruit saccadé des roues glissant sur les rails, fumée épaisse de la locomotive, paysages qui s'enfuyaient vers l'arrière, et spectacle des voyageurs, renouvelé à chaque gare : jeunes nourrices rêveuses, qui laissaient leur enfant pour allaiter celui de quelque riche famille, soldats en permission, jeunes gens fuyant le travail ingrat de la terre, familles nombreuses qui passaient leur temps à baffrer... Pour sa part, il mangea de bon appétit les deux tranches de jambon et la livre de pain dur qu'on lui avait remises, et les fit passer en buvant de l'eau à une pompe

## Le témoin gaulois - Fantasques

en profitant d'un arrêt : il n'était pas question de toucher à ses deux francs, la plus grosse somme qu'il ait jamais eue en poche et qu'il considérait comme l'amorce de sa future fortune.

Enfin le train arriva, après six heures de voyage. Lucien fut abasourdi par l'aspect, les dimensions et l'agitation de la gare de Lyon. Sa mère l'attendait au bout du quai. Il ne l'avait vue que deux ou trois fois, à l'occasion de courtes visites de ses parents à Mhère, pourtant ils se reconnurent sans difficulté : le cercle des paysans était si étroit que les traits du peu de visages qu'ils connaissaient restaient gravés dans leur mémoire, et puis, avec ses sabots, il était facile à repérer ! La Génie, vêtue d'une pauvre robe noire et d'un vieux chapeau de même couleur orné d'un simple ruban lui tendit sa joue sèche et prit rapidement le chemin de la sortie, où son père les attendait au volant de la belle voiture du comte Zurlo, qui éblouit l'enfant. Le chauffeur les déposa rue de la Jonquière, à l'entrée de l'impasse Naboulet et repartit sans avoir dit un mot. Le passage du luxe de la limousine au petit appartement ouvrier de ses parents aurait surpris de plus expérimentés que le gamin. Sa mère le précéda dans l'escalier sombre et malodorant d'un immeuble lépreux. Entre les paliers s'ouvraient, dans un recoin, des toilettes turques. Le logis, situé au troisième étage, était composé de deux pièces sombres et étroites et d'un recoin obscur qui servait de cuisine. On entrait directement dans la salle à manger qu'une table, quatre chaises, un buffet et une machine à coudre Singer, placée près de la fenêtre, remplissaient comme un œuf. Une porte ouvrait sur la chambre, de mêmes dimensions : s'y entassaient une grande armoire paysanne, le lit des parents et le petit lit de Jean, le benjamin, qui était pour l'instant confié à la garde d'une voisine.

La Génie dit à son aîné de poser sa valise sur le lit, et l'ouvrit aussitôt pour en faire l'inventaire. Elle poussa un soupir : « Tu n'as même pas de souliers, tu peux pas te présenter comme ça demain, faudra qu'on en achète sur notre chemin, encore une

## Le témoin gaulois - Fantasques

dépense ! » dit-elle avec un profond soupir en rangeant le tout en bas de l'armoire. « Et où as-tu pris ce beau livre ?

– C'est Jules Renard qui me l'a donné pour mon certificat...

– Je l'connais point ?

– C'est le Grand Écrivain, l'auteur de Poil de Carotte !

– Ma fois, il doit être bien riche, ça doit valoir cher ! »

Et le livre rejoignit le reste au fond de l'armoire, sur laquelle elle percha la valise.

On frappa à la porte : « Vas donc ouvrir ! C'est la voisine » Et en effet, sur le palier, une jeune femme tenait par la main un petit garçon de sept ans, tout rond, avec des cheveux et des yeux très noirs et la peau mate, qui dévisageait Lucien avec curiosité. La femme le poussa à l'intérieur en lui disant : « Je me sauve, j'ai la soupe sur le feu ! C'est ton frère, embrassez-vous donc ! » et elle disparut en fermant la porte. Lucien se pencha sur lui et l'enfant lui sauta au cou. C'était la première marque d'affection qu'il recevait depuis son départ, qui lui paraissait maintenant très lointain.

« Tu vas habiter avec nous ? » dit Jean. Sa mère, qui sortait de la chambre, le prit tendrement dans ses bras, et lui dit entre deux gros baisers : « Mais non, il ne fait que passer, c'est un homme maintenant, et il doit gagner sa vie !

– Et je le reverrai quand ?

– Mais chaque mois, pardi ! Quand il apportera sa paye ! »

Les deux frères eurent encore une heure pour jouer ensemble, puis le père rentra, et on se mit à table pour manger une soupe aux légumes épaissie avec du pain. Le père interrogea un peu son fils sur les dernières nouvelles du pays, puis on alla se coucher. Avant de passer dans la chambre, sa mère remit à Lucien une couverture et un oreiller : « On n'a pas beaucoup de place, mais tu pourras dormir ici, entre la table et la machine à coudre. Ça ne vaut pas les lits du Morvan, mais à ton âge on peut dormir sur un tas de cailloux, bonne nuit ! » et elle disparut après avoir éteint la

## Le témoin gaulois - Fantasques

lumière.

Lucien fut réveillé par les préparatifs du petit déjeuner. Son frère dormait encore, mais le père se rasait sur l'évier tandis que la Génie passait le café dans une vieille cafetière posée sur la paillasse à côté du réchaud à gaz. C'était en fait le marc de la veille qui servirait encore toute la journée, comme au pays. Elle fit elle-même les tartines, de grosses tranches de pain sur lesquelles elle étendit un soupçon de beurre. Puis le père partit. Pendant que Lucien faisait à son tour sa toilette sur l'évier, elle alla réveiller le petit Jean, qui courut aussitôt dans les bras de son frère, et qui à son tour déjeuna d'un café au lait et d'une tartine de confiture, après quoi on s'apprêta à partir. Comme la veille, la voisine obligeante garderait le petit pour la matinée. Enfin on partit, en s'arrêtant rue Gauthey chez un fripier chez qui la Génie marchanda longuement une paire de chaussures d'occasion un peu grandes à vrai dire, mais le gamin n'avait pas fini de grandir, elles lui feraient plus d'usage, et on repartit d'un bon pas après avoir revendu pour deux sous les sabots du dimanche. Lucien, étonné par la légèreté soudaine de ses pieds, demanda où on allait.

« À la Croix Catelan, c'est un grand restaurant tout au bout de Bois de Boulogne, ça fait à peu près comme pour aller de chez vous à Montreuil, heureusement qu'il fait beau, et puis c'est huit kilomètres de plat ! »

On était à ce moment au Comptoir Cardinet. On parcourut la rue Jouffroy, la rue de Courcelles jusqu'à la place Pereire et par le boulevard du même nom, dont le milieu était creusé par une profonde tranchée protégée par une grille : au fond circulait le train de ceinture ; on parvint enfin à la Porte Maillot, lieu désolé où les attractions de Luna Park n'avaient pas encore remplacé les ruines de l'immense théâtre construit pour l'Exposition Universelle de 1900. Ce parcours de rues bordées de maisons dont la hauteur lui paraissait prodigieuse et l'animation

## Le témoin gaulois - Fantasques

étourdissante avaient fort éprouvé Lucien, qui fut heureux de découvrir les avenues plus calmes, les allées et les ombrages du Bois de Boulogne, désert à cette heure, où allait désormais se dérouler sa vie.

La Génie, qui ne connaissait pas bien l'endroit, suivit l'allée de Longchamp jusqu'à la Grande Cascade, et prit à gauche la route qui porte le nom de celle-ci. Au bout de cinq cents mètres, ils parvinrent au restaurant du Pré Catelan, bâtiment superbe entouré de beaux jardins, à deux pas du champ de course, ce qui lui valait une riche clientèle, à une époque où le Bois de Boulogne restait la promenade élégante de Paris. Lucien suivit avec appréhension sa mère qui rasait les murs pour atteindre les cuisines, à l'arrière du bâtiment. Elle hésitait devant la porte quand une aide cuisinière, qui était sa cliente et avait recommandé son fils à son patron, la tira d'embarras en venant au-devant d'elle et les conduisit auprès du fameux Père Azais. Celui-ci était un petit Méridional rond et ventru, possesseur de belles moustaches. Concessionnaire de l'établissement depuis 1890, il avait su se maintenir en place malgré plusieurs campagnes de presse dénonçant une construction qui empiétait sur le bois et, disaient ses ennemis, le défigurait : mais son commerce lui assurait des amitiés solides jusque dans les allées du pouvoir, et sans jamais plier, il avait toujours tenu bon et traversé en vainqueur les pires tempêtes. Lucien et sa mère n'en savaient pas tant sur l'homme qui allait décider de leur avenir, mais bien qu'il n'eût rien d'hostile dans son expression, ils n'en étaient pas moins impressionnés par l'examen silencieux auquel il les soumit de ses gros yeux pendant dix secondes qui leur parurent bien longues. Enfin, il se décida à parler :

« Voici donc le jeune homme que Jeanne me recommande ! Vous avez de la chance, Madame, je viens de flanquer à la porte un chasseur, votre fils pourrait faire l'affaire. » Et se tournant vers le gamin : « Mais attention, on n'est pas là pour s'amuser, vite et

## Le témoin gaulois - Fantasques

bien, c'est ma devise ! Je te prends à l'essai pour huit jours, nourri et logé, mais il faut marcher droit ! Jeanne, conduisez-le à Victoire, qu'elle lui trouve une livrée ! » Puis se tournant vers la Génie : « Il prendra son service demain à neuf heures. Si je ne vous le renvoie pas d'ici huit jours, il aura un jour de congé dans cinq semaines et vous apportera sa première paye, c'est 25 Francs !

– Et les pourboires ?

– Ah, ça, ma bonne femme, ce n'est pas moi qui les donne, ça dépend des clients, et s'ils sont satisfaits, ça peut faire un quart à un tiers du salaire !

– Ah, merci beaucoup, Monsieur ! » dit la Génie, toute tremblante de joie.

Là-dessus, le grand homme lui tourna le dos et revint sans plus de cérémonie à ses fourneaux. Bientôt, le gamin reparut avec un paquet sous le bras.

« Si c'est ta livrée, tu peux bien la laisser quelque part jusqu'à demain ?

– Mais elle ne me va pas tout-à-fait, et Mme Victoire a dit que tu la fasses ajuster...

– La faire ajuster ? Elle me prend pour une de ses belles dames ? Bon, il faudra que je fasse encore ça pour toi, comme si j'avais pas déjà trop de travail ! »

En rentrant, ils passèrent chez une cousine de sa mère qui tenait une épicerie près du boulevard Pereire. La devanture de bois lui parut imposante, et plus imposants encore les époux qui se tenaient derrière le comptoir. Marie était une forte femme à l'air orgueilleux et autoritaire, tandis qu'André, doté du ventre magnifique des bourgeois du siècle précédent et de très grosses moustaches, laissait apparaître sous ces dehors majestueux beaucoup de bonhomie. Le couple accueillit Lucien avec intérêt, et on l'invita à venir déjeuner quand il serait de congé, ce n'était pas la peine de prévenir, quand il y en a pour deux, il y en a pour

## Le témoin gaulois - Fantasques

trois, et ils s'excusèrent de ne pas pouvoir leur accorder plus de temps ; de fait, les clients affluaient. La Génie, un peu dépitée, dit qu'elle voulait acheter une tranche de fromage de tête et, bien entendu, on lui en fit cadeau. Ce fut, avec du pain dur à volonté, tout leur déjeuner puis, après avoir fait essayer sa livrée à Lucien, elle se mit à la machine à coudre et lui dit : « Ne reste pas dans mes pattes, il fait beau, promène donc ton frère, et surtout fais bien attention en traversant les rues ! »

Les deux enfants ne se firent pas prier pour déguerpir, et le petit Jean, voyant l'embarras du jeune paysan, prit la direction des opérations : « Tu m'emmènes au square ? » En fait, il conduisait son grand frère sur le même chemin qu'il avait parcouru le matin avec leur mère, mais au Comptoir Cardinet ils prirent le trottoir d'en face et entrèrent bientôt dans le square des Batignolles, un petit jardin à l'anglaise assez grand toutefois pour contenir de belles pelouse plantées d'arbres dont Lucien ne pouvait dire les noms, une petite grotte et un ruisseau qui se jetait dans un lac minuscule, peuplé de canards. Ils explorèrent longuement ce domaine qui leur paraissait immense, puis jouèrent à cache-cache, firent la course... jusqu'à ce que le petit dise qu'il avait faim et soif. Le square offrait, entre autres merveilles, un kiosque où Lucien acheta une limonade et une gaufre pour le petit. Lui même but de l'eau fraîche à une pompe qu'il avait repérée non loin de là. Comme le soleil baissait, ils rentrèrent épuisés. La Génie s'assura qu'on lui ramenait son petit dernier en bon état, et dit à Lucien d'essayer sa livrée : c'était une sorte d'uniforme rouge à boutons dorés, accompagné d'une casquette plate d'officier. La mère était satisfaite de son œuvre, veste et pantalon tombaient bien ; quant au fils, il était partagé entre la fierté de porter une aussi belle tenue, avec un pantalon long qui témoignait de son passage à l'âge adulte, et l'embarras et la honte d'avoir à se présenter dans un costume aussi voyant qui, croyait-il, attirerait tous les regards. Quant au petit Jean, il restait béant d'admiration.

## Le témoin gaulois - Fantasques

Quand le père fut de retour, on se mit à table, et sa femme lui conta avec mille détails leur journée, insistant sur les splendeurs du Pré Catelan, ce qui lui valut quelques moqueries du chauffeur de maître, qui connaissait bien l'endroit et lui affirma pour se mettre en valeur que M. le Comte fréquentait des restaurants bien plus chics. À ce moment, le petit Jean, qui bénéficiait en tant que cadet de quelques passe-droit, se permit d'intervenir dans la conversation en racontant sa belle promenade, et les bonnes choses que son frère lui avait achetées.

« Comment, tu as de l'argent ? Où tu l'as pris ? s'écria la Génie dont on venait de toucher le point le plus sensible.

– C'est ma tante qui me l'a donné pour le voyage !

– Combien ?

– Deux francs.

– Mon Dieu, ta sœur est folle, dit-elle au père, ou bien elle gagne trop ! Et qu'est-ce que t'as fait de tout ça, ajouta-t-elle angoissée, en se tournant vers Lucien.

– J'ai dépensé cinq centimes cet après-midi pour Jean, c'est tout !

– Alors, tu as en poche un franc et quinze sous ?

– Ben oui...

– Si c'est pas malheureux, alors qu'on s'échine et qu'on se prive de tout ! Ça ne sait même pas la valeur de l'argent ! Donne-moi tes sous, tu n'en as pas besoin, tu les gaspillerais encore ! »

À regret, son fils s'exécuta, puis on alla se coucher.

Au matin, la mère de Lucien récupéra sa petite valise pour y ranger les effets qu'il avait apportés et la livrée fraîchement ajustée et repassée ; il demanda son livre, mais elle objecta qu'il risquait de se le faire voler, et qu'il valait mieux le laisser à la maison. Il s'apprêtait à prendre congé sans regrets, quand le père lui dit de l'attendre : il le conduirait en voiture jusqu'à la Grande Cascade. Cette attention de la part d'un homme qui n'avait manifesté jusque-là aucun intérêt pour son fils était bien surprenante, mais il en eut bientôt l'explication ; en conduisant, le

## Le témoin gaulois - Fantasques

chauffeur eut un ricanement : « Ta mère se plaint chez nous, elle raconte à ma sœur que je ne lui donne qu'une partie de ma paye, mais tu as vu tes deux francs ? Ne crois pas qu'elle va les dépenser, elle va les placer sur son livret de la Caisse d'Épargne, parce qu'elle s'est mise en tête de racheter le domaine de ses parents ! Chez elle, on ne bouffe rien, elle nous prive de tout ! Alors, un bon conseil : sauve ce que tu peux de tes pourboires, sinon tu ne pourras même pas t'habiller correctement ! »

Lucien, qui était en avance, trouva M. Azaïs sur le seuil de sa cuisine. Il le félicita de son exactitude et appela un garçon d'une quinzaine d'années qui balayait la salle : « Voici Victor, qui nous quitte demain matin. Il va te montrer ta chambre, tu poseras ta valise, et vous redescendrez aussitôt : tu n'as que cette journée pour qu'il te mette au courant ! »

Victor le précéda dans un escalier étroit et obscur qu'ils gravirent jusqu'aux combles et lui ouvrit cérémonieusement une porte : « Si Monsieur veut bien se donner la peine d'entrer ? » Lucien pénétra dans un galetas éclairé par un petit vasistas et meublé d'une couchette étroite, d'une petite armoire et d'une table de toilette au marbre ébréché où trônait une grande cruche à eau posée dans une cuvette dépareillée. Un seau et une chaise complétaient le mobilier. « L'eau et les toilettes sont sur le palier. Ne cherche pas le chauffage, il n'y en a pas : l'hiver, tu te les gèles, et l'été tu crèves de chaleur ! À part ça, c'est assez confortable ! Pose ta valise sur le lit, à côté de la mienne, moi je pars ce soir, après le boulot ! Et maintenant, on redescend en vitesse, le vieux ne plaisante pas ! »

Les deux garçons se mirent aussitôt au travail. Victor énuméra les tâches multiples d'un chasseur. Le plus visible, pour les clients, c'était qu'à partir de midi le chasseur en livrée les accueillait, ouvrant la portière de la voiture ou du fiacre, les aidant à descendre et s'acquittant parfois pour eux de quelque course. Mais la journée de travail était longue : on se levait à huit heures

## Le témoin gaulois - Fantasques

pour descendre à huit heures et demie prendre le petit déjeuner à la cuisine, ce qui prenait un quart d'heure ; ensuite on aidait au ménage et à la cuisine, et l'on était souvent envoyé en courses à Neuilly et jusqu'à Paris. On déjeunait vers onze heures quinze avec tout le personnel, puis on revêtait la livrée et on allait se poster devant l'entrée du restaurant pour recevoir les clients et rester à leur disposition jusqu'à seize ou dix-sept heures. Après une heure de pause, il fallait préparer de nouveau la salle, et vers dix-neuf heures trente arrivaient les premiers clients. On se couchait entre une et deux heures du matin et on dormait, juste le temps de récupérer. Il n'y avait ni dimanches ni jours de fête, seulement un congé de vingt-quatre heures par semaine, que l'on prenait par roulement, car l'activité du Pré Catelan ne cessait jamais.

Les deux premières heures de travail passèrent vite et parurent légères à Lucien, et la nourriture lui semblant délicate et abondante, le déjeuner porta au comble son enthousiasme pour son nouveau métier. Quand il redescendit en livrée, M. Azaïs jeta un coup d'œil approbateur sur son nouvel employé, puis tout à coup leva les bras au ciel : « Qu'est-ce que c'est que ces godasses ? Tu n'en a pas de plus présentables ? » Comme le gamin, humilié et la gorge serrée, secouait la tête, il lui dit d'aller s'en acheter de convenables : noires et souples, comme celles de Victor : « Tu n'as pas d'argent ? Prends ça, je le retiendrai en deux fois sur tes gages. Et un conseil : ne laisse pas croire à ta mère que tu reçois plus de huit francs de pourboires par mois, sinon tu n'arriveras jamais à rien ! » Et sur ces fortes paroles, il lui remit un louis et lui indiqua une adresse à Neuilly, en lui disant de se dépêcher. Lucien ne se le fit pas dire deux fois, et détala, serrant bien fort sa pièce qu'il craignait de perdre.

À son retour, il alla retrouver Victor qui était en faction et lui dit de se mettre en retrait, afin d'observer son manège. Bientôt un élégant coupé vint s'arrêter. Victor courut à la portière, qu'il

## Le témoin gaulois - Fantasques

ouvrit à un monsieur fort distingué, en haut de forme, qui lui tendit sa canne, sauta à terre et aida lui-même sa compagne à descendre. Victor claqua la portière et s'inclina profondément en retirant sa casquette dans laquelle le client jeta dédaigneusement une grosse pièce avant de poursuivre son chemin. La scène se répéta de nombreuses fois, toujours à peu près de la même façon, seuls les véhicules – coupés, fiacres, phaétons, voitures automobiles aux passagers lourdement équipés – et leurs occupants changeaient. Cette partie du travail ne paraissait pas difficile non plus, mais le plus dur serait de se produire sur cette scène et d'oser approcher ces gens si différents, qui semblaient appartenir à une autre race. À la pause, Lucien s'endormit profondément et fut tiré du sommeil par Victor qui lui avait laissé sa couchette et lui dit qu'à l'avenir il ferait bien de ne dormir que d'un œil : le patron ne tolérait aucun retard, sinon il serait mis à l'amende. Quand il fallut reprendre la faction pour la réception des clients, ce fut à Victor de se mettre en retrait, et au jeune garçon de s'avancer au-devant des voitures. D'abord timide et maladroit, il prit bientôt de l'assurance et, la journée finie, quand Victor le raccompagna dans sa mansarde pour reprendre sa valise, il lui dit qu'à présent, il savait le métier. Il ajouta cependant : « Méfie-toi des vicieux, ne monte jamais dans une voiture et n'accepte pas de rendez-vous : ils auraient vite fait de te retourner ! » Le gamin, qui ne comprenait qu'à moitié ce dont il s'agissait, rougit jusqu'au bout des oreilles et, pour changer de sujet lui demanda pourquoi il quittait cette place.

« J'y suis depuis trois ans, dit Victor, et dans ce métier, tu verras, on finit par avoir la bougeotte ! Le patron t'a peut-être dit qu'il m'avait flanqué à la porte, mais j'en ai pris le risque : j'ai un peu négligé le travail ces derniers temps, parce que j'ai envie de voyager. Je vais passer un an au Marbeuf, où je travaillerai en salle et quand je serai au point, je prends le train pour Nantes je m'embauche sur un paquebot, et vogue la galère... Allez, salut et

Le témoin gaulois - Fantasques

bonne chance, je t'ai laissé dans l'armoire quelques livres, si ça t'intéresse ! »

Et là-dessus, il s'enfuit. Lucien, fatigué de sa journée, fit son lit et s'endormit aussitôt.

La semaine de mise à l'épreuve passa vite, on n'avait guère le temps de s'ennuyer dans ce métier. Le patron dit au gamin qu'on était content de lui et qu'il pouvait l'annoncer à ses parents. Le mardi suivant, il prit son premier congé et se réveilla de bonne heure – désormais, le pli en était pris pour toujours, six heures de sommeil lui suffiraient – et il arriva vers huit heures impasse Naboulet. En lui ouvrant la porte, sa mère recula, toute saisie :

« I n'veulent pas d'toi ?

– Mais si, au contraire, je suis embauché pour de bon, et comme c'est mon premier congé, je venais te le dire !

– Tu m'as fait peur, aussi j'ai du travail, je ne t'attendais pas avant ta première paye !

– Bon, je ne voulais pas te déranger : je peux embrasser mon frère ?

– Si tu veux, il vient de se réveiller. »

Lucien entra et passa dans la chambre ; le petit Jean lui sauta au cou, et il lui offrit un vieux numéro de *L'Épatant* que Victor lui avait laissé, puis il ouvrit l'armoire et s'immobilisa en entendant la voix de sa mère.

« Tu n'as pas à fouiller là-dedans !

– Mais je voudrais seulement reprendre mon livre, je t'assure qu'il ne risque rien dans ma chambre...

– Ton livre ne valait pas grand chose, on ne m'en a donné qu'un franc !

– Comment, tu l'as vendu ? Mais c'était mon livre, je l'ai gagné et je n'ai même pas eu le temps de l'ouvrir !

– Dis-toi bien que tant que tu n'es pas majeur, tu n'as rien à toi, tu dois tout à ceux qui t'ont donné le jour ! Allez, sauve-toi, je n'ai pas de temps à perdre, reviens dans un mois comme

## Le témoin gaulois - Fantasques

convenu !

– À propos, M. Azaïs m'a prêté un louis pour acheter des chaussures, il ne voulait pas de celles que tu m'as payées, et il le retiendra sur mes prochaines payes ! »

Et Lucien, furieux, claqua la porte après avoir lancé cette flèche du Parthe, sans attendre la réplique. Il lui restait toute une journée de congé. Il songea alors à ces cousins à qui sa mère l'avait présenté la semaine précédente, et décida, puisque c'était presque sur son chemin, de répondre à leur invitation. Il acheta au passage un petit bouquet à deux sous qu'il offrit timidement, et fut reçu à bras ouverts par ces braves gens qu'il entreprit d'aider à servir les clients, ce qui acheva de les conquérir. De retour dans sa mansarde, il ouvrit pour la première fois les « livres » que Victor lui avait légués : c'étaient de vieux numéros de *L'Épatant* et de *l'Intrépide*, deux hebdomadaires à cinq centimes, le premier plus drôle, avec *Les Pieds Nickelés*, le second plus instructif, dont les images le ravirent autant que les textes, et il décida de les acheter chaque semaine et d'en lire un peu tous les soirs.

Un mois s'écoula, et Lucien repassa chez ses parents pour leur verser sa première paye amputée de dix francs, mais augmentée de huit : c'est le montant de ses pourboires qu'il déclara, suivant les conseils de son père et de son patron, et ce supplément mirifique, avec la perspective d'une paye complète dans deux mois, consola quelque peu la Génie. À présent, il était installé dans sa nouvelle vie. Les projets de Victor avaient fait leur chemin dans son esprit : lui aussi passerait en salle dès que possible, et il n'aurait peut-être pas même besoin de changer de maison, le Père Azaïs, bien que très exigeant, lui ayant témoigné sa satisfaction. Lui aussi, un jour, s'embaucherait dans quelque port lointain, et embarquerait sur un grand paquebot pour sillonner les mers et aborder d'autres continents. Le champ de ses lectures s'était élargi, Mme Victoire l'ayant fait inscrire à une

[Le témoin gaulois](#) - Fantasques

bibliothèque municipale où il puisait, comme tous les autodidactes, le meilleur et le pire. Elles lui ouvraient l'esprit, il découvrait que le monde était immense et divers, bien au-delà de ce qu'il avait imaginé, que bien des parties de l'Afrique et de l'Amérique restaient inexplorées, comme les profondeurs des océans et le ciel semé d'étoiles qui sont autant de soleils entourés des planètes sur lesquelles, sans aucun doute, d'autres humanités avaient créé d'autres civilisations. Le Progrès avançait à marches forcées : on était à l'aube d'un siècle merveilleux, qui promettait aux audacieux la fortune, et d'infinies surprises...

# Janus

Quand cette femme a franchi notre seuil, j'ai su que l'Enfer entraînait avec elle. Ce jour-là, elle a feint de s'intéresser à moi, et m'a même pris un instant sur ses genoux en me parlant comme à un bébé, avec des mots bêtes, mais d'instinct je me raidissais, sentant les mauvaises ondes qui émanaient d'elle. Pourtant elle ne se décourageait pas, et la comédie a duré jusqu'à ce qu'elle s'installe chez nous, et même un peu au-delà.

Papa disait que j'étais jaloux, que cela passerait et que bientôt je m'habituerai à elle. Mais comme il avait de longue date pris l'habitude de se confier à moi, je savais qu'il ne l'aimait pas non plus, mais qu'il en avait besoin : « Me vois-tu vivre à longueur de journée avec ce petit monstre qui a le corps d'Edith Piaf, la voix de Fernand Raynaud et la tête de Cruella ? » me disait-il la veille du jour où elle a emménagé après avoir rendu les clés de sa maisonnette à son propriétaire. Mais c'est un homme trop bon, que la maladie a beaucoup affaibli, et il n'a jamais eu le courage de lui rien refuser.

Pourtant je me souviens du temps, pas si lointain, où c'était un tout autre homme et où nous vivions heureux avec Maman dans une maison plus grande et plus belle. Papa était alors un homme important, qui avait le verbe haut et partait souvent d'un rire à faire trembler les vitres. Je n'ai jamais très bien su quel était son métier, mais il partait souvent en voyage, nous emmenant quelquefois avec lui : il marchait fièrement en tête, Maman suivait, portant les valises, et je fermais la marche. Une fois seulement, mes parents me mirent en pension pour de longs jours, à l'occasion d'un voyage lointain, après m'avoir expliqué qu'ils ne pouvaient vraiment pas me prendre avec eux, ni se dispenser de ce déplacement, mais je voyais combien ils étaient heureux de partir et, bien que la pension fût confortable et les plats qu'on me

## Le témoin gaulois - Fantasques

présentait de belle apparence, je fis la grève de la faim et ils me retrouvèrent dans un état effrayant. Aussi n'ont-ils jamais recommencé !

Papa rencontrait beaucoup de monde, faisait des discours, fréquentait les meilleurs restaurants : ce fut jusqu'à ces derniers temps son grand plaisir, mais Cruella l'en a privé. Il avait de longues conversations avec Maman, lui exposant ses projets, et tous deux se réjouissaient de ses succès. À la maison, il passait beaucoup de temps à lire et surtout à écrire dans son bureau, où j'avais mes entrées. Il composait à haute voix ses discours et se montrait pointilleux dans le choix des mots. Je me souviens d'un début que je trouvais très beau et auquel il renonça pour une raison qui m'échappe. Il devait prendre la parole dans un bourg nommé Bellecombe et relut son texte avec son éloquence habituelle : « Bellecombais, Bellecombaises ! Non, ça ne va pas ! » et d'un geste rageur il déchira son brouillon et le jeta à la corbeille. Telle était son exigence de perfection !

Et puis sont venus les jours sombres. Les absences de Papa étaient de plus en plus longues, il ne nous emmenait plus au restaurant, parlait à peine à ma mère qui pleurait quand elle se croyait seule... Après une absence plus longue que les autres, il est descendu d'un taxi en bras de chemise, dans la neige et par un froid glacial, tenant des propos incohérents. Heureusement des gendarmes sont venus, il les a reçus aimablement, il les connaissait, je crois, et ils sont repartis ensemble. Il est revenu longtemps après, mais mes parents n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes : il passait de longues journées à sommeiller sur le divan de son bureau et elle dépérissait. Bientôt, Maman est morte de chagrin.

C'est à ce moment que nous sommes venus nous installer définitivement dans la petite maison morvandelle que Maman avait héritée de ses parents, et à laquelle elle était très attachée, y ayant passé toutes les vacances d'une enfance heureuse. Passé le

## Le témoin gaulois - Fantasques

premier chagrin – j'avais l'impression de la revoir dans chaque pièce – j'ai fini par me plaire de nouveau dans ces lieux familiers. Papa allait mieux, les villageois nous connaissaient et nous faisaient bon accueil, et j'ai fini par retrouver ma joie de vivre. Papa n'avait repris aucune activité, mais il avait de longues conversations au téléphone, voyait du monde, lisait son journal et nous mangions matin et soir au restaurant, où il me réservait toujours des morceaux friands. Il recevait même des visites une ou deux fois l'an d'un couple de cousins qui, sans se montrer vraiment affectueux envers moi, me témoignaient toujours beaucoup de gentillesse et m'emmenaient faire de grandes excursions où je pouvais gambader sans fin à travers champs, ce qui me changeait agréablement de ces courtes promenades hygiéniques auxquelles Papa s'astreignait. Comme il prenait beaucoup de médicaments, il dormait toute la nuit et une partie de la journée, se levant tard, faisant de longues siestes et se couchant de bonne heure. Il ne parlait jamais de Maman, ne faisait plus de projets, mais les longues journées d'hiver de ce pays rude lui pesaient : il me le disait souvent, et qu'il souhaitait rencontrer une femme, la solitude lui pesait trop, et je le comprenais.

Je me souviens comme d'hier du jour funeste où cette méchante femme se mit sur notre chemin. Il devait nous conduire à l'hôpital de Nevers, pour rendre visite à une vieille dame de nos amies qui devait y passer quelques jours, et elle demanda à l'accompagner. J'étais à ma place habituelle, sur le siège arrière de la voiture, et elle s'assit naturellement à côté du chauffeur, gâtant le plaisir que j'éprouve toujours à voir défiler le paysage par son bavardage insipide. Quand la voiture stoppa, et comme Papa cherchait à détacher sa ceinture de sécurité, elle se jeta sur lui et l'embrassa longuement sur la bouche. Déjà contrarié de la voir prendre sans façon la place de Maman à l'avant de notre auto (et je n'avais jamais ressenti cela avec d'autres passagères, car Papa

## Le témoin gaulois - Fantasques

rendait volontiers service, et on en abusait !) je le fus plus encore par la gêne de cet homme très pudique : mes parents m'autorisaient souvent à les rejoindre dans leur lit, mais je ne les ai jamais vus s'embrasser ! Et c'est bien pour ne pas accroître sa gêne que je fis semblant de ne rien voir et gardai pour moi les vives protestations que m'inspirait cette espèce d'agression.

Très vite, comme je l'ai dit, elle prit possession de notre maison et de ses habitants. Elle jouait le grand amour vis-à-vis de Papa, surtout devant les étrangers, et le soignait bien, veillant à ce qu'il prenne ses cachets aux heures indiquées, lui rappelant qu'il devait prendre sa douche et se raser chaque matin, prenant soin de son linge et de ses vêtements, si bien qu'il redevint pour un temps un homme soigné comme au temps de Maman et je dois reconnaître qu'alors, il rajeunit. Pour moi, si je ne l'avais pas haïe d'instinct, je n'aurais pas eu à m'en plaindre, bien que j'aie éprouvé beaucoup de contrariété à être perpétuellement dérangé par les grands travaux de ménage, puis de peinture et de tapisserie qu'elle entreprit, car il faut reconnaître qu'elle est aussi active que Papa est devenu indolent. Le résultat de toute cette agitation fut qu'elle effaça toute trace de Maman et que la maison y perdit son âme, car Cruella avait un goût détestable, allant jusqu'à placer des nains de jardin dans notre jardinet !

Quand elle a eu la situation bien en main, elle a commencé à me persécuter, mais de façon sournoise. Elle commença par nous mettre au régime, sous prétexte que nous avions une nourriture trop riche et mal équilibrée : finis les bons petits plats mitonnés, les restaurants où elle assistait à notre régal d'un air de reproche, se contentant, par avarice, d'un peu de salade ! Pour moi, ce ne furent plus que d'ignobles boîtes de conserves qu'elle achetait en gros et laissait exprès se périmer. Elle s'acharnait de plus en plus, me chassant avec son balai quand Papa était à l'étage, ou me lançant à la dérobee un méchant coup de pied quand il regardait ailleurs. Un jour, à l'apéritif, qui était pour Papa un moment sacré,

## Le témoin gaulois - Fantasques

alors que nous étions assis tous trois sur le canapé, elle me reprit sur ses genoux, feignant de me caresser et, ne pouvant y tenir, me pinça cruellement sous le ventre. Je ne pus retenir un cri de douleur, ni m'empêcher de gronder en lui montrant les dents. Elle me jeta à terre et dit en riant : « Janus ! Tu l'as bien nommé ! C'est vrai qu'il a deux faces, ce sournois ! On lui donnerait le Bon Dieu sans confession, mais il mordrait la main qui le soigne et qui le caresse ! » Papa a répondu : « Calme toi, mon petit Janus, je ne te reconnais pas, il ne faut pas être jaloux, c'est très vilain ! » À mon grand chagrin, je sentais qu'il avait parfaitement compris ce qui se passait entre nous, mais ne voulait rien voir. Pourtant j'étais de plus en plus triste et je dépérissais, et lors de leur dernière visite (car elle fit en sorte de les écarter, comme toutes les personnes que nous fréquentions jusque-là) j'avais entendu notre cousine dire à son mari, en me regardant avec pitié : « Ce n'est plus le même, je crois qu'elle le bat ! »

Hier Papa a eu un malaise, et une ambulance est venue le chercher. Depuis, je me suis caché dans un vieux toit à poules effondré et caché par des broussailles, au bout du jardin. Je me croyais en sécurité et me sentais capable de jeûner dans cet abri humide en attendant le retour de Papa, mais ce matin elle furète dans tous les coins, très agitée, et armée d'une bêche.

Horreur, elle se dirige vers mon refuge, elle écarte les broussailles !

## Deux Parisiennes

Une détonation sèche que j'ai aussitôt reconnue s'est mêlée à la dernière image de mon rêve : pas de doute, le capitaine Neumann s'exerçait encore sur ce qu'il appelait « une cible vivante ». Puis j'ai entendu une porte claquer et un cri déchirant : cette fois, j'étais bien éveillée, j'ai sauté du lit et couru à la chambre de mes parents. Ma mère s'est interposée entre moi et le fauteuil où j'avais entraperçu la silhouette affaissée de mon père. Elle m'a prise par le bras, m'a tirée dans le couloir et m'a crié comme une folle : « Ne perds pas de temps, habille-toi, ils arrivent ! » Au même instant de grands coups ont ébranlé la porte d'entrée et comme, terrorisées, nous ne répondions pas, elle a cédé sous des coups plus violents et des hommes armés ont fait irruption. J'ai eu juste le temps de reconnaître Fleury, qui trafiquait encore la semaine dernière avec nous : il portait un uniforme tout neuf et dirigeait les F.F.I. On nous a fait descendre, on nous a jetées dans une traction qui nous a conduites jusqu'à l'avenue voisine. On nous a extraites, et on m'a fait asseoir – j'étais encore pieds nus et en chemise de nuit – au milieu de filles qu'on était en train de tondre, sous les regards de ma mère et d'une foule hideuse et vociférante. Chaque nuit, je revis ce cauchemar.

Les *fonnes* apprêtaient le repas de quatre heures : tandis que ma cousine mettait la table, ma tante, qui avait décroché de la poutre où il pendait en compagnie de quelques autres le jambon entamé, commençait à en ouvrir le sac. Sur le banc, mon vieil oncle parcourait le *Journal du Centre*, tandis que je profitais de cette pause pour relire pour la centième fois un vieux roman-photo d'avant-guerre, *Le Brocanteur*. Sur le carrelage, notre vieux chien attendait son heure, tandis qu'une poule picorait hardiment les miettes tombées à midi de la table et que ma petite cousine

## Le témoin gaulois - Fantasques

habillait sa poupée... C'est alors qu'apparurent pour la première fois, dans l'encadrement de la porte ouverte, les deux étrangères.

La première à se présenter était une femme de haute taille qui se tenait très droite, comme une personne habituée à commander. Malgré ses cheveux grisonnants, elle pouvait avoir moins de cinquante ans, mais ses traits étaient accusés par la maladie, ou peut-être une grande fatigue. Une jeune femme qui devait être sa fille la suivait. Bien qu'elle nous apparût à contre-jour, il me sembla que son visage assez quelconque avait une expression de dureté. Elle était coiffée d'un de ces turbans dont Arletti, dit-on, devait bientôt lancer la mode, mais dont bien d'autres malheureuses découvrirent les vertus en même temps qu'elle. Mais ce qui me frappa surtout, ce furent leurs vêtements sombres et de bonne coupe, mais trop chauds en ce beau début de septembre. Ils paraissaient d'une grande élégance au gamin de dix ans que j'étais, un peu ensauvagé par un séjour de quinze mois au fond du Morvan.

La plus âgée des deux femmes prit aussitôt la parole : « Bonjour Mesdames, bonjour Monsieur, nous sommes deux réfugiées. Nous avons fui Paris, comme en 1940, à l'approche des armées, par crainte des combats, et nous sommes depuis quelques jours les locataires de Mme T\*\*\*, à Chassy, à qui nous avons été adressées par son fils... Nous attendons qu'un chèque expédié par mon mari nous parvienne pour rentrer chez nous. Peut-être pourriez-vous nous vendre quelques œufs, un peu de pommes de terre ? » Ma tante gémit et se tourna vers sa bru : « Va donc voir dans la cuisine, j'ai ramassé tout-à-l'heure une demi-douzaine d'œufs. » Puis, revenant à la demandeuse : « Pour les *treuffles*, on n'en a point trop, mais je peux vous en céder un kilo. » L'autre se perdit en remerciements. Enhardie et sans doute alléchée par le jambon qui émergeait du linge blanc dans lequel il était

## Le témoin gaulois - Fantasques

enveloppé, elle ajouta : « Peut-être pourriez-vous ajouter deux tranches de jambon, ou un poulet ? Nous sommes dans le malheur, j'étais la directrice de l'hôtel Majestic, à Paris, et si nous sommes provisoirement un peu démunies, nous pouvons tout de même vous payer, il faut bien manger ! » Ma tante jeta un coup d'œil en direction de son mari qui, feignant toujours d'être absorbé par sa lecture, fit un mouvement presque imperceptible de la tête. « Hélas, ma pauvre dame, on a à peine de quoi nourrir ces gosses ! », répondit ma tante en nous désignant. Les pommes de terre et les œufs emballés et payés, les deux femmes reprirent la route. La plus jeune n'avait pas soufflé mot.

J'étais intrigué par cette scène, et d'abord par le refus de mon oncle. On s'était habitué dans nos campagnes, depuis 1940, à vivre en autarcie, et si l'on ne produisait pas assez pour vendre, sur ces terres pauvres, la nourriture ne faisait pas défaut. On en faisait même généreusement profiter, à un prix raisonnable, mes parents et le reste de la famille qui avait cherché fortune en s'exilant au loin, jusqu'à la capitale et, si l'on se méfiait des autres « Parisiens » – c'est le nom que l'on donnait à tous les étrangers, qu'ils viennent de Lyon ou d'Amsterdam – ma tante et son mari ne refusaient pas d'aider plus malheureux qu'eux, quand ils le pouvaient. D'autre part, je connaissais de vue et de (sinistre) réputation l'hôtel Majestic, situé avenue Kléber, non loin de chez mes parents, et siège du *Militärbefehlshaber in Frankreich*, le Commandant militaire allemand en France. Dès que les visiteuses eurent disparu, je m'empressai de lancer cette information : qu'est-ce qu'une directrice pouvait bien faire dans un hôtel réquisitionné ? Mon oncle hocha la tête :

« Et surtout, qu'est-ce qu'elle fait sur les routes ? Personne n'a eu envie de recommencer l'exode !

– Vous croyez donc que ce sont des collabos ? dit ma cousine

– Ma foi, ça y ressemble, en tous cas elles ont des choses à faire

Le témoin gaulois - Fantasques

oublier ! »

Quelle bande de chiens, ces paysans ! Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour en tirer quelques œufs et quelques patates ! Quand je pense que pendant ces quatre ans, on a rendu service à tant de gens, et qu'on n'a manqué de rien ! La vie était belle, alors ! Mon pauvre Julien était bien trop froussard pour mener ses affaires convenablement, il avait peur de son ombre... Heureusement, il me craignait aussi, et j'ai bien mené notre barque ! Nos clients, qui faisaient autrefois les fiers, étaient devenus doux comme des agneaux, et bien polis avec ça ! Dame, ils devaient se serrer la ceinture, et tous flottaient dans leurs vêtements. Je les y aidais, d'ailleurs, en mettant un peu d'eau dans notre lait, mais sans exagérer ! Ce n'est pas avec leurs tickets qu'ils pouvaient bouffer ! Alors ils venaient discrètement me voir, et me demandaient si je ne pourrais pas leur céder un peu de beurre, ou des œufs, ou du fromage, au marché noir, bien sûr ! Ah, ce qu'il en a fait des voyages en province, mon Julien, pour les nourrir ! Alors j'ai bientôt pu proposer du jambon, des volailles, des rosbifs, des côtelettes, du saucisson ! Et puis Marie-Claire, qui travaillait à l'hôtel Astor comme secrétaire (j'ai presque dit la vérité à ces bouseux !) trouvait auprès de ses clients allemands et de leurs fournisseurs des cigarettes et des cigares de toutes marques, du savon, des parfums, toutes sortes de marchandises rares qui venaient enrichir notre fonds de commerce ! Faut dire qu'elle était belle ! Mais la fille tenait de son père, ils avaient la tête faible : il s'est tiré une balle de revolver quand il a vu la traction avant des F.F.I. qui venaient nous chercher s'arrêter devant notre porte, et il avait fallu que sa pauvre fille s'entiche d'un bel officier et s'affiche avec ! Je l'avais pourtant prévenue !

Huit jours plus tard, comme je traversais Chassy au retour de je ne sais quelle commission dont ma tante m'avait chargé,

Le témoin gaulois - Fantasques

j'entendis de grands cris et me joignis bientôt à un groupe d'une dizaine de curieux – ce qui faisait une grande foule dans un aussi petit village – pour en connaître la cause. Mme T\*\*\*, une pieuse rentière forte en gueule et en graisse que je voyais chaque dimanche à la messe, était plantée au milieu d'une courette séparée de la route par un grillage, sur laquelle ouvrait une maisonnette appuyée contre sa propre demeure, la plus belle de l'endroit. Sur le pas de leur porte se tenaient, pitoyables, nos deux solliciteuses qu'elle couvrait d'injures : « Voyez-moi, ces salopes, elles n'ont pas le courage d'aller vider leur seau sur le fumier, elles le jettent dans mes géraniums ! » Écœuré par cette scène sordide, je sautai sur mon vélo et m'enfuis, honteux. Je n'ai jamais revu ces deux femmes et n'en ai plus entendu parler.

# ALGÉRIENNES

## Une Belle Carrière

*Cette nouvelle s'inspire évidemment d'un épisode que les lecteurs de ce site reconnaîtront sans peine. Pourtant, ayant toujours dédaigné d'identifier notre sycophante, je tiens à déclarer que le narrateur – A\*\*\* – est un personnage de pure fiction, que j'ai créé en fusionnant les traits de plusieurs personnes que j'ai connues, et en lui prêtant une histoire qui doit tout à mon imagination.*

J'ai appris ce matin la mort de Dujardin. Sans qu'il s'en doute, je ne l'ai jamais perdu de vue.

Mon épouse est cantatrice. Elle a une belle voix d'alto qu'elle n'a pas pu cultiver. Comme moi, elle a commencé à travailler à quinze ans. Puis on s'est marié, et elle a élevé notre fille. Mais elle régale parents et amis à la fin des repas de fête. Elle excelle surtout dans le genre baroque et chante à ravir des extraits de Monteverdi, de Haendel, de Mozart, de Scarlatti et de Gluck.

Bon, me direz-vous, quel rapport avec Dujardin ? Mon épouse a une amie d'enfance, Annie, qui est passée par une Grande École de notre ville pour être titularisée comme Professeur de Lettres. Le hasard a voulu que Dujardin a été son prof. C'était un Parisien, il est reparti au bout de deux ans. Mais un collègue d'Annie est resté en relation avec Dujardin, et il lui a appris (à Annie) la nouvelle.

J'ai pris un air de circonstance. Les deux femmes savaient que nous avions été copains de régiment, c'est même pour ça qu'Annie en a parlé. Mais au fond, je me suis senti soulagé. Pourtant, je suis sûr qu'il n'a jamais soupçonné le rôle que j'ai joué dans sa vie. Ni qu'il a été pour quelque chose, bien qu'indirectement, dans ma réussite.

Au début, je l'aimais bien, car il cachait bien son jeu. Je ne sais plus très bien si je l'ai connu en Allemagne où j'ai fait mes classes,

## Le témoin gaulois - Fantasques

en France où nous avons été transférés ou seulement en Algérie. En tous cas, dans notre camp du désert, nous formions une petite bande très sympathique, formée surtout de sursitaires qui avaient cinq ans de plus que moi. Il y avait :

– un juif Pied Noir, Soussan. Sa famille avait regagné la métropole depuis cinq ans et il n'appréciait pas du tout de retrouver la terre natale. Mais quand il n'avait pas le cafard, c'était un bon compagnon. Il ne sortait pas en ville, même en patrouille, sans tomber amoureux d'une fille. C'était le meilleur copain de Dujardin ;

– un cinéaste, Ducrot, un peu snob sur les bords mais très gentil ;

– son copain Lamy, un technicien supérieur très catho ;

– un fils de gros fermier qui avait fait une école d'agriculture, Lanquest ;

– et un ou deux autres dont j'ai oublié les noms.

C'est ma passion pour l'opéra qui m'avait fait entrer dans cette bande, moi qui n'avais, à cette époque, qu'un C.A.P. : c'étaient les seuls copains capables de me comprendre. J'ai même emmené les trois premiers et Dujardin entendre *Wagner* à l'opéra d'Alger. On a pris pour ça deux jours de perm. À vrai dire, les artistes avaient presque atteint la limite d'âge, mais enfin, on a beau dire, Wagner sera toujours Wagner ! Je crois que mes copains ont été contrariés par des défaillances inadmissibles de certains accessoires, ils se sont un peu fichus de moi, mais très gentiment. N'est pas mélomane qui veut !

Une autre fois, j'ai conduit les mêmes et un ou deux autres au plus beau bordel de la ville dont un copain m'avait donné l'adresse, en m'assurant que ça en valait la peine. Mais comme ils étaient venus prendre un verre en curieux, personne n'ayant l'intention de monter, je n'ai pas pu tirer mon coup pour la première fois, comme je me l'étais promis ! Ces gars-là étaient un peu trop puritains à mon goût. Mais à part ça ils étaient très intéressants, on pouvait discuter de beaucoup de choses, et

## Le témoin gaulois - Fantasques

quelquefois on a bien rigolé.

Dujardin était prof dans le civil, certains disaient qu'il finirait à l'Académie française, mais il n'a pas tenu ses promesses. À l'époque, c'était un type calme, à lunettes, qui lisait chaque fois qu'il avait du temps libre, en fumant une pipe infecte : un copain marrant, qui se disait mac dans le civil, et à qui je préfère garder l'anonymat, menaçait d'y mettre du grésil ! Je savais déjà, à l'époque, qu'il avait raté volontairement les E.O.R. avec Ducrot et Lamy, mais je pensais que c'était parce qu'ils ne se sentaient pas une âme de Chef. À leur place, j'aurais été trop content de pouvoir devenir Aspirant et, un jour, Lieutenant de Réserve ! Le monde est bien mal fait !

Dujardin avait une autre manie que nous trouvions amusante : il écrivait chaque jour une lettre à sa femme et, quand il partait en opération (cela ne durait jamais très longtemps), il en écrivait une ou deux d'avance, et chargeait un copain d'en poster une chaque jour. Il est arrivé trois fois qu'il me demande ce service. Naturellement, je les ai lues discrètement avant de les remettre au vaguemestre. Elles étaient très curieuses. C'étaient des lettres d'amour que j'ai trouvées des fois un peu cochonnes. Il ne parlait jamais de la guerre, sauf pour dire qu'il en espérait la fin et, à le lire, on aurait cru qu'on était en colonies de vacances. Si j'avais été marié ou même fiancé, à l'époque, je me serais fait mousser un peu plus ! Plus tard j'ai souvent raconté mes exploits de para, ça excitait les filles. Depuis, j'ai compris que ces lettres étaient codées, mais je n'en avais pas gardé de copie.

En avril 1961, j'ai été désigné pour suivre le Peloton avec toute notre bande (sauf Ducrot et Lamy, qui étaient déjà brigadiers et faisaient d'ailleurs partie d'une autre compagnie, logée dans le même camp), et dix ou quinze autres. À ce moment-là, comme on nous avait regroupés dans une même baraque, je me suis arrangé pour être le voisin de chambrée de Dujardin. Il avait déjà raté volontairement un Peloton, en France, et a montré encore

## Le témoin gaulois - Fantasques

beaucoup de mauvaise volonté. Il nous faisait dérailler quand nous marchions au pas, se trompait quand il dirigeait l'exercice, oubliant par exemple de commander « Section... Halte ! » quand nous allions droit dans un mur, ce qui faisait une belle pagaille et nous rendait ridicules, n'arrivait jamais à démonter complètement une arme sans le secours de l'Instructeur, oubliait une pièce en la remontant, etc.

À la fin, il commençait vraiment à m'énerver. Aussi je me suis bien amusé quand il s'est rendu parfaitement ridicule. Le Lieutenant Diaz, un ancien d'Indochine, était un officier qui inspirait à tous le respect. Il ne cherchait pas à jouer les copains, comme d'autres, gardait ses distances, ne tutoyait personne mais s'intéressait à chacun, et beaucoup se seraient faits tuer pour lui. C'était un vrai Chef, quoi. Comme il était chargé de notre formation, il nous a fait faire une dictée. C'était un texte patriotique très difficile, avec des mots que personne ne comprenait. À un moment, il a dicté le mot « *opprobre* » de sa belle voix claire, et comme tout le monde hésitait, il l'a répété trois fois, en articulant bien et en faisant sonner les deux *p*, comme un vrai maître d'école, si bien que personne n'a fait de faute à ce mot. Personne, sauf Dujardin (qui a quand même eu, naturellement, la meilleur note). Il avait écrit « *opprobe* » et, au moment de la remise des copies, protestait comme un beau diable. Il était tellement en colère que, pour une fois, il étalait sa science, disant à peu près que c'était un mot du vocabulaire classique qui signifiait condamnation publique d'un acte, honte ou abjection (j'avoue qu'ici, je me suis rafraîchi la mémoire dans le *Petit Larousse*), et que « *opprobe* » n'existait pas. Le Lieutenant, qui avait de l'estime pour lui malgré sa mauvaise conduite, a été ébranlé par tant d'assurance, et ils sont allés vérifier dans un dictionnaire. Au retour, le pauvre Dujardin avait la tête basse et la queue entre les jambes !

Le 20 avril au matin, tout le peloton est parti crapahuter dans le

## Le témoin gaulois - Fantasques

djebel . Comme on devait tendre une embuscade, Dujardin en avait été quitte pour écrire ses deux lettres. Crapahuter sous les ordres du Lieutenant Diaz n'était pas une partie de plaisir. Ce Héros avait gardé un très mauvais souvenir de la cuvette de Diên-Biên-Phu et, instruit par l'expérience, avait adopté une tactique ingénieuse mais éreintante qui consistait, quand nous avions dévalé une pente en ratissant, à regrimper sur la pente opposée, mais à toute vitesse, pour éviter d'être encerclés par les fells. À ce régime, on tombait tous de sommeil quand on s'est allongés, le soir, pour attendre ces salopards. Je m'endormais, malgré les cris des chacals, quand j'ai entendu leurs voix. J'étais tout content de pouvoir faire un carton, bien à l'abri, mais ils sont passés trop loin, et comme on ne les voyait même pas malgré le clair de lune, l'ordre de tirer n'a pas été donné et, à part les sentinelles, on a pu dormir pour de bon.

Au petit matin du 21, après avoir cassé la croûte, on a recommencé le crapahut dans un terrain difficile. Il était environ dix heures, quand la pétarade a commencé. J'étais malheureusement très loin de l'endroit où on se battait, et quand je suis arrivé sur les lieux, tout était fini. Il y avait un vieux assis et menotté, et deux jeunes en treillis, étendus raides morts. J'étais furieux d'avoir raté ça, et curieux de savoir ce que ça faisait. Alors je me suis approché d'un macchabée et je lui ai tiré deux balles de ma carabine dans la tête. C'était décevant, ça a fait deux petits trous qui n'ont même pas saigné ! J'ai rencontré à ce moment les yeux de Dujardin qui, ma parole, me regardait avec mépris et paraissait sur le point de dégueuler. Mais il a ouvert son sac et bu un coup de gnôle, et ça s'est passé, mais tout de même, c'était une mauviette ! Le Lieutenant Diaz, à ce moment, a donné l'ordre de porter les cadavres dans la vallée pour les remettre aux Officiers des Renseignements. Dujardin, qui était le plus proche, a pris les pieds d'un fell pendant qu'un autre le prenait sous les bras, et ils l'on porté comme ça pendant huit-cents mètres. Les

## Le témoin gaulois - Fantasques

équipes qui ont pris le relais se sont contentées de les traîner par les pieds, ce qui les a un peu abîmés. Moi, je marchais derrière le prisonnier menotté et solidement encadré, le canon de ma carabine pointé dans son dos, prêt à faire feu !

On est rentré au camp juste à temps pour déjeuner au dernier service. Dujardin, comme à son habitude, bouffait comme un cochon, prenant même la part de Soussan, qui était un petit délicat et ne mangeait guère, et encore du rab, quand il y en avait. Puis on a été autorisés à regagner la chambrée pour prendre un repos bien mérité.

Tout le monde dormait, sauf peut-être Dujardin qui n'était pas gros dormeur et préférait lire dans ces moments-là, quand on a sonné le rassemblement. Comme il y a des noms que je ne peux pas écrire ici, je désignerai par la suite les personnages par une lettre de l'alphabet, dans l'ordre d'entrée en scène, comme au théâtre. C'est pour ça que je m'appellerai A\*\*\*. Donc, comme on était au garde-à-vous, le Capitaine B\*\*\* qui commandait la compagnie en l'absence du Commandant, en congé de maladie depuis la veille, nous a simplement dit : tenue de combat, prenez vos armes, rassemblement dans dix minutes, nous allons occuper le Commissariat Central d'Alger, rompez ! »

Dans les camions, ça discutait dur, on était tous très excités. Les uns pensaient qu'on allait occuper le Commissariat Central pour le protéger des Pieds Noirs qui commençaient à s'agiter, avec les rumeurs d'abandon de l'Algérie Française, mais l'avis général était que le F.L.N. l'avait pris, et qu'on était chargé de les déloger. Dujardin était assis près de moi, silencieux et maussade. À un barrage, la jeep du lieutenant Diaz est venue se ranger près de nous, et il l'a apostrophé gaiement : « Alors, Dujardin, qu'en pensez-vous ? » et il a simplement répondu : « Chapeau, Mon Lieutenant ! » Sur le moment je me suis demandé pourquoi, mais depuis j'ai bien compris qu'il était aussi bien renseigné que l'État-Major !

## Le témoin gaulois - Fantasques

Nous avons été bien étonnés, en débarquant vers minuit, d'être accueillis par les policiers du commissariat qui nous ont ouvert les grilles et qui ont remis les clés à nos Officiers. Des civils attendaient devant l'armurerie, et on leur a distribué sans reçu les armes qui s'y trouvaient. Puis on nous a fait entrer dans le bâtiment. On s'est étendus par terre ou sur les bancs de bois pour passer la nuit. Quelques camarades avaient sur eux leurs transistors, mais personne n'y comprenait rien. Le Lieutenant est entré en coup de vent, toujours joyeux, et a encore demandé à Dujardin : « Alors, Dujardin, qu'en pensez-vous ? ». Et à notre grande surprise, il a répondu avec insolence : « Vous êtes foutus, Mon Lieutenant ! » Lui a eu un haut le corps :

« Comment ?

– Vous êtes foutus, il fallait sauter tout de suite sur Paris ! De Gaulle n'est pas un lâche, comme Guy Mollet ! »

Bizarrement, le Lieutenant a tourné les talons et est sorti sans un mot. Mais les copains n'en revenaient pas : « Qu'est-ce que tu racontes, qu'est-ce qui se passe, à la fin ? » Et il a répondu : « C'est un putsch ! ». Les gars, qui se foutaient bien de la Patrie et ne songeaient qu'à la quille, ont commencé à murmurer entre eux, ils croyaient que de Gaulle voulait faire la paix, et la plupart, pressés d'avoir la quille, ne voulaient pas lui désobéir. Bref, la discussion s'est poursuivie jusqu'à l'aube.

Le matin suivant, changement de décor. On nous avait fait remonter sur nos camions débâchés devant le Commissariat, et les Pieds Noirs sont venus nous acclamer comme des sauveurs, les filles nous embrassaient, les mères nous apportaient des petits plats, dont ce morfal de Dujardin s'empiffrait sans vergogne, et les hommes de bonnes bouteilles ! Mais à ma grande déception et à la surprise générale, à midi, on a donné le signal du retour au camp, tandis que des légionnaires nous relevaient. La fête était finie ! On m'a expliqué ensuite que le Commandant, qui comme j'ai dit s'était fait porter pâle, manœuvrait en douce, sans se

## Le témoin gaulois - Fantasques

compromettre. De fait, l'Histoire n'a pas retenu notre rôle dans la prise du Commissariat Central, tout l'honneur en est revenu aux légionnaires, mais le Commandant a sauvé sa carrière.

Les jours suivants, c'était vraiment le bordel. Personne ne faisait plus rien, on passait le temps à discuter, de Gaulle nous appelait à désobéir et les gars le suivaient. On a, par exemple, reçu l'ordre de partir pour occuper la base aérienne, dont le Commandant refusait l'accès aux Paras. En revenant de l'armurerie, Dujardin et Soussan ont commencé à démonter leur arme sur leur lit : Dujardin savait le faire, quand il voulait, et comme on s'étonnait il nous a expliqué que si on y allait, on risquait d'avoir à se battre contre des Français, et qu'il s'y refusait. Du coup, tout le monde l'a imité, moi le premier, je l'avoue : je ne m'étais jamais intéressé à la politique, je ne comprenais rien à ce qui se passait, et je suivais le mouvement, d'autant que j'avais confiance en ce traître. Le lendemain, des chars sont entrés dans le camp, et les tankistes se sont mis à leur tour à les démonter. Il y a même eu une tentative pour délivrer le Colonel commandant la base, qui était resté fidèle à de Gaulle et avait été mis aux arrêts par ses Officiers, mais les gars se sont dégonflés.

On sait la suite, qui est une des pages les plus honteuses de notre Histoire. Les Généraux Patriotes en fuite, tout est rentré dans l'ordre, et le travail a repris. Sous différents prétextes, les meneurs ont été mis en taule et le Peloton a été dissout : voilà tout ce qu'on avait gagné ! Mais ce n'était pas fini ! J'ai été appelé au bureau de C\*\*\*, à qui je n'avais jamais eu à faire. Je me suis présenté de façon réglementaire, en claquant les talons et en gueulant : « Parachutiste A\*\*\* ! ». C\*\*\* m'a laissé au gade-à-vous et m'a dit, avec un sourire sinistre, en feuilletant mon dossier : « Mes compliments, Monsieur A\*\*\*, tous les témoignages sont concordants, vous avez pris une part active au complot ! » J'ai senti une sueur froide et n'ai pu m'empêcher de trembler. Je voulais protester, mais ma voix s'étranglait. C\*\*\* a eu pitié, m'a

## Le témoin gaulois - Fantasques

fait mettre au repos, puis m'a dit de m'asseoir. Après un lourd silence, il m'a dit : « Je sais que comme beaucoup de vos camarades, vous vous êtes laissé détourner du devoir par des meneurs, Dujardin et Soussan étant les principaux. Il y a eu complot, une cellule communiste fonctionnait secrètement dans cette unité depuis leur arrivée, mais nous n'avons pas de preuve. Comprenez bien, sans votre témoignage, il faudra vous punir tous. En revanche, si vous rachetez votre faute, vous serez nommé Brigadier dans les huit jours, bien que le peloton ait été dissout. Vous avez vingt-quatre heures pour préparer votre rapport, rompez, et présentez-vous ici demain, à la même heure ! » J'étais tellement troublé qu'après avoir salué, je suis sorti à reculons, heurtant la porte.

J'ai vu depuis une vieille version des *Misérables*, en trois parties. La deuxième s'appelait « *Une tempête sous un crâne* », et c'est bien ce qui m'est arrivé ! Au fond, j'aimais bien Dujardin et Soussan, qui avaient été de bons copains, et d'abord, je ne voyais rien à leur reprocher : excités, déboussolés, nous les avions poussés en avant parce qu'ils étaient instruits et paraissaient comprendre les événements. Bien sûr, Dujardin et Soussan avaient donné le mauvais exemple en démontant leur P.M., mais il n'avaient demandé à personne de les imiter, on les avait suivis d'enthousiasme ! D'autre part, nous avions refusé pendant plusieurs jours d'obéir à nos Supérieurs, ce qui est un crime, et c'est bien Dujardin et Soussan qui nous entraînaient ! Il était évident que C\*\*\* en savait beaucoup plus long qu'il ne disait sur ce complot. C'est alors que j'ai compris que les lettres bizarres de Dujardin étaient cryptées, et que les Renseignements les avaient déchiffrées. Ils n'avaient pas besoin de mon témoignage, ayant accumulé assez de preuves. Mais ils voulaient me tester : si je répondais mal, je serais considéré comme ayant fait partie du complot ! Au matin, j'ai décidé de ne pas porter de fausses accusations contre mes copains, mais de ne pas non plus les

Le témoin gaulois - Fantasques

couvrir s'ils avaient trahi, bref, de répondre loyalement et de faire mon Devoir dans l'Honneur.

Bien que fatigué par une nuit d'insomnie, j'avais retrouvé mon calme quand je me suis rendu au bureau de C\*\*\*. Il m'a fait attendre un quart d'heure, m'a accueilli avec un sourire sympathique, m'a fait asseoir sans façons à une petite table, devant une feuille de papier et m'a dit :

« Pour gagner du temps, je vais te poser quelques questions, et je te dicterai ton témoignage, tu n'auras qu'à signer (ce qui m'arrangeait bien !) Pour commencer, tu savais qu'il y avait un complot ?

– Jamais de la vie, je vous l'aurais dit !

– Mais tu savais que Dujardin avait constitué une cellule communiste avec plusieurs de tes camarades ?

– Pas du tout !

– Prends garde ! Vous faisiez bien une petite bande, tout le monde le savait !

– C'est vrai, on aimait bien se retrouver au foyer ou dans une chambrée pour bavarder, et on est même sortis ensemble quelquefois, mais tous les copains font pareil.

– De quoi parliez-vous ? De la guerre, de politique ?

– Jamais ! Je leur parlais d'opéra, de musique, c'étaient les seuls à me comprendre...

– Et eux, de quoi parlaient-ils ?

– De sports (Dujardin déteste) et de filles, comme tout le monde.

– Et encore ?

– De cinéma, de livres, ...

– Mais tu n'assistais pas à toutes leurs rencontres ?

– C'est vrai.

– Les communistes fonctionnent comme ça : ils créent une cellule où n'entrent que des gens dont ils sont sûrs, puis ils cherchent des sympathisants, qui deviendront des compagnons de route, et prendront peut-être un jour leur carte. C'est ce que

## Le témoin gaulois - Fantasques

tu étais !

– Je vous jure que non, je n’ai jamais fait de politique !

– Parce que ce n’était pas faire de la politique que nous désobéir, alors que nous étions en train de sauver l’Algérie Française ? Tu me prends pour un con ? Tu vas avoir quelques ennuis si tu ne me donnes pas les noms de tous les membres de la cellule !

J’étais étourdi, mort de peur : je n’avais rien fait, et pourtant je ne pouvais pas le prouver, j’allais payer pour les autres ! Alors j’ai donné tous les noms de la bande, sauf celui de Lanquest : il aime trop ses terres pour vouloir les partager ! Pour faire bonne mesure j’ai ajouté ceux d’un ou deux salopards qui m’avaient fait des crasses et qui souhaitaient que le gouvernement fasse la paix. C\*\*\* était content, il m’a dicté un témoignage qui ne comportait aucun mensonge : je déclarais simplement que Dujardin avait créé une cellule communiste qui réunissait des parachutistes de deux compagnies, que Soussan était son homme de confiance, je fournissais la liste des « camarades », un point c’est tout.

C\*\*\* a relu, m’a fait signer et m’a dit : « Au revoir, Brigadier A\*\*\*, voici la liste des promotions, que je vais porter de ce pas à la signature du Commandant. Tu vois, ton nom y est. Ces promotions seront lues officiellement demain, au lever des couleurs. » Comme la veille, je suis sorti de travers, comme un ivrogne, mais cette fois, c’était de joie !

Les communistes sont sortis de taule quand leur punition a été accomplie, mais je pensais bien qu’ils iraient bientôt, pour le moins, au bataillon disciplinaire. Désormais, je gardais mes distances, ce qui était normal de la part d’un Gradé. On a fait encore quelques opérations, où Dujardin et Soussan étaient toujours placés en éclaireurs. Mais j’ai remarqué que les communistes, au lieu de le couvrir comme ils auraient dû faire, surveillaient surtout les Officiers et Sous-Officiers. Est-ce qu’ils nous prenaient pour des assassins ? Et puis un jour, comme je venais lui faire mon rapport, C\*\*\* m’a dit : « Ces salauds nous

## Le témoin gaulois - Fantasques

ont devancé, ils ont le bras long et tiennent l'Élysée. Demain, tous les Officiers et Sous-Offs qui ont participé au putsch seront dispersés dans d'autres unités. Moi, j'ai envoyé ma démission et j'ai trouvé un emploi de « balayeur », justement dans ta ville. Toi, tu n'as rien à craindre, écris-moi quand tu seras libéré, j'ai des projets pour toi, tu iras loin ! » et il m'a tendu sa carte. Tout le monde savait que beaucoup de grandes entreprises offraient des emplois de « balayeur » à d'anciens Sous-Offs. En fait, ils balayaient surtout les syndicalistes et les communistes, cassaient les grèves et étaient très bien payés. Je n'ai pas osé lui demander ce qu'il me proposerait, mais je l'ai remercié. Le lendemain, un nouvel encadrement a remplacé presque complètement l'ancien, et je me suis senti plutôt seul.

Il n'y a pas grand chose à dire jusqu'à la quille. Les pourparlers avec le F.L.N. avançaient. Les opérations dans le djebel ont pris fin. On ne faisait plus que du maintien de l'ordre en ville. Les bics devenaient enragés, tandis que l'O.A.S. faisait ce qu'elle pouvait c'est-à-dire, bientôt, un baroud d'honneur. Ce salaud de Dujardin avait été nommé bibliothécaire (sur quels ordres ?) et fainéantait au foyer où était l'armoire des livres et où il pouvait espionner les conversations. Il avait décidément de la veine. Un jour, des copains ont été tués dans un camion au retour d'une mission : il aurait dû en être, mais il était en permission, qu'il avait fait prolonger, comme par hasard, en se portant pâle ! Chose remarquable, aucun communiste ne figurait, à ma connaissance, dans ce camion. Mais à qui le dire ? Je ne pouvais rien faire !

Enfin j'ai eu la quille. Mon ancien boulot m'attendait, c'était la loi, je l'ai donc repris dès mon retour. Mais j'ai écrit deux lettres, une à Dujardin, on avait échangé nos adresses. Je lui proposais de lui rendre visite. Il pourrait être utile de continuer à le surveiller discrètement. Mais il ne m'a même pas répondu. Je n'étais sans doute pas assez bien pour lui, dans le civil ! N'en parlons plus.

Ma deuxième lettre était pour C\*\*\* et j'ai attendu quinze jours sa

## Le témoin gaulois - Fantasques

réponse. C'était un mot très bref : « Présente-toi sans perdre de temps au Chef du Personnel de D\*\*\*. Bonne chance. Adieu ».

Je me suis présenté dès le lendemain. Quand je lui ai dit que je venais de la part de C\*\*\* il m'a dit : « J'espère que vous serez à la hauteur des éloges de C\*\*\* (ma foi, je me suis senti rougir) qui nous a quittés pour de plus hautes fonctions. Pour l'instant, je vous prends à l'essai dans votre spécialité. Chaque semaine, vous viendrez me faire votre rapport, et vos primes seront proportionnelles aux services rendus. Vous préparerez aussi en cours du soir le B.E.P., vous aurez chaque semaine une demi-journée libre et payée pour y travailler. Ce sera dur, mais vous ne le regretterez pas. En sortant, faites les formalités nécessaires à mon secrétariat, présentez-vous demain à l'usine et ne venez jamais me voir sans que je vous sonne », et il m'a congédié.

J'avais de l'ambition et j'ai travaillé dur, tard le soir. En deux ans, j'ai passé le B.E.P. Aussitôt, j'ai été nommé Cadre. À trente ans, j'étais Ingénieur Maison. C'est une belle carrière qui a fait beaucoup de jaloux, mais dont nous sommes légitimement fiers, mon épouse, notre fille et moi. J'avais moins de cinquante ans quand les difficultés ont commencé. Tout l'encadrement a changé, ça me rappelait de bien mauvais souvenirs. Des psys ont débarqué, nous ont fait passer des tests, m'ont déclaré inapte à une reconversion, et j'ai été mis en retraite anticipée, jeté comme un chien, moi qui avais donné satisfaction pendant près de trente ans !

Heureusement, j'avais de bonnes économies et une belle maison que j'avais fait construire sur mes propres plans, avec un toit à quatre pentes orné d'un paratonnerre, une véranda, un beau jardin que mon épouse, qui a un goût très sûr, a délicatement décoré d'adorables nains de jardin. J'ai cru devenir fou quand une nuit, pendant notre sommeil, on nous les a enlevés. On les a heureusement retrouvés parmi d'autres le lendemain, sur le parvis de l'église. L'attentat était signé : F.L.N.J., « Front de

Le témoin gaulois - Fantasques

libération des nains de jardins » ! On n'aura donc jamais la paix ? Maintenant, je dors avec mon fusil à portée de la main, et m'éveille au moindre bruit. Heureusement, le quartier est tranquille.

Le reste du temps, je pratique en saison la chasse et la pêche, j'entretiens le jardin, j'écoute de la musique, et nos moyens nous permettent d'être abonnés à l'opéra de la ville, et même d'aller assister à des représentations exceptionnelles à Paris. Nous passons alors la nuit chez notre fille, qui a suivi son époux dans la Capitale. Elle a un fils très beau et intelligent qui me ressemble beaucoup. Mon épouse, malgré son âge, a gardé de la voix et est toujours cantatrice. Elle charme encore, et pour longtemps j'espère, parents et amis pour couronner les soirées que nous donnons souvent.

## « Indigènes »

*Fiction ou témoignage ? J'ai essayé de me remémorer la manière dont les Algériens me sont apparus à l'époque, faisant appel à des souvenirs bien rarement revisités. Aussi ne puis-je donner quelque consistance à ces réminiscences fugitives et rares qu'en y mettant un peu de mon imagination. Quant à mes compatriotes pieds noirs, j'ai tout dit dans mon témoignage sur les contacts que j'ai eus avec eux, autant dire rien.*

### **Le petit cireur**

Première sortie en ville, où un 4/4 nous a déposés à l'entrée d'une avenue plantée d'arbres très jeunes. Nous atteignons bientôt le centre, laissant à gauche un cinéma qui donne un film américain doublé (en français, évidemment). Nous débouchons sur une belle place bordée d'arcades qui évoquent plutôt la rue de Rivoli que l'architecture arabe proprement dite, et ornée en son centre, comme tous nos chefs-lieux de cantons, d'un joli kiosque à musique ; seule différence : l'ornementation tarabiscotée de style « oriental » de ce dernier.

Assis à une terrasse, nous voici assaillis par deux petits cireurs de chaussures d'une dizaine d'années. Je me laisse attendrir par les grands yeux noirs et l'air malheureux de l'un d'eux, et lui confie mes souliers, l'un de mes amis embauche le second. La même chose m'est arrivée en 1956, dans le sud de l'Espagne, et j'ai éprouvé le même sentiment de honte de cette « bonne action ». Mais cette fois, il est plus cuisant parce que j'appartiens à une armée d'occupation, quelles que soient les bonnes raisons qui m'ont conduit à accepter cette situation.

Cependant le gamin s'évertue, et après un dernier coup de brosse, tourne vers moi son petit visage ruisselant. Je lui glisse un billet de vingt francs, la moitié de ma fortune, et suis récompensé par un grand sourire lumineux. Je détourne la tête pour cacher

mon émotion.

### **Scène de deuil**

Notre mission – deux jours de ratissage d'un secteur sauvage du djebel blidéen qui, comme à l'ordinaire, n'a rien donné, les fells, désormais peu nombreux, évitant le contact – touche à sa fin. Nous descendons rapidement la dernière pente de la zone interdite qui doit nous conduire à la piste où les camions nous attendent. Le paysage s'humanise, oliviers et orangers font leur apparition, quelques maisons de paysans dont l'armée a abattu les toits pour qu'elles ne servent pas d'abri aux moudjahidin sont fouillées pour la n<sup>ième</sup> fois, et nous reprenons notre marche. Tout à coup, un éclaireur fait un signe et se jette à terre. Nous l'imitons. Déjà, certains arment leurs P.M.

Un homme encore jeune apparaît, la tête baissée, armé d'une bêche. Une femme voilée le suit, portant dans ses bras un paquet enveloppé de chiffons blancs. La consigne est formelle : on tire à vue sur tout ce qui bouge en zone interdite. Mais là, personne n'y songe. D'ailleurs, le lieutenant crie : « Laissez-les passer ! », et il ôte sa casquette. Le couple s'éloigne sans nous accorder un regard. Notre chef, que nous entourons, nous explique :

« C'est un enterrement. Ce sont des parents qui vont ensevelir leur enfant.

– Comme ça, sans cercueil ?

– À même la terre, c'est la coutume. Vous avez traversé un cimetière il y a dix minutes, sans vous en douter. Vous vous rappelez, ces pierres semées en désordre sous les arbustes ? »

Nous repartons en silence.

### **Patrouilles**

Le camion a déposé la patrouille – quatre hommes sous la direction d'un brigadier-chef – sur la place principale. Blida, petite ville de province, paraît endormie, en ce début d'après-midi. Quittant la grande place et son quartier d'allure européenne, nous nous engageons dans les petites rues arabes, tout aussi

## Le témoin gaulois - Fantasques

calmes. Parfois, nous passons devant de petits groupes de vieillards assis sur des tabourets, le dos au mur, qui bavardent à voix basse. Ils ne semblent pas nous voir, mais se taisent à notre approche. Ici ou là nous croisons une femme voilée dont l'œil unique reste fixé droit devant elle, comme si elle contemplait un horizon lointain, ou un gamin qui détourne la tête. Pendant une demi-journée nous arpenterons ainsi les rues presque désertes, ou ne passent, sans nous voir, que quelques fantômes. À moins que nous ayons franchi sans le savoir la ligne qui sépare le monde des morts de celui des vivants, et que nous soyons devenus des ombres invisibles ?

Nous redeviendrons visibles aux yeux de la population à l'approche de l'indépendance, quand des patrouilles beaucoup plus étoffées disperseront la foule des manifestants, qui se reforme de rue en rue, sous les youyous des femmes cachées derrière leurs fenêtres.

### **Harkis**

À plusieurs reprises, une unité de harkis a participé à nos opérations. Je ne leur ai jamais adressé la parole, ni aucun de mes camarades, je crois. D'ailleurs ils ne se mêlaient jamais à nous. Peut-être ne parlaient-ils pas français, pour la plupart. Je revois en particulier un maître chien roux aux yeux bleus, qui aurait pu passer sans peine pour un Européen. Que sont-ils devenus ?

## Une Forte Tête

*Un ami m'a raconté peu avant mon incorporation les malheurs survenus à son frère à la suite d'un refus d'obéir qui lui avait valu ce qu'on appelait encore « le bataillon disciplinaire », qui n'existait plus à l'époque, si l'on en croit de bonnes âmes. Si de tels cas d'indiscipline ont été rares, il s'en est produit d'autres. Tel est le point de départ de cette nouvelle.*

Le jour déclinait et le carré de ciel gris que découpait la fenêtre d'hôpital s'assombrissait. Le vieux grabataire gémit, s'agita et finit par ouvrir les yeux, luttant pour dissiper l'image : Carole gisait près de son cheval, le corps disloqué et les yeux grand ouverts.

L'image s'effaça, mais une douleur sourde persistait. Sa nièce, avait remplacé pour lui l'enfant dont il n'avait pas voulu, puis qu'il avait regretté quand la vieillesse était venue, et bien plus amèrement encore après cette chute funeste. Ses frères et leurs pieuses familles le trouvaient bizarre et n'avaient jamais admis ce refus de donner la vie. Pourtant ils savaient. Seules deux femmes, sa fiancée, qui avait accepté cette condition qu'il posait à leur mariage et sa nièce, à qui il avait fini par raconter son histoire, à sa demande, quand elle avait seize ans, l'avaient plaint et compris.

Michel avait alors vingt ans et un avenir de bonheur tout simple s'ouvrait à lui. Comme bien d'autres, il avait répondu sans état d'âme à l'appel sous les drapeaux, laissant là son emploi de technicien qu'il était sûr de retrouver à son retour, comme la loi l'exigeait, ses parents – un brave ouvrier qui avait réussi à élever avec sa seule paie ses trois garçons, sa femme tenant la maison, car il aurait jugé déshonorant qu'elle travaille – ses frères et sa fiancée qui l'attendrait aussi longtemps qu'il le faudrait. Catholique par tradition familiale, il avait pris au sérieux les croyances qu'on lui avait inculquées, au point de militer à la J.O.C. (Jeunesse Ouvrière Catholique) où il avait été amené à réfléchir à

## Le témoin gaulois - Fantasques

la guerre que son pays menait pour maintenir l'Algérie sous sa coupe et à la condamner. Mais il n'avait bien sûr jamais songé à se soustraire au service militaire, rendant à César ce qui est à César... On l'avait envoyé directement à Oran, où il avait fait ses classes et, dans la foulée, le peloton. À l'issue de cette longue préparation militaire, il avait reçu le premier grade – celui de caporal – et on l'avait embarqué avec d'autres sur un camion qui avait pris place dans un convoi fortement armé pour le conduire au fortin où il était affecté. Après deux heures de voyage, on avait quitté la route pour s'engager sur une piste qui serpentait dans le djebel. Un camarade qui rentrait de permission lui avait dit, en traversant un village : « C'est ici que vivent nos harkis, on arrive ! » et en effet, moins d'un kilomètre plus loin, il aperçut quelques baraques protégées par une sorte de rempart et gardées de tous côtés par des sentinelles : c'est là qu'il était appelé à demeurer plus de deux ans !

La vie sur le piton était monotone, les seules distractions étant, avec le foyer, ses conversations d'ivrognes, ses parties de cartes et sa télévision en noir et blanc, les alertes fréquentes et les opérations contre les moudjahidin qui tenaient la montagne et ne se privaient pas d'arroser de temps à autre le fortin de roquettes et même d'obus de mortier. Le reste du temps, quand ils n'étaient pas de corvée ou d'exercice de tir, les hommes « coïnaient la bulle » : allongés sur les couchettes superposées de leur chambrée, il lisaient des romans photos ou des bandes dessinées enfantines dont les héros se nommaient Mickey et Donald, fumaient ou dormaient. Presque tous écrivaient souvent à leur famille et attendaient chaque jour le courrier avec impatience. Tous les sujets de conversation étaient épuisés depuis longtemps, et les plaisanteries usées jusqu'à la corde. On comptait les jours qui vous séparaient de la libération, et de temps à autre un cri déchirant – « la Quille, Bordel ! » – exprimait à la fois l'ennui et le seul espoir de ces soldats sans cause.

## Le témoin gaulois - Fantasques

Il avait déjà participé à quelques sorties et à deux grandes opérations de ratissage mettant en jeu plusieurs unités, avec un appui aérien, mais n'avait jamais encore rencontré de fellaghas : ceux-ci agissaient à leur heure, et préféraient sagement ne pas s'attaquer de front à un ennemi mieux armé et supérieur en nombre, préférant harceler les postes isolés et tendre des embuscades meurtrières. Ce soir-là, le lieutenant, un ancien d'Indochine, avait rassemblé une section. Cette fois, l'affaire serait sans doute sérieuse, on agissait sur renseignements, et il s'agissait de tendre une embuscade à un petit groupe de cinq hommes parmi lesquels se trouvait un responsable important de la wilaya. Les hommes se glissèrent en file, silencieusement, hors du camp, le lieutenant en tête, précédé de deux éclaireurs. On quitta aussitôt la piste et les sentiers pour progresser lentement sur un terrain couvert d'arbustes où la visibilité était faible. Enfin, l'ordre de faire halte fut transmis par signes, et les hommes prirent position, allongés côte à côte. Des sentinelles furent désignées, et les autres reçurent l'ordre de dormir, le passage étant prévu à l'aube. Dans la nuit éclataient les cris des chacals, semblables à des pleurs d'enfants. Lui ne pouvait trouver le sommeil, pourtant sa décision était prise depuis longtemps : il ne tirerait que dans le cas où sa vie serait en danger, pour se défendre. Cependant, la nuit avançait. Ceux qui avaient réussi à s'endormir furent réveillés, et l'attente commença. Une demi-heure plus tard, on entendit des voix et cinq silhouettes se découpèrent sur le ciel encore sombre. Une fusillade intense crépita, presque aussitôt interrompue par un « Halte au feu ! » Deux hommes furent envoyés en reconnaissance : leurs camarades les virent inspecter les formes à terre, les retournant du pied et ramassant leurs armes. « Beau carton, trois morts et deux blessés ! » cria l'un d'eux. Alors toute la petite troupe les rejoignit. Le lieutenant se pencha sur les blessés : « Bon, celui-ci a pris seulement une balle dans l'épaule, mais l'autre est vraiment amoché, et c'est le chef !

## Le témoin gaulois - Fantasques

De toutes façons, il s'expliqueront avec l'officier des renseignements ! On rapporte tout ça au camp ! » Puis, se tournant vers Michel : « Caporal, montrez-moi votre arme ! C'est bien ce que je pensais, vous ne vous en êtes pas servi ! Vous me le paierez ! »

Le retour s'était fait sans encombre. À l'arrivée, l'officier des renseignements les attendait. Le lieutenant désigna deux hommes pour conduire le prisonnier le moins touché dans un baraquement, et bientôt des cris affreux s'élevèrent. Certains appelés ricanaient nerveusement, mais la plupart feignaient de ne pas entendre et Michel, impuissant, les imita. Au bout d'une demi-heure, les tortionnaires ressortirent, poussant le prisonnier devant eux. Très pâle, il avançait en chancelant, mais ne portait pas de traces visibles du traitement qu'il venait de subir. « C'est vraiment un petit poisson, il s'en tire à bon compte » souffla un camarade expérimenté. Le capitaine dit au lieutenant de désigner un homme pour les débarrasser de ce type.

Le lieutenant appela Michel et le capitaine lui tendit son pistolet : « Descends-le !

- Mon capitaine, les conventions de Genève...

- Rien à foutre, nos instructions sont formelles : tout insurgé pris les armes à la main doit être abattu !

- Pas question !

- Refus d'obéir ? On verra, en attendant, je vais m'en charger ! »

Le capitaine arma son pistolet et le braqua sur l'homme, qui tremblait. De toutes ses forces, Michel plaça une manchette au tueur. L'arme sauta de la main de l'officier, qui lança un juron : « Mais c'est pas vrai ? Il m'a cassé le bras ! »

Cette guerre honteuse ne voulait pas avouer son nom et les autorités feignaient de n'y voir qu'une « opération de maintien de l'ordre », sinon Michel aurait eu droit, après un jugement sommaire, au peloton d'exécution. Huit jours plus tard, il était muté à la C.S.T.M. (compagnie spéciale des troupes

Le témoin gaulois - Fantasques

métropolitaines), au Sahara, soumis aux vexations et aux punitions cruelles de petits gradés inventifs. Parfois, il enviait les camarades qui tombaient au combat...

Depuis, il s'était efforcé d'oublier cette époque et y avait à peu près réussi, sauf dans son sommeil. Peut-être était-ce encore un de ces mauvais rêves ? Peut-être allait-il encore s'éveiller de ce cauchemar ? Une grande vague le souleva, et il comprit avec bonheur qu'elle l'emportait vers le pays d'où l'on ne revient pas.

# FANTASQUES

# Fractures

*Tapuscrit retrouvé sur le siège d'une voiture de marque Toyota stationnée en bordure de la route de Mbère, la dernière partie étant griffonnée à la main.*

## **22 février 2007 : Pourquoi ce récit ?**

Enfant, j'écoutais volontiers le discours des vieux, qui ressassaient inlassablement leurs souvenirs, peut-être parce que j'étais encore proche de cet âge où l'on se plaît à se faire lire ou raconter des histoires, toujours dans les mêmes termes. Aujourd'hui, cette même manie de gens qui n'ont pas renoncé à être bavards – bien que rien d'important ne se produise plus dans leur vie (sauf les accidents de leur santé, sur lesquels ils sont intarissables) et que plus grand chose dans le monde qui les entoure ne les intéresse, et dont la mémoire, comme saturée et incapable d'enregistrer de nouvelles informations, régurgite avec une précision presque hallucinatoire des souvenirs anciens – m'est devenue très pénible à supporter, parce qu'elle me renvoie l'image de ce que je deviens moi-même. Ne pouvant échapper à la seconde de ces lois, qui est physiologique, j'ai cherché refuge dans l'écriture : on écrit toujours pour quelqu'un, et j'ai choisi pour cibles mes enfants et petits-enfants, mais rien ne les obligera jamais à me lire et encore moins à me relire.

Des événements récents me conduisent à me demander si une trop longue plongée dans le passé, non qu'il m'ait fallu beaucoup de temps pour rassembler le peu d'événements banals qui ont jalonné ma vie, même si j'ajoute encore parfois quelques bribes que j'ai omises ou que j'avais oubliées, mais parce que je me suis appliqué pendant des années à améliorer la forme sous laquelle je les présentais, je me demande donc si cette immersion d'une durée excessive ne menace pas ma raison. Aussi j'entreprends aujourd'hui de noter les deux fractures qui se sont produites

## Le témoin gaulois - Fantasques

récemment dans ma vie (ou dans ma conscience ?) parce que, si des phénomènes du même type devaient se reproduire, je ne sais où ils pourraient me conduire, et aussi parce que je crois à la vertu thérapeutique de l'écriture.

### **Première fracture : 18 août 2006**

Désirant vérifier certains points de généalogie en consultant moi-même les registres des mairies de différente communes où ont vécu mes ancêtres, j'avais entrepris pour la seconde fois un voyage solitaire au Morvan : Sarah, qui m'y accompagne volontiers quand il s'agit d'y retrouver mes cousins, ne se soucie guère de passer des heures à collationner de vieilles paperasses.

J'avais commencé par Mhère, où j'étais arrivé vers quatorze heures après avoir déjeuné à l'hôtel Perrault, à Lormes, où j'avais retenu une chambre pour deux nuits. Ayant terminé mon travail à seize heures, et n'ayant pas le temps de poursuivre mes recherches qui devaient me conduire successivement à Montreuillon, Brassy et peut-être Cervon, je décidai de profiter du temps exceptionnellement beau et chaud pour prendre un peu d'exercice et tenter une excursion à laquelle j'avais dû renoncer lors de mon précédent passage. Il s'agissait de remonter le vieux chemin qui part de l'ancienne carrière de Pont de Planchereau et qui, passant par les *Brées*, conduit au hameau des Têterons : c'est un chemin de terre bordé de hautes haies, que j'ai toujours connu humide et raviné, mais que les tracteurs et le défaut d'entretien ont rendu impraticable pour le piéton en souliers de ville que j'étais ce jour-là. J'avais donc pris soin, cette fois, de prendre de solides pataugas déjà expérimentés avec succès dans les prés du Courtillot, et qui remplaceraient avantageusement les sabots de bois de jadis. La sécheresse qui régnait depuis plusieurs semaines et pelait les prairies habituellement verdoyantes du pays devait me faciliter la tâche en tarissant les petits ruisseaux qui traversent ici et là le chemin et produisent des coulées de boue.

Je repris donc ma voiture, traversai la place et pris la route de la

## Le témoin gaulois - Fantasques

Croix-Milan tant de fois parcourue. En bas de la côte, je me garai à gauche de la route, passé le pont sur lequel je fis jadis une chute de vélo mémorable sur les cailloux pointus, dans la carrière, tout près du chemin. Je descendis de voiture, échangeai mes souliers contre les pataugas, refermai à clé la voiture et m'engageai dans le chemin. C'était une curieuse sensation de reparcourir pour la première fois, à un demi-siècle d'intervalle, une voie si familière que j'en reconnaissais tous les tournants, qui sont nombreux, et toutes les barrières qui, à droite et surtout à gauche, fermaient les prés riverains ; mais tout s'était prodigieusement ensauvagé, comme dans tout le Morvan, où la forêt regagne chaque année du terrain sur les champs et les prés jadis défrichés et entretenus au prix de tant de sueur. J'avançais péniblement sur ce chemin, moins sans doute à cause de sa détérioration – il n'avait jamais été véritablement entretenu, sinon par le passage des lourds chariots qui roulaient lentement dans les ornières qu'ils creusaient – que parce que je n'avais évidemment plus le souffle et les jambes de mes vingt ans. J'atteignis quand même la barrière du champ des *Brées*.

C'est le premier du petit domaine des Lavault où je mis les pieds, en compagnie de mon père, quand il m'amena pour la première fois – c'était en 1942 – chez mon grand-oncle, qui y travaillait le lendemain de notre arrivée. Après en avoir fait le tour, et comme je n'avais guère envie de suivre l'exemple de mon père et de me joindre aux travaux, je demandai la permission de rentrer à la maison. Malheureusement, je pris à droite, dans le sens de la montée, au lieu de tourner à gauche, d'où je venais, et je marchai si longtemps que je finis par comprendre que je m'étais trompé de direction et refis le chemin en sens inverse, ce dont je ne me vantai pas à mon arrivée.

J'entrai donc dans ce champ où j'avais souvent participé, par la suite, à divers travaux, dont l'arrachage des pommes de terre. De là, on domine une partie de la vallée et l'on aperçoit, distant peut-

## Le témoin gaulois - Fantasques

être d'un kilomètre à vol d'oiseau, le hameau de la Croix-Milan, tout en longueur sur sa butte et la masse sombre et dense de la forêt de Montcoulon. Je me souvenais en particulier d'un jour de 15 août où nous avons dû nous hâter de rentrer le blé, parce qu'un orage menaçait les récoltes, des maux de reins que l'on gagnait à ramasser à la main les pommes de terre, et d'une source fraîche près de laquelle on s'asseyait, à dix heures, quand Ernestine apportait dans un grand chaudron la soupe toute fumante, où flottaient des *grêles*, et dans un panier le pain, le jambon et la bouteille de piquette qui composaient le menu de cette collation rituelle. Pour lors, il n'était pas question de boire à la source, perdue ou polluée, que je ne cherchai même pas, et je décidai de m'étendre à l'ombre pour me reposer un instant avant de reprendre ma route.

C'est une sensation de fraîcheur qui me réveilla. Je consultai ma montre et vis qu'il était près de vingt heures : j'avais dormi trois heures environ ! Je me remis sur pied et entrepris de revenir à ma voiture. Dans le chemin, il faisait déjà presque nuit, et je me souvins avec un sourire des grandes frayeurs que j'éprouvais encore, à neuf et dix ans, quand il me fallait m'aventurer seul dans la nuit : le moindre froissement provoqué par le passage d'une bête dans les broussailles me faisait sursauter, et les buissons et les arbres me semblaient dissimuler des menaces terrifiantes. Pourtant, au fur et à mesure que je me rapprochais de la route, j'éprouvais le sentiment que quelque chose avait changé dans ce chemin, qui ne tenait nullement à l'éclairage, et je me rendis bientôt compte que je marchais avec plus d'aisance, comme si le sol avait été aplani, ce que j'attribuai au fait que j'étais reposé, et que je bénéficiais de l'entraînement du parcours précédent. Puis il me sembla que les prés, que le clair de lune commençait à baigner, avaient retrouvé leur aspect bien entretenu et perdu de leur sauvagerie, ce que cette fois l'éclairage pouvait expliquer. Mais au dernier tournant du chemin, je

## Le témoin gaulois - Fantasques

sursautai en constatant que la butte chauve qui surplombe la carrière s'était de nouveau hérissée de hauts sapins noirs, comme jadis. Je pressai le pas pour rejoindre ma voiture, mais elle avait disparu ! Jamais un vol de cette sorte ne s'était produit, à ma connaissance, dans la commune, et je n'en croyais pas mes yeux. Aucun bruit ne se faisait entendre, l'hôtel le plus proche se trouvait à cinq kilomètres environ, et je n'avais aucun secours à attendre du bourg endormi où n'habitaient que quelques vieillards qui se barricadaient chez eux à la tombée de la nuit. J'en étais là de mes réflexions quand, me tournant vers l'ancienne maison des Lavault, que Paulette avait vendue depuis longtemps à des Parisiens qui l'avaient mise en vente à leur tour depuis des années, et que je savais vide, je crus apercevoir une faible lumière qui filtrait par la vitre rectangulaire de l'imposte située au-dessus de la porte et qui, dans la journée, ajoutait un peu de lumière à celle que dispensait avarement dans la grand salle l'étroite fenêtre, pour l'heure hermétiquement close par les volets de bois. Je pensai d'abord qu'il s'agissait d'un reflet de lune, mais un nuage qui vint à la cacher me permit au contraire de la distinguer plus nettement.

S'il y avait de la lumière, je pouvais espérer des explications et même de l'aide des nouveaux acquéreurs. Je franchis donc d'un bon pas les cent mètres qui me séparaient de cette porte, et vis avec stupeur que le portail qui fermait la cour avait disparu, ainsi que le mur bas qui la coupait en deux depuis que mes cousins avaient procédé au partage. Les marches de granit avaient de nouveau pivoté et s'avançaient vers le milieu de la cour, comme autrefois, et je distinguais clairement, à la lueur de la lune à nouveau dégagée, la longue rampe de pierre et l'escalier de grand-mère, depuis longtemps aboli. Voulant en avoir le cœur net, je gravis les marches qui montaient vers la porte, et je crus reconnaître une odeur d'urine caractéristique : comme il fallait sortir dans le noir, après dîner, ma petite cousine et moi faisons

## Le témoin gaulois - Fantasques

notre pipi de part et d'autre de cet escalier, de peur de nous engager dans la nuit menaçante, jusqu'au jour où mon oncle, peu sensible pourtant aux odeurs, pourvu qu'elles fussent naturelles, nous avait intimé l'ordre d'aller plus loin, accusant notre pauvre grand-mère de nous terrifier avec des contes de bonne femme, ce dont elle était bien incapable, n'en connaissant aucune, à ma grande déception !

Je frappai à la porte et, après un court silence, on vint m'ouvrir et je reconnus avec surprise ma grand-tante ; j'aperçus d'un coup d'œil la salle qui avait retrouvé son aspect des années quarante : assis sur le banc à droite de la longue table qu'une ampoule de cinquante watts suspendue aux poutres par un long fil électrique muni d'un contrepoids de faïence pour en régler la hauteur, éclairait parcimonieusement sous son abat-jour de faïence blanche, mon grand-oncle avait posé le journal sur lequel il jetait sans doute un dernier coup d'œil avant de se coucher, tandis que sa femme, que j'avais interrompue dans son travail, achevait de desservir. Il me fixait, étonné, de ses yeux bleus bordés de rouge. « Mais entre donc, Lucien ! Pour une surprise, c'est une bonne surprise ! »

Je me souvins à cet instant que souvent, ma tante me désignait par le nom de mon père, qu'elle avait connu à mon âge. Pourtant, je passai machinalement ma main sous mon nez, m'assurant que je ne portais pas la petite moustache à la Charlot que je lui ai toujours vue, et les deux vieux rirent en voyant ce geste :

« Tu crois donc qu'il suffit de raser ta moustache pour qu'on ne te reconnaisse point ? Assois-toi donc, veux-tu manger un morceau ? »

Et déjà elle m'apportait une assiettée de soupe que j'avalai de bon cœur, retrouvant la saveur oubliée des « pois » et du lard cuits au feu de bois, tandis que l'oncle nous versait à tous deux un canon. En mangeant, je demandai s'ils étaient seuls :

« L'Ernestine et la Paulette passent la nuit au Courtillot, répondit

## Le témoin gaulois - Fantasques

ma tante qui s'adressait à moi comme à tous les Parisiens dans un français où se glissaient à son insu quelques idiotismes de son patois, ce qui lui donnait un ton un peu affecté. Mais ton gars est là, déjà endormi, me dit-elle en désignant le lit situé à droite de la porte de la cuisine, qui faisait pendant à celui des maîtres de céans, placé symétriquement à gauche. Veux-tu finir avec du jambon ou du fromage, c'est tout ce que j'ai ce soir ?

– Non, merci, je me suis régalé, c'est bien suffisant !

– Tu n'es pas comme le René, dit ma tante visiblement soulagée, il n'en *ai jèmas* assez ! »

À ce moment, nous fûmes brusquement plongés dans l'obscurité.

« Ah, les salauds ! dit ma tante, *v'lai* qu'ils recommencent ! Ne bougez pas ! ». Une allumette craqua près de la haute cheminée où elle prit la vieille lampe à pétrole en cuivre dont l'abat-jour s'ornait de perles de verre multicolores et qui avait repris du service pendant la guerre. Comme elle tournait la petite mollette pour régler la flamme, le courant revint aussi brusquement qu'il s'était interrompu, et elle souffla la flamme en grommelant.

L'heure était venue de ce coucher, et j'acceptai naturellement de dormir à côté de l'enfant, pour éviter du travail à la vieille femme. Mon oncle retira son pantalon et son caleçon long, et ne conserva pour la nuit que sa longue chemise qui lui descendait jusqu'aux genoux. Je l'imitai, mais ma chemise étant beaucoup plus courte que la sienne, je conservai mon slip, dont l'aspect le surprit grandement :

« C'est la nouvelle mode à Paris, vous portez des culottes comme les *fannes* ? », dit-il en riant de bon cœur, tout en coiffant ce long bonnet pointu de coton prolongé par d'un cordon orné d'un pompon qu'il appelait son « casque à mèche ». Tandis que ma tante qui s'était éclipsée dans la chambre voisine rentrait drapée dans une longue robe de nuit blanche pour rejoindre son mari, j'escaladai à mon tour le haut lit et découvris un gros garçon

## Le témoin gaulois - Fantasques

profondément endormi qui n'était autre que moi, à dix ans ! Je dus le repousser pour me faire de la place, et il se retourna vers le mur en grognant mais sans se réveiller. Ma tante éteignit l'électricité et se coucha à son tour, et bientôt j'entendis le ronflement régulier des deux vieillards.

Bien entendu, je n'arrivais pas à trouver le sommeil, persuadé d'ailleurs que je faisais un rêve que je ne trouvais cependant pas désagréable. Finalement, je décidai de me lever et de sortir sans bruit pour fumer une pipe, me calmer et réfléchir à la situation. Je me levai, m'habillai avec précaution et me glissai vers la porte en suivant le banc et devinant dans le noir, à ma gauche, l'horloge dont j'entendais le tic-tac et la belle maie cirée de facture moderne, dont le bas était aménagé en buffet. J'atteignis enfin les marches que je descendis, et m'avançai vers la route en bourrant ma pipe. La lune avait disparu, mais la nuit semée d'étoiles comme je n'en avais pas vu depuis longtemps était claire et, regardant vers la gauche, je cherchai en vain les hautes silhouettes des sapins. Me retournant, je vis que la maison avait retrouvé son aspect du XXI<sup>e</sup> siècle, et en conclus que j'avais été en proie à une hallucination qui n'avait pas duré plus d'un instant. Je regagnai donc la voiture, qui m'attendait paisiblement où je l'avais laissée. Mais quand j'allumai les phares, je constatai avec surprise en consultant le tableau de bord qu'il était déjà vingt-trois heures.

### **Deuxième fracture : 21 novembre 2006**

Quoique intrigué par cette aventure dont je ne parlai à personne, de crainte que l'on me crût l'esprit dérangé, j'aurais sans doute fini par l'oublier si bientôt, à la manière dont s'était produite la panne d'électricité, c'est à dire de façon toujours imprévue et pour une durée très courte, le passé n'avait fait irruption dans ma vie, en flashes où la rue ou l'avenue que je suivais, les piétons qui me croisaient ou me dépassaient, les voitures mêmes sur la chaussée, prenaient soudain l'aspect d'autrefois, me reportant plus ou moins loin en arrière.

## Le témoin gaulois - Fantasques

Cela commença avenue Niel, un jour où j'allais à la FNAC chercher des cartouches d'encre pour mon imprimante. Le jour parut s'assombrir tout-à-coup. Je regardai le ciel clair de cette fin de journée d'automne : il n'avait pas changé. Je vis alors que les murs des grands immeubles haussmanniens avaient soudain revêtu la livrée gris éléphant d'avant la campagne de ravalements entreprise par Malraux au début des années soixante. Mais cette illusion ne dura qu'un instant, et tout rentra dans l'ordre. La fois suivante, ce fut avenue des Ternes : à cinquante mètres de la place, je vis avec stupéfaction une patrouille allemande en casques lourds et longues capotes vert-de-gris qui s'en venait à ma rencontre, leur chef portant un lourd pectoral d'acier. J'eus le temps de me demander ce qu'ils penseraient de ma tenue insolite : avec ma parka verte de tissu synthétique et mes oreillettes, je devais avoir l'air d'un Martien. Mais déjà ils étaient à ma hauteur, impassibles, regardant droit devant eux sans détourner leur regard, et ils poursuivirent leur chemin. À ce moment, le tumulte de la circulation qui s'était suspendu sans que j'y prenne garde reprit, et tout redevint normal. Une autre fois, ce fut boulevard Pereire, où je vis une curieuse petite voiture électrique glisser sans bruit en direction de la place. Au volant, je reconnus Parrain Armand, avec ses belles moustaches et sa casquette plate de chauffeur de maître ; à ses côtés, je crus apercevoir un petit garçon que je n'eus pas le temps d'identifier. Le dernier de ces flashes se produisit de nouveau avenue Niel : je flânais, regardant distraitement les boutiques, et étant passé devant l'immeuble de la voirie, j'eus la surprise de voir la vitrine des Caves Niel, dont la disparition à la fin des années 1970 avait consterné ma mère. J'eus encore le temps de me dire « Tiens, Maman sera contente de les revoir ! », d'apercevoir plus loin l'enseigne des *Magasins Réunis* qui s'éclaira un instant et fut immédiatement remplacée par celle de la FNAC.

Une véritable rupture se produisit de nouveau rue Pierre

## Le témoin gaulois - Fantasques

Demours, un lundi en fin d'après-midi où j'avais décidé de faire un tour pour prendre l'air, Sarah ayant déjeuné avec les amies qu'elle s'était faites au *British Institute*. Comme je m'apprêtais à traverser la rue Laugier, je vis un petit homme à l'aspect gourmé qui sortait d'un air pressé du 29 bis, et dont la silhouette m'aurait rappelé le professeur Tryphon Tournesol et les moustaches les Dupondt, si je n'avais immédiatement reconnu le docteur Mathé, médecin de ma famille à qui son fils a succédé avant de prendre à son tour sa retraite et d'être remplacé par son petit-fils. Le silence de la rue où toute circulation était suspendue, caractéristique de ces flashes auxquels je commençais à me résigner, me confirma que je ne me trompais pas d'époque, comme la grisaille des murs et les présentoirs de bois peints en jaune et collés contre la boutique fermée du marchand de couleurs, puis la pharmacie crasseuse où officiait, impassible, le père Ledeuil, sans doute de service, devant sa cour d'admiratrices chenuës. En traversant la rue du Sergent Hoff dont l'angle était de nouveau occupé par le marchand de T.S.F., je ne fus donc pas surpris de voir venir de loin, en sens inverse, une famille endimanchée : mes parents, qui se donnaient le bras, ouvraient dignement la marche, suivis par les enfants ; Solange, qui pouvait avoir seize ans, parlait avec animation à un jeune garçon qui n'était autre que moi tandis que Denise, que je tenais par la main, se laissait traîner d'un air boudeur, visiblement fatiguée par la promenade. J'étais d'abord resté planté de saisissement devant notre boutique, puis avais traversé la rue pour les observer discrètement, non sans remarquer au passage que l'immeuble du 30 ne comptait plus qu'un étage, ayant perdu ceux qui avent été rajoutés dans les années soixante-dix. Quand ils furent arrivés en face de moi, Maman traversa la rue déserte suivie des enfants et tout le monde s'engouffra dans le petit hall du 28. Cependant mon père, resté devant la grille, s'apprêtais à l'ouvrir, sans doute pour prendre des boissons fraîches ou du beurre dans la glacière, mais il se mit à

## Le témoin gaulois - Fantasques

me regarder d'un air soupçonneux et avec insistance. Préférant ne pas avoir à subir un interrogatoire des plus embarrassants, je me hâtai de m'éloigner. Je passai devant la vitrine alléchante de *La Petite Princesse* mais, jetant un coup d'œil sur la luxueuse pâtisserie concurrente d'en face, *Laborde*, où Maman achetait exclusivement les coquilles Saint-Jacques dont elle raffolait, je vis qu'elle était fermée et que sa vitrine n'offrait que les tristes produits industriels de la boulangerie *Paul*. Le charme était rompu.

### **Troisième fracture : 2 mars 2007**

C'est alors que je suis entré dans un jeu peut-être dangereux, cherchant à déclencher les flashes au lieu de subir leur irruption imprévisible, et peu à peu j'y parvins dans une certaine mesure, à moins que leur rythme ne se soit spontanément accéléré. Puis j'essayai d'en prolonger la durée de façon à provoquer une fracture de la spirale temporelle par laquelle je pourrais retourner, comme je l'avais fait déjà à deux reprises, mais de façon non intentionnelle, à des moments antérieurs de mon existence.

J'orientai donc mes efforts dans la direction de Morraine, la grand-tante qui m'avait élevé dans ma première enfance, et de mon frère puîné, Maurice, mort à l'âge de cinq ans, que je n'avais pas revus dans les épisodes précédents. Pour cela je me rendis à plusieurs reprises dans les quelques lieux qui restaient le cadre de souvenirs précis les concernant, comme l'ancienne boutique de mes parents, l'avenue Niel, le square de la Place Pereire, l'avenue du Roule, la rue du Faubourg Saint-Honoré, l'avenue Hoche, le Parc Monceau et la rue de Prony. Comme je l'ai dit, j'obtins des flashes de plus en plus nombreux en ces divers endroits, toujours suivant le même schéma : le bruit assourdissant de la circulation faisait soudain place au silence des années de guerre, à peine troublé par le passage de quelque gros camion tiré par un attelage de deux lourds percherons gris pommelés, le trot d'un fiacre ou le glissement imperceptible d'un vélo-taxi. Simultanément, les

## Le témoin gaulois - Fantasques

rues se vidaient de toutes les autos en stationnement qui les encombraient, des enfants jouaient parfois sur la chaussée, les murs reprenaient leur sombre livrée gris éléphant, les vitrines de bois s'assombrissaient et n'offraient plus que des produits désuets et raréfiés. Les passants, hommes et femmes, qui parfois manifestaient leur surprise à la vue de mon aspect, allaient à leurs affaires autour de moi d'un pas pressé, la tête couverte d'un chapeau, enveloppés de manteaux ou de pardessus devenus trop larges dans lesquels ils semblaient flotter. Les enfants n'étaient pas moins bizarres : fillettes à l'allure sage, un ruban dans les cheveux, en robes ou jupes courtes sous leurs manteaux de drap, garçons portant béret et longue pèlerine bleu foncé ou noire qui laissait apparaître leurs jambes maigres couvertes jusqu'aux genoux par de longues culottes. Je croisai ainsi à plusieurs reprises d'anciens clients ; chose remarquable, le nom et le visage de quelques-uns de ceux que je reconnaissais m'étaient complètement sortis de la mémoire, en tous cas je n'avais jamais repensé à eux. Mais je ne rencontrai jamais, au cours de ces expériences, quelqu'un de mes proches...

Jusqu'au jour où l'événement espéré se produisit enfin. J'étais entré dans le Parc Monceau par la porte de la Rotonde quand un flash se produisit avec les symptômes habituels. Sans me laisser distraire, je me concentrai pour observer les personnes et les groupes relativement rares, par cette après-midi assez fraîche où l'on pressentait pourtant déjà le printemps. J'avançais dans l'allée centrale quand j'aperçus devant moi la silhouette épaisse de Marraine en manteau et chapeau noir comme à son habitude. Plus petite que dans mon souvenir, elle marchait d'un pas alerte, poussant devant elle une voiture d'enfants en fer peint en noir à deux places : de face, je reconnus Maurice qui s'agitait, impatient de quitter son siège pour courir, et je « me » vis aussi, de dos, et beaucoup plus calme. Pour cette rencontre si longtemps désirée, je n'avais imaginé aucun scénario ou même prétexte qui me

## Le témoin gaulois - Fantasques

permit de les aborder, m'en remettant absurdement à l'improvisation, qui n'a pourtant jamais été mon fort, si bien que je les suivais de loin, indécis. Marraine passa devant le kiosque où l'on vend jouets, boissons et friandises auquel les deux frères, bien dressés, ne prêtèrent aucune attention et, traversant la grande allée, s'arrêta devant un banc, près de la petite grotte artificielle, et s'assit, tirant son tricot de son grand sac, tandis que les enfants mettaient pied à terre, Maurice d'un seul bond, et René avec une sage prudence. J'allai m'asseoir à mon tour sur le banc suivant, de façon à ne pas les perdre de vue. C'était visiblement le plus jeune qui dirigeait les opérations : après avoir traversé deux ou trois fois le petit pont en courant, jeté discrètement des cailloux dans l'eau en surveillant du coin de l'œil le gardien en uniforme qui faisait sa tournée, ils revinrent vers nos bancs, puis traversèrent la grande allée et se dirigèrent vers la grotte, dont l'accès, à cette époque, n'était nullement interdit par une protection quelconque. Maurice, le plus robuste, s'engageait déjà sur la pente raide pour rejoindre un petit groupe de gamins perchés sur le rocher, et son frère maigrichon suivait avec difficulté. Inquiet, je ne pus m'empêcher de me lever, de courir vers eux et de leur crier : « Attention, les enfants, vous allez tomber ! ». Surpris, ils se retournèrent et me regardèrent d'un air craintif. Marraine avait posé son tricot et s'avançait vers nous. Enchanté d'avoir trouvé une entrée en matière, je lui dis : « Ces enfants m'ont fait peur, on ne fait jamais trop attention, un accident est si vite arrivé ! ». Marraine se tourna alors vers moi, l'air furieux : « Il n'y a aucun danger, de quoi vous mêlez-vous ? ». Les enfants, inquiets, l'avaient rejointe et se tenaient serrés contre elle. Elle revint vers son banc, fit remonter les petits dans la voiture, rangea son tricot et repartit. Navré, je les suivais de loin, et elle jetait en arrière des coups d'œil fréquents, inquiète de ma présence. J'allais presser le pas pour la rassurer et lui présenter mes excuses, quand je compris qu'elle se dirigeait à grands pas

## Le témoin gaulois - Fantasques

vers le gardien qui venait à notre rencontre. Découragé, je tournai les talons pour m'éloigner aussi rapidement qu'il me serait possible sans donner l'impression de m'enfuir. Le fracas soudain d'une tondeuse à gazon m'annonça la fin du sortilège.

Au fond, ces expériences étaient décevantes et avaient quelque chose de malsain : « Il faut laisser les morts enterrer les morts », dit l'Évangile, et je suis bien décidé, à présent, à ne plus jamais tenter de produire les flashes et à m'efforcer d'oublier ces fractures qui ne débouchent que sur de fausses rencontres.

### **Repentir : 1<sup>er</sup> juin 2007**

Les flashes temporels se sont progressivement espacés et, n'en ayant plus fait l'expérience depuis un mois, j'avais passé par pertes et profits cette expérience curieuse quand m'est venu le désir d'y replonger une seule fois, pour revoir la jeune Ernestine, la petite Paulette et ma grand-mère. Après quoi j'arrêterai, c'est promis ! Car il me semble qu'il y a comme une injustice du sort ou une trahison de ma part dans le fait de n'avoir pas revu ces trois personnes qui ne m'étaient pas moins chères que mes parents et mes frères et sœurs. J'ai donc arrangé avec l'accord de Sarah une nouvelle promenade solitaire au Morvan, sous le prétexte de pousser un peu mes recherches. Je pars demain matin et me rendrai directement à Mhère.

### **Vers l'abîme ? : 2 juin 2007 :**

Je suis revenu en hâte à la Toyota, qui contrairement à ce qui s'était produit lors de la première fracture m'attendait fidèlement sur le bas côté de la route. Un pressentiment me pousse à compléter ce journal afin de laisser la seule indication qu'il me soit possible de transmettre au cas où je disparaîtrais. Personnellement, je ne crains rien, mais si c'était le cas, j'en demande pardon à Sarah et à tous ceux que j'aime.

Il était près de midi quand, ayant dépassé Vauclaux, je quittai la route de Château-Chinon pour prendre sur la gauche la petite route communale qui conduit à Mhère : on plonge d'abord dans

## Le témoin gaulois - Fantasques

une descente très courte, puis on remonte une côte abrupte dont le sommet marque la limite des deux communes, avant de redescendre la pente qui, à bicyclette, me paraissait vertigineuse, et s'enfonce dans l'étroite vallée du *Roubeau Mignard*, ce ruisseau qui, à quelques kilomètres en amont, longe le chemin des *Brées* avant de passer sous le Pont de Planchereau. Je conduisais lentement, très décontracté, pour mieux jouir de ce paysage familier dont je reconnaissais chaque détail quant, à ma grande surprise, je vis surgir tout au fond du val, sur ma gauche, ce bois de sapin auquel était attachée une sombre légende et qui avait disparu bien avant la fin du siècle dernier. Sans réfléchir, je me garai sur ma droite, aussi près que possible du fossé : j'étais à mi-pente et la visibilité est excellente dans cette portion exceptionnellement droite et dégagée de la route, aucun accident n'était à craindre.

En descendant je fus immédiatement enveloppé dans ce silence saisissant qui m'avait parfois frappé en cet endroit lors de mon adolescence, comme si le ruisseau, le vent et les oiseaux s'étaient subitement tus dans l'attente anxieuse de quelque cataclysme. À cette époque je détournais les yeux des grands sapins noirs et menaçants qui répandaient sous eux une ombre impénétrable, et je fuyais de toute la vitesse de mon vélo leur regard infernal. Aujourd'hui, aguerri par mes expériences récentes, j'étais décidé à répondre à leur appel surnaturel et à aller au bout de ce mystère. Je m'avançai lentement sur la route puis, songeant aux miens, je fis un effort violent pour fermer les yeux, remonter dans la voiture et compléter mon journal par ces quelques notes. En les écrivant, je me garde bien de regarder les sapins, de peur de ne pouvoir résister à leur attirance magnétique.

Voilà, j'ai terminé, j'irai jusqu'à la lisière du petit bois et, si l'hallucination persiste, je pénétrerai dans sa nuit, marchant sans bruit sur son tapis d'aiguilles.

## L'Enfant médusé

*« Mais tandis que de mes mains je frappe l'onde, et l'agite, et la divise dans mes jeux, je ne sais quel murmure semble sortir du fond des eaux : je frémis, et, dans mon effroi, je m'élançai sur le bord le plus prochain. »*

Ovide (*Métamorphoses*, Chant VI)

Cette année-là, nous avions loué pour l'été, près de Saint-Raphaël, une grande villa de construction récente qui pouvait aisément héberger sept ou huit personnes. Nous avions passé le mois de juillet seuls avec notre petit-fils Jules, âgé de sept ans, et ses parents vinrent nous rejoindre à la fin du mois, bientôt suivis d'un couple d'amis, le Dr Le Gall et sa femme.

Jules était un très bel enfant, plutôt grand pour son âge et solidement bâti. Le nom dont ses parents l'avaient affublé nous avait d'abord affligés : pour des gens de notre génération, le mot évoquait soit un pot de chambre, soit un souteneur un peu ridicule. Mais il en alla comme de toute tentative d'originalité dans le choix des prénoms, et bientôt nous fûmes entourés de familles qui, après mûre réflexion, avaient retenu celui-là pour désigner leur héritier, et nous nous y sommes vite habitués.

Et puis c'était un enfant adorable, d'une blondeur que le hâle de l'été accusait, mettant en valeur ses yeux noirs et rieurs. Matinal, il nous réveillait peu avant sept heures : nous l'entendions descendre à pas de loup dans la cuisine par l'escalier de bois qui craquait fort, si légers que fussent ses pas, puis ouvrir le réfrigérateur. Cinq minutes plus tard, nous le retrouvions installé sur la terrasse devant un verre vide de jus d'oranges et un bol plein de céréales et de lait. Il nous sautait au cou en nous voyant, et j'achevais de mettre la table pendant que sa grand-mère lui faisait chauffer, en même temps que notre café, du thé qu'il prenait avec des gâteaux. Avec lui, le petit-déjeuner était toujours

## Le témoin gaulois - Fantasques

très animé : il avait toujours quelque chose à raconter, et sa conversation était très drôle, émaillée de remarques naïves ou singulières qui nous plongeaient invariablement dans le ravissement et dont je notais pieusement les meilleures. Puis on organisait la journée, faisant alterner des excursions ou des visites dans les environs immédiats et les baignades sur l'une des nombreuses petites plages de galets d'alentour. Je sacrifiais à ce dernier rite bien volontiers tant il y prenait de plaisir, bien que j'aie toujours détesté m'exposer au soleil et y rester inactif comme un lézard. Une casquette à grande visière, des lunettes de soleil, une chaise pliante, l'ombre d'un parasol et un bon livre que je ne lisais que d'un œil, car malgré sa prudence et la surveillance permanente de sa grand-mère, je ne quittais jamais longtemps Jules des yeux, m'aidaient à supporter l'épreuve. Je le rejoignais une ou deux fois dans la demi-journée pour une longue baignade d'une heure durant laquelle il s'amusait à me dépasser, puis à revenir sur la rive, puis à me retrouver de nouveau, car il nageait très vite et moi fort paresseusement. Depuis l'arrivée de nos invités, qui se levaient tard, je m'éclipsais discrètement dès qu'ils apparaissaient pour retrouver dans la villa le petit bureau climatisé que je m'étais réservé, lisais les informations sur Internet et reprenais sur mon ordinateur la rédaction de mes nouvelles : cela ne choquait personne, chacun respectant parfaitement la liberté des autres dans notre petit phalanstère.

Ce matin-là, notre choix s'est porté sur la belle plage du Dramont. Nous avons laissé comme à l'accoutumée un mot sur la table de la cuisine à l'intention de nos invités qui dormaient encore, et après une douche rapide, nous sommes partis tous trois : Jules, son masque et ses palmes à la main, précédait sa grand-mère qui portait un petit sac et je fermais la marche chargé comme un baudet du petit canot pneumatique avec lequel l'enfant louvoyait sans jamais trop s'éloigner, du matériel déjà énuméré sans lequel un séjour de plus d'un quart d'heure sur une

## Le témoin gaulois - Fantasques

plage me serait un supplice, et de nos trois serviettes de bain. Nous avons bientôt établi notre bivouac face à l'Île d'Or dont la tour « sarrasine » rêvait aux fastes du pseudo-règne d'Auguste (Lutaud) I<sup>er</sup>.

J'ai profité de la fraîcheur relative du matin pour gonfler le canot pneumatique et, marchant avec précaution sur les galets coupants, je me suis avancé dans la mer, où Jules s'ébattait déjà comme un dauphin, pour un premier bain. J'ai naturellement accepté son défi, et nous nous sommes élancés vers le large. Bien entendu, j'ai rapidement été battu par mon jeune concurrent et quand il a été à cinquante mètres devant moi, je lui ai crié de revenir. Il a aussitôt plongé pour retourner dans ma direction, a fait quelques brasses sous l'eau suivant son habitude mais en a jailli soudain, en poussant un grand cri. Inquiet, je me suis hâté vers lui. Il paraissait épouvanté et nageait de toutes ses forces vers le rivage comme s'il avait été poursuivi et comme si sa vie en dépendait. Ses parents, qui venaient d'arriver et avaient assisté à la scène nageaient déjà vers lui. Ils l'ont encadré et ont eu tôt fait de le ramener sur le rivage en le soutenant dans l'eau. Quand je suis arrivé, mon petit-fils était assis, très pâle, sur une serviette de bain, et le Dr Le Gall frottait doucement son dos avec une pommade tandis que ma femme le tenait par la main. Ma fille, toujours optimiste, m'a dit d'un air moqueur :

« Ce n'est rien, papa, ne te mets pas dans cet état ! Jules a tout simplement été embrassé par une méduse amoureuse, il a quelques brûlures sur le dos, les bras et les jambes, mais il est entre de bonnes mains, et bientôt il n'y paraîtra plus ! »

Cependant, l'enfant était saisi de frissons, et nous avons décidé de plier bagage et de le ramener à la maison.

Jules s'était endormi dans sa chambre, ma femme et ses invités jouaient aux cartes sur la terrasse et je m'étais réfugié dans mon bureau pour essayer de reprendre mon travail quand le Dr Le Gall m'y a rejoint.

## Le témoin gaulois - Fantasques

« Il me semble qu'il y a quelque chose de bizarre dans cet accident, lui ai-je dit : la réaction du petit Jules à cette attaque me paraît anormalement violente !

– Les méduses n'attaquent jamais l'homme, me répondit notre savant ami. Elles se nourrissent surtout de plancton et, quand elles sont jeunes, de crevettes ou de poissons minuscules qu'elles paralysent avec un venin qu'elles injectent grâce à des cellules spécialisées qui arment leurs tentacules. Elles ne l'utilisent contre l'homme que par une réaction de défense, comme la vipère, quand elles sont surprises par sa rencontre. Votre petit-fils n'a que sept ans, il a été aussi surpris que la méduse par leur rencontre, et très effrayé ! Les traces qu'il porte n'ont rien d'alarmant, il en sera quitte pour une grande peur !

– J'ai lu récemment qu'une fillette de sept ans a été tuée par une méduse géante au large des côtes australiennes le dimanche 8 janvier 2006. Elle est sortie précipitamment de l'eau et s'est évanouie. Cela se passait dans le Queensland, sur la plage d'Umagico, dans la péninsule du Cap York. Les secours ont tenté en vain de la ranimer mais elle était morte à son arrivée à l'hôpital. Sa poitrine et ses jambes étaient couvertes de piqûres.

– Ce n'est nullement le cas de notre petit garçon, qui n'a pas perdu connaissance et dort paisiblement. J'ajoute que chez nous le diamètre des méduses n'excède pas quarante-cinq centimètres. Mais vous savez qu'elles se déplacent en bancs : il en aura simplement rencontré plusieurs qui flottaient de conserve, à une distance rapprochée ! »

– Mais j'ai souvent vu les marques laissées par les méduses, et j'en ai fait moi-même une fois les frais. Or elles étaient toujours très localisées : j'ai été pour ma part brûlé à la jambe droite, cela fait un peu l'effet d'une piqûre d'orties, mais je n'ai jamais vu de traces de cette étendue !

– S'il existe en Australie de petites méduses capables de tuer un homme – la méduse irukandji, flasque et translucide, dont

## Le témoin gaulois - Fantasques

L'ombrelle n'atteint pas un centimètre de diamètre, et les filaments une trentaine de centimètres, possède l'un des plus mortels venins – rassurez-vous, il n'existe rien de tel sur nos côtes !

Je me suis senti rassuré et, de fait, le reste de la matinée s'est écoulé dans le calme. Nous avons déjeuné sans appétit : l'enfant dormait toujours profondément, ne répondant pas à nos appels, mais il n'avait pas de fièvre et son pouls était régulier. Personne ne songeant à sortir, chacun s'était retiré pour la sieste, quand des gémissements puis des cris provenant de la chambre du petit nous y rassemblèrent en un instant. Notre ami Le Gall nous pria de nous écarter, et entreprit d'examiner le malade qui se débattait et que son père dut maintenir avec mon aide. Soucieux, le médecin nous fit observer son dos et les parties de son corps qui avaient été touchées : une couche gélatineuse épaisse d'un centimètre environ les avait recouvertes.

« Ouvrez les fenêtres en grand, pour l'exposer au soleil : s'il s'agit bien, comme je crois, de mésoglée, le constituant du corps des méduses, qui est composé de collagène et de quatre-vingts pour cent d'eau, elle fondra rapidement ! »

J'ai aussitôt poussé les volets de la grande fenêtre exposée au sud, faisant entrer la lumière à flots, mais le petit Jules m'a supplié si pitoyablement de les refermer que je me suis empressé de lui obéir, avec l'assentiment de ses parents. Le Gall était d'avis de l'hospitaliser sans plus attendre. Mais, comme s'il mesurait son pouvoir, cet enfant qui n'avait jamais fait de caprice exigea qu'on le porte dans la mer, il sentait qu'un nouveau bain le guérirait. Sa souffrance était si évidente, et ses prières si touchantes que nous avons tous suivi son père qui le portait, l'ayant recouvert à sa demande d'un drap léger. Bientôt nous avons atteint la plage. Suivant ses indications, son père l'a gardé dans ses bras jusqu'à ce qu'il ait de l'eau jusqu'à la poitrine, j'ai retiré le drap qui recouvrait l'enfant, et nous l'avons lâché dans l'eau où il a glissé doucement

## Le témoin gaulois - Fantasques

sur le dos, bras et jambes écartés.

Comment décrire ce qui a suivi ? Aucun cauchemar ne m'a jamais rien présenté qui approche en horreur ces instants où nous sommes restés pétrifiés ! L'eau s'est prise à bouillonner, le corps s'est ment arrondi tandis que le visage de plus en plus méconnaissable glissait vers le centre du corps et que bras et jambes s'amenuisaient, se multipliaient et s'allongeaient en tentacules... Bientôt il n'y eut plus de reconnaissables que la bouche, qui s'ouvrait dans l'eau de façon spasmodique, et les grands yeux noirs, qui exprimaient un indicible effroi. Puis tout s'est encore brouillé et en quelques secondes il n'est plus resté qu'une énorme méduse dorée qui s'est éloignée vers le large en se décolorant, son corps translucide se confondant avec la mer dans laquelle elle baignait.

Des estivants, qui nous avaient vus du rivage porter l'enfant dans la mer nous ont entourés en un groupe hostile, malgré les protestations du Dr Le Gall et les cris de nos femmes. Tandis que plusieurs jeunes gens plongeaient à la recherche du corps disparu, d'autres, de ceux qui jamais, même au concert, ne se séparent de leur portable, téléphonaient à la gendarmerie. Les gendarmes sont arrivés juste à temps pour nous éviter le lynchage. Depuis, les interrogatoires se succèdent, personne ne pouvant ajouter foi à nos témoignages insensés, et l'affaire fait les gros titres des journaux. En dépit de mon épuisement, je me suis bien gardé de signaler que l'état de mon cœur appelait des soins urgents, et j'ai la consolation de savoir qu'il me lâchera bientôt. Mais que deviendront les miens ? Comment leur raison pourrait-elle survivre à cette expérience épouvantable, à supposer qu'un accident semblable survienne et rende crédible notre récit ?

# L'Âme

## I. L'Apparition

Avant que le souvenir ne s'en efface, j'ai décidé de confier à la machine que les Terriens m'ont offerte (il suffit d'un mot pour la déclencher, l'arrêter ou l'écouter) le récit de leur visite et des grandes perturbations qui en ont résulté et dans lesquelles je me suis trouvée impliquée, à mon corps défendant.

C'était l'heure bienheureuse de la Sieste Réparatrice : chacune reprenait les forces que nous demandons au soleil et se livrait à la Méditation, quand un objet inattendu est apparu dans le ciel, et a grossi rapidement en se rapprochant du sol. Bientôt, je l'ai vu se poser doucement sur le sable et, alertées par des messages inhabituels, nous nous sommes levées pour aller observer la Chose de plus près.

C'était une grosse masse grise et brillante, assez semblable à un rocher mais munie de petites fenêtres rondes et vitrées et de quatre tiges articulées au moyen desquelles elle se déplaça légèrement, avant de prendre une position horizontale et de s'immobiliser.

Bien entendu, nous nous sommes mises à l'écoute, car l'étrange créature paraissait vivante, et nous nous attendions à ce qu'elle nous parle. Mais elle resta silencieuse, tandis que des messages télépathiques nous parvenaient, provenant, à notre grande surprise, de quatre sources différentes situées à l'intérieur de la Chose. La connaissance que j'ai acquise par la suite de leur langage me permet de retranscrire approximativement cette conversation que les habitants de la Chose, bien loin de songer à s'adresser à nous, échangeaient entre eux :

« Un champ de fleurs, c'est incroyable ! »

- Ce ne sont pas des fleurs, regardez bien, il en arrive de

## Le témoin gaulois - Fantasques

partout ! »

Une troisième personne émit un message que je n'ai pu retenir, parce qu'il s'agissait sans doute de ces connaissances terriennes qui nous échappent, mais j'ai retenu la conclusion :

« Les *scaphandres* sont inutiles, mais il nous faudra des masques.

- C'est bon (dit une quatrième), je sors le premier : ces jolies créatures me paraissent bien inoffensives, je ferai quelques pas parmi elles pour mieux les observer et tester leurs réactions, sans m'éloigner de plus de deux ou trois mètres, et si tout se passe bien, vous pourrez me rejoindre dès que je vous le dirai : nous irons d'abord jusqu'à cette colline.

- Soyez prudent (ajouta la deuxième), ce sont des êtres vivants dont nous ne savons rien, peut-être ont-ils des moyens de défense, et vous, tenez-vous prêts à rouvrir le sas, on n'est jamais à l'abri d'une mauvaise surprise ! »

Il y eut alors un long silence, puis on entendit un curieux bruit de frottement, et une forme incroyablement laide sortit de la Chose : imaginez une forme ronde comme une de nos lunes et d'une taille comparable à la nôtre, soit environ 30 à 35 cm, faite dans une matière semblable à celle de la Chose, avec deux vitres rondes, reposant sur une masse plus ou moins cylindrique portée par deux grosses tiges articulées et ornée dans sa partie supérieure de deux autres tiges à peine moins grosses qui en pendaient, ou se redressaient, ou s'agitaient ! Telle fut ma première vision d'un Terrien.

Celui-ci, sans se donner la peine de nous saluer, entreprit de nous décrire à ses congénères :

« Je serais bien en peine de classer ces étranges créatures. Elles sont hautes d'environ trente centimètres, et tendent vers moi leurs corolles ; les couleurs sont vraiment somptueuses, et c'est à cause d'une légère brise qu'elles... Mais attendez une seconde ! »

Mécontentes d'être traitées si grossièrement par cette créature grotesque et dont l'odeur nous offusquait, nous venions de

## Le témoin gaulois - Fantasques

l'interrompre pour lui demander ensemble :

« *Qui êtes-vous, et d'où venez-vous ?* »

En réponse, elle s'inclina successivement à gauche, de face et à droite, disant : « Bonjour ! Je vous apporte le salut amical du peuple de la Planète Terre, d'où je suis venu avec trois compagnons pour faire votre connaissance ! »

Par télépathie, nous entendîmes un de ses compagnons s'inquiéter de son silence, sur quoi il lui répondit : « Ça va ! Mais c'est extraordinaire, nous communiquons par télépathie ! Laissez-moi le temps de discuter avec ces Fleurs. » Comme nous demandions à voir ses compagnons, il se tourna vers la Chose et cria : « Ces êtres ne sont pas hostiles, mais curieux, ils souhaitent vous voir pour poursuivre la conversation, je crois que vous pouvez venir, nous continuerons à parler à haute voix pour savoir ce que nous disons les uns et les autres. Mais attention, contrôlez bien vos pensées, restez très concentrés, car nos hôtes comprennent parfaitement tout ce qui nous passe par la tête, ils ont parfaitement saisi que je les prenais d'abord pour des sortes de plantes ! »

Un à un, les trois autres Terriens sortirent de la Chose et se présentèrent :

« Bonjour, je suis Yvan, pilote de cet appareil et minéralogiste, c'est-à-dire chargé de reconnaître la composition de votre planète.

- Bonjour, je suis Océane, physicienne, plus spécialement chargée des appareils d'observation et de mesure.

- Bonjour, je suis Laura, exobiologiste, chargée de l'étude des êtres vivants que nous rencontrerons au cours de notre voyage.

- Je dirige l'équipe, mon nom est Christophe dit le premier Terrien, et je suis plus spécialement chargé des relations avec la Terre et les habitants de votre planète. Nous sommes venus ici pour améliorer notre connaissance de celle-ci et des êtres qui y vivent, et pour vous aider si nécessaire. »

## Le témoin gaulois - Fantasques

*« Vous nous étonnez, vos messages sont brouillés et contradictoires : Yvan est minéralogiste et se demande s'il trouvera sur notre planète des matériaux que vous pourriez emporter, Océane se propose de faire de nombreuses observations sur notre monde, mais pourquoi ? Laura aimerait voir l'une de nous de plus près et même la couper en morceaux pour mieux l'étudier, et Christophe se demande en ce moment s'il a été bien prudent en faisant sortir tout l'équipage ! Quelle aide, d'ailleurs, pourriez-vous nous apporter ? Tous nos problèmes ont été réglés au jour de notre Création, cela fait des millénaires, la Grande Créatrice du Monde a organisé notre planète de manière à assurer notre bonheur, et quand l'usure se déclare dans l'un de nos organes, suivant d'ailleurs un cycle parfaitement programmé, nous gagnons de nous-mêmes le Réparateur : nous savons ce que signifie aider parce que, si l'une d'entre nous est écrasée par l'éboulement de rochers ou abîmée, nous l'aidons à gagner l'aire de réparation, mais en quoi et pourquoi pourriez-vous nous aider ? »*

*« Ne craignez rien, dit Christophe, je suis sûr que nous nous entendrons bien ! Maintenant, allons voir à quoi ressemble ce pays ! »*

Sur quoi, les quatre monstres s'avancèrent vers nous, si rapidement que nous n'avons pas eu le temps de leur faire place et que, comme de lourdes pierres se détachent parfois et roulent sur une pente, ils écrasèrent plusieurs d'entre nous.

*« Pourquoi nous écraser ? Que voulez-vous donc faire ? C'est donc ça, l'amitié des Terriens ? »*

En entendant nos protestations, Christophe dit à ses compagnons : « Ne prenons pas de risques inutiles, rentrons pour faire le point ! » et il se dirigea vers la Chose, suivi des trois autres. Mais au passage, il me saisit par la tige, tandis que Laura ramassait deux de mes amies qui avaient beaucoup souffert de la rencontre et avaient perdu connaissance. C'est ainsi que je pénétrai, bien malgré moi, dans le monde des Terriens. Bientôt nous fûmes dans la Chose, et nous avons vu par ces ouvertures rondes qu'ils nomment des *hublots* qu'une quarantaine d'équipes

Le témoin gaulois - Fantasques

de Fleurs (je garderai le nom qu'ils nous donnent, car rien dans notre langage ne nous permet de nous désigner de façon collective) s'étaient chargées des blessées et les emportaient vers le Réparateur – j'appris plus tard que la plupart n'avaient pu être réparées et avaient rendu l'âme, si bien qu'il nous envoya suivant la coutume un nombre égal de nouvelles compagnes, afin de maintenir notre effectif – tandis que les autres reprenaient lentement la direction de notre demeure, laissant seulement quelques unes d'entre elles pour observer la Chose et ses singuliers habitants.

## II. Les Terriens

Cependant, Christophe lâcha ma tige (celles des Terriens sont prolongées par de curieux organes : les tiges supérieures sont ainsi capables de saisir n'importe quel objet, même très lourd, tandis que les tiges inférieures s'élargissent pour prendre appui sur le sol, sur lequel elles se déplacent en se levant, se déplaçant en l'air avant de reprendre appui un peu plus loin, et en recommençant l'une après l'autre : cela achève de leur donner un aspect grotesque, car ils ignorent la lévitation. Sous les regards curieux de l'équipage, je m'arrachai à la contemplation du paysage extérieur pour m'approcher de mes deux compagnes que Laura avait posées sur une surface plane aussi lisse qu'une vitre. Ce fut pour constater qu'elles étaient mortes, si bien que je fis la prière rituelle à la Grande Créatrice des Mondes pour qu'Elle accueille leur âme en Son sein.

Pendant ce temps, les Terriens se livraient à de bizarres transformations qui les rendaient encore plus hideux tandis que les détestables odeurs qui émanent de leurs corps se répandaient plus fort : j'ai fini par m'y accoutumer au point de ne plus les sentir, mais il m'a fallu un temps d'accoutumance.

Ils ôtèrent d'abord le pétale (ils le nomment *masque*) qui recouvrait entièrement la forme ronde qu'ils appellent *tête* : celle-ci est proprement indescriptible sauf dans leur langue et les mots qu'ils emploient – *cheveux, oreilles, nez, bouche* – intraduisibles parce que nous n'avons rien d'équivalent. Pour en donner une idée, disons que leur tête est recouverte de cheveux, sortes de tiges très fines qui font un peu penser à nos filets, mais en beaucoup plus fins, de couleurs variées (noir, jaune, rouge) et plus ou moins abondants et longs : Christophe n'en avait presque pas et ils étaient noirs comme toute sa personne, ceux d'Yvan, jaunes et abondants, recouvraient presque toute sa tête, ceux d'Océane étaient noirs et très longs mais plantés seulement au sommet,

## Le témoin gaulois - Fantasques

ceux de Laura étaient semblables mais rouges. Les cheveux ne servent à rien, et comme ils s'allongent un peu chaque jour, leurs porteurs les coupent de temps en temps.

Trois organes charnus que je ne saurais décrire sortent de la tête : les deux oreilles, de chaque côté de la tête, semblables à des feuilles très épaisses, de forme bizarre et percées d'un trou qui entre dans la tête, sont les organes de l'ouïe, et le nez, de taille et de forme variable, également percé de trous qui semblent conduire à l'intérieur de la tête, celui de l'odorat, fonctions réunies dans nos sépales. Deux objets ronds semblables à certains cailloux colorés et brillants, les yeux, sont au contraire enfoncés dans la tête où ils bougent sans cesse et sont les organes de la vue, correspondant à l'extrémité de nos étamines. Enfin, la bouche, une ouverture garnie de petits cailloux blancs leur sert à recevoir leurs *aliments* (voir plus loin *alimentation*, nous n'avons rien d'équivalent) ; curieusement, c'est aussi l'organe phonatoire (l'équivalent de notre pistil, mais avec beaucoup moins de possibilités) et d'un sens qui nous fait défaut, le goût, qui leur permet de distinguer les choses qu'ils peuvent mettre dans leur bouche de celles dont ils doivent s'abstenir. Quant au sens du toucher, il est réparti sur toute la tête, le corps et les tiges.

Bientôt, je compris que leur corps était revêtu de plusieurs couches de laids pétales qu'ils nomment *habits* ou *vêtements* et dont ils gardent presque toujours quelque pièce sur eux. Ces corps de couleurs variées mais toutes laides (elles vont du noir au blanc rosé en passant par un blanc jaunâtre selon les individus) sont si différents de tout ce que nous connaissons que je dois renoncer à les décrire : je dirai seulement que leurs tailles – environ 180 cm – diffèrent légèrement, car ils forment deux groupes, *mâles* et *femelles*, les premiers (Christophe et Yvan) étant un peu plus grands et massifs que les secondes (Océane et Laura) dont les voix sont plus aiguës. Mais je reviendrai sur ces différences.

Cependant, Laura s'emparait des restes des Fleurs mortes et

Le témoin gaulois - Fantasques

passait dans une autre pièce, annonçant qu'elle allait les étudier. Pendant ce temps, les trois autres se réunirent :

« Pourquoi nous as-tu fait battre en retraite si tôt, demanda Océane, un peu d'exercice nous aurait fait du bien, et il n'y avait aucun danger ?

- C'est vrai, ces Fleurs ont l'air aussi inoffensif que nos bleuets et nos coquelicots ! ajouta Yvan

- Nous n'en savons rien ! Mais surtout, elles sont douées d'intelligence, capables de parler, même si nous ne les comprenons pas, et même de communiquer directement avec nous par télépathie, alors que nous sommes incapables d'y parvenir entre nous... Peut-être peuvent-elles aussi *souffrir*, et nous les avons piétinées sans précaution !

- Pourquoi n'auraient-elles pas une âme, tant que nous y sommes ? dit Yvan en riant

- *Mais bien sûr que nous avons une âme*, protestai-je à mon tour, et je répétai notre question : " *Pourquoi nous écraser ? Qu'êtes vous donc venus faire ? C'est donc ça, l'amitié des Terriens ?* "

- Nous te demandons pardon, dit Laura, nous avons fait cela sans réfléchir parce que, sur notre planète, les fleurs, qui sont les êtres vivants qui vous ressemblent le plus, ne pensent pas, ne sentent pas (autant que nous sachions), ne parlent pas et ne souffrent pas. Crois-tu que celles que nous avons abîmées ont souffert ? »

Cette dernière question me plongea dans l'embarras, car ce terme est intraduisible ; je devais plus tard comprendre qu'il exprimait l'état surprenant où les plonge une blessure ou même une contrariété : dans ce cas, ils se contorsionnent plus ou moins frénétiquement, leur *visage* (le devant de la tête) se plisse affreusement, et ils poussent souvent de grands soupirs et des cris discordants. Comme je me demandais comment répondre, Laura rentra, apparemment très agitée :

« Incroyable, dit-elle, ces Fleurs ne sont pas des fleurs, ni même des organismes vivants, du moins au sens où nous l'entendons !

## Le témoin gaulois - Fantasques

- Que veux-tu dire ?

- Tous les êtres vivants connus sont composés de cellules plus ou moins nombreuses et différenciées, mais ceux que j'ai examinés sont des êtres, ou plutôt des objets entièrement minéraux. Ils présentent sans doute une certaine organisation, cela saute aux yeux, et se conduisent comme des êtres pensants et raisonnables, mais un premier et très rapide examen suggère plutôt des *robots* que des organismes.

- Pour ma part, dit Yvan, j'ai bien examiné le sol, et je n'ai vu au cours de notre brève sortie que du sable, apparemment de la silice pure, un ruisseau et des rochers, mais rien qui ressemble à de la terre...

- D'ailleurs, fit observer Océane, ces prétendues plantes n'ont pas de racines, si bien qu'on peut se demander de quoi elles se nourrissent ?

- Demandons-le à notre amie, dit Christophe en se tournant vers moi. »

Il s'ensuivit une conversation laborieuse, la première d'une longue série que je ne peux retracer en détail. Je résumerai donc ici tout ce par quoi nous différons, et que nous n'avons pu établir qu'au prix de longs efforts.

Alimentation : alors que nous renouvelons nos forces en les puisant directement dans la lumière du soleil au moyen de nos pétales, les Terriens doivent assimiler des corps étrangers d'êtres vivants qu'ils tuent et préparent de manière complexe : non seulement ils puisent dans cette alimentation l'énergie nécessaire pour continuer à vivre, mais leurs corps en transforment une partie en leur propre chair, qui à défaut s'userait, s'appauvrirait jusqu'à les conduire à la mort, car ils n'ont pas de Réparateur et finissent de toutes façons par mourir en un peu plus ou un peu moins de cent ans.

Reproduction : nous savons que lorsque l'une de nous meurt, le Réparateur utilise au mieux ses restes pour les ré-assembler avec

## Le témoin gaulois - Fantasques

d'autres de manière à donner naissance à une nouvelle Fleur, ou la remplace par une Fleur toute neuve, si bien que notre espèce est appelée à durer aussi longtemps que ce monde. Les Terriens ne peuvent au contraire récupérer leurs propres débris et les assembler que très partiellement : la plus grande partie se décompose irrémédiablement. Leur espèce ne peut donc perdurer que parce qu'ils sont, comme ils disent, sexués, c'est-à-dire que leurs corps étant différents, mâles ou *hommes* et femelles ou *femmes* peuvent, en unissant leurs efforts, créer de nouveaux Terriens qui sont composés, si j'ai bien compris, de matériaux provenant par moitié de l'un et par moitié de l'autre. Comment se déroulent ces opérations ? J'avoue que je n'ai pu m'en faire aucune idée ! Mais ils disent que leur planète est peuplée d'un grand nombre d'espèces d'êtres vivants, dont certains nous ressemblent, mais que tous s'alimentent et se reproduisent à peu près de la même façon.

Aggressivité : cette caractéristique des Terriens est encore plus difficile à saisir que les précédentes, et je suppose qu'elle tient à la nature de leur alimentation. De même qu'ils tuent pour s'alimenter, ils tuent et blessent les autres êtres vivants qu'ils rencontrent, et même leurs semblables, soit par inattention, pour ne pas se détourner (c'est ce qui a provoqué la mort des nôtres), soit parce qu'ils croient que ceux-ci ont l'intention de leur faire subir le même sort, et pour les en empêcher, soit simplement par jeu, ce qui paraît incroyable. Si j'eus du mal à comprendre cette caractéristique (imaginez des rochers qui rouleraient exprès sur nous !) ils ne furent pas moins étonnés d'apprendre qu'elle nous était totalement étrangère.

Communication : on a vu que les Terriens sont capables de recevoir et d'émettre des messages télépathiques, mais pas entre eux, aussi communiquent-ils principalement au moyen du langage grossier que j'utilise ici et que j'ai très rapidement appris, car sa syntaxe est extraordinairement pauvre au regard de la nôtre, que

## Le témoin gaulois - Fantasques

nous nous ingénions sans fin à compliquer pour reculer les limites de l'indicible. Leur vocabulaire est également pauvre, la seule difficulté pour moi ayant été de retenir les mots qui désignent les innombrables choses qu'ils utilisent, dont certaines servent justement à la communication à distance et remédient à leur inaptitude à la télépathie.

Machines et appareils : ce sont les noms qu'ils donnent à ces choses dont j'ai rarement compris l'utilité. Elles encombrant la Chose qui les a amenés (ils l'appellent le *Babui*), rompant toute harmonie, et il en emportent toujours sur eux quelques-unes, soit au-dessus de leurs pétales, soit en-dessous. Certaines de ces machines, qu'ils appellent des *armes* sont tout spécialement destinées à blesser, tuer ou détruire.

Spiritualité : si étonnant que cela paraisse, ces êtres monstrueux n'en sont pas tout-à-fait dépourvus. Ils ne vénèrent pas la Grande Créatrice des Mondes et ne paraissent pas vraiment aptes à la Méditation, mais ils disent que les Terriens qui les ont précédés ont eu des croyances semblables, que rares sont aujourd'hui ceux qui les partagent encore, et que la plupart ont fini par y renoncer. Aussi n'attendent-ils rien au-delà de leur vie éphémère, ce qui me paraît bien triste. En revanche, ils sont sensibles aux formes, aux couleurs, aux parfums (ils me firent compliment du mien), au chant et à la musique dont j'ai entendu de remarquables exemples. Ils aiment aussi jouer avec les mots, leur harmonie, les images qu'ils permettent : bref, ils n'ignorent pas la poésie. Ils savent créer des objets qui donnent l'illusion de voir des paysages, des choses et des êtres vivants, qu'ils appellent des *images*, et c'est dans le plaisir qu'ils trouvent à écouter ou contempler qu'ils s'approchent le plus de la Méditation.

Il faut noter, à propos de spiritualité, que Laura me demanda si nos croyances en la Grande Créatrice des Mondes et l'éternité de l'âme nous étaient venues à la suite d'une *Révélation*. Comme je ne la comprenais pas, elle me dit : « Est-ce que la Grande Créatrice

Le témoin gaulois - Fantasques

vous est apparue sous une forme quelconque, ou vous a parlé ? » C'était une idée si extravagante que j'en restai stupéfaite. Quand j'eus repris mes esprits, je lui répondis que l'existence de la Grande Créatrice des Mondes, ainsi que la nature éternelle de nos âmes étaient parmi les premiers acquis de la Méditation. Je lui exposai qu'un univers si parfait et si parfaitement adapté à nos besoins et à notre bonheur ne pouvait s'expliquer que par Son Action, et qu'Elle ne pouvait nous avoir créées avec cette vocation à la connaissance, à la vie et au bonheur pour nous renvoyer au néant : ainsi était prouvée l'existence d'une partie indestructible en nous, celle qui sent et pense, que nous nommons l'âme, et qui survit à nos corps. À ma grande déception, Laura secoua la tête, ce qui, chez ses semblables, est un signe de doute, et me dit :

« Des Terriens ont aussi inventé des raisonnements de ce genre, mais ils n'intéressent plus personne !

- C'est, lui dis-je, que vous n'avez pas accès à la Méditation ! »

### III. La Fête

Pendant cinq jours, nous ne sommes sortis du Bahut que pour me permettre de faire ma Sieste Réparatrice. De leur côté, les Terriens éprouvent le besoin de s'agiter et de se déplacer plus ou moins vite, quoique toujours très lourdement. J'en profitais pour reprendre contact avec mes semblables qui fuyaient les Terriens, se souvenant de la violence de notre rencontre ; je parvins à les rassurer quelque peu en les mettant au courant de ce que j'apprenais sur ces visiteurs ; j'expliquai aux Fleurs que leur agressivité ne nous était pas destinée : bien au contraire, les Terriens se comportaient envers moi avec beaucoup d'égards et ne cessaient de me dire combien ils souhaitaient que nous les considérions comme des amis.

Ils m'avaient montré, à l'aide de leurs machines, des vues de leurs habitations et de leurs villes, et m'avaient demandé s'il n'y avait rien de semblable sur notre planète : je leur expliquai que les Fleurs se retiraient la nuit dans de grandes maisons (qu'ils appelèrent *serres*) entièrement vitrées et dont les plafonds peuvent répandre l'hiver et par les jours sombres une lumière qui remplace celle du soleil. Je leur décrivis aussi l'aspect extérieur du Réparateur, dont les dimensions et les constructions, hautes tours et dômes, rappellent leurs plus grandes villes, à ceci près qu'aucune autoroute n'y conduit, qu'aucun mouvement ne s'y manifeste, et que la seule animation, à ses abords, est due aux longues files de Fleurs venant de toute la planète qui y entrent sans interruption chaque jour pour y être réparées, et aux essaims de Fleurs rénovées qui s'en échappent sans cesse pour regagner leurs serres. Comme Christophe me demandait si j'avais déjà été réparée, je lui expliquai que chaque Fleur était obligatoirement révisée chaque année, et que je m'étais donc présentée au Réparateur des milliers de fois, mais que j'étais incapable de donner plus de précisions. Comment les choses se passaient-elles,

## Le témoin gaulois - Fantasques

que pouvais-je dire de l'intérieur de cette cité et de ses habitants ? En fait, personne ne nous convoquait, nous savions à notre réveil qu'il fallait entreprendre ce grand voyage. À notre arrivée nous entrions par groupes de plusieurs milliers dans un vaste espace aux murs lisses, puis la porte d'entrée se refermait. Tout se passait ensuite comme si nous dormions, et au réveil nous nous retrouvions toutes dans un espace semblable dont la porte s'ouvrait : c'était la sortie. Nous ne savions donc rien de ce qui s'était passé, mais nous ressortions avec un corps en apparence plus neuf et plus léger, et le voyage de retour se faisait dans l'allégresse. Pouvais-je indiquer la direction à suivre pour y arriver ? Certainement, il suffisait de suivre les quelques centaines de Fleurs qui partaient chaque jour en réparation de ma serre, le voyage se faisant naturellement en ligne droite.

Après avoir tenu conseil, il fut décidé que les Terriens rendraient d'abord visite à ma serre, où ils iraient à pied, afin de mieux examiner le terrain, après quoi le Bahut ferait un vol de reconnaissance autour de la planète pour en découvrir l'apparence, bien que je leur aie expliqué qu'ils ne trouveraient sans doute rien de très différent de ce qu'ils avaient sous les yeux : je n'avais rien observé d'autre au cours de mes voyages vers le Réparateur que des serres toutes semblables à la mienne, qui abritaient une population comparable de Fleurs multicolores s'ébattant sur un territoire à peu près identique de collines et de petites vallées, mais ils avaient observé de haut, à leur arrivée, que notre habitat était entouré d'une grande masse d'eau qu'ils nomment *océan* et mon témoignage leur semblait si improbable qu'ils tenaient absolument à vérifier mes dires, « sans vouloir t'offenser », ajouta Laura. Le Réparateur serait notre dernier objectif. J'acceptai volontiers de les accompagner dans les deux premières expéditions, mais je les priai de me rendre ensuite ma liberté : jamais une Fleur ne s'était approchée d'elle-même de cet endroit, et je redoutais de m'y risquer parce que la Grande

## Le témoin gaulois - Fantasques

Créatrice des Mondes nous l'interdisait. Ils me dirent qu'ils me comprenaient parfaitement, et m'assurèrent qu'ils respecteraient ma volonté.

La visite de la serre fut minutieusement préparée, car nous voulions avant tout effacer la mauvaise impression de notre première rencontre. Rendez-vous fut pris, et le programme de la journée fut établi d'un commun accord. Le jour venu, mes compagnons s'équipèrent de leurs masques ; chacun prit en outre un appareil que je n'avais jamais vu : c'était une sorte de tige courte et noire, qu'ils suspendirent à leur ceinture. Comme je leur demandais ce que c'était, ils me répondirent qu'il s'agissait de leurs armes, c'est-à-dire de machines capables de les protéger et de protéger les Fleurs de toute espèce de danger ; je leur fis observer que le seul danger que nous pouvions redouter était un éboulement de rochers ou une chute dans l'eau par grand vent, et que cela ne pourrait se produire sur notre chemin, mais ils m'expliquèrent qu'ils ne pouvaient pas faire autrement que de les prendre. Enfin ils se répartirent les machines que je leur avais demandé de prendre pour rendre aux Fleurs le spectacle qu'elles nous avaient préparé.

À notre sortie, toutes les Fleurs étaient présentes et nous accueillirent par un chant de bienvenue, puis leur masse s'ouvrit de façon à nous laisser largement la place d'avancer en direction de la serre. Ce trajet, que nous pouvions parcourir en un instant, demanda plus d'une heure à mes lourds compagnons qui se déplaçaient laborieusement en agitant leurs deux tiges inférieures (qu'ils appellent *jambes*) dont ils posaient alternativement la lourde base (qu'ils nomment *pieds*) sur le sol. Les Fleurs les accompagnaient avec des chants joyeux.

Arrivés à la serre, les Terriens entreprirent comme prévu de la visiter. Ses grandes dimensions les surprirent, surtout sa hauteur, qui est comme trois fois leur taille. Après que les visiteurs en eurent fait le tour, Océane parvint, avec l'aide de ses

## Le témoin gaulois - Fantasques

compagnons, à monter sur le toit, où je l'attendais. Elle l'observa très minutieusement, prit diverses mesures, et conclut qu'il devait être composé de plusieurs millions de *cellules photoélectriques* d'un type sans doute inconnu sur Terre : j'ai soigneusement mémorisé l'expression, mais n'ai pas eu le temps ou l'occasion de me la faire expliquer. Puis elle redescendit, et Laura se glissa à l'intérieur par la porte : il lui fallut pour cela se coucher sur le sol, et elle put se tenir debout une fois à l'intérieur. Elle dit à ses compagnons qu'il n'y avait rien de plus à constater que ce qu'ils pouvaient voir, c'est-à-dire des étages dont les plafonds pouvaient probablement, comme je l'avais dit, s'illuminer ; ils communiquaient par l'espèce de puits où elle se trouvait. Je lui confirmai que chacune d'entre nous montait par là, le soir, par lévitation, jusqu'à l'étage où elle s'allongeait pour la nuit et ressortait dès que le soleil était assez brillant pour la Sieste Réparatrice.

Cette exploration terminée, le reste de la matinée fut consacré à un spectacle musical et à des danses offertes à nos visiteurs, qui s'émerveillèrent de la beauté de nos voix, et de la richesse et de la variété de la musique que nous pouvions produire sans recourir à des instruments. Puis les Fleurs se retirèrent pour se consacrer à la Méditation, tandis que les Terriens prenaient, grâce à un appareil qu'ils fixèrent à leur masque, un repas liquide, puis mettaient en place le spectacle qu'ils offrirent ensuite aux Fleurs dans l'après-midi, et que nous avions composé ensemble : j'avais choisi quelques exemples de leurs chants et de leur musique qui pouvaient nous plaire, parmi les moins rudimentaires, ainsi que des images montrant leurs danses et surtout leur planète, ses fleurs, sa végétation, ses êtres vivants, ses masses liquides, enfin leurs corps débarrassés de ces pétales qui les recouvrent et qu'ils nomment *vêtements* (on voyait alors qu'ils portaient des cheveux courts, les *poils*, sur certaines parties de leur corps), leurs têtes sans masques, qui éccœurèrent un peu mes amies, et leurs villes étonnantes, leurs maisons encombrées d'objets, qui les

## Le témoin gaulois - Fantasques

plongèrent dans la stupeur. Enfin, comme le soleil baissait à l'horizon, toutes les Fleurs nous raccompagnèrent au Bahut et entonnèrent l'hymne à la Grande Créatrice des Mondes avant de rentrer dans notre serre, et la journée s'acheva dans la satisfaction générale.

Le lendemain fut consacré à la rédaction d'un important rapport à l'intention de la Terre ; chacun commença par y réfléchir dans son coin, puis Christophe, qui en était chargé, proposa une brève relation de la journée précédente, à laquelle personne ne trouva rien à redire ; pour finir, il demanda à chacun de donner ses observations, qui seraient ajoutées en conclusion. On commença par moi, et j'insistai sur le côté positif de cette journée qui avait achevé de rassurer les Fleurs et permis de nouer les débuts d'une relation d'amitié avec les Terriens. Je ne cachai pas néanmoins qu'il nous avait fallu surmonter une certaine répugnance due à leur aspect physique et aux odeurs qu'ils dégagent, mais que nous avions été à la fois effrayés et émerveillés par ce que les images nous avaient révélé de la Terre, de ses autres habitants et de ses cités, ainsi que de tout ce que les Terriens savaient produire.

Yvan, le minéralogiste, confirma ses premières observations : le sol de ma planète était siliceux dans cette partie, et malgré la présence d'eau (une cascade se déversait dans un lac, devant la serre), il n'y avait trouvé nulle trace de vie, ce qu'Océane, la physicienne, confirma. Elle ajouta différentes observation avec des mots que je n'ai pas compris ni retenus. Laura, en sa qualité d'exobiologiste, déclara que les Fleurs étaient des *robots* doués de qualités physiques étonnantes (les cinq sens moins le goût, la capacité de se déplacer par lévitation à une grande vitesse), et de performances étonnantes sur le plan mental : la télépathie, la capacité de parler et le sens artistique, enfin une intelligence considérable mais consacrée seulement à la réflexion abstraite, à la création musicale et poétique, aux échanges impersonnels et à la Méditation. Je voulus savoir ce qu'elle entendait par *robots*, et on

Le témoin gaulois - Fantasques

m'expliqua qu'il s'agissait de machines construites par les Terriens pour les servir ou les distraire, aussi je protestai vivement : il n'y avait pas, sur toute notre planète, d'autres êtres vivants que nous, et nous savions que nous devions l'existence à la Grande Créatrice des Mondes, qui nous avait pourvues d'une âme immortelle ! Bien que je n'aie pas du tout convaincu mes interlocuteurs, ma mise au point fut, à ma grande satisfaction, fidèlement consignée dans le rapport.

#### IV. La Vallée Interdite

Deux jours après notre visite à la serre, le Bahut s'est donc élevé à une altitude d'environ deux cents mètres pour accomplir le grand vol d'exploration que nous avions prévu. Nous avançons lentement, afin de permettre à chacun de faire ses observations, et un silence studieux régnait quand, à l'aplomb de ma serre, Christophe pria Yvan de prendre la direction du *Nord* et d'accélérer, afin de faire d'abord un tour complet de la planète. Quand je compris cet ordre, je suppliai l'équipage de dévier à droite ou à gauche, faute de quoi nous irions à une mort certaine. Yvan suspendit aussitôt le mouvement du Bahut et Laura me demanda quel danger nous guettait, et pourquoi je ne l'avais pas mentionné :

« C'est qu'il ne m'est pas venu à l'esprit que vous puissiez vous diriger vers la Vallée Interdite !

- La Vallée Interdite ? De quoi s'agit-il ?

- Aucune Fleur ne peut le dire, parce que personne n'y est allé, mais nous savons que nous mourrions si nous tentions d'en approcher !

- Voilà qui confirme notre hypothèse, s'écria Laura, c'est sans aucun doute l'endroit où s'abritent ceux qui ont créé et organisé cet univers de Fleurs, et qui les manipulent !

- C'est probable, dit Yvan

- Il me tarde de faire connaissance de ces humanoïdes, jeta Laura avec enthousiasme

- Je suis de votre avis, dit Christophe, cap sur le Nord ! »

Pour moi, j'étais terrifiée : la Vallée Interdite était-elle, comme ils paraissaient le croire, la demeure de la Grande Créatrice des Mondes ? Je lui adressai une prière, lui demandant à l'avance pardon de cette transgression que je ne pouvais éviter, et entrai en Méditation.

C'est un cri d'Yvan qui m'en tira :

## Le témoin gaulois - Fantasques

« La Vallée Interdite ! Regardez, je crois qu'elle commence ici !  
- Ralentis, élève-toi de cinq-cents mètres, et suis-la ! Nous autres, mettons-nous en défense ! » dit calmement Christophe.

Pour moi, toute mon attention se porta sur le paysage qui s'élargissait à mesure que nous montions. Par le hublot, je découvrais une vaste étendue très austère que les Fleurs avaient cessé d'animer et d'égayer de leurs joyeuses couleurs et de leurs danses depuis un moment. Dans le sol jaune s'était ouverte une fente qui allait en s'élargissant un peu et en s'approfondissant vers le nord. Puis nous avons distingué, au centre, un vaste bâtiment noir circulaire surmonté d'un dôme de verre que nous avons survolé, poursuivant notre chemin en gardant le cap. Sans surprise, la fente de la Vallée Interdite se refermait lentement, et après quelques instants apparurent d'autres Fleurs et leur serre. Christophe dit alors à Yvan de revenir en arrière et d'immobiliser l'appareil au-dessus de la construction, puis de descendre lentement jusqu'à cinquante mètres afin de mieux l'observer.

Nous étions à présent suspendus à vingt mètres au-dessus du bâtiment, qui nous était apparu plus complexe que lors du premier survol : de la masse noire rayonnaient en étoile sept branches rectangulaires dont la couleur jaune se confondait, de loin, avec celle du sol. Aucune vie ne se manifestait alentour, le silence était complet, ce que je confirmai : je ne recevais aucun message en provenance de la Vallée Interdite, et Océane dit aussi que ses appareils n'enregistraient rien de nouveau.

Suivant les indications de Christophe, le Bahut décrivit alors un cercle prudent autour des bâtiments, en rasant presque le sol. Tout ce que nous avons alors découvert, ce furent de grandes baies vitrées qui devaient laisser entrer abondamment le soleil à l'intérieur des sept bâtiments, mais on n'apercevait toujours aucun signe de vie. Alors Christophe fit poser l'appareil devant une grande porte – la seule – donnant accès au bâtiment central. Il dit à Yvan de rester aux commandes, prêt à toute éventualité, et

## Le témoin gaulois - Fantasques

me demanda de demeurer à ses côtés, ce que je souhaitais évidemment de toutes mes forces. Alors il mit son masque et prit son arme, et les deux autres firent de même et le suivirent.

Bientôt, je les vis réapparaître dehors, avançant en ligne vers la porte distante d'une vingtaine de mètres. Arrivé à mi-chemin, Christophe dit à ses camarades de s'arrêter : il allait s'avancer seul jusqu'à la porte, et elles le suivraient de part et d'autre pour le couvrir. Tout se passa sans incident, et la porte s'ouvrit d'elle-même quand il l'atteignit. Les deux femmes le rejoignirent et ils disparurent à l'intérieur, la porte se renfermant lentement sur eux. Mais nous entendîmes, moi et Yvan (grâce à sa *radio*, un appareil qui remplace pour les Terriens la télépathie) des exclamations de surprise, puis la voix de Christophe disant qu'il fallait d'abord inspecter l'ensemble des bâtiments sans s'attarder aux détails, afin de s'assurer que rien ne menaçait l'expédition. Il s'ensuivit un long silence pour Yvan, mais je pus l'assurer que nos compagnons ne manifestaient que de la surprise. Puis des messages radio parvinrent à longs intervalles : rien à signaler dans cette salle, puis à sept reprises : R.A.S. Enfin, après un temps qui nous parut bien long, la porte se rouvrit et nos trois amis nous crièrent de prendre des provisions et de les rejoindre : « Venez visiter le *Musée de l'Homme* ! » dit Laura en nous accueillant. Les Terriens appellent *musées* des bâtiments où ils aiment réunir des images ou toutes sortes de ces objets qu'ils semblent produire infatigablement.

Le spectacle qui nous attendait était stupéfiant : la vaste salle circulaire, vivement éclairée par le dôme, était vide, mais le mur était couvert d'images qui paraissaient merveilleuses aux Terriens mais que je trouvai effrayantes. En face de l'entrée, on voyait de ces affreux petits animaux couverts de cheveux que j'avais déjà contemplés sur les images que m'avaient montrées les Terriens, et qui leur ressemblent étrangement. De gauche à droite ils apparaissaient de plus en plus grands et bientôt se mettaient à se

## Le témoin gaulois - Fantasques

déplacer dans une position de plus en plus verticale, jusqu'à prendre l'apparence des Terriens. Puis on les voyait plus ou moins recouverts de vêtements très divers qui offraient souvent de très belles couleurs. Puis de nouveaux appareils les accompagnaient, si bizarres que je ne puis les décrire. Finalement, les Terriens disparaissaient et seules leurs machines se succédaient. Pour finir, on ne voyait plus que des Fleurs ! La frise supérieure que je viens de décrire parce qu'elle attirait d'abord l'attention se prolongeait vers le bas par des paysages semblables à ceux de la Terre, mais le décor des Fleurs était bien celui de ma planète. L'examen attentif et silencieux (selon la méthode habituelle des Terriens) de toutes ces images nous prit plus de deux heures.

« Eh bien ! finit par dire Christophe, qu'en pensez-vous ?

- C'est beau et monstrueux... c'est monstrueusement beau, m'écriai-je, mais je n'y comprends rien !

- C'est pourtant simple, dit Laura : nous venons de lire votre histoire, celle de votre planète !

- Mais non, c'est la vôtre ! Ce que je ne comprends pas, c'est ce que nous, les Fleurs, venons y faire ?

- Vous êtes l'aboutissement de l'Évolution (peu après notre rencontre, les Terriens m'avaient raconté cette légende par laquelle ils croient expliquer leur existence : les êtres vivants qui peuplaient la Terre se seraient constamment transformés jusqu'à l'apparition des actuels Terriens, qu'ils appelaient *hommes*, *humains* ou *humanité*. Naturellement, je leur avais aussitôt rétorqué que le premier était né de la Grande Créatrice des Mondes, qui s'était sans doute amusée à en faire apparaître de nouveaux, eux y compris, mais je ne les avais pas fait changer d'avis).

- Et quelles sont ces machines que l'on voit entre les Terriens et nous ?

- Ce sont les *robots* dont nous t'avons parlé. Si je comprends bien ce récit, ce sont eux qui vous ont conçues, fabriquées et

## Le témoin gaulois - Fantasques

programmées, comme nous l'avions pensé ! Mais pour cela, il fallait qu'ils soient bien plus intelligents que les nôtres et que nous-mêmes, ils n'ont pas été créés sur la Terre...

- Je n'en suis pas si sûre, l'interrompt Océane, je me demande si cette planète et la Terre n'en font pas qu'une, à des époques différentes, et si nous ne sommes pas tombés dans quelque faille du Temps !

- J'y pensais aussi, dit Yvan, et je suppose que la visite des sept branches de ce musée devrait nous le confirmer.

- On comprendrait mieux alors que le secret de l'origine des Fleurs ait été placé dans la Vallée Interdite, dit Laura, il était réservé à de futurs visiteurs extra-terrestres, et il fallait préserver les croyances inculquées aux Fleurs...

- À moins que les *robots* n'aient prévu notre incursion, dit rêveusement Laura. Mais il est maintenant à peu près certain qu'ils se cachent dans le Réparateur, à moins que leurs créateurs ne soient encore aux commandes, et j'ai grande hâte de les rencontrer !

- Procédons par ordre, conclut Christophe : notre amie paraît fatiguée et bouleversée, c'est l'heure de la Sieste Réparatrice, et il est temps pour nous de déjeuner et de nous reposer, ce qu'il vaut mieux faire à bord du Bahut, puis nous reviendrons et je propose que nous commençons par les trois dernières branches, qui doivent correspondre à la fin de l'ère humaine, au règne des *robots* et à l'ère des Fleurs : le reste peut attendre, nous reviendrons étudier ça après la visite au Réparateur. »

Tout le monde approuva ce plan, et je sus gré à Christophe et à toute l'équipe des soins attentifs dont j'étais l'objet. J'étais en effet très fatiguée, certes, mais plus encore bouleversée par toutes les révélations invraisemblables qui venaient d'être faites, et je me demandais si la Grande Réparatrice des Mondes n'avait pas prévu, dans Sa Sagesse, que les Fleurs ne pourraient survivre à une telle révélation, et si en transgressant bien malgré moi le

## Le témoin gaulois - Fantasques

tabou de la Vallée Interdite, je n'avais pas mis en péril sinon ma vie, du moins ma raison. Je commençai donc la Sieste Réparatrice par une ardente prière, et me plongeai dans la Méditation, ce qui ramena en moi le calme nécessaire pour la suite de l'expédition.

En rentrant sous le dôme, Yvan et moi étions déjà informés par ses premiers explorateurs de ce qui nous attendait dans les branches du musée : une centaine de sièges (l'architecte avait apparemment prévu une plus nombreuse expédition que la nôtre) formant un rectangle autour d'un vaste espace vide. Ils en avaient déduit, sans hésiter, qu'il s'agissait de salles de spectacles qui nous livreraient un récit détaillé et vivant de l'histoire représentée sous le dôme.

Les Terriens se sont donc installés dans les fauteuils, qu'ils ont déclarés excellents, et j'ai choisi de me percher entre Christophe et Laura, de qui je me sentais plus proche. Au bout d'un instant, les fenêtres qui paraissaient être le seul moyen d'éclairage prévu se sont obscurcies, et un curieux spectacle a commencé à se dérouler dans l'espace parallélépipédique délimité par les fauteuils. Après une rapide exploration du cosmos, une merveilleuse planète bleue apparut dans un champ d'étoiles et grossit peu à peu. Au fur et à mesure qu'on s'en rapprochait, on s'apercevait que les pôles en étaient couverts de glace et que des océans bleus la couvraient en grande partie. Puis on parcourut les terres émergées, dont on découvrait les paysages très variés, parfois presque aussi nus que ceux de notre planète, mais souvent peuplés d'êtres vivants – végétation et animaux – et je reconnus la Terre qui m'était déjà familière grâce aux images que mes amis en avaient rapportées. Puis ce furent des villes couvertes de nuages sombres qu'elles semblaient produire, et villes et nuages ne cessaient de s'étendre, les glaces polaires fondaient et la Terre perdait de son éclat tandis que les océans recouvraient une partie des terres émergées. Cependant étaient apparus les premiers *Robots* créés par les hommes qui leur confiaient des tâches de plus

## Le témoin gaulois - Fantasques

en plus nombreuses, à mesure qu'ils accroissaient leur intelligence et les dotaient de l'équivalent de leurs sens. Dans le même temps, d'énormes catastrophes *nucléaires* ravageaient la Terre en grande partie. Finalement, disait le présentateur, les *Robots* assuraient le bien-être et le gouvernement des hommes. Mais ceux-ci, ayant pollué l'atmosphère disparaissaient progressivement, avec tous les mammifères et de nombreuses autres espèces : désormais, les *Robots* étaient les maîtres de la planète.

Les images pâlirent et les fenêtres s'éclairèrent, tandis que le silence s'installait. Nous sommes sortis, un peu étourdis et Yvan déclara, à mon grand étonnement, que la suite n'était pas difficile à deviner, mais Océane lui rétorqua que nous n'avions qu'une très vague notion de ce qui avait suivi. Pour ma part, je n'en avais aucune idée ! On passa donc directement à la sixième branche, qui ressemblait en tous points à la cinquième, et on prit place.

Les *Robots*, dégagés de la gestion des hommes qu'ils avaient fidèlement servis, poursuivaient leur projet de mieux comprendre l'univers, et développaient une puissante machine à penser (qu'ils appelaient *Le Cerveau*) destinée à leur donner de nouveaux objectifs et à régler leurs tâches. Pendant ce temps, la vie prenait de nouvelles formes, la végétation se transformait et certains insectes avaient donné naissance à des monstres souvent gigantesques qui menaçaient l'existence même des *Robots* tandis que de plus petits s'introduisaient dans leur organisme. Alors on vit *Le Cerveau* entreprendre la destruction systématique de la vie sur la planète qui devint stérile, après une longue lutte et au prix d'un immense effort. Les dernières images montraient l'état de la Terre à la fin de cette ère : l'atmosphère s'était purifiée, les continents rapprochés les uns des autres, mais des sols nus et désolés n'émergeaient plus que les constructions des *Robots* formant de rares et vastes cités, dont la plus grande était *Le Cerveau*. Puis, progressivement, on s'est éloigné de la Terre, qui a repris finalement un aspect très semblable à celui de la petite

## Le témoin gaulois - Fantasques

planète bleue des origines.

Du spectacle de la septième branche, nous n'avons vu que le début : *Le Cerveau*, poursuivant sa tâche, aménageait la planète. Des *Robots* de nouvelle génération exécutaient de gigantesques travaux : les continents ne faisant plus qu'un, les montagnes furent arasées et les plaines remodelées en collines aux lignes douces et en vallées peu profondes pour recevoir les nouvelles créatures qui seraient le dernier mot de l'Évolution : leur corps entièrement minéral serait comme les *Robots* doué de sensibilité, elles ignoreraient l'agressivité, seraient capables de télépathie et se consacraient aux tâches les plus nobles de l'humanité, c'est-à-dire le développement des arts et du langage et la spiritualité. Un tel blasphème me fit bondir, et je protestai vivement. Christophe se leva, donnant le signal du départ, en disant : « Ça suffit, nous en savons assez pour l'instant, il est inutile de choquer davantage notre amie », et nous gagnâmes la sortie tandis que, derrière nous, la fantasmagorie se dissipait et que les fenêtres s'éclaircissaient.

#### IV. La Disparition

Voyant que les émotions m'avaient brisée, les Terriens me ramenèrent aussitôt à ma serre : aussi bien, notre contrat était-il arrivé à son terme. Puis le Bahut reprit position pour la nuit à l'endroit où il s'était posé la première fois.

Dans la matinée, à la fin de la Sieste Réparatrice, nos quatre visiteurs se présentèrent. Ils me dirent combien ils avaient apprécié mon aide et aimé le monde des Fleurs, pour lesquelles ils avaient la plus grande admiration. Ils ajoutèrent qu'ils regrettaient le choc qu'ils m'avaient involontairement infligé en m'entraînant dans la Vallée Interdite et en m'exposant à ses révélations.

À ce mot, je bondis et leur dis, indignée : « Belles révélations, en effet ! J'espère que vous n'accordez aucun crédit à ces fables, que *Le Cerveau*, malade, a inventées à partir de votre aventure ? Car la Vallée Interdite est le site où s'est réfugiée, je ne sais comment, cette vulgaire machine qui a trouvé le moyen d'éloigner d'elle les Fleurs ! Ne craignez rien pour moi, déjà la Méditation m'a montré l'ineptie de ces contes ! »

Les Terriens secouèrent la tête, mais ils me dirent qu'ils étaient heureux que je prenne ainsi l'affaire. Puis Laura me remit un appareil qui me permettrait de suivre l'équipage au-delà des limites de la télépathie, et d'enregistrer : c'est celui que j'utilise en ce moment. J'aurais bien voulu retenir mes amis et les dissuader d'approcher du Réparateur, comme si je pressentais quelque catastrophe, mais ils m'assurèrent qu'ils seraient très prudents et ne feraient rien qui puisse nuire à cette cité, nécessaire à notre survie. De toute évidence, programmés comme leurs *Robots*, ils ne pouvaient s'empêcher d'accomplir ce qu'ils nommaient leur *mission*, quelles qu'en fussent les conséquences.

Ils nous demandèrent de placer leur machine bien à l'abri, à l'intérieur de la serre, près de la porte, et obtinrent l'accord unanime des Fleurs. Ainsi, toute notre communauté pourrait les

## Le témoin gaulois - Fantasques

suivre, et plus tard enregistrer ses propres œuvres et les revoir, ainsi que tous les documents que les Terriens nous avaient apportés de leur lointaine planète et que la machine gardait en mémoire. Puis nous les avons accompagnés au Bahut et nous sommes rentrées afin de suivre les événements, avant qu'il ne s'élève lentement dans le ciel.

J'ai déclenché la machine et, répandues sur les collines, nous avons assisté à ce qui suit comme si nous y avions participé. Dans un premier temps, le Bahut prit la direction du Réparateur, qu'Yvan avait repérée les jours précédents en observant les Fleurs qui s'y rendaient, puis la machine prit rapidement de la vitesse. Enfin des exclamations jaillirent :

« Le Réparateur ! Ce doit être cette immense cité, ralentis et prends de l'altitude !

- Oui, c'est bien ça, regardez les files de Fleurs qui convergent vers elle !

- Et ces essaims qui jaillissent d'autres portes, et se regroupent en files pour repartir, chacune dans sa direction !

- Même manœuvre d'approche que pour la Vallée Interdite, on survole et on descend en tournant autour ! »

Bientôt nous avons pu voir le Réparateur comme nous ne l'avions jamais vu, c'est-à-dire en plongée. Son aspect nous rappelait celui des cités de la Terre, que les voyageurs nous avaient montrées. Mais les bâtiments formaient un seul bloc et n'étaient séparés que par des surfaces planes qui ressemblaient à des toits. Contrairement aux cités de la Terre, le Réparateur était silencieux, aucun mouvement ne s'y manifestait.

Christophe demanda au pilote de se rapprocher, et Yvan lui cria tout à coup : « Attention, on est comme pris dans un courant, les commandes ne répondent plus ! » En effet, le centre du Réparateur se rapprochait à une vitesse accélérée puis un dôme s'ouvrit comme une corolle sur un gouffre noir et, brutalement, le spectacle prit fin, nous laissant stupéfaites. Le soir, à leur

## Le témoin gaulois - Fantasques

retour, nos amies fraîchement réparées nous dirent qu'elles ne s'étaient aperçues de rien, et nulle n'a plus jamais eu de nouvelles des voyageurs.

Huit mois se sont écoulés depuis ces événements, et j'ai calculé que le temps de mon pèlerinage au Réparateur viendrait bientôt. Comme je l'ai naguère expliqué à nos visiteurs, la télépathie nous interdit aussi bien le mensonge que la dissimulation, pratiques qu'ils m'ont fait découvrir. Cette faculté ne s'exerce pas à plus de quatre à cinq kilomètres, mais les Fleurs les plus éloignées font relai, si bien que toute notre planète a pu suivre au jour le jour ce qui s'est passé. Depuis, nous employons l'essentiel de la Méditation, naguère consacrée à la création et à l'adoration, à essayer de comprendre ces événements, et à interpréter les légendes de la Vallée Interdite, mais pour la première fois, nous n'avons pas réussi à nous faire une opinion unanime.

Les unes accordent un entier crédit au récit de l'Évolution et à la manière dont les Terriens ont compris ces légendes ; elles en veulent pour preuve qu'ils ont reconnu leur propre histoire, et que c'est bien malgré eux qu'ils ne nous ont apporté que des calamités : pour la première fois, de mémoire de Fleur, certaines considèrent le dogme de la Grande Créatrice des Mondes comme une fable ! Les autres, dont je fais partie, refusent de si affligeantes perspectives. Nous sommes toutes résignées à disparaître dans un délai que nous évaluons à quelques milliers de millénaires, mais je crois avec beaucoup d'autres que la visite des Terriens et ce qui s'en est suivi est une épreuve que la Grande Créatrice des Mondes nous a envoyée pour reconnaître les meilleures d'entre nous, et je suis sûre que si certaines sont vouées à l'anéantissement, comme elles le croient, mon âme ira rejoindre dans la vie éternelle Celle qui nous a créées.

Toutefois ce schisme, le premier de notre longue histoire, tend à se résorber. Nous avons remarqué que celles des déviantes qui ont eu à faire le pèlerinage au Réparateur depuis la disparition de

### Le témoin gaulois - Fantasques

nos visiteurs sont revenues guéries des suites du choc provoqué par leur passage et que toutes, déviantes ou non, tiennent l'épisode des Terriens et les révélations de la Vallée Interdite pour des légendes, si d'aventure on leur en parle. C'est pourquoi j'ai entrepris cette relation des événements qui ont bouleversé notre existence, afin d'en conserver le souvenir.

J'en demande pardon à la Grande Créatrice des Mondes et la prie avec ferveur de m'accueillir en Son sein, quand mon jour sera venu : si j'ai par hasard été plus étroitement mêlée que toute autre à cette affaire – et j'avoue qu'au moment où je parle je regrette encore d'avoir perdu tout contact avec ces créatures attachantes – je suis en effet de celles qui ont eu la force de garder la foi et qui ne se sont jamais laissées séduire par les fables des hommes.

# Archéologie

*« L'archéologie est bien la plus noble des recherches, par sa minutie elle nous inculque la patience, par l'interprétation que l'on doit faire de nos découvertes, la sagesse. »*

Savino di Lernia

Les Hautes Personnalités Scientifiques (HPS) que l'on attendait depuis le matin vinrent se poser sans bruit sur la vaste plaine auprès du rocher que les fouilles récemment entreprises avaient fini de dégager ; elles devaient permettre, selon la rumeur, de faire une avancée remarquable dans la connaissance de la Civilisation disparue. Aussi les Autorités avaient-elles décidé de constituer sans tarder cette commission d'éminents spécialistes pour recueillir et évaluer les premières conclusions de l'archéologue chargé des fouilles.

Le Professeur et ses deux assistants se hâtèrent pour accueillir les visiteurs et les introduire dans la crypte qui avait été creusée à cinquante mètres de là. On y avait aménagé un petit amphithéâtre où le groupe prit place, tandis que le Professeur gagnait fébrilement le pupitre. Après s'être recueilli un instant, il s'exprima en ces termes :

« Cher Maître, chers Collègues,

Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue en ce lieu extraordinaire dont les Autorités ont bien voulu me confier l'exploration, et de vous dire avec quelle émotion je reçois la visite de Personnalités aussi prestigieuses, et avec quelle humilité je soumettrai à votre jugement les premiers résultats de nos fouilles et les premières hypothèses qu'elles suggèrent à mon équipe sur certaines pratiques insoupçonnées jusqu'alors de la Civilisation disparue et sur les croyances qu'on peut en inférer. Après quoi je vous inviterai à une visite détaillée du site, afin que

## Le témoin gaulois - Fantasques

vous puissiez...

– Je ne doute pas de l'intérêt de vos conjectures, mon cher Professeur, mais il serait de meilleure méthode de commencer par la visite du site au cours de laquelle, sans idée préconçue, chacun pourra se faire une opinion, après quoi il sera toujours temps d'entendre la vôtre, parmi toutes celles qui seront exprimées, en suivant l'ordre hiérarchique, cela va de soi ! »

L'interruption venait du milieu du plus haut gradin, où un imposant personnage avait pris place, seul, à quatre rangées au-dessus des auditeurs les plus proches. Personne n'osa se retourner, tous restaient tournés vers le Professeur. Celui-ci, que cette interpellation avait fait sursauter, se ressaisit et s'inclina humblement :

« À vos ordres, cher Maître ! Chers Collègues, permettez-moi de vous montrer le chemin... »

Dans un silence respectueux, le petit groupe attendit que le Maître descende lourdement mais majestueusement pour rejoindre le guide, et l'amphithéâtre fut rapidement évacué.

Les archéologues, suivant le Professeur, découvrirent bientôt la Pierre sacrée dont l'aspect familier à tous n'avait pas changé : mais ce rocher qui avait été jadis et pendant des millénaires un lieu de culte fameux, au lieu de se dresser au milieu de la plaine, comme dans leur souvenir, était séparé d'eux par une fosse large et profonde qui paraissait s'enfoncer dans les entrailles du globe.

Tandis qu'ils suivaient le sentier abrupt qui descendait en vis autour du rocher dont la pointe émergée avait disparu, le Maître commentait :

« Mais ce fameux rocher n'est que la pointe d'une tour carrée curieusement travaillée aux angles : voyez, il s'agit bien d'une structure artificielle d'une taille exceptionnelle. À quelle profondeur nous conduirez-vous ?

– À plus de 60 mètres, rien que pour atteindre la base de cette construction...

## Le témoin gaulois - Fantasques

– Avez-vous trouvé d'autres tours ?

– Nos fouilles s'étendent à plus de mille mètres à la ronde, et nous n'avons rien rencontré de tel.

– Il s'agit donc de la tour d'un très ancien temple, que vous avez sans doute dégagé et qui doit dater vu la profondeur où il gît, d'avant la neuvième glaciation, si j'en juge par les sondages préalables auxquels j'ai donné l'ordre de procéder ?

– C'est aussi ce que nous pensons, et le temple, qui n'est pas d'un modèle connu, repose sur une sorte de plateau, qui fut couvert pendant des siècles de forêts très denses...

– C'est ce que nous verrons, procédons avec méthode ! »

On arrivait aux deux tiers environ de la profondeur annoncée. Déjà les cercles tracés par le sentier s'éloignaient de la tour, la voûte s'élargissant. Les scientifiques, marchant en file indienne le long de la paroi, côtoyaient une file d'ouvrières qui suivaient le même chemin tandis qu'à leur droite, suivant le bord du précipice avec une parfaite insouciance, d'autres ouvrières remontaient vers la surface, lourdement chargées. À une sorte de palier résultant de l'élargissement du sentier qui formait un carrefour où débouchaient cinq galeries horizontales, le Maître rassembla les visiteurs :

« Voyez, la nature des parois a changé. Nous ne sommes plus dans les alluvions qu'a laissés le retrait de la dernière glaciation, mais dans ceux que le Grand Fleuve a accumulés. Encore un effort, et nous atteindrons le cœur du mystère ! »

À mesure qu'ils avançaient, les savants voyaient s'élargir la voûte. Vingt minutes après leur dernier arrêt, ils découvrirent au-dessous d'eux une immense caverne qui recelait le temple : c'était un immense bâtiment qui s'étendait sur une longueur d'environ soixante mètres de part et d'autre de la base de la tour, l'extrémité de l'une des deux ailes s'étant effondrée avec le temps.

Bientôt, on atteignit le sol de la caverne. Le bâtiment offrait le spectacle d'un mur long et haut percé de fenêtre rectangulaires

## Le témoin gaulois - Fantasques

assez étroites séparées par des pans de murs et divisées en deux par des colonnes. Le Professeur se risqua à expliquer que l'ouvrage était resté presque intact parce que, les fenêtres et une extrémité ayant cédé, du sable avait entièrement rempli l'édifice, et que la première tâche de son équipe, après avoir dégagé le temple, avait été de le vider.

« De l'intérieur, le spectacle est étonnant ! conclut-il.

– Eh bien, voyons par nous-mêmes ! » s'écria le Maître avec impatience, en franchissant le premier le porche qui donnait accès à l'intérieur de la tour.

En pénétrant à sa suite dans l'édifice, les visiteurs s'arrêtèrent, stupéfaits : une immense salle voûtée au dallage intact s'étendait devant eux, décorée d'un côté de paires de lourds monuments tous semblables, l'autre côté étant percé de baies défoncées pour la plupart, au bas desquelles on avait accumulé des débris de verre de couleur orange ; les murs étaient ornés de ces inscriptions malheureusement indéchiffrables que la Civilisation disparue a laissées à profusion. Ils parcoururent une partie du cloître, et le Professeur expliqua :

« Nous avons trouvé plus de quarante monuments semblables qui ornent le temple, et qui recouvrent des sortes de cuves remplies d'ossements humains déposés en vrac et correspondant, selon nos premières évaluations, à plusieurs dizaines de milliers de squelettes.

« Est-ce tout ? demanda le Maître en sortant du temple.

– Non, les galeries horizontales creusées devant le temple nous ont rapidement conduits à un autre site très différent : on y a retrouvé des milliers de ces croix que la Civilisation disparue plantait à l'endroit où l'on enterrait les morts, comme l'attestent les squelettes que l'on a souvent trouvés sur d'autres sites. Ici, malheureusement, on ne trouve rien sous ces croix, ce qui peut s'expliquer par la nature du sol.

– Eh bien, mes chers collègues, il ne nous reste plus qu'à

## Le témoin gaulois - Fantasques

regagner la surface : ce temple est en effet construit sur un plan que nous ne connaissions pas, mais la présence, à proximité de petits temples, d'un lieu où des ossements surmontés de croix ont été ensevelis a été souvent observée. La Civilisation disparue a fait preuve de beaucoup d'imagination en architecture, nous le savions déjà ! Ces fouilles sont décevantes, elles ne nous apprennent en somme rien de nouveau ! Avez-vous des observations à ajouter ? «

Les HPS se regardèrent, et firent signe que non, mais la voix du professeur s'éleva :

« Pardonnez-moi, Maître, mais ce temple monumental n'est orné que des tombeaux très simples que nous avons vus et ne contient pas, comme à l'ordinaire, de statues...

– On n'en trouve pas non plus dans des sites situés plus à l'est !

– Restent cette quarantaine de tombeaux...

– Mais voyons, Professeur, ignorez-vous qu'on en trouve souvent dans les temples de cette époque ?

– Certes non, mais on n'en observe que quelques-uns dans chaque édifice, et l'on s'accorde pour considérer qu'il s'agissait d'un honneur exceptionnel rendu à de grands prêtres ou à de grands chefs ! Ici, il s'agit de dizaine de milliers de morts !

– Où voulez-vous donc en venir ?

– Tout me laisse penser qu'il s'agit bel et bien d'une autre religion et, vu le nombre de morts et la manière dont ils ont été entassés, j'avance l'hypothèse que l'on y pratiquait à une échelle inouïe des sacrifices humains !

– Mon pauvre ami, vous avez trop d'imagination : vous n'avancez pas une hypothèse que la science puisse prouver ou infirmer, vous divaguez tout simplement... Qu'en pensez-vous, chers collègues ? »

Les auditeurs, las de cette dispute et pressés de rentrer, agitèrent leurs antennes en signe d'approbation, et le Maître exprima sa satisfaction en déployant ses élytres.

Le témoin gaulois - Fantasques

« Quel dommage que cette écriture demeure inconnue, je suis certain que cette plaque gravée me donnerait raison. » pensait le professeur, en contemplant une inscription à demi-effacée :

*SUR CE CIMETIÈRE MILITAIRE FRANÇAIS, SE SONT RENCONTRÉS LE 22 SEPTEMBRE 1984*

*POUR LA PREMIÈRE FOIS DANS L'HISTOIRE DES DEUX PEUPLES*

*LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE ET LE CHANCELIER ALLEMAND*

*AVEC UNE PENSÉE COMMUNE POUR LES MORTS DES DEUX GUERRES MONDIALES.*

*ILS ONT DÉPOSÉ DES COURONNES ET DÉCLARÉ :*

*« NOUS NOUS SOMMES RÉCONCILIÉS, NOUS NOUS SOMMES COMPRIS,*

*NOUS SOMMES DEVENUS AMIS*

*FRANÇOIS MITTERRAND*

*HELMUT KOHL*

## Ils se marièrent...

...furent heureux, et eurent beaucoup d'enfants.

Les noces furent célébrées dix jours durant, et toutes les fées accoururent des quatre coins du royaume afin de les orner de leur présence et de combler de leurs dons les nouveaux époux. Le couple royal était si beau qu'il ne fut seigneur, bourgeois, manant ou croquant qui ne s'associât de bon cœur à la fête. On ne se lassait pas, aux veillées, dans les châteaux et les chaumières, de répéter leur merveilleuse histoire, et l'on sut bientôt que les jeunes mariés quittaient souvent sans un mot d'excuse les grands dîners qu'ils présidaient, les longues et ennuyeuses cérémonies religieuses, et même le Grand Conseil où la reine siégeait aux côtés de son mari, pour se retrouver dans l'intimité. Loin de leur en tenir rigueur, cet aimable peuple, ami des plaisirs et de la gaudriole, les en aimait davantage.

De si belles amours ne furent point vaines : moins d'un an après ses noces, la reine donna le jour à un enfant mâle, assurant ainsi la succession au trône. Dans ce pays-là, la loi fixait à sept semaines le temps des relevailles, pendant lesquelles les époux devaient s'abstenir de tout contact. Le roi trouva heureusement quelque consolation auprès des plus belles chambrières et dames de la cour, qui avaient attendu cette occasion avec beaucoup d'impatience. Dans les quatre années qui suivirent, la reine mit au monde alternativement deux princesses et deux princes, tous beaux comme le jour : les petites filles ressemblaient à leur mère, les deux premiers garçons à leur père, et le dernier à aucun des deux, et l'on dut bientôt reconnaître qu'il avait les traits candides du petit page préféré de la reine...

### Le témoin gaulois - Fantasques

Au cinquantième jour de ses cinquèmes relevailles, le roi prévint la reine, suivant l'usage, qu'il lui rendrait visite ce soir-là. Ayant renvoyé ses dames d'honneur, elle l'attendait, seule dans sa chambre, et parée de ses plus beaux atours. Elle l'accueillit par une profonde révérence et lui dit : « Sire, faites-moi la grâce de me répudier : je ne t'aime plus, et ne puis souffrir plus longtemps tes assiduités. » Le roi lui prit les deux mains qu'il couvrit de baisers. Quand il releva la tête, son beau visage ruisselait de larmes : « Nous nous sommes tant aimés, s'écria-t-il, et nous avons partagé tant de plaisirs ! Mais quel bonheur ! J'avoue que le devoir conjugal commençait à me peser, et il sera donc fait selon votre volonté. »

Quelques années passèrent encore. Le petit page devint un beau guerrier velu dont la barbe piquante et la jalousie finirent par importuner la reine (elle avait conservé ce titre par un décret de son auguste époux). Le roi commençait, pour sa part, à se lasser de ses bonnes fortunes trop faciles et toutes semblables. Ils se remarièrent donc, chacun de son côté. Les deux noces eurent lieu le même jour, suivies de grandes fêtes qui durèrent dix journées entières, et le peuple en liesse offrit mille témoignages de son approbation et de son attachement. Toutes les fées, qui ont heureusement, comme on sait, le don d'ubiquité, ne manquèrent pas d'honorer les festivités de leur présence et d'y apporter leurs dons.

Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants, d'autant que leurs nouveaux conjoints, qui étaient la reine et le roi de deux pays voisins mais néanmoins amis, apportèrent dans chaque corbeille de mariage les fruits de leur précédente union.

## Le Cabinet des Limites

J'ai choisi de vivre dans l'obscurité : j'y étais sans doute prédisposé par ma naissance dans une famille catholique de très ancienne mais très discrète bourgeoisie ; notre généalogie remonte sans solution de continuité au XII<sup>e</sup> siècle mais, par tradition et par conviction mes aïeux, s'ils ont toujours vécu dans l'aisance, n'ont jamais cherché à accumuler des richesses inutiles, et encore moins à faire étalage de leur fortune, distribuant secrètement aux pauvres leur superflu. Puis les fonctions que j'ai été amené à exercer pour le service du Christ-Roi m'ont obligé à rester dans l'ombre. Enfin les événements catastrophiques de ces dernières années me condamnent à vivre dans l'exil et la clandestinité. Je mourrai bientôt sans laisser d'héritier, Dieu n'ayant pas accordé d'enfant à Edwige, mon épouse défunte. Cependant de bons amis, reniant leur action passée, ont cherché à me faire porter leurs propres responsabilités et m'ont accusé de crimes contre l'humanité, me présentant comme un nouvel Eichmann. Aussi ai-je décidé de sortir de l'anonymat et de laisser aux hommes des temps futurs un témoignage posthume sur ce que furent réellement mon engagement et mes activités.

Je suis né à Lyon, ville où s'est déroulée toute l'histoire connue de ma famille, le 24 Août 1999. Désireux d'en venir rapidement aux faits qui m'ont conduit à prendre la plume, et peu soucieux de parler de mon infime personne, je n'en dirai que ce qui est de nature à éclairer mon récit. Mon père, François Bourgès, homme pieux et autoritaire, qui présidait avec compétence aux destinées de l'entreprise que lui avaient transmise ses parents, épousa en premières noces, à l'âge de soixante-dix ans, la jeune Luce Isaure qui me donna le jour neuf mois plus tard, étant dans sa vingt-troisième année. Je devais être le seul enfant de ce couple dévot qui menait une existence austère et retirée dans notre vaste

## Le témoin gaulois - Fantasques

demeure de La Croix-Rousse. De lui, je ne garde que le souvenir d'un vieillard sévère et exigeant qui m'inspirait beaucoup de crainte jusqu'au jour où il commença à perdre peu à peu contact avec la réalité : j'avais dix ans quand il me laissa orphelin. Ma mère était incapable de gérer ses affaires, mais il avait pris la précaution d'organiser sa succession de telle façon que l'entreprise serait confiée à des personnes en qui il avait toute confiance jusqu'à ce que je sois en état d'en reprendre les rênes. Sa veuve, pourtant encore jeune, n'a jamais songé, apparemment, à se remarier et a reporté sur moi toute son affection. C'est ainsi que mon enfance et mon adolescence se sont déroulées, solitaires, entre nos vieux murs. Ma mère a pourvu à mon éducation aussi longtemps qu'elle a pu, c'est-à-dire jusqu'à mes quinze ans, avec l'aide d'un vieux prêtre fort doux et savant, l'abbé Soubris, dont les bonnes manières étaient gâtées par une haleine aigre dont le seul souvenir suffit à m'incommoder. Puis elle recruta plusieurs autres professeurs, prêtres et laïcs pieux et vertueux qui me conduisirent au baccalauréat. Elle ne recevait que deux vieilles cousines célibataires et une amie de pensionnat qu'une vocation précoce avait conduite à prononcer ses vœux chez les Sœurs de Marie-Réparatrice du Sacré Cœur de Jésus. Nous passions nos vacances ensemble dans un domaine qu'elle possédait dans la Bresse, si bien que je n'eus pas d'autre amie, et aucun camarade de mon âge, ce qui devait me laisser étranger à ce qu'on nomme l'amitié et l'amour.

Passé le bac, elle m'inscrivit selon les volontés manifestées par mon père à l'Institut catholique de notre ville, à l'école de Management. Pour lui plaire, et parce que je redoute par-dessus tout le désœuvrement, je fus un étudiant appliqué, et récoltai d'excellents résultats, mais le monde des affaires ne m'attirait nullement, tandis que je découvrais, via les sciences sociales, et aussi par l'intermédiaire du fils d'un député de notre ville qui

## Le témoin gaulois - Fantasques

suivait la même formation, l'univers de la politique. Il m'invita chez ses parents à qui il me présenta. Peut-être aurait-il pu devenir un ami, mais sa frivolité et la présence d'une sœur cadette qui me parut moqueuse m'en éloigna, ainsi que l'impossibilité où je me trouvais de lui rendre son invitation, étant donné notre genre de vie. Ce furent des années de réflexion intense. L'ouverture sur le monde extérieur, encore qu'elle prît une forme très abstraite, me conduisit inévitablement à examiner l'éducation que j'avais reçue et à confronter mes croyances à celles qui avaient cours dans le monde. Je compris immédiatement le danger mortel qu'il y aurait à mettre en cause la moindre bribe de ce que mes maîtres m'avaient enseigné, et que toute tentative d'*aggiornamento*, en matière religieuse, entraînait nécessairement la ruine de toute croyance. La foi est ainsi faite que si vous retirez une seule pierre de l'édifice, il s'écroule tout entier. Admettre que le monde n'a pas été créé en sept jours équivaut à jeter la Bible aux orties. J'appris bientôt le nom que le monde donnait à cette position – l'intégrisme – et je fus et suis resté intégriste en toute connaissance de cause. L'un de mes maîtres qui partageait mes opinions (secrètement, car elles n'étaient pas unanimement reçues dans le nouveau milieu où j'évoluais) me remarqua et m'encouragea à faire plus ample connaissance avec le député dont j'ai parlé et qu'il connaissait bien. Il venait d'être nommé ministre, et me proposa de m'engager dans son cabinet, dont il était sur le point d'achever la constitution. Plein de reconnaissance, je lui expliquai que je ne pouvais accepter sans l'autorisation de ma mère, à qui je devais tant, ce qu'il comprit parfaitement. Le cœur battant, j'allai lui présenter cette offre, qui devait bouleverser tous ses plans, puisque je devais prendre la direction de notre firme le mois suivant. Cette sainte femme, comprenant de quelle utilité je pourrais être pour l'Église, renonça à tous les projets qu'elle avait faits pour moi après avoir consulté son directeur de conscience, et prit les mesures

## Le témoin gaulois - Fantasques

nécessaires pour que notre directoire fût reconduit *sine die*. Sur quoi elle abandonna la vieille et vénérable demeure où s'était écoulée mon enfance, n'y laissant que le couple des gardiens, et elle me suivit avec les deux autres domestiques pour nous installer à Paris, dans un appartement de l'Île Saint-Louis.

J'avais presque vingt-quatre ans, et ma mère s'avisa qu'il était temps que je me marie. Nous ne connaissions personne à Paris mais elle avait été recommandée au curé de sa nouvelle paroisse, fit jouer d'anciennes relations familiales et finit par jeter son dévolu sur Edwige, une orpheline issue d'une vieille famille lyonnaise, dotée d'une assez modeste fortune, mais élevée selon les meilleurs principes par une vieille tante célibataire fort dévote. Nous fûmes présentés l'un à l'autre, ce qui nous causa beaucoup de confusion. Elle était plutôt jolie, paraissait en bonne santé et montrait beaucoup de modestie et de gentillesse. Je n'avais jamais osé jeter les yeux sur une jeune fille et avais soigneusement évité mes camarades, les étudiantes de l'Institut catholique, qui me paraissaient dévergondées, mais bien que je m'en défendisse de mon mieux, la nature commençait à parler en moi. Le mariage fut donc décidé, ce qui me plongea dans l'embarras, n'ayant qu'une idée très vague des réalités physiques qu'il comportait. Je m'en ouvris à mon confesseur et, sur ses conseils, m'adressai à notre médecin de famille de Lyon, où nous étions retournés pour célébrer les noces. Il parut étonné et gêné de ma démarche, et me demanda de lui laisser deux jours de réflexion afin de me répondre convenablement. Ce qu'il fit de manière précise, en s'aidant de diverses planches anatomiques que je lui demandai de me prêter et que j'étudiai longuement, avec tout le sérieux que j'ai toujours apporté à l'accomplissement de mes devoirs. Je jugeai utile et sage d'instruire pareillement ma jeune épouse au cours de notre première nuit, et de ne passer à l'action que la nuit suivante. Après cette révélation, nous ne pûmes ni l'un ni l'autre trouver le

## Le témoin gaulois - Fantasques

sommeil, et le matin suivant ma mère me prit à part : « Louis, me dit-elle, tu dois ménager ta jeune femme et ta propre santé. Les relations charnelles sont permises dans le mariage, mais en abuser serait un grave péché ! » La nuit suivante, la défloration nous fut très pénible à tous deux mais j'éprouvai bientôt beaucoup de plaisir à un si étrange exercice et l'accomplis avec une ponctualité irréprochable. Malheureusement, Edwige n'y prit jamais goût, mais elle se soumit à mes assauts en bonne épouse chrétienne, tant qu'elle fut portée par l'espoir d'être mère. Les années passant, elle fit des pèlerinages, consulta médecins et charlatans, toujours sans effet. Elle se mit alors en tête d'adopter un enfant, ce que je refusai absolument, comme j'avais rejeté, par dignité, sa suggestion de me soumettre à des examens médicaux : je ne me souciais pas d'introduire dans notre antique lignée un enfant d'origine inconnue, dont je ne saurais rien et qui pourrait ruiner sa réputation ! Elle se rabattit alors sur un couple de ces petits caniches qu'on appelle « *toys* » et que je pris l'habitude de promener sur les quais, le soir après-dîner. Mais cette « adoption » acheva de brouiller Edwige et ma mère, qui ne pouvait souffrir les bêtes et jalousait ma femme à qui je témoignais un attachement bien naturel, bien que je n'aie cessé de lui manifester mon affection filiale. Elle décida de regagner la grande et froide maison de Lyon où elle finit ses jours dans la dévotion. Edwige salua son départ en me disant que, si elle avait su, elle aurait pris depuis longtemps des animaux de compagnie. Curieusement, les deux femmes devaient mourir à deux jours d'intervalle : Edwige n'avait que cinquante ans, et je crains qu'elle n'ait pas été très heureuse à mes côtés, en dépit de ma loyauté, de ma bonne volonté et de tous mes efforts.

Si j'ai si longuement développé ces détails intimes, c'est afin de montrer que j'ai eu une vie normale, équilibrée et conforme à la morale, sans problèmes personnels qui auraient pu me détourner

## Le témoin gaulois - Fantasques

ou me distraire des devoirs de ma charge, ou plutôt des responsabilités successives qui me furent confiées. Non que j'aie cherché à faire carrière, comme on dit, mais le sérieux de mon travail, ma discrétion et mon efficacité me valurent l'approbation de mes supérieurs qui appréciaient autant mon dévouement à leur personne et à notre cause que mon absence d'ambition. Quand il fut mis fin aux fonctions du ministre qui m'avait introduit dans la haute administration et fait adhérer parmi les premiers à l'Ordre Secret des Chevaliers du Christ-Roi dont il était le fondateur et le Grand-Maître, c'est-à-dire à l'époque de la Restauration Nationale qui eut aussi des échos dans plusieurs pays voisins, après l'éclatement de l'Union européenne, mon protecteur me recommanda au nouveau ministre de l'Intérieur. Le problème se posait alors, dans les hautes sphères, de rétablir très discrètement la Sainte Inquisition. Les esprits étaient mûrs pour l'accepter et le Conseil d'État ne s'y opposait pas franchement, mais il souhaitait sauver les apparences et faire en sorte que les Droits de l'Homme, dont on ne pouvait encore combattre de front l'idéologie pernicieuse, semblassent respectés. C'est de rien moins qu'un rapport sur cette importante question que je fus chargé, alors qu'on ne m'avait confié, jusque-là, que des missions subalternes. Le hasard voulut que mon service fut logé dans un bureau de l'ancien ministère des Affaires étrangères de Versailles qu'on appelait « le Cabinet des Limites », c'est-à-dire le Bureau des Frontières. Ce nom devait être pour moi comme un signe du Ciel, une source d'inspiration permanente. Disposant d'un Secrétariat et de moyens suffisants, je me donnai pour règle d'avancer toujours avec prudence, et de veiller à chaque pas à ne pas dépasser les limites acceptables pour la majorité de nos concitoyens, qui accueillaient alors avec espoir et bienveillance les premiers pas de notre Révolution et parmi lesquels l'idéologie du Christ-Roi progressait, mais dont l'esprit demeurait largement contaminé par deux siècles de domination des prétendues

## Le témoin gaulois - Fantasques

« Lumières ». Ma feuille de route était de recenser et d'explorer, sans distinction de religions, les pratiques en cours dans des pays qui leur avaient déjà tourné le dos, comme les États-Unis, ou qui ne les avaient jamais connus, comme la Chine, la Russie et les pays arabes. Mon coup de génie, ou plutôt l'inspiration céleste, fut de n'inquiéter aucune des minorités religieuses de notre pays : le protestantisme, le judaïsme et l'islam sunnite seraient respectés dans un premier temps, et déclarés Religions d'État, au même titre que le catholicisme, qui serait proclamé de surcroît Religion Officielle. Je veillai aussi à fixer minutieusement les procédures d'Inquisition et les châtiments, de manière à ce que l'institution fût acceptée de presque tous, et l'on n'eut en haut lieu qu'à se féliciter de mes recommandations, qui furent appliquées à la lettre.

Par la suite, tout en gardant la haute main pour surveiller l'application de cette loi et proposer, toujours dans des limites tolérables, son évolution, c'est-à-dire des tours de vis successifs appliqués avec doigté – c'est ainsi que les conflits qui ne manquèrent pas d'éclater entre les sunnites et les minorités musulmanes permirent bientôt d'éliminer les uns et les autres – le Cabinet des Limites, dont les buts réels, le fonctionnement et l'existence même restèrent secrets, si bien que ma famille et nos rares commensaux ne soupçonnèrent jamais l'importance de mes fonctions, se vit chargé de multiples missions accessoires, dès lors que des mesures jugées justes ou nécessaires, mais d'application délicate, étaient envisagées. Je faisais ventre de tout, bien informé de l'état de l'opinion, et prononçais des oracles sur le code pénal – le rétablissement de la peine de mort fut en partie mon œuvre – le système fiscal – j'évitai bien des taxes aux classes moyennes, qui étaient notre plus ferme soutien, et empêchai la suppression de toute assistance aux plus pauvres, par prudence et au nom de la charité chrétienne – la réglementation minimale du travail – je

## Le témoin gaulois - Fantasques

veillai à ce que l'on respecte dans toute la mesure du possible le repos dominical – voire la réglementation de certains prix de denrées de première nécessité et... la limitation de la vitesse des automobiles, qui fut relevée dans des limites raisonnables, à la grande satisfaction des amateurs d'émotions fortes. J'eus même à régler, conformément à la vocation ancienne du cabinet des Limites, un problème de frontières avec l'Italie dont le gouvernement ultra-nationaliste demanda à grands cris la restitution de quelques arpents que nous avions annexés à la fin de la seconde guerre mondiale. Ce fut en vérité l'une des affaires les plus faciles qui m'aient été soumises : je n'eus qu'à m'assurer que le but était seulement d'amuser les Italiens et de leur faire oublier leurs problèmes, et l'on suivit mon conseil de ne pas commenter ces revendications, qui cessèrent d'elles-mêmes quand la préparation des Jeux Olympiques prit le relais.

Cependant, l'indécrottable tolérance des protestants de tradition calviniste et luthérienne, qui avaient fait alliance avec les sectes nées en Amérique du Nord, retardait l'engagement à leur égard du processus qui avait entraîné l'éviction des musulmans. En revanche, la faction antisémite, bien représentée dans tous les rouages de la Restauration nationale et dans l'Ordre du Christ-Roi, vit avancer ses affaires avec la dégradation rapide de nos finances. Quand on me demanda de préparer l'expulsion des Juifs, je fis observer que le souvenir du génocide restait vivant, après plus d'un siècle, et qu'une confiscation des biens rappellerait un peu trop les mesures nazies et celles d'Isabelle la Catholique, et fournirait des armes à nos adversaires. On me rétorqua qu'à l'exception du pauvre Louis XVI, les vingt rois qui ont fait la France n'avaient jamais agi autrement, quand il fallait remplir les caisses de l'État, et que notre désintéressement, qui avait pour cause le juste mépris des richesses de ce monde, nous avait fait négliger cet aspect des choses et pouvait nous conduire

## Le témoin gaulois - Fantasques

à de redoutables difficultés. Bref, le réalisme imposait que l'on prenne des mesures aux dépens de cette minorité ! J'eus alors l'idée de mettre nos concitoyens issus du peuple décide devant le choix entre la conversion et le retour en Israël – solution conforme à la charité et au plan de Dieu, pour autant que nous puissions le connaître, et qui aurait l'avantage d'être bien accueillie par cet État dont nous voulions, pour des raisons d'ordre géopolitique, rester les amis, et par le Vatican qui sous des dehors de neutralité nous témoignait une discrète sympathie. Je proposai aussi que les « Candidats au Retour » – ce serait leur désignation officielle – puissent emporter leurs biens jusqu'à un certain plafond qui restait à fixer. Il devait être assez bas pour que l'affaire fût suffisamment profitable à l'État, et assez élevé pour qu'on ne plaignît pas les personnes concernées. La discussion qui se déroulait toujours dans le plus grand secret, portait sur ce dernier point, quand survinrent les déplorables événements qui mirent fin au règne du Christ-Roi.

Le Cabinet des Limites ne pouvait tout régenter, et l'on sait comment l'aggravation de notre situation économique, exploitée par nos ennemis de l'extérieur et de l'intérieur – que le patronat, que nous avons tant choyé, n'hésita pas à rejoindre – entraîna le retour à l'Union européenne sous la forme aggravée des États-Unis d'Europe. Il s'ensuivit une chasse aux sorcières qui m'a contraint à fuir et à demander la protection d'un pays dont la tradition est d'accueillir les proscrits. Qu'importe, je pourrai, le jour venu, me présenter le front haut devant Celui que j'ai si bien servi.

Buenos Aires, le 15 Août 2086

[Le témoin gaulois](#) - Fantasques

## TABLE DES MATIÈRES

« *Ce qui est auparavant n'est plus que fiction estrange* »

(Jacques Amyot, Thésée, 1)

### PARISIENNES

[La petite Nicole](#)

[Adèle](#)

[Les Carnets de Rachel \(extraits\)](#)

[Reflux](#)

[Première partie : Louise](#)

[Deuxième partie : Berthe](#)

[La Disparition](#)

[Bibi](#)

[Poison](#)

### MORVANDELLES

[Le Sort](#)

[Alexandrine](#)

[Une Journée de Clémence](#)

[Avant le Déluge](#)

[La Seuille](#)

[Clémence](#)

[Les Grenouilles](#)

[Un Début dans la vie](#)

[Janus](#)

[Deux Parisiennes](#)

### ALGÉRIENNES

[Une Belle Carrière](#)

[« Indigènes »](#)

[Une Forte Tête](#)

Le témoin gaulois - Fantasques

## FANTASQUES

Fractures

L'Enfant médusé

L'Âme

I. L'Apparition

II. Les Terriens

III. La Fête

IV. La Vallée interdite

V. La Disparition

Archéologie

Ils se marièrent...

Le Cabinet des Limites